

Dom PIUS PARSCH

LE GUIDE DANS L'ANNEE LITURGIQUE

Traduit de l'allemand sur la 11^e édition

Par l'Abbé Marcel GAUTIER

* * *

LE CARÈME ET LA SEMAINE DE PÂQUES

SOMMAIRE

LE CARÈME.....	3
LES QUATRE PREMIERS JOURS	6
MERCREDI DES CENDRES.....	6
JEUDI APRES LE MERCREDI DES CENDRES.....	9
VENDREDI APRES LE MERCREDI DES CENDRES	11
SAMEDI APRÈS LE MERCREDI DES CENDRES	13
LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÈME	16
1 ^{er} DIMANCHE DE CARÈME	16
LUNDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÈME	19
MARDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÈME.....	21
QUATRE-TEMPS DE CARÈME	23
MERCREDI DES QUATRETEMPS.....	24
JEUDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÈME	26
VENDREDI DES QUATRE-TEMPS	28
SAMEDI DES QUATRE-TEMPS.....	30
LA SECONDE SEMAINE DE CARÈME	34

DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME	34
LUNDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME	39
MARDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.....	41
MERCREDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.....	44
JEUDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME	46
VENDREDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME	48
SAMEDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME	50
LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME	53
TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME	53
LUNDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME	56
MARDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME	58
MERCREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.....	61
JEUDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME	63
VENDREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME	65
SAMEDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME	68
QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.....	70
QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.....	71
LUNDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.....	74
MARDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CAREME	77
MERCREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME	79
JEUDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.....	82
VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.....	84
SAMEDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME	87
LE TEMPS DE LA PASSION	90
DIMANCHE DE LA PASSION	93
LUNDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION	95
MARDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.....	98
MERCREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.....	99
JEUDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION	101
VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION	104
SAMEDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.....	106
LA SEMAINE SAINTE	109
LE DIMANCHE DES RAMEAUX.....	109
LUNDI DE LA SEMAINE SAINTE	113
MARDI DE LA SEMAINE SAINTE.....	117
MERCREDI DE LA SEMAINE SAINTE.....	119
LE SAINT TRIDUUM	122
JEUDI SAINT (double de 1 ^{ère} classe)	123
VENDREDI SAINT	128
SAMEDI SAINT (double de 1 ^{ère} classe).....	132
LA GRANDE FETE DE PAQUES.....	135
LA SEMAINE DE PAQUES	136
DIMANCHE DE PAQUES (double de 1 ^{ère} classe).....	137
LUNDI DE PAQUES (double de 1 ^{ère} classe).....	141
MARDI DE PAQUES (double de 1 ^{ère} classe).....	143
MERCREDI DE PAQUES (semid.)	144
JEUDI DE PAQUES (semid.)	146
VENDREDI DE PAQUES (semid.).....	148
LE SAMEDI BLANC (semid.)	150

LE CARÊME

1. C'est un principe, maintes fois appliqué dans la liturgie, de faire progresser peu à peu les pensées festives. Nous l'avons déjà vu clairement dans l'Avent. L'Église nous a montré le Roi qui vient, avec une précision grandissante, jusqu'à ce qu'il se tînt devant nous dans sa majesté royale. On peut remarquer quelque chose de semblable dans le temps de la préparation pascale ; il y a comme trois stades dont chacun marque un progrès interne.

1^{er} stade. *L'avant-Carême*, qui est le temps de l'invitation. L'Église veut nous inviter à bien utiliser le saint temps de la conversion. Nous connaissons déjà la progression des trois dimanches. Extérieurement, c'est un temps dans l'année (tempus per annum), cependant l'Alleluia fait défaut.

2^e stade. Le *Carême*, le temps du jeûne ; ce temps commence, dans le missel, avec le Mercredi des Cendres ; dans le bréviaire, avec le premier dimanche de Carême (Ce n'est qu'à partir de ce dimanche que commence l'ordinaire de Carême) et il se termine avec la quatrième semaine de Carême. Nous pouvons le caractériser brièvement par les paroles de la Préface : “ Par le jeûne corporel, tu réprimes les péchés, tu élèves l'esprit, tu donnes la vertu et la récompense. “ C'est donc un temps de renouvellement intérieur. Mais le contenu liturgique le plus profond de ce temps est le combat spirituel, la lutte entre la lumière et les ténèbres. Dans ce combat, nous distinguons deux phases, une défensive et une offensive. Dans les deux premières semaines, le Christ et l'Église se tiennent davantage sur la défensive ; dans les deux semaines suivantes, ils passent à l'offensive. Ce qui est typique pour ces deux phases, ce sont les Évangiles du premier et du troisième dimanches. Le premier dimanche, le Christ est attaqué par le diable, le Seigneur le repousse (tentation) ; le troisième dimanche, le Christ attaque, il est le plus fort qui triomphe du fort. De même, sur le champ de bataille de notre âme, il faut passer de la défensive à l'offensive.

3^e stade. *Le temps de la Passion*. Ce temps est exclusivement consacré au souvenir de la Passion du Christ. Dès le lundi qui suit le quatrième dimanche de Carême, la liturgie commence à s'occuper de la Passion du Seigneur dans ses chants et ses prières. Maintenant, c'est saint Jean qui est notre guide à l'Évangile. Chaque jour, il nous raconte une phase de l'histoire de la Passion morale du Christ. Dans les chants, nous entendons des plaintes sorties de la bouche du Christ. Cependant, avec le dimanche de la Passion, la liturgie sort de sa réserve et parle maintenant ouvertement de la Passion du Seigneur.

2. Il s'agit maintenant d'entrer dans l'esprit du carême. Par le triple vestibule de l'avant-Carême, nous pénétrons dans le sanctuaire du Carême. Que nous demande le Carême ? Que veut-il nous donner ? La vie divine. C'est le centre et l'étoile de la piété chrétienne. Cette vie divine, le Christ, par son dur combat contre les ténèbres (dans la Passion), l'a conquise au monde ; dans le baptême, il nous l'a communiquée et dans le “ second baptême ”¹ (la pénitence), il la renouvelle. Nous avons là, exprimé brièvement, le contenu principal du temps de Carême : la Passion du Christ — le baptême — la pénitence.

¹ Cette expression qui revient souvent chez les Pères, ne veut pas dire, bien entendu, que le baptême est réitéré. Pour les péchés commis après le baptême, que le baptême ne peut plus remettre, la pénitence est la “ seconde planche de salut après le naufrage ”.

a) Déjà après Noël et dans les dimanches après l'Épiphanie, l'Église a entonné le *chant de la Passion*, dans l'avant-Carême, ce chant prend un ton plus accentué ; maintenant, il domine. Le Christ, le héros divin, entre en lutte avec le prince des ténèbres. Dans la première moitié du Carême, on représente surtout l'aspect intérieur de ce combat ; dans la seconde moitié, le thème de la Passion est au premier plan et, dans la Semaine Sainte, il atteint son apogée... Remarquons bien cependant que, comme dans le cycle de Noël, nous ne sommes pas seulement des spectateurs qui s'intéressent à la lutte gigantesque entre la lumière et les ténèbres ; le combat se déroule dans l'âme de chacun de nous ; c'est dans notre âme que le Christ lutte contre le diable. Pour mieux dire, en tant que membres du Christ mystique, nous prenons part à ce combat. Nous devons être en état de chanter, à Pâques, avec notre chef, l'Alleluia de la victoire. Mais la victoire ne peut se remporter qu'en faisant mourir et en crucifiant l'homme naturel. C'est ainsi que, pendant le Carême, nous vivons la Passion du Christ. Nous mourons avec le Christ comme catéchumènes, nous mourons avec le Christ comme pénitents, nous mourons avec le Christ comme disciples du Christ, pour ressusciter avec lui comme des hommes nouveaux. La Passion du Christ n'est pas seulement le motif le plus élevé du renouvellement intérieur ; nous devons, conformément à la doctrine de saint Paul, incorporer la Passion à notre vie qui doit être une participation à la mort du Seigneur.

b) Le Carême est le printemps de l'année liturgique. Le divin grain de froment, en mourant, doit faire lever une semence nouvelle et magnifique : ce sont les catéchumènes. Le Carême est le temps de préparation au baptême. Dans la primitive Église, le baptême était administré aux adultes. Après une préparation éloignée, qui durait parfois des années, les catéchumènes étaient admis, au début du Carême, au nombre des candidats au baptême (compétentes). Dans des offices religieux presque quotidiens (dans la messe des catéchumènes), on les instruisait ; on les soumettait à de nombreux exorcismes et on leur faisait accomplir d'autres actes de pénitence. Les anciennes messes du Carême proviennent de cette époque et ont souvent en vue les candidats au baptême. C'est ce qui explique le ton d'assurance et souvent de joie de ces messes. Le thème du baptême s'élève, maintes fois, jusqu'au thème joyeux de Pâques. La préparation au baptême a, sans doute, son aspect sérieux et grave : la mort du vieil homme ; mais elle a aussi son aspect joyeux : la joie maternelle de l'Église, la transfiguration de l'âme, la joie pascale prochaine. Ces considérations sont d'une grande importance pour comprendre la liturgie de ce temps ; le ton le plus ancien des textes liturgiques n'est pas la pensée sévère de la pénitence, mais la pensée joyeuse du baptême.

c) Le Carême est aussi le temps du "second baptême", du baptême pénible — de la *pénitence* - ; c'est le temps du renouvellement intérieur. Dans l'antiquité, les pécheurs devaient se soumettre, pendant le Carême, à la pénitence publique ; le mercredi des Cendres, après avoir reçu la bénédiction solennelle des pénitents, ils revêtaient l'habit de pénitence, demeuraient exclus, jusqu'au Jeudi-Saint, de la communauté des fidèles et n'étaient admis qu'à la messe des catéchumènes. Le *thème de la pénitence* est le troisième et le plus récent dans les messes de Carême (spécialement des jeudis). Il pénétra peu à peu dans la liturgie après la cessation du catéchuménat. Ce thème est, pour nous, le plus accessible et, pour les chrétiens modernes qui considèrent souvent la vie chrétienne du point de vue de la lutte contre le péché, c'est le plus intelligible. Considérons-nous comme des pénitents ; recevons, avec la croix de Cendres, la bénédiction des pénitents, sans cependant être exclus de la communion de l'Église (au Moyen Age, le parement de Carême était comme une excommunication volontaire) et cherchons à entrer dans le véritable esprit de pénitence de l'Église.

Et nous, les fidèles ? Comment devons-nous utiliser le Carême ? Ce n'est pas l'instruction qui est l'affaire principale pour la liturgie, mais la vie divine. Les messes de Carême nous donnent, sans doute, des enseignements sur le renouvellement intérieur (un peu à la manière d'une conférence de retraite). Cependant, le but des lectures de la messe est moins l'instruction que la représentation de l'efficacité de la grâce. C'est pourquoi l'antique liturgie romaine aime représenter, dans les lectures de la messe, les actions dramatiques, c'est-à-dire des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les leçons et tout le texte propre des messes sont le plus souvent des images et des paraboles de la grâce de Rédemption, qui a été méritée par la mort du Christ et qui est communiquée à l'Église dans ses membres. Cette grâce nous est appliquée soit par le Baptême (ou la Pénitence), soit par l'Eucharistie. Ce sont les deux grandes sources du salut. Le Baptême est le commencement ; l'Eucharistie, le développement et l'achèvement. Cependant ces deux sacrements ont essentiellement le même effet. Il en résulte que non seulement les catéchumènes et les pénitents, mais encore les fidèles, doivent tirer des fruits du Carême. A tous, il apporte la grâce de Rédemption : aux uns la grâce commençante encore en germe, aux autres la grâce complète dans sa maturité. L'Évangile de la guérison de l'infirmes, malade depuis 38 ans, est un exemple typique. Nous y trouvons représentés et symbolisés le Baptême, la Pénitence et l'Eucharistie. Le catéchumène est vivifié dans le bain de l'eau ; le pénitent, dans le bain de la Pénitence ; le fidèle, dans le sang du Christ. Le Christ opère ce miracle pendant le Carême, dans sa plus haute réalité, par le Baptême, la Pénitence, l'Eucharistie. Le caractère symbolique des miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament est très important pour comprendre le temps du Carême.

Nous voyons donc que le temps de Carême signifie la *grande période de Rédemption*, non seulement pour les catéchumènes et les pénitents, mais encore pour les fidèles parfaits. Les catéchumènes atteignent par le Baptême (dans la nuit de Pâques), les pénitents, par la réconciliation, le Jeudi-Saint, le but pour lequel le Carême doit les mûrir ; quant aux fidèles, ils reçoivent, à la messe quotidienne de Carême, une mesure plus élevée et plus complète de vie divine. Ils doivent, le Jeudi-Saint, être débarrassés de toutes les scories et de toutes les laideurs du péché, et, dans la nuit de Pâques, posséder l'accroissement et la maturité de la vie divine.

3. Ce qui est encore important pour comprendre la liturgie du Carême, c'est l'office des *stations*. La communauté chrétienne de Rome se rassemblait, à certains jours, dans une église (église de rassemblement — *ecclesia collecta*), et s'en allait, en procession, avec le pape, dans une autre église, l'église de station (*statio*). Cette église était d'ordinaire l'église titulaire d'un saint célèbre. C'est là qu'on célébrait la messe.

La communauté se représentait d'une manière si vivante le saint de station, qu'il lui semblait le voir, en personne, présent dans son assemblée. C'est pourquoi le Missel dit encore aujourd'hui : *Statio ad Sanctum Paulum*. Cela veut dire que l'office religieux est célébré non seulement dans l'église de Saint-Paul, mais encore *près* de saint Paul lui-même. Il faut donc, dans l'office de station, se représenter saint Paul comme présent, comme le chef et le modèle de la communauté. Il faut même aller plus loin : la communauté rassemblée contracte avec le saint une union mystique ; elle participe à la gloire de ce saint et, dans sa personne, jouit, par avance, au Saint-Sacrifice, du retour du Seigneur.

Mais quelle signification a l'office des stations pour le temps de Carême ? L'antique Église de Rome voulait sanctifier ce temps important de la vie commune ecclésiastique, par la célébration quotidienne de l'Eucharistie ; elle voulait relever l'efficacité de cette célébration par la réunion de toute la communauté, par la procession de station, par l'église de station. Le Baptême, la Pénitence, l'Eucharistie

intéressaient toute la communauté ; en commun, les catéchumènes, les pénitents, les fidèles passaient en procession à travers les rues, chantaient et priaient. Le zèle de chacun devait exciter les autres, la ferveur première des catéchumènes devait édifier tout le monde. Ensuite, le lieu saint, l'église du saint de station, devait avoir son efficacité. L'exemple de ce saint, sa parole, sa personne même exerçaient une action vivante sur l'assemblée. Telle était la méthode de conversion de l'ancienne Église. L'opus operantis renforçait l'opus operatum. A l'efficacité intérieure de l'Eucharistie s'alliait la puissante action psychologique propre à l'office de station. Essayons de rendre la chose plus claire. L'ancienne Église ne connaissait pas la célébration quotidienne de la messe ; or, pendant le Carême, la messe a lieu presque tous les jours ; le dominus apostolicus, le pape, est présent ; les catéchumènes et les pénitents sont une prédication vivante ; la procession commune, l'affluence de nombreux fidèles, l'église vénérable, le tombeau d'un saint célèbre, tous ces éléments psychologiques ont leur importance. L'office de station a souvent exercé une si grande influence sur le choix des péripécies et des chants, que nous ne pouvons les comprendre que de ce point de vue. C'est pourquoi nous en tiendrons toujours compte dans l'explication de la liturgie de la messe.

4. Dans le temps de Carême qui va commencer, les fêtes des saints passent au second plan. Le prêtre a le choix entre la messe de Carême et la messe des saints (sauf aux fêtes de 1^{ère} et 2^{ème} classe). Mais il est dans l'esprit de la liturgie de célébrer *toujours et exclusivement* les antiques et vénérables messes du Carême. Par conséquent, nous n'expliquerons que les messes du Carême et nous traiterons brièvement la vie des saints. Le fidèle doit toujours lire la messe du Carême, même quand le prêtre prend la messe des saints. Il est à souhaiter que le plus grand nombre possible de pasteurs des âmes célèbrent la liturgie du Carême pour le plus grand bien spirituel des fidèles.

Les rubriques prescrivent que, pendant tout le temps de Carême (à l'exception du dimanche Laetare), le diacre et le sous-diacre ne portent pas de dalmatique et de tunique aux messes du temps. Dans les grandes églises, on doit porter, en place, la casula plicata (une chasuble repliée). De même, pendant tout le Carême, on ne doit pas orner les autels de fleurs et les orgues gardent le silence. Pendant les trois premiers jours de Carême (du mercredi au vendredi), on célèbre les Vêpres à l'heure ordinaire ; à partir du samedi, et sauf le dimanche, on les célèbre avant le repas principal (midi). L'Église veut, par là, rappeler et honorer l'usage des premiers chrétiens qui, les jours de jeûne, ne mangeaient pas avant le soir. Les complies se récitent toujours avant d'aller dormir.

LES QUATRE PREMIERS JOURS

Ces quatre premiers jours sont d'origine récente. Jusqu'à saint Grégoire 1^{er}, le Carême commençait avec le premier dimanche. Leur contenu est très instructif et ils nous font pénétrer dans l'esprit du jeûne chrétien. Les *pensées principales* sont : gardons-nous d'un jeûne purement extérieur, d'une pénitence pharisaïque ; jeûner (mercredi), prier (jeudi), faire l'aumône et exercer la charité (vendredi), observer les commandements (samedi), dans un véritable esprit de pénitence, tels sont les exercices extérieurs du temps de Carême.

MERCREDI DES CENDRES

RASSEMBLEMENT A SAINTE-ANASTASIE

Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière.

Le jour des Cendres. La cérémonie liturgique se déroule en deux églises ; dans l'église de rassemblement, on bénit et on impose les cendres ; dans l'église de station, on célèbre la messe.

1. La bénédiction des Cendres. — La cérémonie à laquelle nous participons aujourd'hui n'est qu'un reste de l'action solennelle que l'évêque accomplissait autrefois avec les pénitents publics. Quiconque avait commis des fautes graves et publiques, devait, au début du Carême, accepter la pénitence publique ; ce fut l'usage ecclésiastique, du IV^e au XII^e siècle. La pénitence publique consistait surtout dans l'exclusion de la participation à l'Eucharistie ; en outre, on accomplissait des œuvres de satisfaction ; prières, mortifications, aumônes. Avant de les exclure de la communauté ecclésiastique, on revêtait solennellement les pénitents de l'habit de pénitence et on leur couvrait la tête de cendre ; puis, l'évêque les conduisait hors de l'église, devant la porte. Cette " expulsion des pénitents " était une cérémonie saisissante qui constituait, pour les fidèles eux-mêmes, une prédication sérieuse. Plus tard, l'Église adoucit sa discipline pénitentielle ; désormais, la pénitence s'accomplit en secret. Cependant, depuis le Moyen Age, tous les fidèles acceptaient volontairement l'habit de pénitent et se faisaient imposer les cendres. Des rois et des empereurs, par exemple Charlemagne, allaient pieds nus, avec les autres fidèles, chercher les cendres bénites et entraient ainsi solennellement dans le temps de Carême.

A Rome, la bénédiction des cendres se faisait dans la basilique de Sainte-Anastasie. C'est dans cette église, située au centre, que l'on conservait les anciennes croix de station qui servaient aux processions. A l'entrée du clergé, on chantait un *Introït* qui indique l'esprit de la bénédiction des pénitents : sans doute, nous devons faire jaillir de notre âme les pensées et les sentiments les plus profonds de pénitence ; cependant, ces vagues de pénitence s'apaisent dans ces paroles de l'antienne : " car bienveillant est ton cœur éternel... " Viennent ensuite les quatre oraisons de bénédiction. Elles ont deux particularités : elles sont de plus en plus courtes et, dans chacune, s'atténue la sévérité de la pénitence. La *première oraison* est d'une belle construction ; elle se compose de trois parties et la partie médiane est divisée en quatre membres. Elle dit brièvement : que la cendre bénite soit, pour la communauté pénitente, un moyen de salut efficace, un sacramental pour le corps et l'âme. La *seconde oraison* s'étend sur le symbolisme de la cendre (la cendre symbolise notre nature pécheresse et périssable). La *troisième oraison* montre plus d'assurance ; elle implore d'abondantes bénédictions par le moyen de la croix de cendre. La *quatrième oraison* nous donne comme modèles les Ninivites pénitents. — Le prêtre distribue ensuite les cendres aux fidèles et, par là même, les bénit pour le temps de Carême qui commence. La cendre provient des rameaux bénits du dimanche des Rameaux de l'année précédente. " Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. Il Rappelons-nous que ces paroles furent prononcées pour la première fois au paradis terrestre et adressées à nos premiers parents — ce fut le premier et triste mercredi des cendres de l'humanité. Pendant la distribution des cendres, le chœur chante des chants pénétrés des graves sentiments de pénitence. Le prêtre chante, ensuite, une magnifique oraison (l'antique collecte) ; on sait que cette oraison était récitée dans l'église de rassemblement (collecta) ; d'où son nom. L'Église rassemble ses enfants en compagnies de combat ; chaque paroisse est une escouade ; tous s'en vont, en ordre, occuper leur poste (statio) et " combattre contre les Esprits du mal " ; les armes défensives sont " les exercices de l'abstinence ".

2. La messe (Misereris). — Notre escouade se rend aujourd’hui à la station de Sainte-Sabine. C’est près de son tombeau et sous sa protection que nous commençons le combat du Carême. Sainte Sabine fut une martyre (v. 29 août). Convertie par sa servante, elle confessa courageusement sa foi et versa son sang pour elle. Elle est aujourd’hui notre modèle et notre alliée dans le combat. L’a messe est tout à fait conforme à nos sentiments. L’impression générale est exprimée dans l’Introït : la confiance dans la miséricorde de Dieu (la pénitence chrétienne est toujours pénétrée de confiance). *L’oraison* demande que les fidèles célèbrent convenablement “ les vénérables solennités du jeûne ” et les continuent avec persévérance. Nous demandons donc deux choses : un bon commencement et la persévérance. La *leçon* est saisissante ; c’est une scène de pénitence tirée de l’Ancien Testament. On insiste sur deux points : la pénitence intérieure et la pénitence commune : “ Convertissez-vous à moi de tout votre cœur. “ Tous les états doivent prendre part à la pénitence : les enfants, les jeunes gens, les gens mariés, les prêtres ; ce ne doit pas être une pénitence individuelle, mais une pénitence commune. Pour finir, nous jetons un regard sur Pâques. — Pour la première fois, nous chantons le *Traité de Carême*, qui nous accompagnera pendant tout ce saint temps. *L’Évangile* est un extrait de la prédication de pénitence du Christ. Le Christ parle du jeûne secret et découvre, par là, la plus grande plaie de l’âme, la recherche de soi-même qui trouve le moyen de s’introduire même dans le jeûne et la pénitence. Si l’on compare les deux *lectures*, on pourrait presque y découvrir un contraste : ici, le jeûne de la communauté ; là, le jeûne en dehors de la communauté. Telle n’est pas cependant l’intention de l’Église ; ce qu’elle veut, c’est montrer et faire éviter les dangers qui résultent de la communauté. *L’Évangile* élève nos esprits des trésors terrestres aux trésors célestes. Le Carême est précisément le temps qui convient pour amasser ces trésors, par la prière, le jeûne, l’aumône, la pénitence. — La seule pièce de cette messe que nous avons quelque peine à accorder avec nos sentiments est *l’antienne de l’Offertoire*. C’est un chant pascal, un chant de victoire (Ps. 29). C’était sans doute *l’action de grâces* des fidèles : alors que les pénitents devaient quitter la maison de Dieu, les fidèles, qui étaient restés exempts de la souillure du péché, pouvaient rester et assister maintenant au Saint-Sacrifice. A la *Communion*, nous commençons le premier psaume ; nous continuerons la série des psaumes pendant tout le Carême. L’antienne recommande “ la méditation de la Loi, jour et nuit “ ; elle nous annonce aussi le fruit “ en temps opportun ” c’est-à-dire à Pâques. *L’oraison sur le peuple* (oratio super populum), que nous réciterons désormais tous les jours, est un héritage liturgique vénérable.

3. Le jeûne qui plaît à Dieu. — Telle est à peu près la pensée unique de ce jour : a) motifs du jeûne (*Leçon*), b) l’âme du jeûne (*Évangile*), c) valeur du jeûne (*Préface*). Le motif le plus profond du jeûne est le péché, c’est pourquoi, aussi, il n’a de valeur que s’il est uni à l’aversion du péché. Le sens de tout le temps de Carême et de la cérémonie de pénitence d’aujourd’hui est la réforme de la vie. Le jeûne ne vaut pas par lui-même, ce n’est qu’un moyen d’arriver à la piété. *L’âme* du jeûne est l’humilité ; il est sans valeur et même coupable s’il est au service de l’amour-propre (*Évangile*). En termes d’une beauté inimitable, la préface expose *l’importance* du jeûne : “ Par le jeûne corporel, tu réprimes les péchés, tu élèves l’esprit, tu confères la vertu et la récompense. “ Le jeûne nous délivre des forces inférieures de l’âme et du corps et, par suite, il renforce l’homme spirituel et affermit surtout la volonté. Or la volonté est, pour l’œuvre de notre salut, le facteur humain décisif.

4. Psaume I — *Les deux voies.* — Le pape Saint Grégoire 1^{er} réorganisa les chants de communion pour les fêtes de Carême. Il choisit pour cela les 26 premiers psaumes qu’il fit succéder dans l’ordre. On les chantait alors en entier. C’est une indication qui nous montre que, pendant le Carême, nous devons consacrer une

attention particulière à ces psaumes. Nos lecteurs pourraient prendre aussi cette résolution de Carême : apprendre à mieux comprendre et à mieux réciter les psaumes.

Le premier psaume est l'introduction du psautier. Saint Jérôme l'appelle *praefatio Spiritus Sancti*, la préface du Saint-Esprit. Ce psaume, en effet, exprime les pensées principales qui parcourent la plupart des psaumes : heureux ceux qui craignent Dieu, malheur aux impies. Nous y trouvons aussi une pensée qu'aimait beaucoup l'Église primitive : la doctrine des deux voies, la voie de la vie et la voie de la mort. Notre psaume est facile à comprendre, édifiant et instructif ; il coule comme un frais ruisseau des bois.

Heureux l'homme
 qui ne marche pas dans le conseil des impies,
 qui ne se tient pas dans la voie des pécheurs,
 qui ne s'assied pas dans la compagnie des moqueurs,
 mais qui, plutôt, a son plaisir dans la loi du Seigneur
 et qui la médite jour et nuit.
 Il est comme un arbre planté près d'un cours d'eau,
 qui porte ses fruits en temps opportun.

Son feuillage ne se flétrit pas et tout ce qu'il fait lui réussit.
 Il n'en est pas ainsi des impies, il n'en est pas ainsi,
 ils sont comme une paille que la tempête chasse de la terre.
 C'est pourquoi les impies ne subsisteront pas au jugement,
 ni les pécheurs dans l'assemblée des justes.
 Car le Seigneur connaît la voie des justes,
 mais le sentier des impies mène à la ruine.

Plan du psaume.

I. L'homme craignant Dieu v. 1-3.

1. Aspect négatif : triple gradation du péché, v. 1.
 marcher — péché
 se tenir — habitude
 s'asseoir — vice.

2. Aspect positif : la fidélité à la Loi v. 2.

3. Image : l'arbre fécond, v. 3.

II. L'impie.

1. Image : la paille sur l'aire (ou le feuillage desséché), v. 4.

2. le jugement, v. 5.

3. Sentence finale, v. 6.

JEUDI APRES LE MERCREDI DES CENDRES

STATION A SAINT GEORGES

Triomphons du dragon.

Le Christ nous a enrôlés, hier, dans l'armée chrétienne ; aujourd'hui, l'Église veut nous inspirer du courage en nous faisant parcourir une galerie de héros.

1. La galerie de héros. — a) Le premier héros est le chevalier saint Georges, dans l'église duquel a lieu l'office de station. Cette église est une des plus récentes églises de station : elle fut fondée par saint Léon II (682-683). Le pape saint Zacharie (741-752) fit transporter, dans cette église, le chef du martyr saint Georges qu'il avait découvert au Latran. Le texte de la messe s'inspire entièrement de la station. Au point central, se tient le chevalier Saint Georges, le vainqueur du dragon. C'est un magnifique symbole du travail du Carême : le Christ s'avance au

combat contre les ténèbres, il lui faut combattre le dragon infernal et il doit lui écraser la tête. C'est aussi le devoir du Christ mystique de l'Église. Les catéchumènes, les pénitents, les fidèles doivent combattre le dragon. C'est mon devoir à *moi* aussi, c'est mon travail de Carême ; je dois conquérir un peu de terre sainte en l'arrachant à la terre ennemie. Puissions-nous nous rappeler souvent que nous sommes les soldats de Dieu. Aujourd'hui, nous combattons sous les drapeaux et sous la conduite du chevalier saint Georges.

b) Le second héros est le roi Ézéchias, un des meilleurs rois juifs. C'est déjà quelque chose que de pouvoir se présenter devant Dieu et dire : je marche dans la vérité et d'une manière parfaite, avec un cœur pur. Quand ce roi pleure si amèrement à la pensée de quitter la vie, il ne faut pas trop lui en vouloir, car les Juifs ne connaissaient pas encore l'éternité bienheureuse. L'Église ne veut d'ailleurs pas le proposer à notre imitation ; son intention est de nous montrer, dans sa maladie corporelle, une image de la maladie spirituelle du pénitent. Nous devons, nous aussi, pleurer sur la santé perdue de notre âme et implorer la guérison. La victoire d'Ézéchias est une victoire de la prière. Il nous indique, comme arme spéciale, la prière. Or, durant le temps de Carême, nous devons faire usage de cette arme avec ardeur et persévérance.

c) Le troisième héros est le *centurion* de Capharnaüm. Il nous est incomparablement plus sympathique. Il est le porte-bannière des Gentils ; ses vertus sont pour nous un modèle merveilleux : sa charité pour ses esclaves, son humilité envers le Christ, sa foi, son sens du devoir. Le Sauveur voit même en lui le conducteur de l'Église des Gentils. Sa victoire est une victoire de *l'humilité*. Il a véritablement “ rejeté sur le Seigneur le souci “ de son serviteur et il a été exaucé. Or que veut nous enseigner la liturgie ? Ce que le centurion a fait pour son serviteur, faisons-le pour notre âme. — La liturgie lui consacre, dans le bréviaire, un répons spécial ; c'est un cas exceptionnel qui ne se reproduit que trois fois dans tout le Carême. Ce répons est très dramatique ; il contient trois discours directs : la prière du centurion, la réponse du Christ, la parole d'humilité du centurion :

“ Seigneur, mon serviteur est couché, paralysé, et souffre beaucoup “ — “ En vérité, je te le dis, j'irai et je le guérirai “ — “ Seigneur, je ne suis pas digne que tu viennes sous mon toit, mais dis seulement une parole et mon serviteur sera guéri. “

d) Le quatrième héros est le Roi de tous les héros, le *Christ*. Pendant le Carême, nous nous armons pour prendre part à sa grande victoire pascale ; aussi nous assistons chaque jour au Saint-Sacrifice qui est la représentation de son combat héroïque sur le Golgotha. Sa victoire renferme celle des trois héros ; bien plus, dans sa victoire, se trouve compris aussi le combat de Carême de toute l'Église et de tous les chrétiens. Unissons-nous à lui et puisons, dans le prix de sa victoire, le courage et la force.

2. La messe (Dum clamarem). — La messe comprend deux motifs : celui de la station et celui de la pénitence. Dans *l'Introït*, le chevalier saint Georges s'adresse à chacun de nous, personnellement ; il nous raconte sa victoire sur le dragon ; ce fut une victoire de la *prière*. Dieu, l'éternel et l'immuable, a abaissé ses ennemis. C'est pourquoi il se tourne vers nous et nous dit : faites de même, jetez vos soucis sur le Seigneur. Ces paroles doivent s'entendre précisément des soucis angoissants, dans le sens du Sermon sur la montagne ; il faut plutôt comprendre, ici, que notre travail de Carême n'est pas un travail humain, mais un travail divin. Dieu nous “ nourrira “ ; ici, la liturgie pense sans doute à l'Eucharistie. Tout le psaume 54 nous fait jeter un regard sur les combats spirituels des catéchumènes, des pénitents et des chrétiens ; sans doute aussi sur ceux du Christ. La liturgie met alors sous nos yeux un *trptyque* : au milieu, nous voyons saint Georges ; à gauche et à droite, deux

figures bibliques chevaleresques : le roi Ézéchias et le centurion païen de , Capharnaüm. Tous les deux ont remporté une *victoire de la prière* ; le premier, pour sa propre vie le second, pour celle de son serviteur. Le *Graduel* reprend les pensées de l'Introït et nous exhorte à la confiance en Dieu qui nous exauce comme il a exaucé Ézéchias.

Remarquons cependant que la messe s'adresse surtout aux pénitents. Elle est une consolation pour eux ; elle leur crie : combattez comme saint Georges, priez comme Ézéchias, humiliez-vous comme le centurion ; alors viendra la victoire pascale : vous serez exaucés et relevés. Les pénitents ont perdu la vie divine ; maintenant, ils pleurent comme Ézéchias : “ Il pleura abondamment “ ; ils se tiennent devant la porte de l'église et disent : Seigneur, je ne suis pas digne d'entrer sous ton toit. (Quand nous récitons ces paroles avant fi la communion, mettons-nous à la place des pénitents, comme nous l'avons fait hier en recevant les cendres). Nous comprenons à présent pourquoi cette messe contient des prières instantes de pénitence : *l'oraison* qui est devenue l'oraison classique de la pénitence, *l'oraison finale sur le peuple* (“ Épargne, Seigneur, épargne ton peuple ”), ainsi *que l'antienne de communion* qui est le psaume de pénitence 50. C'est avec les sentiments d'humilité du centurion et la contrition du pénitent que nous approchons aujourd'hui de la *Table sainte*. *L'offertoire*, avec le psaume d'Avent 24, est rempli de graves sentiments de pénitence².

VENDREDI APRES LE MERCREDI DES CENDRES

STATION A SAINT JEAN ET SAINT PAUL

L'esprit de l'aumône.

L'Eglise nous a montré, hier, une image guerrière, elle nous montre, aujourd'hui, une image pacifique : deux oliviers dans le jardin de Dieu. L'Eglise nous instruit au sujet de *l'aumône* qui est un exercice de Carême.

1. L'aumône. — Nous nous rendons, aujourd'hui, n pèlerinage dans la basilique de deux saints bienfaiteurs des pauvres, *saint Jean et saint Paul*. Cette église était précédemment une diaconie (maison des pauvres au sens chrétien). A l'origine, c'était la maison privée des deux saints frères, par conséquent un lieu de miséricorde et de charité. Les deux martyrs (v. 26 juin) sont très honorés à Rome ; le bréviaire les appelle “ les hommes de *miséricorde*, deux oliviers et deux candélabres brillants devant le Seigneur “. Ils partagèrent eux-mêmes leurs biens entre les pauvres, “ afin de pouvoir entreprendre plus aisément le voyage de l'éternité. “ Il convenait donc que les lectures de la messe traitent de *l'aumône*. L'aumône, en effet, est un des trois exercices principaux du Carême. Le jeûne et l'aumône se complètent. Faisons donc régulièrement, pendant le Carême, notre offrande de Carême, si petite soit-elle. Mais l'Église, qui entreprend notre renouvellement spirituel, nous explique immédiatement quel doit être “ l'esprit de l'aumône. L'aumône n'est, pour ainsi dire, que le fruit de l'arbre ; l'arbre c'est *l'amour du prochain*. Nous nous rappelons que, le dimanche de la Quinquagésime, l'Église nous a prêché l'Épître de la charité. Elle voulait nous faire comprendre que le centre vital du travail de Carême c'est la *charité*, la divine charité qui supporte tout, qui fait abnégation de soi-même et qui ne cessera jamais. Les deux lectures traitent principalement de la charité. Quelles belles pensées n'exprime pas la leçon ! “ Délie les nœuds de la méchanceté, déchire les liens de l'oppression, affranchis les

² Les jeudis, du temps de Saint Grégoire le Grand, étaient encore dépourvus de liturgie, c'est pourquoi la communion de ces jeudis ne rentre pas dans la succession des psaumes.

esclaves et brise tout joug. Offre ton pain à celui qui a faim. “ Ce que le Prophète exprime d’une manière plutôt négative, le Christ l’expose d’une manière positive : il annonce le précepte de *l’amour des ennemis*. En ce jour, notre Mère l’Église implore aussi pour ses enfants, comme fruit du Saint-Sacrifice, la charité : “ Verse dans nos cœurs l’esprit de ton amour et fais que tous ceux que tu rassasies *d’un seul* pain soient *un seul* cœur dans ta bonté” (*Postcommunion*). Par l’aumône, nous combattons également un mauvais esprit et nous le chassons : l’esprit de l’amour propre, de l’avarice. C’est ce mauvais esprit qui dévore la substance du christianisme et c’est pourquoi le Christ l’a si vivement combattu. L’égoïsme, en effet, enlève leur valeur aux saints exercices du Carême : la prière, le jeûne et l’aumône. Aussi, dans l’Évangile, le Christ nous met en garde contre ce danger. Et l’Église fait ressortir, dans le bréviaire, deux paroles qui doivent écarter l’esprit d’égoïsme : “ Quand tu fais l’aumône, que ta main gauche ignore ce que fait la droite “ (*Laudes*). “ Quand tu pries, entre dans ta chambre, ferme la porte et prie ainsi ton Père” (*Vêpres*). Réfléchissons à ces pensées pendant tout le jour : *l’aumône* entretient l’esprit de charité et fait disparaître l’esprit d’égoïsme.

2. La messe (Audit), — C’est avec une prière d’action de grâces sur les lèvres que nous nous rendons dans la maison de Dieu. Pourquoi ces actions de grâces ? Nous remercions Dieu d’avoir eu pitié de nous. Que nous soyons dans les rangs des catéchumènes ou dans ceux des pénitents, c’est à la miséricorde de Dieu que nous devons d’avoir “ été admis” au nombre de ses enfants. Récitons en entier le psaume 29 ; c’est déjà un chant pascal ; il nous fera entrer dans le véritable esprit du Carême. Cet esprit n’est pas seulement un esprit de pénitence. Ce que veut surtout le Carême, c’est faire vivre en nous la grâce du baptême. *L’oraison* demande, pour ce début du Carême, la grâce et la bénédiction. Dans les deux lectures, l’Église nous enseigne le véritable exercice de la *miséricorde et de l’amour du prochain*. Au *Graduel*, nous demandons d’être admis dans la maison paternelle céleste : “ Je n’ai demandé qu’une chose au Seigneur, c’est de pouvoir habiter dans la maison de Dieu. “ Les deux saints martyrs ont donné à Dieu leur maison paternelle terrestre pour en faire une église, ils demandent en retour (et nous avec eux) d’être reçus dans la maison paternelle céleste. A *l’Offertoire*, nous demandons la grâce de la filiation divine. A la *Communion*, l’Église nous recommande de servir le Christ avec une crainte et une joie filiales, de nous attacher à la “ discipline “ du jeûne, afin d’être armés pour le grand combat qui se livre en nous entre le Christ et Satan (Psaume 2). Comme fruit du sacrifice, nous demandons l’esprit de *charité*, puisque nous mangeons *d’un seul* pain. Toute la messe retentit des chauds accents de l’amour paternel de Dieu et de l’amour filial des chrétiens.

3. Le psaume 2. — *Un chant du Christ-Roi.* — Le psaume 2 est un chant célèbre, directement messianique ; c’est en même temps un des psaumes poétiques et classiques. Nous pouvons l’appeler un chant du Christ-Roi. Saint Bernard l’appelle : “ le rugissement du lion de Juda” contre ses ennemis. Le psaume nous place en plein combat du royaume de Dieu et commence d’une manière très dramatique :

Pourquoi les nations s’agitent-elles en tumulte et les peuples méditent-ils de vains projets ?

Les rois de la terre se soulèvent et les puissants tiennent conseil pour combattre contre Dieu et contre son Oint :

“ Brisons leurs liens et jetons loin de nous leurs chaînes. “

Celui qui est assis dans le ciel rit,

Le Seigneur se moque d’eux.

Mais ensuite il les domine dans sa colère et il les épouvante dans sa fureur :

“ Moi-même, je l’ai établi Roi sur Sion ma montagne sainte.

Je vais publier son décret :

“ Le Seigneur m’a dit :

Tu es mon Fils, je t’ai engendré aujourd’hui.

Demande et je te donnerai les nations pour héritage, pour domaine les extrémités de la terre.

Avec un sceptre de fer tu les conduiras, tu les briseras comme le vase du potier. ”

Et maintenant, rois, soyez sages, laissez-vous instruire, juges de la terre,

Dans la crainte, soyez soumis au Seigneur et dans le tremblement rendez-lui hommage.

Recevez la sagesse ; autrement le Seigneur s’irritera contre vous, et votre chemin conduira à la ruine. Quand bientôt s’allumera sa colère,

Heureux ceux qui mettent en lui leur confiance ;

Plan. — Notre psaume est d’une grande beauté et d’une construction harmonieuse. Il se compose de quatre strophes distinctes par les idées, mais semblables dans la forme :

1. Soulèvement des rois terrestres contre Dieu (v. 1-3).
2. Réponse de Dieu (v. 4-6).
3. L’institution royale du Messie (v. 7-9).
4. Enseignement aux rois de la terre (v. 10-13).

SAMEDI APRÈS LE MERCREDI DES CENDRES

STATION À SAINT TRYPHON (S. AUGUSTIN)

Récompense et consolations pour le Carême.

1. Récompense et consolations. — Aujourd’hui est une pause dans le travail du Carême. Les trois premiers jours, l’Église nous a décrit, à grands traits, notre tâche : jeûne, aumône, prière. Peut-être sommes-nous un peu découragés en raison du but élevé et de notre faiblesse. L’Église vient à notre secours. Elle nous montre la récompense, mais aussi la force efficace. La *leçon* (la continuation de celle d’hier) montre aux enfants de Dieu de *vastes perspectives* : “ Ta lumière se lève dans les ténèbres ”, ton âme est “ comme un jardin arrosé, comme une source d’eau dont l’eau ne s’en va pas “, “ tu es un constructeur du temple de Dieu, tu es élevé au-dessus des profondeurs de la terre et nourri de l’héritage de Jacob. ” Que signifie cela ? La lumière en toi est la vie divine ; l’âme ressemble au paradis dans lequel croissent les fleurs des vertus et mûrissent les fruits des bonnes œuvres, où fleurit la vie intérieure. La troisième image est particulièrement profonde : “ Tu poses des fondements pour les races à venir “, tu travailles à la construction du royaume de Dieu. Chacun de nous est une pierre dans les murs de ce temple, mais mieux encore, chacun est, en même temps, une pierre d’attente sur laquelle s’appuiera une nouvelle construction. Pensons aux saints dont l’exemple continue l’action efficace à travers les siècles. Voulons-nous, nous aussi, être des constructeurs ? Notre travail de Carême peut être utile à un grand nombre. La dernière image nous conduit donc déjà dans le ciel. Nous autres chrétiens, nous sommes invincibles, nous n’avons rien à craindre, pourvu que nous évitions cette seule chose : le péché. Quand les Juifs entrèrent dans la terre promise, ils furent invincibles aussi longtemps qu’ils gardèrent la fidélité envers Dieu. Il en sera de même pour nous.

L’Évangile nous offre une *grande consolation*. L’image est saisissante. Les Apôtres rament avec le vent contraire et ne peuvent avancer ; pendant ce temps, le Christ prie sur la montagne ; puis il vient, à la quatrième veille de la nuit, dans la barque ; la traversée devient alors facile jusqu’à la rive du lac. C’est l’image de notre vie. Nous ramons dans la barque de notre vie avec le vent contraire et,

apparemment, nous n'avancions pas. Nous nous plaignons : je ne fais pas de progrès. C'est la vérité, l'enfant de Dieu navigue toujours contre le vent. La chair, le monde, Satan unissent leurs forces contre nous. Et cependant là-haut, sur la montagne céleste, quelqu'un prie pour nous : le Christ, notre médiateur auprès du Père. Cette prière du Christ sur la montagne est aussi la prière du Christ mystique, de l'Église. Cela n'est pas encore tout ; à la quatrième veille de la nuit, le Christ vient lui-même dans la barque de notre vie ; à la messe, il est vraiment là, il vient en personne ; avec son secours, tout est facile. Avec son secours, nous accomplirons la difficile traversée du Carême et nous débarquerons heureusement sur la rive de fête de Pâques.

2. La messe (Au divit) ne forme pas, à proprement parler, une unité complète. Les anciens missels n'indiquent pas de messe pour aujourd'hui, parce que la vigile du premier dimanche de Carême était célébrée pendant toute la nuit suivante et que, par suite, il n'y avait pas de messe le matin du samedi. La messe d'aujourd'hui n'a pas de chants propres (ils sont empruntés à la messe d'hier). Les lectures semblent provenir d'une antique messe de vigile (elles traitent de la nuit et de la vigile). De même, l'église de station a changé bien des fois. L'église de Saint-Tryphon, citée dans le missel, n'existe plus depuis le XVIII^e siècle ; son héritage a été recueilli par l'église de *Saint-Augustin*, qui se trouve dans le voisinage de l'église de station. On y transporta aussi les reliques de saint Tryphon martyr (v. 10 novembre). Dans la chapelle à gauche du chœur, reposent les reliques de sainte Monique, qui y furent amenées d'Ostie. C'est donc un temple vénérable. L'Évangile raconte à la fin que la foule pressait Jésus et qu'on touchait ses vêtements pour être guéri. On rapporte volontiers ce passage aux miracles accomplis par le contact des reliques des saints martyrs.

3. Prière des Heures. — Saint Bède le Vénérable donne une belle explication de notre *Évangile* : “ La peine qu'ont les disciples à ramer et le vent contraire signifient les nombreuses peines de la Sainte Église ; au milieu de la tempête déchaînée, elle fait tous ses efforts pour arriver au repos de la céleste patrie dans un havre sûr. C'est pourquoi il est dit justement que le bateau se trouvait au milieu de la mer, mais qu'il (le Seigneur) était seul sur la terre ; car parfois l'Église est l'objet, de la part des incrédules, de telles tribulations, qui non seulement la saisissent, mais encore la souillent, que, s'il était possible, on pourrait croire que son Sauveur l'a entièrement abandonnée. C'est pourquoi, au milieu des vagues du monde hostile et des tentations de l'enfer qui l'assaillent, elle crie d'une voix suppliante : “ Pourquoi, Seigneur, demeures-tu si loin, pourquoi caches-tu ta face dans le temps de détresse ? ” (Ps. 9.)

Ici, l'Église nous indique comment nous devons réciter les psaumes de prières)... Cependant il n'oublie pas la prière des pauvres et ne détourne pas son visage de ceux qui espèrent en lui. Au contraire, il fortifie ceux qui combattent contre l'ennemi et il couronne les vainqueurs éternellement. C'est pourquoi il est écrit qu'il les vit, alors qu'ils faisaient effort avec leurs rames. Oui, le Seigneur voit ceux qui luttent sur la mer, bien qu'il soit lui-même sur le rivage. Quand bien même il semblerait retarder quelque temps son secours, il les fortifie cependant en considération de sa bonté, pour qu'ils ne se découragent pas dans leurs tribulations. “

4. La valeur du jeûne. — Le jeûne est-il véritablement quelque chose de si précieux ? Toutes les fois que je réfléchis à la valeur d'un exercice religieux, je considère la vie terrestre du Sauveur. Il est la norme de notre vie et il a vécu parmi les hommes afin de nous enseigner ce que doit être notre vie intérieure et extérieure. Le Christ a lui-même beaucoup jeûné et, dans son enseignement, il a donné une grande valeur au jeûne. Rappelons seulement son jeûne de quarante

jours au début de son ministère public. (Au commencement du Carême, l'Église veut, une fois encore, graver ce souvenir profondément dans notre cœur ; notre jeûne doit donc se faire à l'imitation du Christ et en union avec lui).

Songez à la réponse mystérieuse, mais significative, du Seigneur. Lorsque les disciples virent qu'ils ne pouvaient guérir l'enfant possédé et en demandèrent la raison : " Pourquoi ne pouvons-nous pas chasser le démon ? " Jésus leur répondit : " Cette espèce ne peut être chassée que par la *prière et le jeûne*" (Marc IX, 29) Cette parole du Seigneur m'a toujours beaucoup impressionné. La prière et le jeûne sont donc des moyens extraordinaires, disons même des moyens violents, qui réussissent quand les moyens ordinaires échouent, surtout contre l'enfer.

Songez à une autre parole de Jésus. Quand les disciples de Jean firent au Seigneur ce reproche : " Pourquoi tes disciples ne jeûnent-ils pas ? " il répondit : " Les amis de l'Époux peuvent-ils jeûner tant que l'Époux est parmi eux ? Tant qu'ils ont l'Époux avec eux, ils ne peuvent pas jeûner. Des jours viendront, certes, où l'Époux leur sera enlevé. Alors, dans ces jours, ils *jeûneront* " (Luc V, 35). Cette parole aussi est très significative. La venue du Christ parmi les hommes était une fête de noces, le jeûne alors n'était pas de saison. Les jours qui suivent le départ de l'Époux, sont, d'après la volonté du Christ, des jours de jeûne. Ainsi donc le jeûne du vendredi, le jeûne de la Semaine Sainte est un jeûne voulu par le Christ.

Citons encore une troisième parole du Christ, qui éclaire le jeûne sous un autre aspect. Le Seigneur caractérise, un jour, le Baptiste et lui-même par ces mots : " Jean est venu, il ne mangeait pas et il ne buvait pas, et on disait : il est possédé. Le Fils de l'Homme vient, il boit et mange, et on dit : voici un viveur et un buveur. " C'est encore là une parole importante. Jean est un homme mortifié, un ascète, qui jeûne toute sa vie. Il n'en est pas de même du Christ ; sa manière de vivre ne vise pas exclusivement aux privations et à la mortification, mais à la jouissance ordonnée de la vie. Nous apprenons donc, encore, du Sauveur que le jeûne n'est qu'une exception et ne doit pas être la règle dans la vie chrétienne.

Pour compléter le tableau, rappelons encore le Sermon sur la Montagne, dans lequel Jésus parle des trois exercices importants de la piété : de la prière, du jeûne et de l'aumône. Il les recommande, mais il nous met en garde contre les déformations pharisaïques.

Si donc nous voulons tirer, des enseignements de Jésus, les points principaux concernant le jeûne, ce sont les suivants : 1. Le jeûne est un moyen particulièrement puissant contre les influences de l'enfer (d'où le jeûne du Carême) ; 2. Le jeûne doit être pratiqué en mémoire de la mort du Christ (vendredi, Semaine Sainte) ; 3. C'est une exception dans la vie chrétienne et non un exercice régulier ; 4. Cependant, en tant qu'exercice de piété, il mérite de prendre place à côté de la prière et de l'aumône.

Et maintenant, demandons-nous comment l'ancienne Église a pratiqué le jeûne. J'ai devant les yeux un écrit vénérable du premier siècle du christianisme : la Doctrine des douze Apôtres ou Didaché. Il y est question du jeûne : " Vous jeûnerez le mercredi et le vendredi ", à la différence des Juifs qui " jeûnent le lundi et le jeudi ". On lit plus loin : " Avant le baptême, celui qui baptise et celui qui va être baptisé jeûnent, ainsi que quelques autres, s'ils le peuvent ; ordonne à celui qui va être baptisé de jeûner un ou deux jours avant. " Nous apprenons ainsi, d'une manière très précise, que, environ 90 ans après le Christ, le jeûne était pratiqué dans l'Église dans toute son extension. Remarquons que le jeûne n'était pas, comme pour nous, l'abstinence de viande ou un unique repas complet, mais qu'on l'entendait comme une abstinence complète de nourriture.

Je pourrais maintenant citer les Pères de l'Église. Il n'en est pas un seul qui n'ait recommandé fortement le jeûne. Dans le bréviaire, nous lisons, par exemple, un sermon de saint Basile (+379). Il parcourt toute l'histoire sainte et nous montre comment le jeûne a produit de grandes actions, alors que l'intempérance a causé de grands malheurs.

Si nous voulons enfin interroger les textes liturgiques au sujet du jeûne, nous ne pourrons trouver que des éloges. Mais l'éloge le plus beau et le plus concis est celui que contient la Préface du Carême. Ce ne sont que trois phrases, mais des phrases pleines de sens : " Par le jeûne corporel, tu réprimes les vices, tu élèves l'esprit ; tu confères la vertu et les récompenses. " Il y a dans ces paroles toute une philosophie du jeûne.

LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME

1. Veille du dimanche. — Avec les premières vêpres, qu'à partir d'aujourd'hui on célèbre avant le repas de midi, nous entrons dans le Carême complet. Les Vêpres, sans doute, n'ont pas, comme en Avent, des antiennes propres, mais elles ont un capitule propre et l'hymne est celle de l'ordinaire du Carême. Les Vêpres nous font déjà entendre tous les thèmes du premier dimanche du Carême. Le capitule annonce que le temps de grâce a commencé. L'antienne de Magnificat nous fait entendre, de la bouche de notre Mère l'Église, une parole consolante :

" Alors tu appelleras et le Seigneur t'exaucera, tu crieras et il te répondra : me voici. "

2. Après les quatre jours de préparation, l'Église commence, avec le premier dimanche, le *Carême* (Quadragesima) proprement dit. La messe du dimanche est l'introduction solennelle dans le saint temps, dont elle nous donne en même temps le programme. Les deux premières semaines mettent en lumière ces pensées : le combat du Christ conduit à la victoire ; de même, notre combat de Carême nous conduira à la gloire pascale. Dans la semaine qui commence, l'Église célèbre aussi la vénérable solennité des Quatre-Temps. Les trois messes (mercredi, vendredi et samedi) sont antiques et toutes remplies de pensées du Carême : par le combat de Carême, nous marchons vers la gloire pascale.

1^{er} DIMANCHE DE CARÊME

STATION A SAINT-JEAN DE LATRAN

Suivons le Christ dans sa mortification et ses combats.

1. Premières impressions. — Le dimanche de la Septuagésime, nous nous rendions au tombeau de saint Laurent ; le dimanche de la Sexagésime, à celui de saint Paul ; et le dimanche de la Quinquagésime, à celui de saint Pierre. Aujourd'hui, la liturgie nous conduit dans le sanctuaire du " Saint Sauveur ", dans la première église de la chrétienté romaine. Cela nous indique, déjà, que ce jour est d'une grande importance. Il est très important, en effet. C'est dans l'église du Baptiste, l'homme du désert, que nous accompagnons le Seigneur au désert pour son jeûne de quarante jours. C'est dans cette église baptismale, que nous reviendrons, dans quarante jours, célébrer, dans la nuit pascale, le mystère de la Résurrection. Nous venons y demander, aujourd'hui, la grâce pour le temps de la préparation. L'église de station est donc le cadre qui convient pour célébrer aujourd'hui le commencement du Carême.

La liturgie de ce jour est très ancienne. Nous ne trouvons qu'un petit nombre de ces messes antiques et classiques, dans le missel. L'Église nous propose aujourd'hui trois choses : 1. L'invitation au Carême et le programme de ce saint temps ; 2. Un modèle, et 3. Un chant de combat.

a) *L'invitation* a un ton très solennel. Je la compare il, celle du premier dimanche de l'Avent. L'Église considérerait tout le cycle de Noël comme un seul jour, dont l'aurore est le premier dimanche de l'Avent, alors que le jour de Noël en est le lever du soleil et l'Épiphanie, le plein midi. Il y a quelque chose de semblable dans le cycle pascal. Tout ce temps est "le jour du salut" qui se lève aujourd'hui. A Pâques, le soleil monte il, l'horizon et, il, la Pentecôte, il est il, son zénith. L'Église nous rappelle notre devoir de " ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu "). Maintenant, le programme de Carême. Il est vrai que nous avons déjà dit bien des choses, pendant l'avant-Carême, sur notre travail de Carême : l'invitation à se rendre dans la vigne, à prendre part il, la lutte ; la préparation du sol pour recevoir la semence ; la primauté de la charité. Aujourd'hui, l'Église nous donne de nouveau un programme de Carême : Ce qui est encore plus important que le jeûne, la prière et l'aumône, c'est une bonne vie chrétienne qui surmonte toutes les difficultés. L'Église formule ce programme dans l'antienne de Magnificat : " Voici le temps de grâce, voici les jours du salut ; dans ces jours, montrons-nous les serviteurs de Dieu dans beaucoup de patience, dans le jeûne, dans la vigilance, dans la charité non feinte. " Le travail principal, c'est une vie chrétienne véritable, une vie sanctifiée, un cœur purifié du péché et de l'amour-propre. — Saint Paul nous expose d'une manière merveilleuse sa propre vie chrétienne et nous la propose en exemple : " traités d'imposteurs et pourtant véridiques ; d'inconnus et pourtant bien connus ; regardés comme mourants bien que nous vivions, comme châtiés et nous ne sommes pas mis à mort, comme attristés nous qui sommes toujours joyeux, comme pauvres nous qui enrichissons plusieurs, comme dépourvus de tout nous qui possédons tout. " C'est là le sort du chrétien dans sa pauvreté extérieure et sa richesse intérieure. C'est ce double état que doit nous faire acquérir le Carême, le dépouillement (par le jeûne) et la possession de tout (nous serons d'autant plus riches dans notre âme).

b) *L'Évangile* nous montre le Christ sous un double aspect : le Christ *mortifié* et le Christ *combattant*. Nous suivons maintenant le Christ *mortifié*, dans le désert du renoncement, pour y jeûner quarante jours avec lui. Son jeûne sanctifie le nôtre, parce que nous jeûnons en union avec lui et participons à son propre jeûne. Cette pensée doit nous rendre le Carême plus vénérable ; les membres sont unis à leur Chef. Le jeûne du Christ appartient à son œuvre rédemptrice ; de même, notre jeûne de quarante jours contribue à édifier le royaume de Dieu sur la terre. C'est peut-être le temps le plus important de toute l'année. Ainsi donc, le Chef et les membres entrent dans la grande période de la pénitence. — Le Seigneur nous précède aussi comme *combattant*. Nous voyons le divin héros remporter la victoire dans trois passes d'armes. Les deux princes sont en face l'un de l'autre, le prince du monde et le prince du royaume de Dieu. Ils se mesurent dans le combat. Le prince de ce monde fait avancer toute son armée : le monde avec toutes ses pompes, l'enfer, le moi avec ses désirs insatiables. Le Christ est vainqueur. Le champ de bataille où nous entrons n'est pas loin de nous, il est dans notre âme ; l'homme inférieur y lutte contre l'homme supérieur. Mais le Christ, qui est en nous, doit vaincre. C'est là, pour nous, une force et une consolation. Nous ne sommes pas seuls au combat : le Chef et les membres combattent, le Chef et les membres doivent remporter la victoire. Ainsi l'Évangile nous mène à l'école de combat du Christ ; aujourd'hui, nous ne sommes encore que des recrues ; à Pâques, nous devons être des vainqueurs.

Autrefois, nous nous sommes peut-être représenté notre travail de Carême comme une œuvre purement personnelle et nous l'avons accompli sans tenir compte de la grande communauté. Aujourd'hui, nous apprenons et nous comprenons, d'une manière toujours plus profonde, que nous devons accomplir ce travail comme membres de l'Église et membres du Christ. *L'oraison* nous dit, d'une manière caractéristique, que Dieu, " par l'exercice du jeûne de quarante jours, purifie son Église ". Tout péché que nous commettons souille aussi l'Église, toute vertu qui orne notre âme ajoute une parure à la robe de l'Église. Disons plus. L'Église est le Christ mystique dont nous sommes les membres. Nous devons ressembler en tout au Christ, ici-bas dans l'humiliation, là-haut dans la gloire. Le travail du Carême nous rend semblables au Christ.

c) Nous comprendrons mieux maintenant le troisième morceau liturgique, le *psaume directeur* du jour, le psaume 90. C'est notre char de combat pendant tout le temps de Carême. Le psaume décrit le champ de bataille horrible ; des milliers tombent à droite et à gauche, les flèches sifflent ; il faut marcher sur des aspics et des dragons. Néanmoins, la troupe des héros ne craint rien : elle est enveloppée des ailes de Dieu et les anges la gardent sur son chemin. Son épée est la confiance en Dieu.

Voici le texte du psaume :

Celui qui se tient sous la protection du Très-Haut, qui habite sous la garde du Roi du ciel,

Il peut dire au Seigneur : " Tu es mon refuge et ma forteresse, mon Dieu, en toi je me confie. "

Car c'est lui qui te délivre des filets de l'oiseleur et de la peste funeste.

Il te couvrira de ses ailes et, sous ses plumes, tu trouveras un refuge ;

Sa fidélité est un bouclier et une cuirasse.

Tu n'auras à craindre ni les terreurs de la nuit, ni la flèche qui vole pendant le jour, ni la peste qui se glisse dans les ténèbres, ni l'attaque du démon en plein midi.

Que mille tombent à ton côté et dix mille à ta droite, tu ne seras pas atteint.

Mais de tes yeux tu regarderas et tu verras la rétribution des méchants.

" Tu es mon refuge, ô Dieu " ;

Où, tu as fait du Très-Haut ton refuge.

Aucun malheur ne t'atteindra, aucun fléau n'approchera de ta tente,

Car il ordonnera pour toi à ses anges de te garder dans toutes tes voies.

Ils te porteront dans leurs mains, pour que tu ne heurtes pas ton pied à la pierre.

Tu marcheras sur l'aspic et le basilic et tu fouleras aux pieds les lions et les dragons.

" Puisqu'il a espéré en moi, je le délivrerai, je le protégerai, car il honore mon nom ;

Il m'invoquera et je l'exaucerai, je serai avec lui dans la détresse,

Je le délivrerai et le glorifierai, je le rassasierai de longs jours et je lui ferai voir mon salut. "

Ce que l'on chante ici déborde de cœur et de sens. Entrons donc avec courage dans le combat. L'Église nous donne t'arme la plus puissante ; c'est le " Saint Sauveur " lui-même, dans l'église duquel nous nous trouvons. Nous nous y sentons sous sa protection. Le divin Maître de maison se tient à la porte et nous parle ainsi : " Il m'invoquera et je le délivrerai et je le glorifierai, je le rassasierai de longs jours " (*Introït*). Quand, aujourd'hui, à l'Offertoire et à la Communion, nous nous approchons de l'autel (l'autel est le Christ), nous sentons bien que, dans le Saint-Sacrifice, le Christ est notre bouclier protecteur, l'aile qui nous couvre.

2. La messe (Invocabit). — La messe a la simplicité d'un monument classique. A l'*Introït*, le Christ nous accueille comme ses compagnons de combat et nous adresse cette parole de consolation : Après le combat de Carême viendra la " gloire " du Baptême et le " rassasiement de la vie éternelle ". *L'oraison* nous dit que Dieu, par le jeûne de quarante jours, " purifie " son Église. C'est donc la grande

purification du temple de Dieu. Elle nomme en même temps deux moyens de purification : l'abstinence et la pratique des bonnes œuvres. *L'Épître* est l'invitation solennelle de l'Église, ainsi que son programme pour le temps qui commence. Aujourd'hui, l'Église prend les candidats au baptême sous son aile tutélaire. Alors même que tout l'enfer est déchaîné contre eux, ils sont protégés ; l'armée céleste les accompagne. Au *Trait*, nous chantons presque en entier le psaume 9° comme introduction à l'Évangile. Dans les deux processions eucharistiques (*l'Offertoire* et la *Communion*), nous entrons dans le combat héroïque du Christ, protégés par les ailes et le bouclier de Dieu, c'est-à-dire l'Eucharistie.

3. La prière des Heures. — La prière des Heures d'aujourd'hui nous apparaît comme un monument d'antiquité. Peu de jours présentent une pareille unité et une telle beauté classique. Les leçons du premier nocturne nous annoncent le programme du Carême, c'est l'Épître, plus développée ; au second nocturne, nous entendons un beau sermon de Carême du pape saint Léon 1^{er}. Au troisième nocturne, c'est saint Grégoire-le-Grand qui est notre docteur ; il nous donne une explication édifiante de l'Évangile. Saint Paul, saint Léon, saint Grégoire, trois voix qui nous viennent de Rome ! Les *répons* qui suivent les neuf leçons sont riches de pensées et de sentiments ; ils chantent le caractère sérieux de la pénitence et disent notre travail de Carême.

Voici quelques-uns de ces répons :

“Corrigeons-nos fautes commises dans l'ignorance, de peur que, surpris soudain par le jour de la mort, nous cherchions le temps de la pénitence, sans pouvoir le trouver.

Fais attention à nous, Seigneur, et aie pitié, car nous avons péché contre toi.
Aide-nous, Ô Dieu, toi notre salut ; à cause de ton nom, délivre-nous Seigneur. “

“ Déchirez vos cœurs et non vos vêtements et convertissez-vous au Seigneur votre Dieu,

Car il est bon et miséricordieux.

Que le pécheur abandonne sa voie de péché, et l'injuste ses mauvais desseins ; qu'il se convertisse au Seigneur et Dieu sera bienveillant pour lui,

Car il est bon et miséricordieux. “

LUNDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME

STATION A SAINT PIERRE ÈS LIENS

Le Bon Pasteur dans le temps de Carême.

Au début de chaque nouvelle période, l'Église nous donne une *messe du Bon Pasteur* (Cf. le deuxième dimanche après Pâques, le mardi de la Pentecôte, le troisième dimanche après la Pentecôte). Dans chaque temps liturgique, le Christ se manifeste comme Bon Pasteur et il le fait toujours d'une manière différente. L'image du Bon Pasteur est une image qu'aimait l'Église primitive ; des murs des catacombes ou de la couronne d'abside des basiliques, elle s'inclinait doucement vers les fidèles.

1. Le catéchuménat. — L'office d'aujourd'hui est l'ouverture du cours d'instruction des catéchumènes (je comparerais volontiers cet office à la messe du Saint-Esprit, à la rentrée des classes). Les candidats au baptême paraissent, pour la première fois, devant le Seigneur. Quels grands yeux ils doivent ouvrir et comme ils doivent regarder l'image du Bon Pasteur qui les reçoit aujourd'hui dans sa bergerie ! Ils ne peuvent encore se dire ses brebis, mais, avec la timidité des esclaves, ils lèvent les yeux vers le Christ, leur protecteur (*Introït* et *Graduel*).

Comme nous comprenons *l'oraison* quand elle demande : “ Convertis-nous et remplis notre cœur des enseignements célestes. “

Il faut remarquer aussi l'alternance dramatique des personnes qui parlent. A *l'Introït*, les catéchumènes parlent comme des esclaves ; dans la *leçon*, le Christ leur parle comme Pasteur : “ Je m'occuperai moi-même de mes brebis. “ Il les tire du paganisme et les conduit dans les grasses prairies d'Israël (de l'Église). Au *Graduel*, les catéchumènes parlent encore comme des esclaves, mais il semble qu'ils aient déjà moins de timidité. A *l'Évangile*, le Christ parle encore comme Pasteur. Plein d'amour, il invite ses brebis élues à entrer dans son royaume céleste sur la terre. “ Venez les bénis de mon Père. “ Même au Saint-Sacrifice proprement dit, où ne sont présents que les fidèles, le drame se continue. A *l'Offertoire*, ce sont les brebis qui parlent ; à la *Communion*, le Bon Pasteur les invite de nouveau. Célébrons donc la messe d'aujourd'hui avec des cœurs de catéchumènes.

2. La station. — A Saint-Pierre-les-liens. L'église, dans laquelle nous nous réunissons aujourd'hui en esprit, est un des 25 anciens titres qui furent fondés au quatrième siècle. Dans cette église, il y avait, dès la fin du IV^e siècle, un sanctuaire spécial consacré au souvenir de la captivité de saint Pierre à Jérusalem ; depuis le V^e siècle, on y conserve une chaîne de fer avec laquelle saint Pierre avait été enchaîné. Le 1^{er} août est le jour anniversaire de la consécration de cette église, d'où la fête de Saint Pierre-les-liens. L'église de station semble avoir influé sur le texte de la messe : Pierre est le premier vicaire du Bon Pasteur (*Leçon et Évangile*). On lit dans l'Évangile : “ J'étais en prison “, et l'oraison sur le peuple demande C(la délivrance des chaînes du péché “.

3. La messe (Sicut oculi) ; *Introït*. — Sous l'impression des chaînes de saint Pierre, les catéchumènes (et nous aussi) paraissent devant le Christ comme des esclaves enchaînés ; ils lèvent les yeux vers lui, pour qu'il étende la main pour le pardon, qu'il ait pitié d'eux et leur accorde la grâce du baptême (c'est un véritable Introït). Dans *l'oraison*, nous demandons la “ conversion “ — cette grâce est demandée pour les catéchumènes, les pénitents et les fidèles — : “ que le jeûne de quarante jours favorise notre progrès. “ La *leçon* et *l'Évangile* se correspondent parfaitement. Ces deux textes envisagent d'abord les catéchumènes, mais ils pensent aussi aux fidèles : le Bon Pasteur qui cherche ceux qui sont dispersés (Baptême), les conduit “ dans les grasses prairies sur les monts d'Israël (l'Église) et les nourrit ” (Eucharistie). En même temps, le Bon Pasteur développe son programme de Carême : “ Ce qui était perdu, je le rechercherai ; ce qui était dispersé, je le ramènerai (catéchumènes) ; ce qui était brisé, je le panserai (les pénitents) ; ce qui était faible, je le fortifierai ; ce qui était fort, je le conserverai (les fidèles). Ces paroles contiennent tout le travail de renouvellement de l'Église dans le temps de Carême. Le *Graduel* — “ Notre protecteur, regarde vers nous ” — se rattache très bien à la leçon. Le Bon Pasteur est vraiment le protecteur de ses brebis. *L'Évangile* nous montre l'image du Bon Pasteur au moment de la parousie. Nous en retirerons trois enseignements importants : 1. La charité envers le prochain est la mesure du jugement. Nous nous rappelons que l'Église, le dimanche de la Quinquagésime, nous a indiqué (*Épître*) la charité comme le but de notre travail de Carême. 2. Nous devons voir, en tout, le Christ. L'Église nous donne le Christ, l'autel est le Christ ; à l'Évangile, parle et paraît le Christ ; le prochain est le Christ. Ce n'est que lorsque nous aurons bien compris cela que nous pénétrerons le vrai sens de la liturgie. A *l'Offertoire*, nous réalisons la parole du Christ : nos dons aux pauvres sont reçus par le Christ. Aussi, regardons docilement vers le Christ pour comprendre ses commandements, et, tout d'abord, son commandement principal : la charité. La *communion*, elle aussi, est un de ces chants classiques que

nous n'entendrons parfaitement que s'ils sont chantés pendant qu'on distribue la sainte Eucharistie.

4. Le psaume 3 — *Confiance en Dieu*. — Bien que, dans le missel actuel, le psaume III ne paraisse plus, il est cependant supposé dans toute son extension.

Ce psaume est attribué par la tradition au chantre royal, David. Nous ferons bien de nous rallier à l'opinion générale et d'admettre que ce chant doit son origine à la fuite du roi David devant son fils rebelle, Absalon. A la nouvelle du soulèvement, David s'enfuit, avec l'armée relativement peu nombreuse de ses fidèles, par delà le mont des Oliviers. Là, sur le mont des Oliviers, malgré le grand danger, il s'arrêta pour se reposer. Il se leva le lendemain avec un grand sang-froid. C'est à ce moment que ses pensées de la nuit durent prendre la forme d'un chant et ce chant c'est notre psaume 3. C'est un spectacle sublime de voir un homme, au moment où tout semble crouler devant lui, diriger, avec confiance et calme, ses pensées vers Dieu et trouver, dans cette méditation, la tranquillité de l'âme et la paix du cœur. Le chantre royal décrit magistralement ce qui se passe en lui. Les sentiments de son âme se développent graduellement. Chaque phase de ces sentiments s'explique dans une strophe. On peut, sans faire violence au psaume, le diviser en quatre strophes égales :

Seigneur, qu'ils sont nombreux ceux qui m'oppriment, quelle multitude s'est élevée contre moi !

Nombreux sont ceux qui disent à mon sujet :

“ Plus de salut pour lui auprès de son Dieu. ”

Mais toi, Seigneur, tu es mon bouclier, tu es ma gloire et tu relèves ma tête.

A haute voix, je crie vers le Seigneur et déjà il m'exauce de sa sainte montagne.

Je me suis couché et me suis endormi et je me suis levé, car le Seigneur me protégeait ;

Je ne crains pas devant le peuple innombrable qui m'assiège de toute part.

Seigneur, lève-toi ; sauve-moi, mon Dieu, car tu as frappé tous ceux qui étaient injustement mes adversaires, tu brises les dents des méchants.

Au Seigneur, le salut ; que sur ton peuple soit ta bénédiction !

5. La prière des Heures. - Toute la journée, nous restons sous l'impression des pensées de l'Évangile. Le soleil levant nous montre aujourd'hui le juge éternel : “ Venez, les bénis de mon Père, prenez possession du royaume qui vous a été préparé avant la constitution du monde ” (*Ant. de Benedictus*). Au coucher du soleil, nous entendons de nouveau la voix du souverain juge : “ Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait ” (*Ant. Magnificat*). Chantons encore un chant de pénitence :

“ Dans le jeûne et les larmes les prêtres prieront : Épargne, Seigneur, épargne ton peuple et n'abandonne pas ton héritage à la ruine. Entre le vestibule et l'autel les prêtres pleureront et diront : Épargne, Seigneur, épargne ton peuple et n'abandonne pas ton héritage à la ruine. ”

MARDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME

STATION A SAINT-ANASTASIE

Les voies de Dieu et les voies des hommes.

1. Premières impressions. — Les messes de Carême ne sont pas d'une même coulée et n'appartiennent pas à la même époque. Les plus anciennes sont, sans doute celles des trois “ *feriae legitimae* ” du lundi, du mercredi et du vendredi. Ces

messes envisagent presque toujours les catéchumènes. Les messes des mardi, jeudi et samedi sont d'une époque postérieure et ont un caractère plus doctrinal. On y remarque plusieurs thèmes : le thème de la Passion, le thème de la pénitence, le thème de la vie chrétienne. Cela s'applique à la messe d'aujourd'hui. La pensée que l'Église veut nous proposer aujourd'hui est, sans doute, *l'efficacité de la grâce*. Dieu nous offre la grâce, nous devons l'utiliser ; il y a pourtant des époques où la grâce agit plus fortement qu'à d'autres moments. C'est comme dans la nature : on ne peut pas semer tous les jours et on ne peut pas moissonner tous les jours : le printemps convient aux semailles et l'automne à la récolte. Or il s'agit, pour nous de préparer le terrain et de le rendre apte à recevoir la semence (cf. Sexagésime). La messe d'aujourd'hui part de cette pensée. L'ordre des idées est sans doute celui-ci : Utilisez le temps de Carême, pénitents et fidèles, car Dieu est maintenant disposé à donner sa grâce. Et la grâce agit soit par la sanctification, soit par l'endurcissement ; elle ne revient jamais sans effet. L'efficacité de la grâce nous apparaît d'une manière sensible dans l'Évangile. La venue du Christ à Jérusalem était aussi un temps de grâce. Pour les uns, ce fut une bénédiction ; pour les autres, ce fut la perte. Les Pharisiens décidèrent sa mort, les aveugles et les paralytiques se groupèrent autour de lui et crièrent : Hosannah. En outre, le Seigneur chasse les vendeurs du temple et, d'une caverne de voleurs, il fait une maison de prière. Ce que la *leçon* nous exprime d'une manière doctrinale et *l'Évangile*, d'une manière imagée, doit trouver, dans l'Eucharistie du Carême, sa réalisation par la grâce. Le temps de Carême est un temps de grâce, dans lequel Dieu " est tout prêt à pardonner ". L'Eucharistie est la pluie de grâce qui, dans ce saint temps, tombe abondamment du ciel. Maintenant, le Christ entre dans la ville pour mourir ; maintenant, il purifie son temple, l'Église ; il faut que ce soit une maison de prière, un lieu de sacrifice. Nous, les enfants et les aveugles, nous nous groupons autour du Seigneur et nous crions avec enthousiasme : Hosannah !

2. Le thème de la station. — La station est à Sainte-Anastasie. Au sujet de cette sainte de station dont on fait mémoire le 25 décembre, le martyrologe nous dit : " Elle subit de la part de son mari, Publius, des traitements durs et cruels, mais elle fut maintes fois consolée et encouragée par saint Chrysogone. Enfin, on l'attacha, pieds et mains liés, à un pieu et on alluma du feu autour. C'est ainsi qu'elle mourut de la mort du martyr. " L'église de station est un des plus anciens titres (Ive siècle) et c'est le seul qui se trouve au milieu de l'antique Rome païenne, là où les grands monuments du forum dominant tout. Devant l'église, s'étend une grande place, où se tenaient deux marchés ; c'est là, aussi que se trouvaient les boutiques des changeurs. La procession traversait cette place pour se rendre à l'église de station. C'est, sans doute, cette circonstance qui a déterminé le choix de l'Évangile du nettoyage du temple, peut-être aussi celui de la leçon des voies de Dieu et des voies des hommes.

3. La messe (Domine refugium). — La messe commence par un véritable *Introït* : le psaume 89 chante les aspirations de l'homme non racheté. L'homme marqué de la croix de cendres s'adresse au Dieu éternel et implore ardemment la lumière du jour de Pâques (il convient de réciter le psaume entier). La réponse à l'introït est la *leçon* de notre prédicateur de Carême, Isaïe : " Cherchez le Seigneur tant qu'on peut le trouver ; que l'impie abandonne sa voie, car le Seigneur est tout prêt à pardonner. " Le Père miséricordieux attend, les bras ouverts, prêt à nous donner le baiser de paix et de réconciliation. Il ne s'agit pas d'une faible exhortation de la grâce ; non, son attrait est puissant ; elle ne vient pas en vain du ciel. La merveilleuse mélodie du *Graduel* peint réellement la montée des nuages d'encens et l'élévation des mains suppliantes. A *l'Évangile*, nous voyons clairement apparaître les voies de Dieu et les voies des hommes : le Christ — les profanateurs du temple ;

les enfants qui chantent — les Juifs qui murmurent. A *l'Offertoire*, nous mettons nos voies, “ mon sort ”, dans les mains de Dieu, afin qu'elles soient illuminées par le rayonnement de la face divine (le Christ sur l'autel), qu'elles soient élevées et deviennent des voies de Dieu. La *Communion* (qui était d'abord tout le psaume 4) décrit, en traits accusés, la transformation de nos voies et ce qui les distingue des actions et des pensées des enfants des hommes. C'est là, en effet, le but du Carême : faire, de nos voies humaines pécheresses, des voies droites, des voies divines.

4. Dans la prière des Heures, nous pensons, le matin et le soir, au nettoyage du temple. Cela nous montre que l'Église tient, par-dessus tout, à la sainteté de la maison de Dieu, mais aussi à celle des âmes.

“ Jésus entra dans le temple de Dieu et il chassa les vendeurs et les acheteurs ; il renversa les tables des changeurs et les chaises des marchands de colombes” (*Ant. Benedictus*).

“ Il est écrit : ma maison est une maison de prière pour tous les peuples, mais vous en avez fait une caverne de voleurs ; et il enseignait tous les jours dans le temple” (*Ant. Magnificat*).

“ Que l'impie abandonne sa voie, l'injuste ses desseins, qu'il revienne au Seigneur qui aura pitié de lui.

Car le Seigneur notre Dieu est bon et miséricordieux et très prêt à pardonner.

Le Seigneur ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et vive” (*Rép.*).

5. Le psaume 4. — Prière nocturne. Le psaume 4 est une prière remplie de sentiments profonds. De l'avis des exégètes, il faut l'attribuer au roi David. Le contenu suppose encore une grave situation dans la vie du roi. Le peuple d'Israël a pris parti pour son fils rebelle, Absalon. On en veut à la vie du roi. Il a fui de la ville sainte. Dans la plaine de Jéricho, aura lieu la rencontre entre le père et le fils. Mais David ne se décourage pas et ne perd pas l'espoir. Il exprime son assurance, sa confiance inébranlable en Dieu, dans un cantique. Ce chant apaise la douleur de son âme. Mais pour nous, c'est une magnifique méditation, dont le thème est à peu près le suivant : Quelle est l'attitude du fidèle dans la détresse : envers Dieu, envers ses ennemis, envers ses amis ? Les trois parties, dans lesquelles se divise logiquement ce psaume, peuvent être considérées comme trois strophes. De ces trois strophes, la seconde et la troisième sont sensiblement égales, la première est nettement plus courte. On peut y voir surtout un prélude.

Quand je t'invoque, exauce-moi, Dieu de ma justice, j'étais opprimé et tu m'as mis au large.

Aie pitié de moi et entends ma prière.

Vous tous, fils des hommes, jusque à quand aurez-vous le cœur endurci, jusque à quand aimerez-vous la vanité et rechercherez-vous le mensonge ?

Sachez que le Seigneur s'est choisi un homme pieux ; le Seigneur m'exauce quand je l'invoque.

Irritez-vous, mais ne péchez point ; les projets que vous formez dans votre cœur, regrettez-les sur votre couche.

Offrez des sacrifices de justice et espérez dans le Seigneur.

Beaucoup disent : Qui nous fera voir le bonheur ? “

La lumière de ta face brille sur nous, Seigneur, et tu m'as mis la joie dans le cœur, plus qu'au temps où abondent le froment, le vin et l'huile.

En paix je me coucherai et je m'endormirai aussitôt,

Car toi, mon Dieu, toi seul, tu me fais habiter en sécurité.

QUATRE-TEMPS DE CARÊME

Les Quatre-Temps de Carême sont les plus récents dans les quatre séries de Quatre-Temps et n'ont pas la même importance que les trois autres. En effet, tout le Carême est consacré au renouvellement intérieur. Les trois jours, mercredi, vendredi et samedi, sont au service de la préparation quadragésimale : ce sont des jours de pénitence dans un temps de pénitence. Le mercredi est le jour consacré à Marie, dans la semaine des Quatre-Temps, c'est le jour de l'esprit intérieur et du recueillement. Le vendredi est un jour de pénitence. Le samedi (autrefois, c'était la nuit du samedi au dimanche) est la fête d'action de grâces et de renouvellement de l'alliance.

MERCREDI DES QUATRETEMPS

STATION A SAINTE-MARIE MAJEURE

Morse et Elie jeûnent.

1. Prédicateurs de carême. — Nous voyons devant nous, aujourd'hui, quatre prédicateurs de carême ; le Christ, la Sainte Vierge, Moïse et Élie. Ils nous disent comment nous devons observer le Carême. Dimanche dernier, nous avons vu comment le Christ jeûna pendant quarante jours et fut ensuite tenté par le diable. Le jeûne et la tentation sont en étroite relation. Le jeûne fut la préparation au combat contre le prince de ce monde. Aujourd'hui, le Seigneur nous parle de l'entrée du diable dans la demeure de l'âme. Le Christ nous enseigne l'importance du jeûne dans le combat contre le démon, dans le combat contre notre nature inférieure. “ Par le jeûne corporel, tu réprimes les vices, ” dit la Préface du Carême. Il faut sans cesse répéter que c'est là le travail principal du carême. Tous les autres exercices seront sans valeur si nous ne triomphons pas du diable. Marie, qui est le coryphée dans le sacrifice d'aujourd'hui, nous prêche la soumission à la volonté de Dieu. L'Évangile nous présente Marie dans une situation subordonnée. Le Christ laisse de côté sa Mère ; son regard embrasse ses disciples, il les appelle sa mère et ses frères, s'ils “ accomplissent la volonté de son Père céleste. ” C'est Marie qui nous précède, à l'Offertoire, et qui chante ces paroles : “ Je veux méditer sur tes commandements, je les aime extrêmement. ” — Moïse nous apprend à utiliser le jeûne de quarante jours comme un temps d'union avec Dieu et de prière. La prière et le jeûne se complètent mutuellement. Si nous voulons nous entretenir avec Dieu, il faut imposer silence à la chair, au monde, à la nature. Le Christ ne nous dit-il pas : “ Cette espèce (de mauvais Esprits) ne peut être chassée que par la prière et le jeûne ” Élie jeûne dans son voyage à travers le désert et, fortifié par la nourriture céleste, il marche, pendant quarante jours, jusqu'au mont Horeb, la montagne de Dieu. — Ainsi, chacun des quatre prédicateurs de Carême nous fait voir ce temps de grâces sous un aspect différent : le jeûne dans le combat contre le diable, le jeûne dans l'accomplissement des commandements, le jeûne et la prière, le jeûne sur le rude chemin de la vie.

Considérons encore que la messe d'aujourd'hui est le point de jonction qui relie les trois premiers dimanches de Carême. Le premier dimanche, nous voyons le Christ jeûner pendant quarante jours ; aujourd'hui, on nous raconte la même chose de Moïse et d'Élie. Le dimanche suivant, nous voyons le Christ, Moïse et Élie r' ; unis au “moment de la Transfiguration. La liturgie veut nous dire par là : la Loi, les Prophètes et l'Évangile nous enseignent cette grande vérité : La voie qui mène à la Transfiguration (à la fête de Pâques) passe par les quarante jours de jeûne.

2. L'église de station : Sainte-Marie Majeure. — Le mercredi des quatre semaines de Quatre-Temps, l'office de station se célèbre, depuis l'antiquité, dans la plus grande église romaine de Marie. Cette basilique est du IVe siècle, elle fut

reconstruite sous le pape Sixte III (431-440) et, à l'occasion de la définition du concile d'Éphèse qui proclamait la véritable maternité divine de Marie, elle fut dédiée à la Sainte Vierge. Il est probable que, dans la seconde moitié du IV^e siècle, la solennité des Quatre-Temps fut réorganisée et qu'on choisit dès lors, pour l'office de station, les trois plus grandes églises romaines (Sainte-Marie Majeure, les Saints-Apôtres, Saint-Pierre). Nous nous rendons donc aujourd'hui dans la plus grande et la plus vénérable église mariale du monde. On ne peut pas nier qu'il y ait une relation entre la messe et l'église de station, dans l'apparition de Marie dans l'Évangile. Elle se présente comme le type de l'Église. L'Église, en tant que mère de ceux qui font la volonté du Père céleste, est aussi la mère du Christ.

3. Le thème des catéchumènes. — L'avant-messe doit donner aux catéchumènes eux-mêmes un pressentiment de la voie qu'il leur faudra suivre. S'ils peuvent déjà voir, dans la montée de Moïse et d'Élie sur la montagne sainte après quarante jours de jeûne, une image de leur baptême, *l'Évangile* parle, d'une manière toute spéciale, de leur élection. Le peuple élu des Juifs est rejeté. Par contre, les païens sont appelés. Ce n'est plus la descendance charnelle qui est décisive, mais l'esprit intérieur de l'homme : " celui qui fait la volonté de mon Père. " C'est là la résolution des catéchumènes : ils veulent faire la volonté du Père. Ils veulent briser avec ce qu'ils ont aimé jusqu'ici, ils veulent vivre une nouvelle vie. C'est ainsi qu'ils trouvent le Christ, deviennent ses frères et ses sœurs et sont, en lui, frères et sœurs entre eux. Ils entrent ainsi dans la famille divine, dans laquelle se trouvent les trésors de la grâce et du salut. " Les habitants de Ninive (les païens) se lèveront au jugement contre cette génération (contre le peuple élu d'Israël) et la condamneront. " Les païens, les catéchumènes sont donc le peuple élu, le peuple de la grâce, les héritiers de la bénédiction. Mais l'allusion au sort du peuple d'Israël est, en même temps, pour les catéchumènes, un sérieux avertissement. Ils doivent se rendre dignes de leur vocation par une fidélité complète.

4. Le thème de la Passion. — Les deux antiennes du lever et du coucher du soleil nous parlent de Jonas. " De même que Jonas a été trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson, de même le Fils de l'Homme sera dans le sein de la terre " (*Ant. Magnificat*). " Le signe de Jonas est la figure de la mort du Christ " (*Saint Ambroise dans le bréviaire d'aujourd'hui*).

Nous chantons de nouveau un des beaux répons :

" Romps ton pain à ceux qui ont faim,
Les indigents et les abandonnés, conduis-les dans ta maison.
Alors la lumière se lèvera comme l'éclat du matin.
Et ta justice marchera devant ta face.
Quand tu verras un homme nu,
Revêts-le
Et ne méprise pas ta chair. "

5. Psaume 5. — *Le fidèle se rend le matin à l'église.* — De l'auteur de ce psaume nous ne savons rien. Cependant la situation du cantique est claire pour nous. Nous l'attribuons à un homme (prêtre ou lévite) qui, de grand matin, monte au temple pour le sacrifice et la prière. En s'y rendant, il récite cette prière du matin. Cette situation peut très bien s'appliquer à la vie de prière du chrétien et nous pouvons intituler ce cantique : " Le fidèle se rend le matin à l'église. " Le psaume contient plusieurs pensées qui conviennent parfaitement à une prière du commencement du jour. Le psaume nous paraît divisé en cinq strophes, qui, même extérieurement, sont construites de la même manière. Seulement la première strophe est un peu plus longue et semble vouloir donner le mouvement.

Seigneur, prête l'oreille à mes paroles et entends mes soupirs.
Sois attentif à mes supplications, mon Roi et mon Dieu.

Dès le matin je crie vers toi,
 Ecoute mes cris, Seigneur ;
 Dès le matin je me tiens devant toi et j'attends.

Tu n'es pas un Dieu qui prenne plaisir au mal,
 Aucun méchant ne peut habiter avec toi, les insensés ne subsistent pas devant tes
 yeux.

Tu hais tous les artisans d'iniquité, tu fais périr les menteurs.
 Les hommes de sang et de fraude sont en horreur devant toi, Seigneur.

Pour moi, je me réjouis de ta grande miséricorde,
 J'ai droit d'entrer dans ta maison, de me prosterner avec crainte dans ton sanctuaire ;
 Seigneur, conduis-moi dans ta justice, et aplanis la voie sous mes pas.
 Il n'y a point de vérité dans leur bouche, leur cœur est plein de malice, leur gosier est
 un sépulcre ouvert, Ils font leur langue caressante ;
 Châtie-les, ô Dieu,
 Qu'ils soient renversés dans leurs intrigues ; à cause de leur grande méchanceté,
 rejette-les de toi, car ils sont en révolte contre toi, Seigneur.

Mais que se réjouissent tous ceux qui se confient en toi ; qu'ils soient dans une
 perpétuelle allégresse, tu les protèges.

Ils se glorifient en toi, ceux qui aiment ton nom, car tu bénis le juste.
 Et semblable à un bouclier, Seigneur, ta grâce nous couvre.

JEUDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME

STATION A SAINT LAURENT IN PANEPERNA

La Chananéenne est "image des pénitents."

1. Les prédicateurs de pénitence. — Les messes du jeudi constituent, dans la liturgie du Carême, un type tout spécial ; ce sont nettement des messes de pénitence et elles envisagent les pénitents (Au VIII^e siècle, époque où elles apparurent, la discipline pénitentielle était fortement organisée et dominait tout le Carême). L'Évangile nous offre une image touchante des pénitents. Pendant que les "enfants" (les fidèles), à l'église, mangent le pain eucharistique, les "petits chiens", les pénitents, se tiennent dehors, devant la porte de l'église, et ils attendent que tombent quelques miettes de la table du Seigneur.

Nous nous revêtons de l'habit des pénitents et nous prenons place parmi eux, devant la porte de l'église. Trois prédicateurs de pénitence nous adressent la parole : Saint Laurent, Ézéchiël et la Chananéenne. *Saint Laurent* est notre coryphée et le saint de station. Nous le voyons sur son gril ardent. Il supporte ses tourments avec joie et va même jusqu'à railler ses bourreaux. Et il nous dit : Votre gril, c'est la vie avec ses ennuis, ses sacrifices et ses difficultés. Demeurez sur ce gril. Dominez votre vie. Soyez contents, soyez même joyeux dans vos difficultés. Cela aussi est une pénitence efficace. C'est ce que disait l'Apôtre, dimanche dernier, dans son Épître programme : Montrons-nous des serviteurs de Dieu dans toutes les situations de la vie. — *Ézéchiël*, le Prophète et le prédicateur de pénitence, parle aussi à notre conscience : Ne rejetez pas votre faute sur d'autres, mais considérez-vous comme responsables de vos manquements. C'est une faiblesse humaine, depuis Adam, de s'excuser aux dépens d'autrui. Adam rejeta sa faute sur sa femme et celle-ci en rendit responsable le serpent. Il est certain que Dieu tiendra compte de toutes les circonstances atténuantes, mais vous-mêmes, soyez pour vous un juge sévère, sans ménagement. Être sévère pour soi-même, indulgent pour les autres, que ce soit votre principe ! — *La Chananéenne* est une figure favorite de la

liturgie ; l'Église en a fait le type des pénitents. Que nous prêche-t-elle ? La persévérance dans la prière et la pénitence humble. Elle ne se décourage pas, même quand le Seigneur ne la regarde pas et ne daigne pas lui adresser la parole. Cette persévérance est déjà une grande preuve d'humilité. Comment reçoit-elle l'humiliation ? Le Seigneur la compare aux chiens. Elle accepte la comparaison et en fait un motif de sa prière : Oui, je suis un petit chien et je me contente des miettes qui tombent de la table des enfants. Elle a supporté victorieusement l'épreuve : celui qui s'abaisse sera élevé. *Pénitence humble*. Par là, nous atteignons la racine de tout notre malheur ; nous combattons notre susceptibilité, notre amour de l'honneur, notre orgueil.

Les deux antiennes du lever et du coucher du soleil chantent le commencement et la fin de la scène évangélique : “ Voici qu'une Chananéenne vint de cette région et cria : Aie pitié de moi, Fils de David “ (*Ant. Benedictus*) ; “ Ô femme, grande est ta foi, qu'il te soit fait comme tu veux “ (*Ant. Magnificat*). L'Église veut nous enseigner par là, que, pendant toute la journée, notre âme doit être la Chananéenne, le matin, avec sa grande détresse, le soir, avec sa foi forte. Aujourd'hui, la prière des Heures nous offre un *répons* propre, d'une grande beauté, qui se rattache à notre Évangile (c'est un cas très rare en Carême).

“ Je serais inconsolable si je ne connaissais pas tes miséricordes, Seigneur ; tu as dit : je ne veux pas la mort du pécheur mais qu'il se convertisse et qu'il vive.

Toi qui as appelé la Chananéenne et le publicain à la pénitence,

Selon la multitude de mes douleurs dans mon cœur, tes consolations ont réjoui mon âme. ”

2. Thème de la station — Station à Saint Laurent in Panepema. D'après la tradition, c'est à cet endroit que Saint Laurent fut torturé sur le gril ; la crypte est honorée comme le lieu du martyr du saint. C'est dans cette église, depuis l'introduction de l'office de station le jeudi (sous Grégoire II, fin du VII^e siècle), que se célèbre la messe d'aujourd'hui. La station a exercé son influence sur le texte de la messe. *L'Introït* chante la mort glorieuse du martyr (à sa fête, le 10 août, c'est le même introït). En, outre, l'église de station était célèbre à cause de sa beauté. L'introït est donc comme un cri d'étonnement des fidèles qui entrent. “ Confessio ”, ce mot, dans l'antiquité, avait un sens plus plein (déclaration, profession de foi). Le psaume, dans son entier, chante la grandeur de Dieu. On aimait beaucoup célébrer la grandeur de Dieu dans ses saints. Le *Graduel*, lui aussi, présente la pensée de notre saint de station. Dans le psaume 16, se trouve le verset qu'on mettait sur les lèvres du saint pendant son martyre : “ Tu as éprouvé mon cœur, Seigneur, et tu l'as visité pendant la nuit. Tu m'as purifié par le feu et il ne s'est pas trouvé de péché en moi.” A l'offrande, nous entrons avec saint Laurent dans le sacrifice du Christ. L'antienne de *l'Offertoire* fait allusion au saint (d'après les Actes des martyrs, un ange le consola sur le gril et essuya sa sueur). Saint Laurent était déjà un prédicateur de carême, en tant que combattant et travailleur dans la vigne du Seigneur. Tous les jours, nous demandons, dans l'action de grâces après la messe, “ d'éteindre les flammes des passions comme le bienheureux Laurent surmonta les flammes du feu ”. Il doit donc être pour nous un modèle et un patron dans le temps de pénitence et de Carême. Quand nous sommes sur le gril de la tentation, soyons fermes et persévérants.

3. L'Eucharistie. — Aujourd'hui jeudi, l'Église pense au pain divin de l'Eucharistie. Cette pensée se poursuit à travers toute la messe. Déjà, quand la Chananéenne parle des miettes qui tombent de la table des enfants, nous pensons au pain des enfants de Dieu. Nous sommes si heureux, dans ce temps de carême, de recevoir, en mangeant ce pain, une vie divine renouvelée” alors que les pénitents sont exclus de la table sainte ! Comme les pénitents devaient quitter l'église après

l'Évangile, les fidèles pensaient encore davantage, à l'Offertoire, au pain divin ; c'est pourquoi ils chantent l'ancien psaume de communion avec le refrain connu : " Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. " A *l'antienne de communion*, ils chantent : " Le pain que je donnerai est ma chair pour la vie du monde ". Dans *l'oraison sur le peuple*, le prêtre demande " que nous aimions les dons célestes que nous recevons si souvent ".

VENDREDI DES QUATRE-TEMPS

STATION AUX SAINTS APOTRES

Voici que tu es guéri ; ne pêche plus.

Le Christ est le " guérisseur " des catéchumènes, des pénitents et des fidèles. Nous ressemblons au paralytique et nous sommes guéris dans la piscine de l'Église (Baptême et Eucharistie).

1. Thème de station. — Comme on l'a déjà dit pendant l'Avent, l'office de station, chaque vendredi des Quatre-temps, a lieu, depuis l'antiquité, dans la basilique des douze Apôtres. Grisar présume que cette église était l'église pénitentielle de Rome, c'est-à-dire l'église de réconciliation. En tout cas, ce qui est frappant, c'est qu'à chaque vendredi de Quatre-temps on y récite un Évangile qui est nettement un Évangile de pénitence et que, le jeudi de Pâques, où l'on se rend à la même station, l'Évangile est celui de Madeleine la pécheresse.

L'Église nous prêche, aujourd'hui, de bien des façons, la pénitence. Les douze Apôtres, qui se tiennent devant nous, sont aussi des prédicateurs de la pénitence, surtout les deux premiers : Pierre, sur les joues duquel coulent encore les larmes de repentir par suite de son reniement, et Paul, qui est pour nous un modèle de la fidélité dans la conversion. C'est là aussi que reposent les ossements des deux Apôtres Jacques et Philippe. Jacques le Mineur fut un homme de prière et de jeûne. — En pratique, nous pouvons faire, de chaque vendredi de Quatre-temps, un *jour de pénitence* pour les fautes du trimestre écoulé. Autour de l'église, il y avait des portiques et des piscines. C'est peut-être ce qui a déterminé le choix de l'Évangile du malade couché depuis trente-huit ans. Comme, dans l'antiquité, les Romains aimaient faire revivre le souvenir des lieux célèbres de Jérusalem, il n'est pas impossible que l'une de ces piscines ait porté le nom de Béthesda. Ranke fait remarquer que notre vendredi " est exactement le 38^e jour avant Pâques ". On aurait ainsi comparé "les souffrances du malade avec le temps de tristesse du Carême, et sa guérison avec le jour de joie de la Résurrection du Seigneur. "

2. Le thème des pénitents et des catéchumènes. — Il est difficile, aujourd'hui, de dire auquel de ces deux groupes s'adresse surtout l'Église : aux pénitents ou aux catéchumènes. Cependant, le thème de la pénitence est souligné plus fortement par les Quatre-temps. Le Prophète *Ézéchiël* nous fait entendre une prédication pénétrante de pénitence ; il emploie des paroles de consolation et d'avertissement : Dieu est miséricordieux ; Dieu est juste. Dieu ne fait pas acception de personne ; quand on se repent de ses péchés ; il n'y pense plus ; mais quand le juste abandonne obstinément la voie droite, il perd la vie divine et est rejeté. L'Évangile nous dévoile une action dramatique très consolante. Le monde est une maison de malades, où gît l'humanité accablée sous le poids du péché originel et des nombreux péchés personnels. La piscine miraculeuse est l'Église avec ses sources intarissables du baptême et de l'Eucharistie, qui jaillissent de la Croix du Christ. Le Christ, le divin médecin, vient visiter les malades privés de secours et qui aspirent à la délivrance. Il s'avance à travers les galeries et il trouve un malade. Ce malade c'est chacun de nous ; il lui demande : veux-tu être guéri ? Le Christ, dans

le baptême, nous a donné la vie divine, et il la renouvelle sans cesse dans son Église. Pendant le carême, nous venons encore vers l'Église, implorant la délivrance et la guérison de nos faiblesses. Le Seigneur nous rencontre et nous adresse cet avertissement : “ Te voilà guéri, ne pèche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire. “ Dans la source salutaire de l'Eucharistie, notre jeunesse de grâce trouve son renouvellement et sa fleur.

3. La messe (De necessitatibus). — *L'Introït* tire du psaume 24 de graves accents de pénitence : “ Regarde vers ma misère et ma souffrance, pardonne tous mes péchés. ” Nous entendons le malade (que nous sommes) crier vers le Seigneur. Dans la *leçon*, notre prédicateur de Carême, Ézéchiël, inscrit dans notre cœur deux paroles lapidaires, une parole de *consolation* et une parole d'*avertissement* : “ Dieu te pardonnera tous tes péchés si tu te convertis sérieusement ; Dieu rejette le juste, quand il se détourne du bien. “ Pas de certitude pharisaïque du salut, pas d'orgueil des mérites passés. Le *graduel* fait la liaison entre la leçon et l'Évangile : c'est une prière pour obtenir la guérison et la véritable vie. *L'Évangile* est le modèle classique d'une action dramatique, c'est un “ mystère “. Le malade, c'est chacun de nous : le sabbat de la guérison est le grand samedi de la nuit pascale que nous anticipons, aujourd'hui, au Saint-Sacrifice. Dans l'Évangile, nous comprenons clairement que les deux sacrements, le Baptême et l'Eucharistie, se complètent, que ce sont les deux sacrements de Pâques qui, d'un homme pécheur, font un homme nouveau exempt de péchés. Dans le Baptême, l'homme reçoit la grâce en germe ; dans l'Eucharistie, il la reçoit dans son achèvement. Que l'on approche des fonts baptismaux ou de la table sainte, c'est toujours la même grâce de Rédemption qui nous est accordée. Cette constatation est importante pour bien comprendre les messes de Carême. A *l'Offertoire*, nous remercions Dieu, avec émotion, de la grâce du Baptême et de la vocation. Dans le sacrifice, nous recevons, comme dans le Baptême, “ une jeunesse nouvelle et florissante “. Les versets, avec la répétition : “ Ta jeunesse se renouvellera semblable à l'aigle”, sont d'une grande beauté. A *la Communion*, retentit le psaume 6 qui est un psaume de pénitence, mais dont la tristesse s'éclaire de la conscience de la guérison et du pardon. Nous portons le Christ en nous ; il confondra, par sa présence, tous les ennemis du salut. C'est aussi l'impression du malade guéri que le psaume exprime parfaitement. “ Je suis malade, guéris-moi... je baignais ma couche de larmes... ”

4. La prière des Heures. — Saint Augustin essaie d'expliquer allégoriquement le nombre 38. Cette manière de faire paraît un peu recherchée aux modernes que nous sommes. Cependant, les pensées qu'il expose ont une grande importance pour nous : Il Le nombre 40 contient une certaine perfection... Les Saintes Écritures l'attestent souvent ; que le jeûne soit consacré par ce nombre, vous le savez bien (par conséquent, vers 400, le Carême de 40 jours existait déjà). Car Moïse a jeûné pendant quarante jours, et Élie autant de jours. De même, notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ a sanctifié ce nombre de jours de jeûne. Par Moïse est signifiée la Loi, par Élie sont signifiés les Prophètes, par le Seigneur est signifié l'Évangile. C'est pourquoi ils apparurent, tous les trois, sur la montagne où le Seigneur se montra dans l'éclat de son visage et de ses vêtements ; il apparut, en effet, entre Moïse et Élie, pour nous indiquer que l'Évangile reçoit le témoignage de la Loi et des Prophètes... C'est pourquoi nous célébrons, dans l'effort, cette quarantaine avant la fête de Pâques ; mais nous célébrerons avec joie, comme des gens qui ont reçu leur récompense, la cinquantaine qui précède la Pentecôte. “ Les deux antiennes du lever et du coucher du soleil songent, peut-être, au *baptême* (“ l'ange du Seigneur descendait et agitait l'eau ”) et à la Pénitence (“ celui qui m'a guéri m'a ordonné : prends ton lit et va en paix”).

“ Le temps du jeûne nous a ouvert les portes du paradis, recevons-le en priant et en suppliant,
 Afin qu’au jour de la Résurrection nous puissions nous glorifier avec le Seigneur ;
 Montrons-nous en tout des serviteurs de Dieu, dans une grande patience,
 Afin qu’au jour de la Résurrection nous puissions nous glorifier avec le Seigneur,
 (Rép.).

5. Psaume 6. — *Un cantique de pénitence.* — Ce cantique, d’après le titre, a été composé par le roi David. Il se divise en trois strophes :

1. Demande de pardon (ne t’irrite pas, aie pitié, guéris-moi, je suis affligé).
2. Motif de la prière et image de la Passion (ma misère doit t’incliner à la pitié).
3. Confiance dans l’efficacité de la prière (certitude d’être exaucé).

Seigneur, ne me punis pas dans ton courroux et ne me châtie pas dans ta colère.
 Aie pitié de moi, Seigneur, car je suis sans force ; guéris-moi, Seigneur, car mes os
 sont tremblants,
 Mon âme est dans une affliction extrême ;
 Mais toi, Seigneur, jusqu’à quand (tarderas-tu ?)

Seigneur, tourne-toi vers moi, délivre-moi, aide-moi dans ta miséricorde.
 Dans la mort, personne ne pense plus à toi et, dans les enfers, qui pourrait te louer ?
 Je suis épuisé à force de gémir et, chaque nuit, mes larmes baignent ma couche, mon
 lit est arrosé de mes pleurs.
 Mon œil est consumé par le chagrin et j’ai vieilli parmi tous ceux qui me haïssent.

Eloignez-vous de moi, vous tous qui faites le mal, le Seigneur a entendu la voix de mes
 gémissements, le Seigneur a accueilli ma supplication.
 Que mes ennemis soient confondus et saisis d’épouvante, qu’ils s’enfuient couverts de
 honte !

Le cardinal Faulhaber appelle les deux premières strophes un petit Miserere. Récitons ce psaume. Nous jetons un regard en arrière sur notre vie passée, nous y voyons péchés sur péchés ; nous regardons vers l’avenir, nous voyons devant nous le juge éternel : Mon Dieu, j’ai mérité le châtement éternel, ne me damne pas dans ton courroux ; aie pitié de moi ; je suis une pauvre créature, guéris les plaies de mon âme ; mon corps et mon âme sont profondément ébranlés ; sauve mon âme. Que puis-je invoquer en ma faveur ? 1. Je ne puis pas faire appel à ta justice, non, je fais appel à ta miséricorde. 2. Le motif : si tu me repousses éternellement, je ne pourrai pas te louer dans l’enfer, je serai obligé de te haïr et tu veux être aimé ! (Nous pouvons donner à la conception juive de la mort une interprétation chrétienne). 3. Autre motif : c’est la profonde douleur de mon âme, la contrition : mes larmes baignent ma couche (quel beau passage !) Puis vient la transformation, l’allègement ; l’angoisse de l’âme a disparu ; péchés, éloignez-vous de moi — Dieu m’a pardonné ; il a accepté la douleur de mon âme ; loin de moi, ennemi mauvais, je ne veux rien avoir de commun avec toi : cette strophe exprime le bon propos sérieux et l’assurance du pardon.

SAMEDI DES QUATRE-TEMPS

STATION A SAINT PIERRE

Premiers rayons de la lumière de Pâques dans la nuit du Carême.

1. Solennité des Quatre-Temps. — Nous ne pouvons plus guère nous faire une idée de la solennité que l’ancienne Église donnait à la célébration des Quatre-tmps. Les chrétiens se rassemblaient, après avoir jeûné toute la journée, le samedi soir. Ils passaient toute la nuit en prières, en lectures, en chants, près du tombeau

de saint Pierre et célébraient de très bonne heure, le dimanche matin, la sainte Eucharistie. C'est pendant cette messe qu'on conférait les Ordres. L'Église brillamment éclairée au milieu de la nuit, le peuple réuni en grand nombre, tout le clergé groupé autour du pape, les chants célestes de la Schola, les nuages d'encens qui s'élevaient autour du tombeau de saint Pierre, tout cela faisait un cadre merveilleux à la fête des Quatre-Temps. Aujourd'hui, c'est le grand jour d'action de grâces pour les bienfaits du trimestre écoulé et, en même temps, un jour de renouvellement de l'alliance avec Dieu. Le pape saint Léon (+461) termine la plupart de ses homélies de Quatre-Temps par ces mots : " Mercredi et vendredi, jeûnons ; samedi célébrons la vigile près de l'Apôtre saint Pierre. " Nous savons aussi qu'en ce même jour il a fait une homélie sur l'Évangile de la Transfiguration. Ainsi donc, il y a au moins 1.500 ans que l'Église célèbre, en ce jour, notre messe, dans l'église de station de Saint-Pierre.

2. La messe (Intret). — La solennité d'aujourd'hui s'occupait moins, dans l'ancienne Église, des catéchumènes que de la communauté des chrétiens. L'Église voulait les fortifier de nouveau dans leur vocation à la grâce. Les chrétiens apportaient en ce jour leur offrande du Carême (la " dime" — Ire leçon). Les prières de la messe nous mènent de la nuit au matin radieux, de la nuit de la conscience du péché au clair soleil de la vie glorieuse, de la nuit du Carême au matin de Pâques, de la nuit de la vie terrestre au retour joyeux du Seigneur glorifié. La messe est une fête de Pâques anticipée (c'est sans doute une des plus belles de l'année). A l'Introït, nous touchons la corde la plus grave de notre harpe spirituelle : " Intret " (Introït). J'appelle, le jour ; je crie, la nuit. C'est la nuit dans nos dispositions intérieures et dans notre cœur, comme dans la réalité. Il faudrait réciter en entier le psaume 87 ; c'est un des plus sombres de tout le psautier. Les leçons qui suivent montrent déjà un beau progrès. D'abord, dans les deux premières leçons, c'est Dieu qui nous parle. Comme l'aigle entraîne ses petits vers le soleil, Dieu nous appelle vers lui dans les hauteurs ; dans les deux leçons qui viennent ensuite, nous lui répondons par deux prières faites de supplication profonde ; dans la cinquième leçon, brille l'aurore. L'Épître est une image idéale du vrai chrétien et, dans l'Évangile, brille le soleil divin, le Christ transfiguré.

Dans la première leçon, nous renouvelons l'alliance avec Dieu : " Aujourd'hui, j'ai choisi le Seigneur pour qu'il soit mon Dieu — aujourd'hui, le Seigneur m'a choisi pour que je sois son peuple saint. " (Cette leçon est pleine de sentiment). La seconde leçon est, elle aussi, très belle. Nous entendons les promesses de Dieu. Si nous lui sommes fidèles, nous serons invincibles : " Tout le sol que foulent vos pieds sera vôtre. " Si nous connaissions notre force ! Notre seul ennemi est le péché. La seconde oraison est une belle prière : elle demande que nous soyons humbles dans le bonheur et pleins d'assurance dans la souffrance. Aux deux promesses de Dieu correspondent deux leçons qui sont la réponse de l'Église. La troisième leçon est une offrande fervente de la communauté. C'est précisément là que nous voyons que la messe du samedi de Quatre-Temps est un sacrifice d'action de grâces pour le trimestre. La quatrième leçon est connue de tous ceux qui disent le bréviaire ; ils la récitent chaque samedi, aux Laudes, comme cantique. C'est une supplication ardente pour demander l'extension de l'Église ; c'est, en même temps, une prière de parousie : " Montre-nous la lumière de tes miséricordes (par le jeûne, à la fête de Pâques)... Hâte le temps et souviens-toi de la fin (le temps de la nuit était rempli, pour l'ancienne Église, de la pensée de la parousie). Nous sommes encore dans la nuit, au " sacrifice du soir " (Graduel). Cependant, le jour commence à poindre. La quatrième leçon est comme la formule d'une bonne intention au commencement du jour : " Préviens nos actions..." La cinquième leçon, avec l'hymne, est déjà une prière de Laudes. Les jeunes gens dans la fournaise étaient, pour l'ancienne Église, le

symbole de la résurrection. Le temps des Laudes est venu, l'hymne est un cantique de résurrection. Il fait jour. *Sixième leçon* : saint Paul écrit à sa communauté de prédilection — l'Église nous donne un miroir du chrétien : (Réjouissez-vous toujours, priez sans cesse, soyez reconnaissants en tout. “ On entend comme un Maranatha — l'appel ardent qui implore le retour du Seigneur. Le *Trait* : ce sont les Laudes de l'humanité. Et maintenant, voici que le soleil s'élève par-dessus les montagnes — le soleil eucharistique, le soleil de Pâques se lève. Une vision : *Pâques* et la *parousie*. Le Christ transfiguré renaît de nouveau et se tient devant la communauté qui l'attend. C'est le sens de *l'Évangile* de la Transfiguration. Travaillons sans relâche, “afin que l'esprit, l'âme et le corps se conservent irréprochables pour la venue de Notre Seigneur Jésus-Christ “. *L'Évangile* devient une réalité au Saint-Sacrifice, c'est un accomplissement anticipé de Pâques et de la parousie. Nous célébrons la messe au *tombeau* de *saint Pierre*. Il se tient au milieu de nous ; avec lui, nous assistons à la Transfiguration du Seigneur et nous disons comme lui : “Il fait bon ici 1” Saint Pierre a vu la nuit du Mont des Oliviers, mais il a vu aussi la nuit de la Transfiguration ; il a passé la nuit du repentir dans les larmes amères, mais il a eu sa transfiguration dans sa mort. Qu'il daigne prier pour nous, afin qu'après la nuit du carême nous puissions célébrer une fête pascale lumineuse, ici-bas et là-haut. A première vue, nous pourrions trouver étonnant, après cette ascension jusqu'aux hauteurs du Thabor, d'entendre résonner de nouveau les graves et sombres accents du psaume 87. Et pourtant, il y a là une pensée profonde. La vision de la Transfiguration n'avait d'autre but que de préparer les Apôtres à la Passion. Ils auraient dû suivre le Seigneur non seulement sur le Thabor, mais encore sur le Calvaire. La vision du Thabor n'était qu'une première lueur. Il doit en être de même pour nous. Nous aussi, nous montons maintenant au Calvaire dans le Saint-Sacrifice. Les dispositions, dans lesquelles nous a mis *l'Introït*, sont d'une importance capitale pour nous aider à mourir avec le Christ. La *Communion* parle du jugement prononcé sur les ennemis : c'est encore un prélude à la Passion. Pour nous, c'est un appel au secours, adressé à celui que nous portons en nous, afin qu'il daigne nous délivrer des ennemis du salut.

3. Au sujet de la construction interne du Carême. — L'Évangile de la Transfiguration nous paraît, au premier abord, ne pas convenir au temps du Carême. Pour ne pas tirer de conclusions erronées et ne pas introduire d'éléments étrangers dans la liturgie, recherchons les pensées des plus anciennes messes de Carême. Ce sont celles du premier dimanche de Carême, du mercredi et du samedi des Quatre-Temps. Ces trois jours nous donnent les grandes lignes de la pensée de l'Église primitive :

1. *Dimanche de Carême.* — Le Christ jeûne pendant quarante jours, il est tenté, il triomphe du diable, il est servi par les anges.

Mercredi des Quatre-Temps. — Moïse et Élie jeûnent pendant quarante jours sur la sainte montagne, dans le désert ; le premier reçoit la Loi, le second parvient à la montagne de Dieu.

Samedi des Quatre-Temps. — Le Christ, Moïse et Élie, sur la montagne de la Transfiguration.

Nous remarquons encore une liaison interne :

1. *Dimanche de Carême.* — Le Christ dit : “ Tu ne serviras que Dieu seul. ”

Mercredi des Quatre-Temps. — “ Celui qui fait la volonté de mon Père est mon frère, ma sœur et ma mère. “

Samedi des Quatre-Temps. — “ Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis ma complaisance, écoutez-le. “

Que nous enseigne ce rapprochement ? Examinons quatre points :

a) Le Christ, Moïse et Élie jeûnent quarante jours.

b) Ce jeûne est la préparation à la tentation, aux relations avec Dieu, à la marche dans le désert.

c) Il y a une direction commune : servir Dieu.

d) Le but est la Transfiguration.

Nous avons donc, ici, une philosophie du jeûne. Le jeûne nous prépare efficacement aux difficultés de la vie chrétienne, qui est remplie de tentations, qui est une véritable marche dans le désert, mais aussi une vie d'intimité avec Dieu. Il nous prépare au service de Dieu et nous conduit au but suprême : la transfiguration glorieuse. C'est ce que nous dit la préface du Carême en termes d'une beauté classique : (Par le jeûne corporel, tu réprimes les vices ; tu élèves l'esprit, tu donnes la vertu et la récompense. "

4. Psaume 7 — *Le juste juge*. — Situation : David poursuivi par Saül (?) Plan : Le Psaume représente une séance de jugement dans toutes ses phases :

1. L'accusation : Aide-moi contre ceux qui me persécutent 2-3.

2. La preuve de l'innocence : Je suis innocent 4-6.

3. L'action judiciaire : Dans l'image du jugement universel 7-10.

4 Le jugement 11-14 :

a) concernant l'innocence 11-12,

b) avertissement aux méchants 13-14 (magnifique image du guerrier).

5. Exécution du châtiment 15-17 (en trois images).

Sentence finale : Remerciement 18.

Seigneur mon Dieu, je me réfugie auprès de toi : sauve-moi de tous mes ennemis et délivre-moi.

Autrement ils me déchireraient comme des lions et il n'y aurait pas de salut pour moi, pas de secours.

Seigneur mon Dieu, si j'ai fait cela, s'il y a de l'iniquité dans mes mains,

Si j'ai rendu le mal à ceux qui m'en faisaient, que je tombe impuissant devant mes ennemis, je le mérite.

Que l'ennemi me poursuive et m'atteigne, qu'il foule à terre ma vie, qu'il couche ma gloire dans la poussière.

Lève-toi, Seigneur, dans ta colère marche contre la fureur de mes ennemis.

Seigneur mon Dieu, lève-toi, selon le jugement que tu donnes toi-même, que l'assemblée des peuples t'entoure, et au-dessus d'elle remonte dans les hauteurs, Seigneur, juge les peuples.

Juge-moi, Seigneur, selon mon droit et mon innocence.

Anéantis la malice des méchants mais affermis le juste, toi, mon Dieu, qui sondes les reins et les cœurs.

Mon juste secours vient du Seigneur qui sauve les hommes au cœur droit.

Dieu est un juste juge, fort et patient et chaque jour sa colère peut s'enflammer.

Si vous ne vous convertissez, il brandira son glaive ; il bande son arc et le tient prêt à tirer ;

Il dirige déjà sur vous des traits meurtriers, ses flèches sont brûlantes.

Voici (le méchant) en travail d'iniquité ; il a conçu le malheur et il enfante le mensonge.

Il ouvre une fosse, il la creuse, il tombe dans l'abîme qu'il préparait ;

Le malheur retombe sur sa tête et son iniquité descend sur son front.

Je louerai le Seigneur pour son juste jugement, je chanterai le nom du Seigneur, le Très-Haut.

Tout le psaume est une image de la justice de Dieu ; v. 8 : le psalmiste fait appel à Dieu pour qu'il châtie les ennemis. Cette pensée est développée d'une manière grandiose qui rappelle le jugement universel. V. 13 : considérons les fortes images employées pour exprimer le châtiment du coupable, mais aussi la patience de Dieu. Ecce parturiit (l'impie, — auparavant, c'est Dieu qui était le sujet). V. 15. Remarquons le changement de sujet. Le châtiment est présenté en trois images : 1. L'image de la naissance : le méchant a conçu le malheur et il enfante le mensonge (la désillusion, le châtiment). 2. L'image de la chasse (on creuse des fosses recouvertes de branchages pour prendre les bêtes sauvages). 3. Image : la flèche de malheur que le méchant a lancée et qui revient contre lui-même.

LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME

Le dimanche qui suit le samedi de Quatre-Temps était, dans l'antiquité, dépourvu de liturgie. Quand, plus tard, l'office nocturne fut renvoyé au samedi matin, on composa la messe du dimanche avec des textes de la semaine précédente (chants du mercredi, Évangile du samedi). Il ne nous est donc pas possible de chercher, dans la messe du dimanche, les pensées directrices pour la semaine qui vient. Au contraire, après le souvenir du Thabor du samedi des Quatre-temps, l'Église nous fait pénétrer plus profondément dans les pensées de la Passion. Dans les trois messes les plus antiques de la semaine qui va commencer (lundi, mercredi et vendredi), le *thème de la Passion* est fortement accentué. Cela confirme notre manière de voir au sujet de la Transfiguration. Les messes de cette semaine (à l'exception, peut-être, de mardi) sont d'une grande unité et d'une beauté classique.

Pensées principales des messes de la semaine. — *Lundi* : Le Christ se prépare à sa Passion (" Je m'en vais. " — " Quand vous aurez élevé le Fils de l'Homme. " — Daniel l'intercesseur). — *Mercredi* : L'Église (sous la figure de sainte Cécile) nous conduit au " calice du Christ " -la prière d'intercession d'Esther (l'Église). — *Vendredi*. Sous la figure de Joseph d'Égypte et celle des vigneron infidèles, l'Église nous montre la Passion. — Le *Mardi* nous montre le Christ comme docteur de l'abaissement et de l'humilité. — Le *Jeudi* et le *Samedi* appartiennent aux pénitents (paraboles du pauvre Lazare et de l'Enfant prodigue).

DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME

STATION A SAINTE MARIE IN DOMNICA

La volonté de Dieu c'est que vous soyez saints.

Ce dimanche est la récapitulation de la cérémonie des Quatre-Temps. Notre Mère l'Église veut donner, à tous ceux qui n'ont pu célébrer l'antique et vénérable solennité des Quatre-Temps, l'occasion de le faire. En outre, ce dimanche doit nous apporter un nouvel encouragement dans le combat du Carême. Le Seigneur nous invite à le suivre dans la voie de la Passion, en nous montrant son but et le nôtre : la transfiguration pascale.

1. La Transfiguration. — Nous avons déjà vu que l'Évangile de la Transfiguration n'est pas seulement une image de la messe, mais encore une leçon pour nous. Il nous enseigne le but du travail de Carême. Le Christ mystique jeûne pendant quarante jours dans ses membres et puise, dans ce jeûne, la force de

combattre victorieusement le diable. Il s'avance aussi, précisément par ce jeûne, vers la transfiguration. *Les membres suivent*, en tout, le Chef. Mais les Évangiles ne veulent pas seulement nous donner une instruction, ce sont des actions dramatiques, des "mystères", qui symbolisent ce qui se réalise par la grâce au Saint-Sacrifice. Que se passe-t-il ? A la messe, le Christ se rend présent. Celui qui se rend présent, c'est le Christ glorifié qui "est assis à la droite du Père". Il est vrai que nous ne le voyons qu'avec les yeux de la foi. A la messe, paraissent également Moïse et Élie ; la Loi et les Prophètes attestent que le sacrifice de la messe est l'accomplissement de ce qu'ils ont préfiguré et prédit. A la messe, nous n'entendons pas seulement Moïse et Élie parler de la mort du Seigneur, nous savons que celui-ci est présent. Quant à nous, nous nous tenons sur la montagne mystique, comme saint Pierre, et nous disons : Seigneur, il est bon d'être ici. Ce n'est pas assez de dire que nous sommes témoins de la Transfiguration, nous y prenons part par la communion. L'Eucharistie est, pour nous, le grand moyen d'arriver à la transfiguration de notre âme. Par l'Eucharistie, nous bâtissons cette tente, ou plutôt ce temple de l'éternité où nous serons réunis avec le Christ, Moïse et Élie, pour être heureux à jamais.

2. La messe (Reminiscere). — La messe est de date récente ; c'est pourquoi l'église de station, Sainte-Marie in Domnica, est, elle aussi, assez récente. C'est l'église d'une ancienne "diaconie". Ces diaconies étaient des maisons de pauvres, auprès desquelles s'élevait toujours une église. Nous nous rendons donc, aujourd'hui, auprès de la Mère de Dieu, dans laquelle se reflète, avec le plus de splendeur, l'éclat de la Transfiguration du Christ. Cette messe présente, dans sa composition actuelle, *trois ordres de pensées* : un De profundis ému (depuis *l'Introït* jusqu'à *l'oraison*), une voix d'en haut qui appelle vers les hauteurs (*Épître* et *Évangile*) et une suite joyeuse (*Offertoire* et *Communion*).

a) Un De profundis. Dans les trois premières pièces de la messe, *l'introït*, *l'oraison* et le *graduel*, se manifeste fortement la conscience du péché. L'ennemi du genre humain règne dans notre nature inférieure. La détresse spirituelle qui vient du péché est grande, grand aussi le besoin de Rédemption. Avec ce sentiment profond de pénitence s'harmonisent parfaitement les prières graduelles, avec le confiteor que nous devons méditer, précisément dans ce temps de Carême. Le confiteor est récité aussi par les pénitents. La supplication ardente du Kyrie rentre également dans cet ordre de pensée. L'oraison contient les mêmes prières et les mêmes émotions profondes. Nous sommes dépourvus de force. La conscience de notre faiblesse est la condition préalable de toute amélioration. Nous devons faire front de deux côtés ou, plutôt, il faut que Dieu nous protège de deux côtés : à l'intérieur et à l'extérieur. Nous avons un ennemi à l'intérieur de la forteresse du cœur (le moi) ; nous avons des ennemis autour de cette forteresse (le diable, le monde). L'ennemi que nous portons dans notre cœur est particulièrement terrible. A cette chaîne de pensées s'ajoute, comme dernier anneau, le *Graduel*, qui décrit avec émotion la *misère* du pécheur : " Les tribulations de mon cœur se sont étendues ; arrache-moi, Seigneur, de ma détresse. Contemple ma misère et mes peines et pardonne-moi tous mes péchés. "

b) A ce De profundis répond une voix claire qui vient *du ciel* : dans *Épître* et dans *l'Évangile*. *Épître* est tirée de la belle lettre aux Thessaloniens. Les Thessaloniens étaient une des communautés préférées de saint Paul ; la lettre est écrite avec un véritable amour maternel. Mais aujourd'hui, c'est notre Mère l'Église qui nous parle avec le même amour. Elle nous recommande et nous demande de mener une vie agréable à Dieu et de faire, de plus en plus, des progrès dans la vertu et la perfection. Elle nous dit une parole qui, pendant toute la semaine, doit retentir dans notre cœur : *La volonté de Dieu, c'est que vous soyez saints*. C'est là le but de

la Rédemption, c'est la tâche de l'Église. Le Baptême, l'Eucharistie, la Confirmation, tous les moyens de salut tendent à ce but : nous rendre saints. Que veut dire cela : être saint ? Cela veut dire posséder la filiation divine, participer à la vie divine du Christ, passer de la grâce à la transfiguration. Nous sommes devenus saints par le Baptême, nous renouvelons sans cesse notre sainteté par l'Eucharistie. La sainteté est, en premier lieu, l'affaire de Dieu ; lui seul peut nous rendre et nous conserver saints. Mais, nous-mêmes, nous devons lui aplanir les voies. L'Épître nous indique deux de ces voies : la pureté et l'équité. L'âme que Dieu veut sanctifier doit être pure et chaste dans sa vie ; l'impureté détruit la sainteté. Mais Dieu demande aussi la justice et la vérité dans nos relations mutuelles. C'est encore un programme de réforme que l'Église nous présente. Cet avertissement de l'Église produit dans notre âme un double sentiment. D'abord, une nouvelle plainte (*Graduel*). Ah ! que je suis donc loin encore de l'idéal de l'Église ! Contemple, Seigneur, ma misère et ma peine. Cependant, nous triomphons de ce retour vers les profondeurs et nous louons Dieu, car il nous donne la grâce de remonter et d'atteindre à la sainteté. C'est pourquoi (dans le *Trait*) on entend ce joyeux cantique de louange : “ Heureux ceux qui observent son commandement et pratiquent la justice en tout temps ! “ Nous ne pouvons parvenir à la sainteté que par *un seul*, celui que nous attendons à Pâques, Jésus-Christ. C'est pourquoi le *Trait* conclut par cette prière : Visite-nous dans ta grâce. La réponse nous est donnée dans l'*Évangile* de la Transfiguration. Dans l'Évangile, le Christ veut nous dire : je vous conduirai à la sainteté et à la gloire que vous montre ma Transfiguration. Tel est le sens de l'Évangile.

c) Devant cet appel du ciel, pouvons-nous rester sourds ? L'Église a fait comme l'aigle qui entraîne ses petits vers le soleil. Que répondrons-nous à ces avances ? Un *joyeux oui*. A l'*Offertoire*, portons à l'autel notre obéissance et notre amour des commandements de Dieu : “ J'élève mes mains vers tes commandements que j'aime ardemment. ” Au Saint-Sacrifice, le Seigneur transfiguré paraît au milieu de nous ; dans la *Communion*, il s'unit à notre âme et la pénètre des rayons de sa gloire et de sa sainteté. Il est “ mon Roi et mon Dieu. ” L'Eucharistie nous donne, aussi, la force et la grâce de faire ce qui dépend de nous pour arriver à la sainteté et à la gloire, c'est-à-dire de “ servir Dieu dignement par une conduite qui lui plaise. ”

3. Lecture d'Écriture. — Pendant le Carême, le bréviaire, dans sa rédaction actuelle, ne contient pas, à part le dimanche, de lecture d'Écriture. Dans l'antiquité, on lisait, chaque jour, avec un grand zèle, les livres de Moïse. Nous n'en lisons plus que des fragments, le dimanche. Dans ces lectures, l'Église poursuit un but particulier. A partir de la Septuagésime, elle nous présente, chaque dimanche, un des grands Patriarches : Adam (Septuagésime), Noé (Sexagésime), Abraham (Quinquagésime), Jacob (2^e dimanche de Carême), Joseph (3^e dimanche de Carême), Moïse (4^e dimanche de Carême). C'est Jacob que nous voyons paraître aujourd'hui. L'histoire sainte nous apprend comment, sur le conseil de sa mère Rébecca, il trompa son vieux père, Isaac, en se faisant passer pour son fils premier-né, Ésaü, et en captant ainsi la bénédiction de l'aîné (Gen. XXVII, 1-26). Nous ne rapporterons pas ici cette histoire, elle est trop connue. Nous en donnerons cependant une brève explication. Il faut distinguer, ici, deux choses : les desseins divins et l'action humaine. Il est certain que Dieu avait décidé que Jacob serait l'ancêtre du peuple élu et, par suite, du Messie. Ésaü, par sa conduite indigne, avait perdu ses droits à la bénédiction messianique. Cependant, la ruse, dont se servirent Rébecca et Jacob pour tromper Isaac, est blâmable. Dieu n'a pas besoin, pour exécuter ses desseins, des ruses et des mensonges des hommes. Cette faute fut cause, pour Jacob, de nombreux embarras ; il fallut que Dieu le purifiât par de nombreuses peines. Après être passé par le creuset de la souffrance, il nous apparaît, à la fin de sa vie, comme un noble et saint vieillard. Pour les Pères de

l'Église, Jacob est le symbole du Christ : “ la peau de chevreau signifie les péchés ; quand Jacob couvre ses membres de cette peau, il annonce celui qui a porté non pas ses péchés, mais les péchés des autres. ”

4. A travers le jour. — L'image de la Transfiguration, selon l'esprit de l'Église, nous accompagne toute la journée et nous devons participer à cette transfiguration. A *Laudes*, l'Heure du lever du soleil, nous gravissons la sainte montagne comme disciples du Seigneur et nous assistons à sa Transfiguration. Les trois Heures suivantes veulent fixer ce moment sacré, elles nous font dire avec Pierre : Il est bon d'être ici ; bâtissons-y trois tentes. Nous sommes donc, *de Prime à Sexte*, tout pénétrés de la vision du Seigneur dans sa gloire. Ce n'est qu'avec le coucher du soleil que nous descendons de la montagne de la Transfiguration et que nous chantons, à *None* et à *Vêpres*, la parole du Seigneur que nous avons déjà chantée, hier, à *Vêpres* : “ Ne parlez à personne de la vision que vous avez vue, avant que le Fils de l'Homme ne soit ressuscité d'entre les morts. “ Que signifie cette parole mystérieuse dans notre bouche ? Est-ce une allusion à la fête de Pâques qui approche ? La liturgie veut-elle caractériser le dimanche comme un jour consacré à la Résurrection ? Le dimanche de la Transfiguration est-il une anticipation de la Résurrection du Seigneur ?

5. La Préface du Carême :

“ Car par le jeûne corporel
tu réprimes les vices,
tu élèves l'esprit
tu accordes la vertu
et les récompenses. ”

Voilà ce que nous chantons dans la Préface que l'Église nous fait réciter, tous les jours, depuis le mercredi des Cendres jusqu'au dimanche de la Passion. Dans ces quelques mots est renfermée toute la sagesse de l'Église au sujet de la valeur du jeûne.

Parlant par parabole, Saint Paul dit quelque part : “ Ce que l'homme sème, il le récoltera. Celui qui sème sur le champ de la chair récoltera sur le champ de la chair, il récoltera la chair périssable. Mais celui qui sème sur le champ de l'esprit, récoltera les fruits de l'esprit, la vie impérissable” (Gal. VI, 8). Que veut dire cette parabole ? Quand le paysan laboure son champ, le herse, l'ensemence, bref le prépare soigneusement, il est tout naturel qu'il récolte, de ce champ, les fruits qu'il en espère. Le résultat tient à deux choses : le sol et la semence. Le paysan ne peut recueillir dans son champ que ce qu'il a semé, il ne peut récolter du froment que s'il a semé du froment. Tout cela est évident.

Passons maintenant de la parabole à la réalité. L'homme a, lui aussi, deux champs qu'il doit cultiver. Saint Paul appelle le premier la chair et, par ce mot, nous pouvons entendre la nature humaine ou la vie terrestre. Il appelle l'autre l'esprit et nous pouvons y voir l'âme ou la vie surnaturelle. Or, il est clair que plus on cultivera l'un de ces champs et plus on en récoltera de fruits. Qu'un commerçant travaille jour et nuit, il peut espérer atteindre la fortune. Qu'un joueur de football s'entraîne pendant des semaines, il pourra arriver au championnat. Ce sont les fruits de ces champs terrestres. Si, par contre, un chrétien s'adonne à la pratique des vertus, aux bonnes œuvres, à la prière persévérante, etc., il arrivera à la sainteté : ce sont là les fruits du champ de l'âme.

Or, il peut arriver qu'un même homme cultive ardemment les deux champs, le champ terrestre et le champ spirituel ; il pourra, par exemple, être un virtuose du violon, un champion de sport, et, en même temps, un saint. Cela est possible et les catholiques ne peuvent que se réjouir quand ils voient un des leurs se distinguer

dans tous les domaines de l'activité. Tout savant, tout artisan, tout artiste, tout sportif, qui est, en même temps, un bon chrétien, fait honneur à notre foi devant le monde.

Cependant, il y a certaines semences qui sont plus ou moins incompatibles, si bien que, lorsqu'on sème un champ, on fait tort à l'autre. Parlons d'une manière pratique. Quand quelqu'un cultive le champ de la chair, c'est-à-dire quand il s'adonne aux voluptés et aux jouissances de la vie, il récoltera les mauvaises habitudes et les passions ; il ne pourra renoncer à ses jouissances. Par contre, le champ de son esprit sera tellement appauvri qu'il restera en friche et dépérira. L'âme sera de plus en plus incapable de s'élever au-dessus de ce qui est terrestre. La situation se renversera dans l'autre cas. L'homme vertueux, qui vit entièrement dans le royaume de Dieu, perdra le goût des plaisirs sensuels et terrestres. Le champ de la chair restera en friche.

Je voudrais attirer l'attention sur ces relations mutuelles entre l'esprit et la chair. Le Sauveur en parle lui aussi : On ne peut pas servir deux maîtres si différents ou bien — pour rester dans la parabole — on ne peut pas cultiver deux champs si différents. De la culture ou de la négligence de l'un dépend, d'ordinaire, la négligence ou la culture de l'autre. C'est une relation interne.

Nous comprendrons mieux, maintenant, la Préface de Carême. Elle parle, elle aussi, de deux champs. A la vérité, elle s'occupe moins longtemps du champ de la chair que du champ de l'esprit. Elle nous dit que le jeûne a une grande influence sur la situation de ces deux champs. *Le jeûne stérilise et fait dépérir le champ de la chair, mais il donne au champ de l'esprit l'aptitude à recevoir la semence et à la faire fructifier.* Tel est, en résumé, le sens de la Préface, telle est la grande importance du jeûne.

Examinons encore de plus près. Il est dit : “ Par le jeûne, tu réprimes les vices. “ Sous le nom de vices, il faut entendre les péchés de la jouissance sensuelle défendue. Les jouissances terrestres sont unies entre elles, l'une favorise et développe l'autre. C'est un fait qu'on peut observer maintes fois dans la vie. Combien de jeunes gens ont perdu, dans l'ivresse, l'innocence de leur âme ! Les anciens disaient déjà : Bacchus (le dieu du vin) et Vénus (la déesse de la volupté) sont amis. D'autre part, la privation et la répression d'une jouissance sensuelle ont une efficacité salutaire pour nous aider à triompher d'une autre jouissance sensuelle et à y renoncer. C'est le cas du jeûne. La privation de nourriture et de boisson est une arme puissante contre les instincts de la chair et contre la prédominance de la sensualité en nous. Ainsi donc, même du point de vue naturel, c'est une vérité que le jeûne réprime les passions.

Nous pouvons déjà tirer une série de conséquences. C'est dans ces considérations que les adversaires de l'alcool trouvent leurs plus puissants arguments. Ils peuvent dire avec raison : l'abstinence de l'alcool vous permettra de réprimer vos vices. Combien de péchés et de vices sont imputables à l'usage immodéré de l'alcool ! Personne ne pourra affaiblir la force probante de cet argument.

C'est précisément le renoncement à une jouissance permise qui nous donne la force de renoncer à une jouissance défendue. On peut affirmer : Le jeûne (dans le sens large de privation des jouissances permises) est la meilleure éducation de la chasteté.

Or, la surnature bâtit sur la nature. Jusqu'ici, nous avons parlé des relations naturelles entre la chair et l'esprit. Maintenant, il nous faut penser aux deux royaumes : le royaume de Dieu et le royaume du diable ; ces deux royaumes s'élèvent sur les fondements naturels de la chair et de l'esprit. D'un seul coup, la

parole de Jésus devient brillante comme un éclair : “ Cette espèce (de démon) ne se chasse que par la prière et le jeûne. “ Le jeûne est donc une affile puissante dans le combat contre l’enfer. L’éternelle Vérité le dit elle-même. Voilà qui nous fait comprendre le premier membre de phrase de notre Préface de Carême.

La suite résulte d’elle-même. Un vieux proverbe oit : *Plenus venter non studet libenter* (le ventre plein n’aime pas l’étude). L’abus dans les jouissances du boire et du manger diminue l’élasticité de l’esprit. Il faut aussi que le contraire soit vrai : *Non plenus venter studet libenter* (le ventre qui n’est pas plein aime l’étude). Passons de nouveau de la nature à la surnature et songeons aux relations réciproques de la chair et de l’esprit. L’abstinence des plaisirs des sens donne de l’élan à l’âme. Les jouissances sont comme un poids de plomb qui retient l’âme au sol. Si ce poids est enlevé, si ces jouissances sont écartées, l’âme peut s’élever vers les hauteurs célestes. Cela nous fait comprendre aussi la grande importance de la continence, de la chasteté et de la virginité, pour le royaume de Dieu. La jouissance des sens empêche le vol de l’âme et la chasteté nous rend aptes à voir Dieu. Le jeûne élève donc l’esprit et confère de la force à l’âme pour la pratique de la vertu et pour la vie sainte ; il nous aide, enfin, à conquérir la couronne de la gloire éternelle.

Le jeûne est donc un puissant moyen pour l’exercice et le développement de la vie chrétienne. Il nous aide dans le combat contre notre nature inférieure, il nous fait vaincre nos passions, il nous permet de nous élever vers Dieu, il nous donne la force de pratiquer la vertu et il nous promet la récompense éternelle. Cela nous explique pourquoi ce temps, qui est consacré au renouvellement de la grâce du baptême, à la réforme de la vie intérieure, est sanctifié par le jeûne.

Une dernière pensée. Examinons les deux Évangiles du dimanche. Dimanche dernier, nous avons vu le Seigneur combattre contre le démon après son jeûne de quarante jours ; aujourd’hui, nous le voyons transfiguré. Ces deux Évangiles ne sont-ils pas l’arrière-plan magnifique de notre Préface ?

Par le jeûne corporel, tu réprimes les vices (tentation du Christ), tu élèves l’esprit, tu confères la vertu et les récompenses (Transfiguration).

LUNDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME

STATION A SAINT CLEMENT

Je m’en vais.

La journée d’aujourd’hui nous permet de signaler une petite évolution dans la liturgie du Carême. Assurément, on ne peut pas parler d’une construction systématique des messes du Carême, car elles ne datent pas de la même époque. Nous découvrons cependant, dans les grandes lignes, un mouvement en avant. Les quatre premiers jours forment une unité ; ils veulent nous conduire à une pratique du jeûne agréable à Dieu. La première semaine, elle aussi, peut être considérée comme formant un tout. La pensée directrice est celle-ci : Le Christ, Moïse, Élie nous enseignent à voir, dans le jeûne de quarante jours, une arme contre le diable et le chemin qui nous mènera à la transfiguration pascalle. Aujourd’hui, nous voyons apparaître au premier plan le *thème de la Passion*. Le Seigneur se dispose à mourir. Les Évangiles annoncent sa Passion. D’autres pièces (*Leçon, Offertoire*) nous montrent le Seigneur comme médiateur et rédempteur. Les leçons préfèrent les récits.

1. Le thème de la Passion. — Aujourd’hui, pour la première fois, nous voyons le Seigneur en lutte contre le judaïsme. Il parle aussi de sa mort. *L’Évangile* commence par cette parole significative : *Je m’en vais*. Le Christ parle de son “

élévation “ sur la Croix. *La leçon* est la prière de Daniel qui est, ici, la figure du Christ ; c’est la prière du Seigneur mourant pour les péchés. Qu’est donc le *Sauveur* dans la messe d’aujourd’hui ? Il est le Daniel priant, qui prend sur lui la dette des péchés d’Israël (de l’Église), qui prend aussi nos péchés. Il est animé, aujourd’hui, des mêmes sentiments d’offrande et d’abandon qu’il avait durant sa vie, des sentiments dont il parle dans *l’Évangile* et qu’il a manifestés dans sa mort sur la Croix.

2. La messe (Redime me). — Le saint de station, le pape saint Clément, est le troisième successeur de saint Pierre sur la chaire épiscopale de Rome. Ce pape très vénéré (90-101) fut exilé dans la presqu’île de Crimée et y mourut martyr. La basilique élevée en son honneur remonte au I^{er} siècle, mais la tradition rapporte que c’est dans cette maison que Clément réunissait les chrétiens avant la persécution sanglante de Trajan. Cette église serait donc un des plus anciens sanctuaires chrétiens de Rome. Les ossements de saint Clément furent rapportés à Rome par les apôtres des Slaves, saint Cyrille et saint Méthode, et déposés dans cette église ; c’est là que repose le corps de saint Cyrille. Cette église a conservé intacte la décoration des anciennes églises romaines, telle qu’elle servait, dans l’antiquité finissante, pour la célébration de l’office de station.

L’Introït est un cantique de voyage : “ Mon pied se tient sur la voie droite, je m’avance dans l’innocence. “ Cette parole est-elle mise dans la bouche des catéchumènes qui implorent la Rédemption et sont heureux d’avoir trouvé le vrai chemin ? Ou bien mettons-nous ces paroles dans la bouche du saint de station qui nous accueille dans sa maison ? *L’oraison* est une des oraisons typiques des stations de Carême, qui *font* du jeûne corporel le symbole du “ jeûne du péché “. *La leçon* est une prière saisissante du Prophète Daniel en exil. Daniel est l’image du Christ qui prend sur lui les péchés de l’humanité, les expie, souffre pour eux et prie pour sa ville, l’Église, et pour son peuple. Jérusalem détruite est le symbole de l’Église dans son humiliation du Carême : “ A cause de nos péchés, Jérusalem est dans la honte. “ L’Église pense, en premier lieu, aux pénitents. Ceux-ci ont été tirés de l’Égypte (baptisés), mais ils sont dans l’exil (excommuniés). Toute la leçon est une belle prière de pénitence. L’Église veut maintenant se purifier, elle veut restaurer bien des temples spirituels détruits : “ Montre ta face sur ton sanctuaire “ (thème pascal). Toute messe est une prière rédemptrice efficace du divin Daniel. “ Ne tarde pas ”, supplie la leçon ; nous insistons à notre tour : “ Ne tarde pas ” (*Graduel*). *L’Évangile* nous transporte dans le combat du Christ contre les ténèbres. C’est au moment de la fête des Tabernacles, les vagues de la haine se soulèvent. Le Seigneur annonce sa mort : “ Je m’en vais ” ; “ quand vous aurez élevé le Fils de l’Homme... ”. Il creuse le fossé entre l’Église et le monde : “ Vous êtes d’en bas je suis d’en haut. ” Il annonce aux Juifs la mort éternelle. La conclusion est d’une beauté particulière : “ Quand vous aurez élevé le Fils de l’Homme”, alors ses ennemis reconnaîtront qu’il est Dieu. Nous aussi, nous devons lever les yeux vers le Christ élevé en Croix ; c’est précisément dans ses souffrances que nous apprendrons à le connaître. (A ce passage, les regards des chrétiens s’élevaient, sans doute, vers la magnifique croix de l’abside de Saint-Clément). Il y a comme un écho de la voix divine au moment de la Transfiguration dans ces paroles : “ Celui qui m’a envoyé est avec moi et ne me laisse pas seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît ” (“ en lui j’ai mis ma complaisance ”). — L’obéissance, pour moi aussi, est le chemin qui mène à la gloire. Les dernières paroles du Seigneur, dans l’Évangile, résonnent encore aux oreilles des fidèles au moment de *l’Offertoire* ; c’est pourquoi nous chantons presque les mêmes paroles : dans notre procession vers l’autel, nous regardons vers le Golgotha mystique : “ J’ai toujours le Seigneur devant les yeux, il se tient à ma droite afin que je ne chancelle pas. ” Certes “ il ne

me laisse pas seul », quand je m'en vais au combat du Carême. A la *Communion*, nous chantons le cantique de l'abaissement de Dieu vers l'homme et de l'élévation de l'homme jusqu'à la hauteur de Dieu (Ps. 8). Comme ce cantique a une signification profonde à la communion !

A la chute du jour, à *Magnificat*, nous chantons : “ Celui qui m'a envoyé est avec moi et il ne me laisse pas seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît. ” Ah ! si ces paroles pouvaient sortir de notre bouche ! Quelle belle oraison jaculatoire !

3. Le psaume 8. — L'homme est semblable à Dieu et roi.

Seigneur, notre Seigneur,

Que ton nom est admirable sur toute la terre ! Tu as revêtu les cieus de ta majesté.

De la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle, tu t'es préparé une louange pour confondre tes ennemis, pour imposer silence aux adversaires et aux blasphémateurs.

Quand je contemple les cieus, l'ouvrage de tes doigts, la lune et les étoiles que tu as créées, (je m'écrie) : Qu'est-ce que l'homme pour que tu te souviennes de lui et le fils de l'homme pour que tu en prennes soin ?

Tu ne l'as placé que peu au-dessous de Dieu, tu l'as couronné de gloire et d'honneur, tu l'as établi roi de tes œuvres, tu as mis toutes choses sous ses pieds : les brebis et les bœufs, tous ensemble, et tous les animaux des champs ; les oiseaux du ciel et les poissons de la mer et tout ce qui parcourt les sentiers des mers.

Seigneur, notre Seigneur, que ton nom est admirable sur toute la terre !

Plan : Introduction : grandeur de Dieu, (verset refrain).

I. 1. Gloire de Dieu dans la nature (ciel nocturne) 2-4.

2. Condescendance de Dieu pour l'homme, 5.

II. Élévation de l'homme.

1. Jusqu'à la hauteur de Dieu, 6.

2. L'homme, roi de la création, 7-9.

Conclusion : la grandeur de Dieu (verset refrain).

Le cardinal Faulhaber résume ainsi le contenu. Le nom de Dieu brille merveilleusement sur le front de l'enfant, dans les étoiles du ciel, sur le front de l'homme, du roi de la création.

Le psaume est un cantique d'action de grâces pour remercier Dieu, le Créateur éternel, d'avoir accordé une grâce si élevée à l'homme misérable et d'en avoir fait le roi de la création. Remarquons qu'au v. 6 il est dit, dans le texte hébreu : tu ne l'as placé que peu au-dessous de Dieu (dans la vulgate : au-dessous des anges). Le texte hébreu donne une pensée bien plus puissante : l'homme est élevé presque jusqu'à la hauteur de Dieu ; le point de comparaison est la royauté sur la création. Le psaume est simple, mais d'une grande solennité.

MARDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME

STATION A SAINTE BALBINE

Vous n'avez qu'un Père qui est dans le ciel, Vous n'avez qu'un docteur, le Christ, Vous êtes tous frères.

Aujourd'hui, nous célébrons une messe qui n'est ni une messe de catéchumènes, ni une messe de pénitents. Elle est d'un temps où le catéchuménat n'était plus une institution vivante et où la pénitence ne dominait pas : tout le Carême, du temps de la floraison de vie liturgique de communauté (Saint Grégoire le Grand, vers 600). Aussi la messe s'adresse à la communauté des fidèles qui veut

se purifier et tendre à la perfection. Pour comprendre cette messe, je me représente une antique mosaïque romaine, dans l'abside : au milieu, on voit le Seigneur dans sa majesté, assis sur la cathèdre, tenant à la main un parchemin ("Vous n'avez qu'un docteur") ; au-dessus de lui, la main de Dieu ("Vous n'avez qu'un Père"), au-dessous, un troupeau de brebis qui se hâtent vers le Bon Pasteur ("Vous êtes tous frères"). A côté du Seigneur, se tient la sainte de station, sainte Balbine, la vierge sage qui porte à la main sa lampe à huile. C'est, sans doute, cette représentation qui a déterminé le texte de la messe. L'église de station était, de fait, consacrée autrefois au divin Rédempteur, mais elle prit le nom de sa fondatrice, sainte Balbine. Deux thèmes circulent à travers cette messe : le thème de la vie du Christ et le thème de la station.

1. Le thème de la vie du Christ. — Les antiennes du lever et du coucher du soleil sont les suivantes : "Vous n'avez qu'un docteur qui est dans le ciel, le Christ, le Seigneur" (*Ant. Benedictus*). "Quant à vous, vous êtes tous frères ; et n'appeler personne père sur la terre, car vous n'avez qu'un Père qui est dans le ciel ; ne vous faites pas appeler docteurs, car vous n'avez qu'un docteur, le Christ" (*Ant. Magnificat*). Dans ces deux antiennes, la liturgie a, en trois pensées, caractérisé toute la vie avec l'Église : Dieu notre Père, le Christ notre docteur, nous tous frères entre nous.

2. Le thème de la station. — Au sujet de la sainte de station, sainte Balbine, le martyrologe dit le 31 mars : "A Rome, la sainte vierge Balbine ; elle était fille du saint martyr Quirinus et avait reçu le baptême des mains du pape Alexandre. Après sa mort, elle fut ensevelie sur la voie Appienne, à côté de son père. "Certainement sainte Balbine fut une de ces vierges charitables de l'ancienne Église, qui consacraient toute leur vie au service du prochain. Peut-être était-ce une diaconesse qui visitait les martyrs dans leur prison, prenait soin de l'église et des prêtres, secourait les pauvres, soignait les malades. L'église de station est un très ancien sanctuaire ; c'est, à proprement parler, un antique atrium romain très bien conservé. Au-dessous du maître-autel, qui est isolé, on conserve, dans une urne antique, les cendres de sainte Balbine qui furent apportées dans cette église en même temps que les reliques de son père, saint Quirinus. C'est là que se rend, aujourd'hui, la famille chrétienne de l'Occident pour la célébration de la messe. L'Église a élevé un monument à la sainte de station dans la personne de la veuve de Sarepta.

3. La messe. (*Tibi dixit*). — *L'Introït* est un beau cantique d'entrée. Dans des sentiments de désir ardent, la procession des chrétiens s'approche du sanctuaire où rayonne la face du Seigneur. "Je cherche ton visage... (les fidèles), le Seigneur est ma lumière (les catéchumènes), ne détourne pas de moi ton visage (les pénitents). "Le but de la recherche est Pâques. C'est ce que chante le psaume, en de beaux accents : "Je ne demande qu'une chose au Seigneur : pouvoir demeurer dans la maison de Dieu tous les jours de ma vie, pouvoir goûter l'amabilité du Seigneur et visiter son sanctuaire. "Avec quelle ardeur les pénitents et les catéchumènes devaient réciter cette prière ! La *leçon* n'est pas, aujourd'hui, un sermon de pénitence, mais une histoire édifiante qui nous présente une *aimable figure de femme*, la veuve de Sarepta. Cette veuve obéit à la première parole, sacrifie son amour maternel et partage son repas avec un étranger. C'est un exemple d'obéissance dans la foi. Cette histoire comporte un enseignement : L'aumône apporte la bénédiction ; notre vase d'huile et notre mesure de farine ne tariront jamais si nous ne laissons pas notre prochain dans le besoin. La *leçon* veut donc nous recommander l'aumône de Carême, mais aussi la miséricorde et l'amour du prochain. Le *Graduel* est un écho de la *leçon* : Dieu prend soin de toi ; n'aie pas de soucis anxieux, il te "nourrira" (cette nourriture s'entend dans un double sens, du

pain temporel et du pain spirituel). *L'Évangile* n'a aucune relation avec la leçon. Le Seigneur se présente encore devant nous. Il est en lutte avec les ténèbres (thème de la Passion). Ce passage est tiré du grand discours de malédiction contre les Pharisiens. Après ce discours, le Christ quitte le temple pour ne jamais y rentrer. Dans ce discours, il nous présente deux images opposées : les *Pharisiens* et les *disciples*. Les Pharisiens disent et ne font pas ce qu'ils disent. Il en est tout autrement des disciples : ils doivent être des serviteurs. Le Christ est notre docteur ; Dieu est notre Père. Le chemin de la gloire est celui-ci : " Celui qui s'abaisse... " Le Christ nous précède dans la souffrance, l'humiliation, l'obéissance ; suivons-le, soyons ses disciples. Sous l'impression de la grave prédication du Seigneur, nous présenterons à l'autel, au moment de *l'Offertoire*, non pas une offrande, mais notre " cœur contrit et humilié ". Il est rare de voir, à l'Offertoire, le thème de la pénitence (ps. 50) ressorti ! d'une manière aussi directe. A la *Communion*, nous chantons un cantique fervent d'action de grâces pour la victoire de la Rédemption et nous demandons à Dieu de " garder toujours les commandements ". Comparons l'Introït et la Communion : ce que nous cherchons et implorons dans l'introït, est accompli dans la communion. Nous voyons maintenant la face du Christ Dans *l'Oraison* et la *Postcommunion*, nous demandons l'accomplissement des commandements du " Docteur " Il y a aussi, dans la messe d'aujourd'hui, un encouragement et une joie pour les catéchumènes. Les plus beaux et les plus héroïques exemples de foi nous sont offerts par le monde païen : la veuve, la Chananéenne le centurion.

4. Le psaume 9. — *Le Christ est vainqueur.* Le psaume 9 réunit deux cantiques différents ; le premier est un cantique d'action de grâces et de victoire ; l'autre une lamentation et une prière. (Ces deux cantiques sont souvent distingués dans la numérotation). La communion de notre messe indique que nous ne devons envisager, ici, que la première partie :

Je te louerai, Seigneur, de tout mon cœur et j'annoncerai toutes tes merveilles.
Je me réjouirai et je tressaillirai en toi et je chanterai ton nom, Ô Très-Haut.

Tu as renversé mes ennemis, ils trébuchent et tombent devant ta face.
Tu as fait triompher mon droit et ma cause, et tu t'es assis sur le trône en juste juge.

Tu as châtié les nations, tu as fait périr l'impie, tu as effacé leur nom même pour tous les temps.
L'épée des ennemis est tombée pour toujours,
Tu as mis leurs villes en ruines et jusqu'à leur souvenir a disparu.

Mais Dieu siège à jamais, il a dressé son trône pour le jugement.
Il juge la terre avec justice, il dirige les peuples avec droiture.
Le Seigneur est un refuge pour les pauvres, il aide au temps de la détresse.
C'est pourquoi doivent espérer fermement en toi ceux qui connaissent ton nom, car tu n'abandonnes jamais ceux qui te cherchent, Seigneur.

Louez le Seigneur qui a son trône dans Sion,
Publiez parmi les peuples ses hauts faits.
Car lui, qui venge le sang versé, se souvient des pauvres, il n'oublie pas leur cri.
C'est pourquoi le Seigneur a eu pitié de moi, il a vu la détresse où m'ont réduit mes ennemis.
Il m'a retiré des portes de la mort, afin que je puisse annoncer ses louanges aux portes de Sion.

Je tressaille de joie à cause de ton salut : les nations sont tombées dans la fosse qu'elles ont creusée.
Le lacet qu'elles avaient placé en cachette a entouré leur propre pied.

Ainsi le Seigneur s'est manifesté comme juge ; dans l'œuvre de ses propres mains, s'est enlacé l'impie.

Tous les impies descendront aux enfers et tous les peuples qui oublient Dieu.

Car le malheureux n'est pas toujours oublié, ni l'espérance des pauvres éternellement déçue.

Lève-toi, Seigneur, que l'homme ne triomphe pas ! entre en jugement avec les peuples, Etablis sur eux quelqu'un qui les dompte afin que les peuples sachent qu'ils sont des hommes.

Ordre des idées : Introduction : Action de grâces à Dieu, 2-3 ; raison : à cause de son secours :

1. Par le triomphe sur les ennemis, 4-7.
 - a) Dieu vainqueur, 4 ;
 - b) Dieu juge, 5,
 - c) Dieu exterminateur, 6-7 ;
2. Par la protection des siens, 8-11 ;
 - a) Dieu arbitre du droit, 8-9 ;
 - b) Dieu protecteur des petits, 10-11 ;
3. C'est pourquoi nous lui devons remerciement et louange, 12-15 ;
(le cri de ceux qui souffrent 14-15) ;
4. Châtiment des ennemis, 16-19 ;
Prière finale pour les païens, 20-21.

Application liturgique. — Dans notre prière chrétienne, nous séparons le psaume de ses circonstances historiques pour en faire une prière d'action de grâces, dans laquelle nous remercions Dieu des victoires remportées et du secours accordé dans son royaume. En somme, cette victoire historique n'est qu'une phase du grand combat et de la victoire de Dieu sur ses ennemis. Nous entendons donc le combat et la victoire dans le sens le plus large. Le champ de bataille est la vaste terre et, surtout, le cœur de tout homme. Ce combat durera jusqu'à la fin du monde. Le vainqueur est Jésus-Christ ; il remporte ses victoires dans le monde, dans l'Église, dans les âmes.

MERCREDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME

STATION A SAINTE CECILE

L'Église nous conduit à la pénitence, au baptême, au calice du Christ.

Comme cela s'est produit plusieurs fois dans les messes précédentes, nous pouvons, aujourd'hui encore, distinguer deux groupes de pensées : le *thème de la station* et le *thème de la Passion*.

La messe antique d'aujourd'hui s'adresse, en premier lieu, aux catéchumènes. On leur indique le but et la tâche du temps qui vient. Les pénitents, non plus, ne sont pas oubliés. En outre, les pensées de la Passion tiennent une grande place. Le thème de la station paraît, lui : aussi, au premier plan. Comme on le voit, tous les thèmes du temps de Carême se trouvent rassemblés dans cette belle messe.

1. Le thème de la Station. — La station est à Sainte-Cécile. Cette circonstance est ce qui nous permet d'expliquer cette messe. La sainte est une des vierges martyres les plus vénérées de l'ancienne Église. Son martyre eut lieu vers 250. Deux sanctuaires romains sont consacrés à sainte Cécile : son premier tombeau dans le caveau papal de la catacombe de Saint-Callixte et son église titulaire, dans le Transtévère, où repose maintenant son corps. (Nous avons un

témoignage ancien qui nous montre qu'il y avait un office de station dans cette église dès l'an 545. Quand le commissaire impérial de Constantinople, Anthème, fut envoyé à Rome pour s'emparer du pape Vigile, " il trouva le pape dans l'église de Sainte-Cécile, le 22 novembre, car c'était la fête de cette sainte ". (Liber Pont.). Aujourd'hui, nous entrons avec respect dans cette église. Dans la crypte, se trouve, enfermé dans un sarcophage, le corps de la sainte. En 1599, le cardinal du titre, Paul Sfondrati, fit faire des recherches pour retrouver le corps de la sainte. Un cercueil en cyprès contenait ce saint corps. Il était encore intact, couché sur le sol, comme si la sainte venait d'expirer ; le genou était légèrement replié, les bras étendus le long du corps et le visage tourné vers la terre. Il resta, environ un mois, exposé à découvert à la vénération des fidèles. Le sculpteur Stefano Maderna, qui vit souvent le corps, fit la célèbre statue de grandeur naturelle qui se trouve maintenant sur le maître-autel de l'église. Dans cette même église, reposent les corps des deux frères, Valérien et Tiburce, que sainte Cécile conduisit au baptême et au martyre.

2. La messe (Ne derelinquas). — Les actes (légendaires) du martyre de la sainte racontent un fait qui est important pour l'intelligence de cette messe. Cécile avait fait le vœu de virginité. Un jeune homme, Valérien, l'épousa contre sa volonté. Mais la nuit des noces, Cécile lui confia un secret : " J'ai un ange de Dieu pour protecteur, qui garde jalousement mon corps. " Valérien affirma qu'il se ferait chrétien s'il pouvait voir cet ange. Cécile lui déclara que cela était impossible sans avoir reçu le baptême. Valérien consentit à le recevoir. La sainte, toute heureuse, l'envoya, avec un signe de reconnaissance, au pape Urbain qui se cachait dans les catacombes. Le pape tomba à genoux pour remercier Dieu qui faisait porter à la semence de Cécile des fruits si abondants. Il baptisa Valérien. A son retour, celui-ci " trouva Cécile en prière dans sa chambre, et, à côté d'elle, l'ange du Seigneur debout. A cette vue, Valérien fut saisi d'une grande crainte ". L'ange remit à Cécile et à lui une couronne de roses rouges et de lis blancs, venant du paradis, pour les récompenser de leur amour de la chasteté. Valérien put alors exprimer un désir que l'ange exauça. Il demanda la conversion de son frère Tiburce. Quand Tiburce arriva pour féliciter les jeunes époux, il fut surpris par ce parfum inexplicable de roses et de lis. Il en apprit la raison et se laissa, lui aussi, baptiser. Le préfet de Rome, apprenant la conversion des deux frères, les fit arrêter par son officier Maximus, et, sur leur refus de sacrifier à Jupiter, ordonna leur exécution.

Ainsi donc Cécile a conduit les deux frères au baptême et au martyre. Cécile, la vierge et, en même temps, la mère spirituelle des deux frères, est l'image de l'Église qui se préoccupe, en ce moment, de conduire les catéchumènes et les fidèles aux fonts baptismaux et de les amener à compatir aux souffrances du Christ. Or, cette double figure, Cécile et l'Église, nous est présentée magnifiquement dans les deux lectures, sous l'aspect de deux femmes. C'est d'abord *Esther* qui prie pour son peuple (dans les plus anciens manuscrits, on lisait : " Esther pria ", et non comme aujourd'hui : Mardochee pria). C'est ensuite *Salomé*, la mère des Apôtres, qui conduit au Christ ses deux fils. Examinons la *leçon* : Le peuple juif, en Perse, était menacé d'extermination ; Mardochee, l'image du Christ (comme Daniel, lundi dernier), prie pour la délivrance de son peuple ; ou bien, si nous admettons l'antique conception, la reine Esther, image de l'Église (Cécile), prie pour son peuple, pour les pénitents et pour nous, qui sommes dans l'humiliation du Carême : " Ne méprise pas le peuple de ton héritage que tu as sauvé de l'Égypte (les pénitents sont baptisés)... transforme notre tristesse de jeûne en joie (pascale), afin que nous puissions te louer dans la vie éternelle. " Il s'agit, pendant le Carême, de notre âme précieuse que nous devons arracher au diable. *L'Évangile* est un des plus beaux du Carême. Nous sommes à environ une semaine de la mort du Seigneur.

Sur le chemin, il annonce, pour la troisième fois, sa Passion (le *thème de la Passion* retentit dans tout l'Évangile). Vient alors l'épisode. Salomé vient demander, pour ses fils, des places de ministres dans le royaume du Christ. Jésus leur propose d'abord le calice de sa Passion, puis il adresse à ses disciples une exhortation saisissante à l'humilité : " Le Fils de l'Homme est venu pour servir et donner sa vie en rançon pour plusieurs. " Mais la liturgie consacre surtout son attention à *Salomé* qui est l'image de l'Église et de sainte Cécile. Cela nous permet de remarquer, encore une fois, la manière dont la liturgie utilise les passages de l'Écriture. Elle néglige le rôle assez peu honorable de la mère des Apôtres, elle oublie entièrement sa prière inconsidérée et ses projets ambitieux ; elle ne veut voir que la mère qui conduit ses deux fils au Christ et le Christ qui leur promet le calice de la Passion. C'est, pour elle, l'image principale et elle s'en sert pour nous représenter sainte Cécile qui conduit deux frères au baptême et au calice du Seigneur. Mieux encore, elle veut nous représenter l'Église, l'Église mère et vierge, qui conduit maintenant ses enfants au baptême, à la pénitence qui est un nouveau baptême, et au calice de la Passion. Remarquons aussi *l'oraison sur le peuple*, qui se rapporte à la sainte de station. Dieu est le restaurateur et l'ami de l'innocence, il nous rend fermes dans la profession de la foi et actifs dans les œuvres. C'est là un résumé de la vie de sainte Cécile : vierge, martyre, providence des pauvres. La célèbre peinture de Raphaël est une illustration de cette oraison. On y voit Madeleine et Augustin (qui ont recouvré leur innocence), les deux frères Jean et Paul (amis de l'innocence). Au *Saint-Sacrifice*, nous voyons aujourd'hui le Sauveur " monter vers Jérusalem " pour souffrir ; de nouveau " il donne sa vie en rançon pour plusieurs ", il nous offre son (calice " de la Passion et de l'Eucharistie.

L'Église souligne fortement, aujourd'hui, le thème de la Passion. Nous le voyons encore dans les antiennes du lever et du coucher du soleil : "Voici que nous montons à Jérusalem et le Fils de l'Homme sera livré pour être crucifié" (*Ant. Ben.*). " Il sera livré aux païens pour être insulté, flagellé et crucifié " (*Ant. Magn.*).

C'est donc le désir de l'Église que, pendant toute la journée, nous montions avec le Seigneur à Jérusalem, pour la Passion. Remarquons qu'en nous inspirant cette pensée de la Passion, l'Église ne mentionne pas la Résurrection.

3. Le psaume 10. — *Sécurité dans la confiance en Dieu.* — Le psaume est, sans doute, de David et dut être composé pendant sa fuite. C'est un des psaumes typiques qui respirent la confiance de David en Dieu... Le psaume se divise en trois strophes : 1. Le doute des amis timides (1-3) ; 2. La confiance est la réponse du psalmiste (4-5) ; 3. La victoire — Dieu est juste (6-7).

En Dieu je me confie ; comment dites-vous à mon âme :

" Fuis vers la montagne comme un oiseau, car voici que les méchants bandent l'arc, ils ont ajusté leur flèche sur la corde pour tirer dans l'ombre sur le juste ;
Quand les colonnes de l'ordre sont renversées, Que peut faire le juste ? "

Mais le Seigneur siège toujours dans son saint temple, son trône est toujours ferme dans le ciel.

Ses yeux regardent vers le pauvre, ses paupières sondent les enfants des hommes ;
Le Seigneur sonde le juste comme le méchant, mais celui qui aime l'iniquité, il le hait.

Il fait pleuvoir sur les méchants des lacets, leur sort est le feu, le soufre, un vent brûlant.

Car Dieu est juste, il aime la justice, son visage considère ceux qui sont droits.

JEUDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME

Le riche, qui refusa à Lazare un morceau de pain, dut implorer une goutte d'eau.

La messe d'aujourd'hui est nettement une *messe de pénitents*. La pensée principale est claire et précise. L'Église montre les deux voies : la voie de la vie et la voie de la mort.

1. Le thème des pénitents. — Transportons-nous dans l'Église primitive. Nous apercevons une troupe de pénitents, vêtus d'habits en poil de chèvre, agenouillés, pleins de repentir et de componction. Jusqu'à l'Évangile, ils sont autorisés à demeurer dans la maison de Dieu, mais ensuite ils sont renvoyés. Ils n'ont pas droit de s'asseoir à la table du Père de famille. Devant la porte de l'église, ils implorant une goutte d'eau pour rafraîchir leur langue. C'est dans ce sens que nous entendons la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare, c'est ainsi également qu'il faut entendre la double image de la leçon. L'Église, dans ces deux lectures, caractérise le ciel et l'enfer dans l'autre monde et le ciel et l'enfer ici-bas.

Le ciel et l'enfer dans l'autre monde. — L'image du ciel, c'est Lazare dans le sein d'Abraham. L'image de l'enfer, c'est le mauvais riche dans les tourments, la langue desséchée, implorant une goutte d'eau fraîche ; c'est aussi l'arbre du désert desséché et aride.

Le ciel et l'enfer ici-bas. — Le ciel sur la terre, c'est la filiation divine, la vie dans le sein de l'Église avec la consolation et le rafraîchissement mystérieux des sacrements. C'est le ciel, alors même que la vie extérieure serait aussi misérable que celle du mendiant Lazare. L'enfer sur la terre, c'est d'être exclu de l'Église, séparé de la source de la vie divine. L'âme de celui qui est dans cet enfer terrestre ressemble au mauvais riche tourmenté par la soif, à l'arbre desséché du désert. — C'est l'état actuel des pénitents.

L'Église chante les *antiennes* suivantes au commencement et à la fin du jour : “ Songe, mon fils, que tu as eu du bonheur dans ta vie, mais que Lazare n'a eu que du malheur ” (*Ant. Ben.*).

“ Ce riche implorait une *goutte d'eau*, lui qui avait refusé à Lazare un *morceau de pain* ” (*Ant. Magn.*).

Nous allons vivre, aujourd'hui, la parabole du mauvais riche. Remarquons que la liturgie dirige surtout nos pensées vers le mauvais riche. Dès le matin, il nous semble que nous sommes le mauvais riche dans l'enfer et que nous entendons les douces paroles de reproche du Christ. Le soir, on nous montre la dureté impitoyable du mauvais riche, mais, en même temps, son terrible châtement. Ce passage nous présente une belle antithèse, comme le remarque le pape saint Grégoire dans son livre de Morale (1 Mor. 1, 18, c. 19 et 30).

2. Thème de la station. — L'église de station, Sainte-Marie au-delà du Tibre, une des plus anciennes églises mariales de Rome, se trouvait dans le grand *quartier juif* de l'antique Rome. C'est cette circonstance qui a déterminé le choix de l'Évangile du mauvais riche et du pauvre Lazare. Dans l'Église primitive, on voyait volontiers dans le mauvais riche l'image du peuple juif, alors que le pauvre Lazare était le symbole du peuple chrétien formé de petites gens. Saint Grégoire donne la même interprétation dans l'homélie d'aujourd'hui. “ Que représente, mes frères, ce riche vêtu de pourpre et de soie... si ce n'est le peuple juif qui s'adonna au soin extérieur de la vie terrestre ?... Et que signifie le pauvre Lazare tout couvert d'ulcères, sinon le peuple des païens ? “ Les blessures purulentes signifient la confession des péchés. “ En confessant nos péchés, que faisons-nous autre chose que de découvrir le mal qui est en nous ? “

3. La messe (Deus in adiutorium). — Le *psaume d'Introït* (69) se récite, encore aujourd'hui, à la fin des litanies des saints. C'est donc la véritable conclusion d'une procession de station et, en même temps, une belle transition du monde pécheur au sanctuaire. Nous nous sentons, comme le pauvre Lazare, à la porte d'entrée du vrai et bon riche : le Christ. *L'oraison* demande que le jeûne et la prière triomphent des ennemis de l'âme et du corps. Les deux lectures forment un parallèle voulu, et nous montrent les deux camps : *le bien et le mal*. Dans la *leçon* nous entendons Jérémie, le prédicateur du Carême : " Maudit soit le méchant qui met sa confiance dans le monde, il ressemble à l'arbre aride du désert ; béni soit le bon, il ressemble à l'arbre vert, planté sur les bords du ruisseau. " L'image de l'arbre est une image très aimée. Sur les anciennes mosaïques, l'olivier et le palmier symbolisent les enfants de Dieu ; les textes liturgiques comparent souvent le juste au palmier, au cèdre, à l'olivier. Le Prophète gémit sur le cœur pervers et inconnaissable de l'homme. Mais ce cœur impénétrable, quelqu'un le pénètre, un seul, celui qui sonde les reins et les cœurs. Le *Graduel* est l'écho de la leçon : " Aie pitié, ô Dieu ! " *L'Évangile* nous présente la même image dans la magnifique parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare. Cet Évangile peut nous enseigner beaucoup de choses : 1. La véritable valeur du malheur et du bonheur terrestres. N'est-ce pas précisément le bonheur et le malheur qui constituent pour beaucoup un terrible écueil ? Nous devons nous rendre compte de ceci : une vie remplie de joie terrestre, de richesse et de jouissance, quelle que soit sa durée et l'abondance de ses plaisirs, n'est qu'un bonheur apparent, si elle doit être suivie de l'enfer éternel ; une vie chargée de privations, de souffrances, de maladies, d'humiliations, est une vie heureuse, si elle conduit à l'éternel bonheur. Deux classes d'hommes, surtout, ont besoin de la protection de la foi : les fortunés et les infortunés du monde. (" Ne me donne pas la richesse, ni la pauvreté, donne-moi juste autant qu'il me faut "). Les premiers chrétiens ne pensaient pas comme les hommes d'aujourd'hui. Ils vivaient dans l'au-delà, ils étaient des étrangers, leur patrie était dans le ciel. Le martyre était la conclusion désirée d'une vie de privations. 2. Celui qui n'emploie pas les moyens ordinaires de la foi et de la piété n'a pas à espérer de conversion ; il ne doit pas attendre que Dieu fasse un miracle en sa faveur. " Ils ne croient pas l'Église ; ils ne croiront pas, même si quelqu'un ressuscite des morts. " 3. L'Église nous fait jeter un regard sur le triste séjour de l'enfer. Il y a un enfer et il nous menace tous, il me menace, il vous menace. Terrible vérité ! Le Christ ne veut pas nous effrayer, mais nous avertir. *L'Offertoire* n'est pas un psaume, mais une prière (comme lundi et mercredi, dans la leçon). Ici, Moïse est l'image du Christ ; Moïse prie pour le peuple infidèle et Dieu se laisse apaiser. Cela se réalise au Saint-Sacrifice : Dieu se laisse toujours apaiser par l'offrande présente de son Fils. A la *communion*, nous nous rappelons que c'est aujourd'hui le jour de l'institution de l'Eucharistie. Quelle consolation de réciter le psaume 69 " Je suis indigent et pauvre ", " il demeure avec moi et moi en lui " (même dans la tentation, toute la vie). La demande du pauvre Lazare est surabondamment exaucée. *L'oraison sur le peuple* est une belle prière de Carême : Que Dieu créateur et conducteur renouvelle, dans le temps de Carême, le bien de la foi et de la vertu, péniblement acquis au cours de notre vie précédente ; qu'il le renouvelle, mais aussi qu'il le conserve ; que notre travail de conversion soit une œuvre permanente !

VENDREDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME

STATION À SAINT VITAL

L'image voilée de la croix.

La messe d'aujourd'hui est encore dominée tout entière par le thème de la Passion. Les antiennes du matin et du soir ont aussi pour objet la Passion.

“ Les méchants, il les fera périr misérablement, et il donnera sa vigne à d'autres vigneron qui lui rapporteront du fruit en leur temps ” (*Ant. Bened.*).

“ Ils cherchaient à l'arrêter, mais ils craignaient le peuple, parce que le peuple le considérait comme un prophète ” (*Ant. Magn.*).

Nous devons ressentir, aujourd'hui, la tragédie du peuple juif qui, après avoir été le peuple élu, fit mourir son Messie.

1. La station. — Le saint de station lui-même est, aujourd'hui, au service de la pensée de la Passion. Au sujet de notre saint de station, saint Vital, le martyrologe relate, le 28 avril : “ A Ravenne (Haute-Italie), mort du saint martyr Vital ; il était le père de saint Gervais et de saint Protas. Il avait emporté secrètement chez lui le corps du bienheureux Ursicinus et l'avait enseveli avec le respect convenable. Ensuite, le consulaire Paulinus le fit arrêter ; il le fit torturer et jeter dans une fosse qui fut comblée avec des pierres et de la terre. Par ce martyr, il s'en alla vers le Christ. “ Le saint subit le martyre vers 70. Au V^e siècle, on dédia une église à ce saint et à ses deux fils, saint Gervais et saint Protas. C'est la plus récente des 25 églises titulaires primitives qui ont une grande importance dans la vie liturgique. Dans cette église qui, au cours des siècles, fut plusieurs fois modifiée dans sa construction se trouvent trois tableaux qui intéressent notre messe au fond de l'abside, un tableau représente le crucifiement du Christ et, sur les murs de l'avant-chœur deux grandes fresques représentent des scènes du martyr de saint Vital (l'une d'entre elles nous le montre jeté dans la fosse). C'est dans cette vénérable église que se rend, aujourd'hui, la communauté chrétienne de l'Occident pour célébrer la messe.

2. La messe (Ego autem). — Cette messe d'une belle unité, la seule qui soit *nettement une messe de la Passion* pendant le Carême, peut se comparer à une composition de quatre tableaux. Au milieu, la scène du crucifiement (si l'on veut, celle de notre église de station) ; au-dessus le martyr de saint Vital jeté dans la fosse ; à gauche Joseph jeté par ses frères dans la citerne ; à droite la parabole des mauvais vigneron. — C'est aujourd'hui vendredi, quatre semaines avant le Vendredi-Saint, et nous comprenons que la liturgie parle, à la messe, de la Passion du Seigneur, bien que ce soit en images et en figures. *L'Introït* est une magnifique prière qui nous suggère de nombreuses pensées : “ Pour moi, je paraîtrai dans la justice, devant ta face ; je serai rassasié quand ta gloire se révélera. “ Nous nous demandons : Qui parle ainsi ? On peut mettre ces paroles dans la bouche des catéchumènes, des pénitents, des fidèles, qui font leur entrée. Plus tard, ce sera *l'espérance pascale* ; maintenant, ils sont encore dans l'humiliation du Carême. Dans la nuit de Pâques, les catéchumènes paraîtront en habits blancs devant la face du Seigneur et se rassasieront du pain de vie. Les pénitents seront réconciliés le Jeudi Saint. Quant aux fidèles, ils goûtent déjà, par avance, au Saint-Sacrifice et dans la communion, la gloire pascale. Pour ces trois groupes, cette parole est le but du long voyage de Carême, qui est décrit en termes très beaux dans le psaume entier (l'antienne est le dernier verset du psaume) : “ Écoute, Seigneur, ma juste prière, fais attention à ma supplication... Tu éprouves mon cœur et le visite pendant la nuit... à cause de tes commandements j'ai dû suivre une voie pénible... “ — Cependant, nous pouvons aussi mettre cette parole dans la bouche du Christ et dans celle de saint Vital. Eux aussi marcher vers le but du “ pénible chemin ” de la souffrance, dans lequel ils sont entrés. *L'Introït* est, en tout cas, une belle prière d'entrée, que nous pourrions réciter comme oraison jaculatoire avant la messe.

Dans chaque messe, nous contemplons la face du Seigneur (*Canon*) et nous nous rassasions de sa gloire (*Communion*). *L'Oraison* exprime les mêmes pensées : après le " pénible chemin " du Carême, puissions-nous parvenir, avec des cœurs purs, aux fêtes qui vont venir — ad sancta ventura — à la fête de Pâques. La *leçon* nous fait déjà apercevoir la Croix dans le clair-obscur de l'Ancien Testament, en nous rapportant l'histoire de Joseph vendu par ses frères. Objet de la prédilection de son père, envoyé par lui vers les troupeaux de ses frères qui le haïssent, jeté par eux dans une citerne, puis vendu pour vingt pièces d'argent — mais, plus tard, sauveur de son peuple en Egypte, Joseph est une figure du Christ. Le Christ, le bien-aimé en qui le Père a mis sa complaisance, est envoyé en tant qu'homme vers ses frères ; mais il est haï par ses concitoyens, vendu et trahi pour trente pièces d'argent et livré aux païens ; mais c'est justement sa souffrance qui en a fait le Sauveur de son peuple et du monde entier. Au *Graduel*, nous entendons Joseph, le Christ, Vital, s'écrier dans la détresse de leur souffrance : " J'ai invoqué le Seigneur dans mon oppression et il m'a exaucé. " Ce que la leçon faisait pressentir obscurément, le Seigneur l'exprime dans *l'Évangile*, en parabole sans doute, mais cependant d'une manière claire. C'est au moment des derniers discours de combat, peu de jours avant la mort du Seigneur. Le Christ annonce, sans réticence, aux Juifs, sa mort, sa filiation divine, la réprobation du peuple élu, la vocation des païens. Dans cette parabole, se trouve contenue toute l'histoire du salut : (Ils cherchèrent à s'emparer de lui, mais ils craignaient le peuple. " L'antienne de *l'Offertoire* est un écho des lectures ; par là est indiqué le sens de la procession de l'Offrande : entrer en communion avec la Passion du Christ. La *Communion*, elle aussi, est en relation avec les lectures. Ce sont les paroles du Christ souffrant : " Tu nous garderas et nous protégeras de cette génération mauvaise. " La *postcommunion* est d'une beauté classique et d'un contenu très riche : " Nous avons reçu le gage du salut éternel. "

3. Psaume 11. — *Parole de Dieu et phrases des hommes.* — Le psaume est la plainte de l'homme au cœur noble en face du mal qu'il voit dans le monde : partout le péché, le mensonge, l'égoïsme. Alors le psalmiste se réfugie vers la seule chose qui soit vraie et noble : la parole de Dieu.

Seigneur, aide-moi, car il n'y a plus d'hommes pieux, plus de fidélité parmi les hommes.

Ils se disent des mensonges les uns aux autres, ils parlent avec des lèvres trompeuses et un cœur double.

Retranche, Seigneur, les lèvres trompeuses et les langues qui discourent avec jactance ;

Ils disent : " Par notre langue nous sommes forts et nos lèvres sont à nous ; qui est notre maître ? "

" A cause de l'oppression des affligés et du gémissement des pauvres, je me lève, dit le Seigneur.

J'aide tous ceux qui soupirent après le secours. "

Les paroles du Seigneur sont des paroles pures, elles sont comme de l'argent éprouvé dans le feu, qui est passé au creuset, purifié sept fois.

Toi, Seigneur, tu nous garderas et nous protégeras à jamais contre cette génération.

Autour de nous les méchants se promènent avec arrogance et au milieu des hommes triomphe la bassesse.

SAMEDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME

STATION A SAINT PIERRE ET SAINT MARCELLIN

In voulait, pour pénitence, devenir esclave, le Père en lit un fils de roi.

Le Seigneur appelle, sans mérites préalables, les catéchumènes et les pénitents. Nous qui sommes appelés. célébrons le mystère de l'élection et de la conversion,

Dans les antiennes du lever et du coucher du soleil, l'Église nous fait, pendant toute la journée, prendre part au drame de l'Enfant prodigue. Le matin, nous allons, pleins de repentir et de componction, " vers le Père ", c'est-à-dire dans l'Église ; le soir, nous sommes revêtus de la dignité de fils de roi.

" Je me lèverai et j'irai vers mon père et je lui dirai : Père, fais de moi un de tes journaliers " (*Ant. Bened.*).

" Le père dit à ses serviteurs : Apportez vite sa première robe (*stolam primam*) et revêtez-l'en, mettez-lui un anneau à sa main et des chaussures à ses pieds " (*Ant. Magn.*).

Il voulait, pour pénitence, devenir *esclave* — le père en fit un *fils de roi*. Remarquons la sublime scène liturgique de l'élévation à la dignité de fils de roi ; elle rappelle la vêtue solennelle d'un évêque à qui on met ses vêtements pontificaux. Ainsi donc, ces deux antiennes constituent les termes essentiels de toute pénitence, mais nous y voyons aussi la pédagogie consolante de l'Église dans le temps de Carême et de Pâques.

1. Vocation et conversion. — Aujourd'hui, nous remercions Dieu de deux grandes grâces, celle de notre *vocation* et celle de notre *conversion*. En tant que catéchumènes, nous célébrons le mystère de la vocation ; en tant que pénitents, la grâce de la conversion. Ayons conscience d'être des hommes élus et appelés. Sans mérites de notre part, nous avons été choisis parmi des milliers. Outre la grâce de l'appel, Dieu nous donne encore celle de la *conversion*. La conversion ne coïncide plus avec le baptême. La plupart des hommes doivent, en tant qu'adultes, passer d'une vie tiède ou même pécheresse à une vie meilleure et se convertir à Dieu. Enfin, nous devons, tous les ans, pendant le Carême, nous convertir de nouveau. C'est ce que l'Église nous indique aujourd'hui dans la parabole de l'Enfant prodigue, cette parabole d'une beauté impérissable, qui est la vraie parabole de Carême. Le fils plus jeune, c'est chacun de nous. Nous sommes partis loin de la maison paternelle, vers la terre étrangère, la terre où Dieu est étranger et nous avons éprouvé la nostalgie de notre Père et de la maison paternelle. C'est déjà une grande grâce de ne pouvoir vivre en paix avec le péché. Dieu ne nous a pas laissé de repos. Or, voici le joyeux message : le Père attend avec impatience le retour de son enfant, il le laisse à peine dire un mot, il l'embrasse et le couvre de baisers, il lui rend tous ses droits anciens de fils de prince (anneau, chaussures et robe nuptiale). C'est sur cela que la parabole insiste, sur la joie de l'heureux retour. L'Église désire qu'aujourd'hui nous nous mettions à la place du fils retrouvé. Pendant tout le jour, pensons avec reconnaissance que nous sommes des hommes élus et convertis.

2. Le thème de la station. — Les saints de la station d'aujourd'hui sont les martyrs romains, saint Pierre et saint Marcellin ; le premier était prêtre et l'autre, exorciste. Sous l'empereur Dioclétien, ils convertirent, dans leur prison, beaucoup de monde à la vraie foi. Après un dur emprisonnement et de nombreux supplices, ils furent décapités. — Le texte de la messe a subi l'influence des saints de la station. A cause de ces deux saints fraternellement unis, on nous présente, dans chacune des deux lectures, deux frères. Ces saints étaient très vénérés dans l'Église romaine et leurs noms se trouvent, depuis des siècles, dans les diptyques du Canon romain. L'Église de station, dans laquelle nous nous rendons aujourd'hui en pèlerinage, est un antique sanctuaire déjà attesté au VI^e siècle et, comme station, au Vile siècle. Aujourd'hui, l'église est entièrement reconstruite et de la basilique primitive il ne reste plus rien.

3. La messe (Lex Domini). — Dans cette messe nous sommes immédiatement frappés par le parallélisme voulu des deux lectures et des deux frères (la messe de samedi prochain est construite absolument sur le même modèle et doit remonter à la même époque). Les chants sont extraordinairement joyeux La messe est, pour nous, une messe d'action de grâce ! et de joie. A *l'Introït*, nous chantons aujourd'hui le chant du soleil ; nous en extrayons joyeusement la seconde partie qui célèbre la majesté de la Loi. Les catéchumènes et les pénitents pouvaient prendre part à ce chant, célébrer la doctrine chrétienne qui rafraîchi l'âme et apporte la sagesse aux petits. Dans *l'Oraison* nous demandons que le jeûne corporel contribue : rassasier notre âme. Les deux lectures forment parallèle : deux frères, dont le plus jeune, qui a moins d, droits, est élevé, alors que l'aîné est rabaissé. La *leçon* convient surtout aux catéchumènes ; *l'Évangile*, au : pénitents. La *leçon* traite du mystère de l'élection Jacob reçoit, de préférence à son aîné, Ésaü, la bénédiction du premier-né. *L'Évangile* traite de la grâce de la conversion. Ces deux frères cadets représentent la vocation de l'Église des Gentils. Le sacrifice eucharistique est le banquet joyeux que le Père nous prépare à tous, aux pénitents et aux catéchumènes, comme avant-goût du Jeudi-Saint et de la nuit de Pâques C'est pourquoi *l'antienne de Communion*, extraite de *l'Évangile*, respire la joie et la reconnaissance. L'Église nous dit, pour ainsi dire : Réjouissez-vous, car vos frères, les catéchumènes et les pénitents, sont ressuscités des morts. C'est ce qui nous explique le caractère joyeux de ces chants. C'est le thème pascal : nous nous voyons déjà à la fin de notre travail de jeûne et de conversion. Le soleil de Pâques se lève déjà aux yeux des convertis. A *l'Offertoire*, nous sommes déjà environnés de la clarté de la lumière pascale et nous demandons la véritable conversion, comme le " fils ressuscité des morts ". la pensée de la pénitence, que nous aimons retirer de cette parabole, ne semble pas occuper la liturgie, *dans cette messe* ; elle attire surtout notre attention sur le mystère de l'élection.

4. La prière des Heures. — La prière des Heures approfondit, aujourd'hui, la parabole de l'Enfant prodigue. Aux Matines, nous consacrons même un *Répons* à ce sujet, ce qui t :st une des rares exceptions en Carême. A la différence de la messe, la prière des Heures semble mettre au premier plan la pensée de la pénitence. Nous lisons, aux Matines, un extrait du commentaire de saint Ambroise sur saint Luc. Citons-en quelques passages caractéristiques : " Il n'y a pas, dans le royaume de Dieu, d'âge mineur et la foi ne s'apprécie pas d'après les années. " " Celui-là perd son patrimoine qui se sépare de l'Église. " " Quel plus grand éloignement que de se séparer de soi-même, alors même qu'on n'est pas séparé par des pays étrangers, mais par sa conduite ?... Car celui qui est séparé du Christ est banni de sa patrie, c'est un citoyen de ce monde. Quant à nous, nous ne sommes pas des étrangers et des passants, mais nous sommes des concitoyens des saints et les commensaux de Dieu. Autrefois, nous étions éloignés, mais nous sommes rapprochés dans le sang du Christ. " " Le pays éloigné est *l'ombre de la mort*. Mais nous, pour qui le souffle devant la face est le Christ Notre Seigneur, nous sommes à *l'ombre du Christ*. " Quelles profondes pensées dans ces phrases !

Père, j'ai péché devant le ciel et devant toi,
Je ne suis pas digne d'être appelé ton fils.
Fais de moi l'un de tes serviteurs.
Tant de serviteurs ont du pain en abondance dans la maison de mon Père,
Et moi, ici, je meurs de faim !
Je me lèverai et j'irai vers mon Père et je lui dirai :
Fais de moi l'un de tes serviteurs (*Rép.*).

5. Psaume 12. — *De la désolation à l'allégresse de la reconnaissance.* — Ce psaume, d'une belle construction, nous fait passer par les trois degrés que doit

gravir toute bonne prière : 1. dans la détresse ; 2. demande fervente ; 3. joie d'avoir été exaucé.

Jusqu'à quand, Seigneur, m'oublieras-tu complètement ? jusqu'à quand me cacheras-tu ta face ?

Jusqu'à quand porterai-je le chagrin dans mon âme et mon cœur devra-t-il se consumer dans la peine ?

Jusqu'à quand mon ennemi s'élèvera-t-il contre moi ?

Regarde, écoute-moi, Seigneur mon Dieu !

Donne la lumière à mes yeux, afin que je ne tombe pas dans le sommeil de la mort ; afin que mon ennemi ne dise pas : je l'ai vaincu, et que mes adversaires ne se réjouissent pas en me voyant chanceler.

Mais moi j'espère en ta bonté.

Mon cœur tressaille déjà à cause de ton secours ;

Je chanterai le Seigneur pour le bien qu'il m'a fait, je louerai le nom du Très-Haut.

LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME

Nous entrons dans la seconde partie du Carême. Après les jours de préparation, pendant lesquels l'Église nous a expliqué les exercices de Carême et leur esprit, nous sommes entrés à l'école de combat du Christ. Mais il s'agissait de la défensive, nous devons nous défendre contre les attaques du prince de ce monde. Avec les armes de l'abstinence, nous devons nous frayer un chemin jusqu'à la montagne de la Transfiguration. Pendant les deux semaines, le thème de la Passion a traversé ces textes liturgiques. Pendant la première semaine, c'était en figure : le Christ, Moïse et Elie s'avancent vers la Transfiguration par quarante jours de jeûne (c'était la figure de la Passion et de la Résurrection du Seigneur). Maintenant, commence la seconde partie du Carême. Le Christ passe de la défensive à l'offensive. A ce sujet, l'Évangile du " fort " qui est vaincu par le " plus fort " est typique. La liturgie s'occupe désormais davantage des catéchumènes. Les trois messes antiques de cette semaine (lundi, mercredi et vendredi) sont principalement consacrées aux catéchumènes. Le Christ combat en eux. Les autres messes (mardi, jeudi et samedi) ont beaucoup de ressemblance, dans leur forme et leur contenu, avec celles de la seconde semaine. Si nous voulons caractériser l'image du Christ pendant la semaine qui va commencer, nous pouvons dire brièvement : le *médecin et le Sauveur de notre âme* est devant nous. C'est ce que nous voyons surtout le lundi (le médecin d'Israël), le jeudi (les saints médecins, Cosme et Damien) le vendredi et le samedi (Jésus et les pécheurs).

Pensées principales de la semaine qui commence. — *Dimanche* : les catéchumènes sont les " illuminés " ; le Christ triomphe, en eux, du diable. — *Lundi* : le lépreux, Naaman le Syrien, est une belle image des catéchumènes ; par contraste, les Juifs veulent tuer le Seigneur. — *Mercredi* : les catéchumènes reçoivent la Loi (les commandements). — *Vendredi* : Deux symboles du baptême : Moïse fait jaillir de l'eau en frappant le rocher -le Christ promet à la Samaritaine de l'eau vive. — *Mardi* : la messe est copiée sur la messe de mardi dernier : le Christ docteur. — *Jeudi* : messe du " guérisseur " en l'honneur des saints médecins, Cosme et Damien. — *Samedi* : messe des pénitents ; une double image : Suzanne innocente et la femme adultère repentante.

TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME

Le fort est vaincu par le plus fort.

Le dimanche présente une construction dont l'unité est visible : le Christ veut faire de nous des *hommes de lumière*, il triomphe du *diable* en nous, dans le Baptême et dans l'Eucharistie. Assurément la messe se rapporte, d'une manière plus directe, aux catéchumènes, mais on peut aussi en appliquer les textes, dans tout leur sens, aux fidèles.

1. Dans l'antiquité. — Transportons-nous à Rome dans le passé, environ 1500 ans en arrière. Nous voyons une procession traverser la ville sainte. Devant, marchent les catéchumènes et les pénitents en vêtements de poils de chèvre ; puis, viennent les fidèles, suivis du clergé qui entoure le Pape. Ils se rendent dans la célèbre basilique de Saint-Laurent hors les murs. Ce héros parmi les martyrs doit être un modèle dans le combat contre le démon, le " fort " qu'il faut vaincre. Tous sont rassemblés autour du tombeau de saint Laurent. Avec quel ardent désir ont-ils dû entrer aujourd'hui dans la maison de Dieu ! Les regards dirigés vers le sanctuaire (l'autel est le Christ), ils se sentent à l'abri des " filets " du Mauvais (*Intr.*, le psaume 24, le fervent psaume d'Avent). L'Église maternelle soutient les " demandes de ceux qui supplient humblement " et prie pour leur défense (*Oraison*). Maintenant, notre Mère l'Église élève sa voix. Il y a là des hommes avancés en âge, qui, au prix de grands efforts, sont arrivés à la foi ; de tendres jeunes filles, qui, pour l'amour du Christ, ont refusé un riche mariage ; des jeunes gens déshérités par leurs parents, parce qu'ils se sont faits chrétiens. Tous, ils ont supporté des combats intérieurs et extérieurs ; cependant, la victoire n'est pas encore remportée. *Aujourd'hui* doit se livrer la bataille décisive : il faut que le Christ règne comme " Roi et Dieu ". Et l'Église prend la parole ; elle songe d'abord au passé : " Quel était votre idéal ? " Hélas ! vous n'aviez de goût que pour l'avarice, la Passion, la jouissance. Vous étiez dans de profondes ténèbres. Mais voici que s'est levé au-dessus de vous un autre idéal : le Christ, le divin Soleil. Il s'est accompli en vous un grand changement, vous êtes passés de la nuit à la clarté du jour. Il faudra désormais marcher comme des enfants de lumière, comme des étoiles. Soyez donc des hommes de lumière, des étoiles dans un ciel obscur — c'est désormais votre vocation. — L'Église continue par la voix du diacre : Le " fort ", le prince de ce monde, était jusqu'ici votre roi. Tant que vous lui étiez soumis, il restait tranquille. Maintenant que vous l'avez détrôné, il fait du bruit et soulève une tempête : vos proches, votre entourage, l'enfer, tout se déchaîne contre vous. Il faut que le nouveau Maître, le " plus fort ", occupe le trône de votre âme. La victoire du Christ doit se réaliser en vous. Puis, encore, un grave avertissement : De grands sacrifices vous attendent. Il faut renoncer à tout : au monde, à l'honneur, aux biens, aux jouissances. Pourrez-vous persévérer ? Malheur à vous si vous faites défection : " car ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don céleste, qui ont reçu le Saint-Esprit... et qui pourtant sont tombés, on ne peut plus les renouveler une seconde fois en les amenant à la pénitence " (Hébr. VI, 4). — L'évêque vient de faire entendre sa parole qui a eu de longs échos dans l'âme des " illuminés ". Maintenant on les congédie. Les fidèles restent et célèbrent le Saint-Sacrifice. Aujourd'hui, au Canon, on prie aussi pour les parrains des futurs baptisés. Mais les fidèles eux-mêmes peuvent s'appliquer les avertissements donnés aux catéchumènes. Eux aussi combattent pour la couronne. N'y a-t-il pas dans leur âme des coins sombres ? Le " fort " est-il vraiment détrôné ? Le Christ règne-t-il complètement dans leur cœur ? Tout danger d'apostasie est-il écarté ? Qu'arriverait-il si le bourreau venait frapper à leur porte ? Cependant, dans tous ces combats, il y a un vainqueur : le Christ en eux, le Christ au Saint-Sacrifice, le Christ qui, par amour pour eux, s'est livré à la mort. C'est pourquoi, à la procession de *l'Offrande*, ils

déposent, sur l'autel de leur volonté, les commandements de Dieu qu'ils promettent de "garder". Dans le sacrifice, le Christ met sur eux le sceau de sa victoire, il en fait des hommes de lumière. Il va rentrer dans son royaume ; il est le Roi de leurs cœurs, il est "leur Roi et leur Seigneur" (*Comm.*). Ainsi la messe les a conduits à travers le *combat de Carême jusqu'à la victoire pascale*.

2. Les scrutins. — Aujourd'hui, au point culminant du combat de Carême, les futurs baptisés, et nous avec eux, se rassemblent de nouveau, comme au début du temps de pénitence (*Septuagésime*), auprès du patron des catéchumènes, du grand combattant, du grand vainqueur, saint Laurent ; c'est là, dans son église, qu'on aimait, par l'exorcisme, chasser les mauvais Esprits. C'est à cette action que se rapportent tous les textes de l'avant-messe. Saint Laurent qui, dans son martyre, a si héroïquement triomphé du diable, va être notre patron et notre protecteur dans la seconde partie du combat de Carême. En ce dimanche, les catéchumènes font un pas de plus vers l'Église : on l'appelle le dimanche des scrutins. C'est à partir d'aujourd'hui qu'on commençait l'examen des candidats au baptême. Les fidèles étaient invités à venir témoigner au sujet de leur conduite. Il y avait sept de ces scrutins qui avaient lieu, d'ordinaire, le mercredi et le samedi. Le plus important était celui du mercredi de la quatrième semaine de Carême.

3. Lecture d'Écriture. — L'Église nous présente aujourd'hui le *Patriarche Joseph*. Elle nous met ainsi sous les yeux une des figures les plus attachantes de l'Ancien Testament. Il y a un charme tout particulier dans l'histoire de Joseph. Environné d'une atmosphère d'innocence, chéri de son vieux père, orné d'un vêtement d'honneur, il se présente à nous dans toute la beauté de la jeunesse. Mais, de très bonne heure, il goûte, à l'école de la vie, l'amertume et la souffrance. A l'âge de 16 ans, il est vendu par ses frères. A peine a-t-il commencé à retrouver un peu de bonheur dans la maison de son maître, Putiphar, que son héroïque chasteté le fait jeter en prison. Mais, enfin, il s'élève des ténèbres de la prison jusqu'aux plus grands honneurs dans le royaume d'Égypte. L'esclave devient prince et ministre puissant de Pharaon, et le fils que l'on croit mort va être le sauveur de ses frères ennemis. Toute une couronne de vertus orne le front de ce jeune homme. Comme il sait se réconcilier avec ses frères ! Il est indomptable dans l'épreuve et modéré dans le bonheur. On voit, dans toute sa vie, l'action de la divine Providence qui prend, souvent, des voies merveilleuses. Bien souvent, ce qui nous semble un malheur est notre plus grand avantage. Joseph est une figure du Christ souffrant, nous l'avons déjà vu dans la messe de la Passion de vendredi dernier, dont nous pourrions extraire la lecture d'Écriture d'aujourd'hui.

Saint Ambroise nous donne, au bréviaire d'aujourd'hui, de très édifiantes considérations sur le Patriarche Joseph ; nous y voyons aussi quelle estime on avait, dans l'ancienne Église, pour les Patriarches. Il commence ainsi : "La vie des saints est une règle de vie pour les autres. C'est pourquoi nous avons reçu toute une série d'Écritures abondamment traitées, afin que, lorsque la lecture nous fait connaître Abraham, Isaac, Jacob et tous les autres justes (de l'Ancien Testament), nous puissions suivre leurs traces sur le chemin qu'il nous ont pour ainsi dire ouvert... Aujourd'hui se présente à nous l'histoire du saint Patriarche Joseph ; en lui, ont brillé plusieurs espèces de vertus, mais ce qui brilla d'une clarté particulière, ce fut sa chasteté. Chaque Patriarche peut nous enseigner une vertu différente. Dans Abraham, nous admirons la foi active ; dans Isaac, la pureté d'un esprit sincère ; dans Jacob, la patience et la force dans la souffrance. Le saint Patriarche Joseph peut nous être proposé comme un miroir de chasteté. Dans ses mœurs, dans ses actions, brillent la pudeur et comme un éclat d'amabilité qui accompagne la pudeur. C'est pourquoi ses parents l'aimaient plus que leurs autres enfants. Mais cela détermina l'envie des autres ; Néanmoins, il exerça, d'une

manière héroïque, l'amour des ennemis envers ses frères. Ce qui le rend admirable, c'est qu'il exerça cet amour des ennemis avant l'Évangile." Telles sont les considérations de saint Ambroise. Nous devons, pendant toute cette semaine, consacrer nos pensées et nos sentiments au Patriarche Joseph. C'est ce que nous enseigne l'Église qui, dans les Matines, consacre treize répons à Joseph. Dans ces répons, nous voyons passer devant nos yeux toute la vie, si riche en événements, de ce Patriarche.

4. Office des Heures. Le bréviaire s'occupe, nuit et jour, de l'Évangile. Le docteur de l'Église, saint Bède le Vénérable, donne, dans les leçons du troisième nocturne, une explication de cet Évangile : " Trois miracles furent accomplis dans le possédé guéri : le muet parle, l'aveugle voit, le possédé est délivré du démon. Ces trois miracles se renouvellent tous les jours dans la conversion des fidèles ; d'abord, le démon est chassé ; puis, ils voient la lumière de la foi et ouvrent la bouche pour louer Dieu. " (Dans ces paroles, saint Bède explique le sens liturgique profond de la péricope). La liturgie désire qu'à toutes les Heures du jour nous nous occupions d'une pensée de l'Évangile. Aux *Laudes*, alors que le voile d'une demi-obscurité est encore répandu sur la nature, que le monde est encore " assis à l'ombre de la mort ", l'Église chante que le " fort " (le diable) possède encore tranquillement ce qu'il a. Mais au *Benedictus*, elle annonce déjà qu'avec le " lever du soleil sur les hauteurs ", sa domination va prendre fin. " Quand le fort garde sa cour, en armes, il possède tout ce qu'il a, en paix." A *Prime*, nous chantons le miracle accompli sur le possédé ; à *Tierce*, l'Heure du Saint-Esprit, nous chantons la parole du Seigneur : " Si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, le royaume de Dieu est véritablement arrivé. " Les Pères entendent volontiers par le doigt de Dieu le Saint-Esprit (c'est pourquoi on chante dans l'hymne du Saint-Esprit : *digitus paternae dexteræ*). A *Sexte*, nous méditons sur une parole du Christ : " Celui qui ne ramasse pas avec moi dissipe ; celui qui n'est pas avec moi est contre moi. " A *None*, à l'heure où le jour s'incline, nous chantons le déplorable retour du diable. Quand, à *Vêpres*, nous chantons le Magnificat, le cantique d'action de grâces de la Mère de Dieu, nous ajoutons comme antienne la louange de cette femme à la Bienheureuse Vierge " qui a porté le Christ et l'a allaité ". Mais, en même temps, nous entendons de la bouche du Seigneur comment nous pouvons participer à cette béatitude : " Heureux ceux qui entendent la parole de Dieu et la gardent ! "

LUNDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME

STATION A SAINT-MARC

Le médecin d'Israël.

Des païens (Naaman) cherchent le médecin d'Israël ; les Juifs cherchent à le faire mourir. Ainsi le thème du Baptême et celui de la Passion coïncident.

Les antiennes du lever et du coucher du soleil sont les suivantes : " En vérité, je vous le dis, aucun prophète n'est considéré dans son pays " (*Ant. Bened.*). " Jésus passa au milieu d'eux et s'en alla " (*Ant. Magn.*). L'Église veut que nous passions toute la journée avec Jésus, à Nazareth. Là, ses compatriotes le reçurent avec des sentiments hostiles et voulurent même le faire mourir. C'est un prélude de la mort sur la Croix.

1. La Station. — A Saint-Marc. Le saint de station est le pape saint Marc, qui gouvernait l'Église romaine en 336. La liturgie fait mémoire de lui le 7 octobre. Il ne régna que huit mois, sous l'empereur Constantin. Au sujet de son activité, on signale seulement qu'il bâtit deux églises ; il consacra notre église de station et celle de Sainte-Balbine. Dans l'église où nous nous rendons aujourd'hui, on honore

aussi l'évangéliste du même nom, saint Marc. Quand nous entrons dans l'église, nous remarquons immédiatement la grande mosaïque au fond de l'abside (de Grégoire IV, 827-844) : au milieu, se tient le Christ levant la main droite ; à sa gauche, le pape saint Marc, saint Agapit et sainte Agnès ; à sa droite, saint Felicissimus, l'évangéliste saint Marc et Grégoire IV (avec un nimbe carré, pour montrer qu'il était encore en vie) ; à l'arrière-plan, on voit les douze agneaux symboliques, qui viennent des deux villes de Jérusalem (Juifs) et de Bethléem (païens) et s'avancent vers l'Agneau de Dieu. Aujourd'hui, l'église est ornée de revêtements d'un marbre très beau et très rare, comme on en voit dans peu d'églises de Rome. Elle possède aussi de nombreuses reliques qui, à l'occasion de l'office de station qu'on célèbre aujourd'hui, sont exposées à la vénération des fidèles.

2. La messe (In Deo). — Ce qui donne de l'importance à ce jour, c'est que les fidèles sont invités au scrutin pour mercredi. L'invitation se fait en ces termes : “ Très chers frères, vous savez que le jour du scrutin, dans lequel nos élus seront instruits de la doctrine divine, est imminent. C'est pourquoi, rassemblez-vous avec un soin pieux et venez mercredi, à la troisième heure, afin que nous puissions accomplir, dans un service sans faute et avec l'assistance de Dieu, le mystère par lequel le diable, avec ses pompes, sera anéanti et la porte du royaume du ciel sera ouverte. “ Les lectures de la messe concernent les catéchumènes. Ces catéchumènes ont été choisis dans le paganisme, comme Naaman, pour être purifiés dans l'eau du Jourdain (le Baptême). Naaman est le type de l'Église des Gentils. Quant à Israël, il rejette son Rédempteur hors de la ville et veut le faire mourir. Les chants annoncent les combats, les combats spirituels que les catéchumènes auront à supporter avant d'arriver à la victoire, mais aussi la douleur contrite des pénitents : “ Tu as laissé mes larmes arriver jusqu'à ta face. “ Pensons aussi aux combats de notre chef, le Christ. Pour nous, la communauté croyante en qui doit se renouveler la grâce du Baptême, nous avons aussi quelques enseignements à recevoir : 1. Les scrutins nous avertissent de nous éprouver nous-mêmes et d'examiner notre conscience, afin de renouveler le “ mystère céleste “ du Baptême. 2. Les chants sont l'expression de la détresse de notre âme ; notre pauvre âme a des ascensions et des chutes, elle est vite déprimée, mais elle ne doit pas perdre le courage et la confiance. C'est ce qu'exprime très bien le *psaume d'introït* (55) : “ Avant le haut du jour (du jour de combat), je suis effrayé, mais je me confie en Dieu. “ Le leitmotiv du jour doit être : “ Entre les mains de Dieu, je remets mon sort, je ne crains rien “ et “ Dieu accepte avec bonté mes larmes “ (*Graduel*). 3. Les lectures nous présentent un saisissant contraste : le païen vient de loin en Israël pour chercher la guérison ; le Christ, dans sa patrie, est rejeté par ses propres concitoyens. Le païen trouve la guérison chez le “ médecin “ d'Israël ; les habitants de Nazareth repoussent leur “ médecin “. C'est un sérieux avertissement pour nous qui sommes les concitoyens du Seigneur. 4. Dans Naaman, nous admirons notre élection parmi un si grand nombre qui ne sont pas appelés. 5. La pensée principale de la messe est : l'humilité et l'obéissance procurent le salut (*leçon*), sans humilité pas de salut (*Évangile*). L'épreuve du puissant Syrien fut l'humiliation. Il ne fut même pas reçu par le Prophète ; il dut se baigner sept fois dans le Jourdain. Le Christ nous adresse, nous aussi, à l'Église et exige que nous courbions notre orgueil. Toutes les institutions de l'Église sont une école d'humilité (par ex. la confession). Le Christ lui-même a pris le premier le chemin de l'humiliation. 6. De nouveau, dans cette messe, apparaît le thème de la Passion : le Christ est rejeté par ses propres compatriotes.

3. La prière des Heures. — Saint Ambroise nous donne de l'Évangile une explication édifiante. Le saint docteur nous montre la laideur de l'envie chez les habitants de Nazareth : “ Celui-là attend vainement le secours de la miséricorde

divine, qui envie, chez les autres, les fruits de la vertu. Le Seigneur est l'adversaire des envieux et, de ceux qui combattent chez les autres les bienfaits de Dieu, il éloigne sa puissance miraculeuse. Ce que le Christ fait dans sa vie terrestre est un modèle de ce qu'il accomplit toujours comme Dieu. Et ce qu'il accomplit d'une manière invisible nous est montré par ses actes visibles. " Dans la veuve, vers laquelle est envoyé Elisée, nous pouvons voir une figure de l'Eglise des Gentils : " Ce peuple qui, auparavant, était lépreux, ce peuple qui était couvert de plaies avant d'avoir été plongé dans le fleuve mystique, ce peuple, après avoir été lavé par le sacrement de Baptême des taches extérieures et intérieures, n'est plus couvert de lèpre, mais a commencé à devenir une vierge sans souillure et sans ride. " (Ces paroles nous montrent nettement les relations de cette messe avec le Baptême).

4. Le psaume 13. — *Plainte au sujet de l'impiété universelle.* — Le psaume provient, sans doute, de l'époque de l'exil. C'est la protestation des opprimés contre la méchanceté des impies.

Ordre des idées. — I. Le psalmiste se plaint de la méchanceté des impies et en vient à songer à la corruption universelle des hommes (péché originel) 1-3 a : II. a) La corruption des impies est exposée dans 3 b ; b) mais ces versets n'appartiennent pas au psaume, ils ont été tirés de Rom. III, 13-16 et introduits dans le psaume. III. Dieu punira les méchants, 4-6. Strophe de conclusion : Prière pour demander la délivrance de l'exil.

L'insensé dit dans son cœur :

" Il n'y a pas de Dieu.

Ils sont corrompus, ils commettent des actions abominables ; Il n'en est aucun qui fasse le bien, aucun.

Le Seigneur regarde du haut du ciel vers les hommes, il regarde pour voir s'il y en a un de sage, un craignant Dieu.

Mais tous sont égarés, tous ensemble sont pervertis, il n'en est aucun qui fasse le bien, aucun.

Leur gosier est un sépulcre ouvert, ils se servent de leur langue pour tromper, un venin d'aspic est sous leurs lèvres.

Leur bouche est pleine de malédiction et d'amertume ; ils ont les pieds agiles pour répandre le sang.

L'affliction et le malheur sont dans leurs voies, ils ne connaissent pas le chemin de la paix ; la crainte du Seigneur n'est pas devant leurs yeux.

Ne réfléchiront-ils pas ceux qui commettent l'iniquité, qui dévorent mon peuple comme un morceau de pain ?

Ils n'invoquent pas Dieu. mais alors ils trembleront d'épouvante quand le Seigneur se placera à côté des hommes pieux.

Anéanti sera leur projet contre les pauvres, car le Seigneur est leur espérance.

Ah ! que vienne de Sion le secours pour Israël !

Quand le Seigneur ramènera les captifs de son peuple,

Jacob sera dans la joie, Israël dans l'allégresse.

MARDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME

STATION A SAINTE PUDENTIENNE

Le Christ en nous — le miracle de l'huile.

L'Eglise, dont la veuve est la figure, verse dans notre cœur l'huile de la doctrine et de la grâce, afin que nous soyons délivrés de notre créancier (le diable).

Les deux antiennes du commencement et de la fin du jour chantent la bénédiction de la vie de communauté : " Quand deux d'entre vous sont *d'accord* sur la terre, quel que soit l'objet de leur prière, cela leur sera accordé par mon Père des cieux ", dit le Seigneur (*Ant. Bened.*).

“ Quand deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis au milieu d’eux “ , dit le Seigneur (*Ant. Magn.*).

Il est caractéristique de voir que, parmi les nombreux enseignements de l’Évangile d’aujourd’hui, l’Église choisit précisément, pour ses deux chants directeurs, ceux qui ont trait à la communauté. L’Église aime la communauté.

1. Station. — A Sainte-Pudentienne. On lit dans le martyrologe du 19 mai : “ A Rome, la sainte vierge Pudentienne ; elle eut à subir de nombreuses épreuves ; elle avait donné une sépulture honorable à un grand nombre de saints martyrs ; elle avait, par amour du Christ, distribué tous ses biens aux pauvres ; aussi elle monta de la terre au ciel. “ L’église, dans laquelle nous nous rendons aujourd’hui, est une des plus anciennes églises titulaires ; elle doit remonter jusqu’au II^e siècle. A la fin du IV^e siècle, on érigea une basilique dont les éléments architecturaux subsistent encore. La mosaïque qui se trouve au fond de l’abside est de cette époque (sous le pape Innocent I, 401-417) ; c’est la plus belle et la plus artistique des antiques mosaïques chrétiennes qu’on puisse encore trouver à Rome. Au milieu, le Sauveur glorifié est assis sur un trône royal orné ; dans la main gauche, il tient un livre ouvert sur lequel on peut lire ces paroles : Dominus conservator Ecclesiae Pudentianae. A sa droite et à sa gauche, on voit le collègue des douze Apôtres, avec saint Pierre et saint Paul à leur tête. Derrière les Apôtres assis, se tient debout, de chaque côté, une femme, la tête recouverte d’un long voile ; ces deux femmes tiennent, à la main droite, une guirlande qu’elles présentent au Sauveur. Ce sont les deux saintes vierges Pudentienne et Praxède, dont le culte fut, de bonne heure, rattaché à l’église titulaire. Au-dessus, à l’arcade, derrière le Christ, s’élève une grande croix, accompagnée des symboles des quatre évangélistes. L’arrière-plan représente une ville. Au-dessous de l’image du Sauveur, se trouvait celle de l’Agneau de Dieu. Au-dessus de cet Agneau, planait la colombe du Saint-Esprit, le bec orné de rayons qui tombaient sur la tête de l’Agneau. C’est devant ce magnifique tableau que, pendant des siècles, les chrétiens de Rome célébraient l’office de station d’aujourd’hui. — Le formulaire de la messe a été fortement influencé par les pensées de la station. L’église qui, précédemment, portait le nom de “ titulus Pastoris “, passait pour la première résidence de saint Pierre, d’où l’Évangile du pouvoir de lier et de délier accordé aux Apôtres et de l’élection de saint Pierre. La sainte de station, *sainte Pudentienne*, perdit de bonne heure ses parents et mena une vie de prière et de charité. D’après la légende, le pape saint Pie I^{er} célébra pendant longtemps le Saint-Sacrifice dans sa maison et Pudentienne subvint à tous ses besoins. Élisée, qui demeure chez la veuve, est l’image du pape qui, par le Saint-Sacrifice, multiplie, dans les “ vases “) des âmes chrétiennes, l’huile de la grâce.

2. La messe (*Ego clamavi*). — La messe de Carême s’adresse aux pénitents et aux fidèles et est d’un caractère surtout didactique. Comme des orphelins qui cherchent secours, nous entrons dans le sanctuaire (*Intr.*). Tout le psaume 16 nous montre le chemin du Carême à la joie pascale. La *leçon* nous enseigne, dans l’image du récit de l’Ancien Testament, l’abondance du fleuve qui découle de la Croix du Christ ; nous n’avons qu’à le recueillir. Dans le miracle de l’huile, l’Église veut nous représenter la bénédiction de notre travail de Carême. La veuve est l’Église. Devenue veuve depuis le départ de l’Époux, elle est persécutée sur la terre ; ses enfants sont tombés dans la captivité où les retient le créancier ; maintenant, pendant le Carême, elle implore pour eux le secours contre le créancier (le diable). Le Christ nous aide. La provision d’huile est notre travail de Carême, Ce travail nous apporte mérite et récompense (Préface de Carême : “ Par le jeûne corporel, tu réprimés les vices, tu confères vertu et récompense “). Le *Graduel* est un écho de la leçon : “ Puissé-je être purifié de mes dettes secrètes et étrangères ! “ *L’Évangile*

nous donne quatre véritables enseignements de Carême : la correction fraternelle, le pouvoir de lier et de délier de l'Église, les bienfaits de la communauté et, enfin, le pardon des injures. *L'Offertoire* est un écho de l'Évangile : " Je bénis la main victorieuse et miséricordieuse de Dieu. " C'est, en même temps, un *thème pascal*. Les fidèles demeurés dans l'église songent avec reconnaissance à la victoire de leur conversion. Le psaume 117 est un psaume de Résurrection. A la *Communion*, nous voyons déjà la montagne de Pâques, la tente de Pâques ; le Carême est une procession vers cette montagne.

3. Enseignements de Carême tirés de l'Évangile : a) *La correction fraternelle*. C'est là un précepte du Seigneur qui est bien peu observé. Ou bien nous ne pratiquons pas du tout la correction fraternelle, ou bien nous nous y prenons mal. Derrière le dos du prochain, nous nous entendons à merveille à dauber sur ses défauts, mais nous sommes le plus souvent trop lâches pour les lui faire remarquer à lui-même. D'autres fois, nous irritons le prochain en lui jetant inconsidérément ses défauts à la face. Ce serait, pourtant, un acte de charité de lui signaler aimablement ses défauts. La règle de Saint-Augustin dit : Si ton frère avait une blessure cachée, mais mortelle, et qu'il ne voudrait pas montrer au médecin par peur du bistouri, ne serait-ce pas un service d'ami de signaler ce fait ? Assurément, il faut beaucoup de tact et de douceur pour faire supporter la pilule amère de la correction. Mais soyons prêts à avaler cette pilule si quelqu'un nous révèle nos défauts ; nous apprendrons à mieux nous connaître. b) *Le pouvoir de lier et de délier*. " Ceux à qui vous remettrez les péchés... " Quel joyeux message pour nous tous qui passons le Carême comme pénitents ! Remercions Dieu d'avoir donné ce pouvoir à son Église. Le plus grand des maux est le péché. En quels termes saisissants, David, dans le psaume 31, décrit les tourments de la conscience ! " Tant que je n'avouais pas mon péché, mes os se consumaient dans mon gémissement chaque jour ; car, jour et nuit, ta main s'appesantissait sur moi, je me retournais dans ma douleur et l'épine s'enfonçait davantage. " De cette terrible souffrance de l'âme on se délivre par une bonne confession. Qui n'a pas déjà éprouvé ce bonheur ? Utilisons le pouvoir des clefs de l'Église pour le salut de notre âme. c) *Bienfaits de la communauté*. Le péché divise, le Christ unit. C'est pourquoi le Seigneur aime la communauté. Il a fondé l'Église, la " communauté des saints ". Dans notre Évangile, le Seigneur parle de la vie de communauté. A la " communauté " réunie en son nom, il promet sa propre présence. Il est donc présent dans toute union et association chrétiennes : mariage, amitié ; il demeure surtout dans la communauté paroissiale. C'est là que le Christ donne aux amis de la liturgie de nombreuses consolations et de nombreux encouragements. Que ne ferait-il pas quand la communauté est rassemblée pour la plus parfaite prière commune, la messe, quand elle prie et sacrifie en commun ! Là, le Christ vit parmi nous, non seulement dans l'Eucharistie, mais encore comme chef du corps mystique. Développons donc en nous cet esprit de communauté dont le Christ parle ici. Ayons conscience des trésors de force qui se trouvent dans la vie de, communauté. d) *Le pardon des injures*. Une condition préalable pour le succès de notre travail de pénitence, c'est le pardon des injures. Ce pardon doit être inépuisable comme la mer : septante fois sept fois, c'est-à-dire toujours. Ne gardons pas de rancune, pardonnons complètement. Le Christ a ancré cette condition dans le Notre-Père : " Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons. "

La leçon, elle aussi, nous donne des pensées de Carême. Le miracle de l'huile opère réellement en nous. La veuve, la Sainte Église, verse l'huile dans notre cœur : ce sont les enseignements et les grâces de Carême. L'huile est le symbole du Christ, l'Oint. L'Église verse le Christ lui-même dans nos âmes. Saint Augustin dit : " Réjouissons-nous et rendons grâces de ce que nous sommes devenus non

seulement des chrétiens, mais le Christ lui-même. “ C’est là l’objet essentiel du Carême : pouvoir dire : “ Ce n’est plus moi qui vis, c’est le Christ qui vit en moi. “ A la messe, l’Église verse en nous son divin Époux par la foi et le sacrement : c’est l’accomplissement du miracle de l’huile.

4. Psaume 14. — *Le citoyen de Dieu.* — C’est un chant simple, mais beau, que David composa pour le transfert de l’arche d’alliance à Sion.

Ordre des idées.

1. *Question* : Qui est le vrai serviteur de Dieu ? (v. 1). 2. Réponse :

a) générale : celui qui est sans tache et juste ;

b) particulière : qualités négatives : la langue, l’action, pas d’acceptation de personne, fuite du parjure, de l’usure, de la corruption, 3-4.

3. Conclusion : Louange ; 5 b.

Seigneur, qui habitera dans ta tente ?

Qui demeurera sur ta montagne sainte ? Celui qui marche dans l’innocence et fait ce qui est juste,

Celui qui dit la vérité dans son cœur, et ne calomnie pas avec la langue ;

Celui qui ne fait point de mal à son frère et ne jette point l’opprobre sur son prochain ;

Celui qui n’a que du mépris pour le réprouvé, mais honore ceux qui craignent le Seigneur ;

Celui qui fait un serment à son prochain sans le tromper, qui ne prête pas son argent à usure et n’accepte pas de présent contre l’innocent.

Celui qui agit ainsi ne chancellera jamais.

MERCREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME

STATION A SAINT-SIXT

Le Christ, le législateur nous donne la loi.

1. Tradition des commandements. — La messe d’aujourd’hui forme un tout unique et est entièrement consacrée au thème des catéchumènes. Dans l’Église ancienne, c’était aujourd’hui un jour important. On soumettait les catéchumènes au premier scrutin, leurs noms étaient inscrits dans le livre baptismal, “ dans le livre de vie ” ; aujourd’hui aussi, on leur remettait les dix commandements de Dieu (c’est pourquoi dans, la leçon et l’Évangile, il est question des commandements). Nous, les fidèles, vivons en esprit avec les catéchumènes. L’Église nous propose de nouveau les commandements de Dieu ; nous les recevons même des mains du Christ.

La *leçon* nous enseigne le grand respect que nous devons avoir pour les commandements de Dieu ; ils sont, en effet, la volonté expressément déclarée de la divine majesté. Le respect est le pivot du monde, dit Shakespeare ; le respect de Dieu est la base de toute morale. C’est la grande faiblesse de notre temps de ne plus avoir ce profond respect de la majesté divine et, par suite, de ne plus prendre les commandements autant au sérieux. L’histoire du salut nous montre pourtant quelle importance Dieu attribue à l’observation des commandements. Nous le voyons au paradis terrestre, après la transgression du premier commandement ; la malédiction de l’humanité, l’océan de misères qui découla du péché originel nous l’attestent ; ce qui nous le montre encore plus, c’est la mort du Christ sur la Croix, car cette mort est, en somme, le jugement et le châtement du péché. *L’Évangile*

nous fait entrer dans un autre ordre de pensées : nous chrétiens, nous devons accomplir les commandements en esprit et *de tout cœur*. Pour nous, ce ne sont pas, à proprement parler, des commandements ; pour nous, la volonté de Dieu est une joie : nous sommes comme de bons enfants qui accomplissent avec joie la volonté de leurs parents et qui, au lieu d'y voir un joug pénible, font, de leur obéissance, une preuve et une expression de leur amour. C'est pourquoi nous ne devons pas seulement accomplir la lettre de la loi, mais encore en comprendre et en observer l'esprit. L'esprit de la loi est l'amour, l'amour de Dieu et du prochain.

Encore une considération : Aujourd'hui a lieu le premier scrutin. Les fidèles se rassemblent pour porter un jugement sur les catéchumènes, pour décider s'ils sont dignes d'être admis dans leurs rangs. Nous nous trouvons dans un cas tout à fait semblable. Nous sommes les *catéchumènes du ciel*. Ce que les "illuminés" étaient pour l'Église, nous le sommes pour le ciel. La mort est, pour nous, le baptême qui nous fait entrer dans le véritable royaume du ciel. Et les saints, les citoyens du ciel, tiennent, pour ainsi dire, conseil pour décider si nous sommes déjà assez mûrs pour entrer dans le sanctuaire éternel. Quand nous récitons aujourd'hui le Confiteor, nous pouvons nous représenter, d'une manière vivante, ce scrutin du ciel. Sur le trône est assis l'Évêque éternel, les saints sont rangés autour de lui : Marie, Michel, les Apôtres et tous les saints ; tous doivent m'accuser à cause de ma transgression des commandements — je me fais tout petit ; *mea culpa, mea maxima culpa*. Cependant, la cour céleste ne me condamne pas, mais prie pour moi. — Considérons le Carême comme un temps de catéchuménat pour le ciel. Pâques et le temps pascal sont l'avant-goût de la vie du ciel. A Pâques, nous devons être mûrs pour entrer dans la communauté des citoyens du ciel.

2. La messe (Ego autem). — Le saint de station est le pape Xyste ou Sixte II (+258), que nous voyons apparaître dans le martyre de saint Laurent. Ce saint était très vénéré ; notre église de station lui fut dédiée et on y transporta ses ossements du tombeau des papes de la Catacombe de Saint-Calliste. C'est sous sa conduite que les catéchumènes se rendent à la sainte cérémonie et nous nous y rendons avec eux. *Intrôit* : Comme les catéchumènes devaient se réjouir d'avoir fait un pas de plus vers le but ! " Dieu a regardé leur misère. ") Le psaume 30 est toute une histoire des âmes, il montre comment elles ont souffert, lutté et comme elles sont, enfin, parvenues au terme heureux (thème pascal). Dans la *leçon*, nous voyons un drame puissant. Les enfants d'Israël campent dans le désert, devant le mont Horeb, et la montagne semble un autel fumant. Alors apparaît la " Majesté du Seigneur" au milieu des éclairs et des tonnerres et Dieu promulgue les commandements. Dans le *Saint-Sacrifice*, la " Majestas Domini " paraît aussi aujourd'hui sous la douce et modeste apparence du pain et nous donne sa loi. Mais c'est le moment de nous humilier. Y a-t-il *un* commandement dont nous puissions dire : " Je n'ai commis aucune faute grave contre ce commandement ? " C'est pourquoi nous récitons, au *Graduel*, le psaume 6, qui est un psaume de pénitence, et nous y ajoutons le *Trait*. L'Évangile nous fait monter d'un degré : L'Ancien Testament ne voyait que l'acte, Je Nouveau voit aussi le *cœur*. Malheur à nous si, comme les Pharisiens, nous déformons la loi en en faisant une lettre morte. Notre service de Dieu ne doit pas être un service des lèvres. La prière et la vie doivent être en harmonie. Le véritable travail de Carême consiste dans la sanctification et la purification du cœur. A l'*Offertoire*, nous retombons dans notre misère, nous implorons miséricorde en récitant le sombre psaume 108, mais, cependant, avec l'antienne : " car douce est ta miséricorde. " A la *Communion*, la communauté voit déjà la gloire pascale du Seigneur. L'*antienne de communion* est un cantique de procession : " les chemins de la vie" sont les exercices de Carême et, quand nous sommes rendus au terme, à Pâques, nous pouvons dire " tu nous remplis de joie

devant ta face brillante. “ La messe contient donc deux pensées : *la douleur du péché et l'allégresse pascale*. C'est l'image de la vie chrétienne.

3. Psaume 15. — *Le Seigneur est mon partage.* — Ce psaume, au sens littéral, est la prière d'action de grâces d'un prêtre juif pour sa part d'héritage qui est le Seigneur. Cependant le psaume est un cantique messianique, dans lequel le Christ exprime son abandon complet à Dieu ; en même temps, la Résurrection du Seigneur est prédite. Nous récitons ce psaume comme action de grâces pour le bonheur de la filiation divine. D'autres ont des biens terrestres ; nous, nous possédons Dieu.

Garde-moi, Seigneur, en toi je me confie, j'ai dit au Seigneur : “ tu es mon Dieu, mon seul bien c'est toi “.

Les saints qui sont dans le pays, les illustres, sont l'objet de toute mon affection.

On multiplie les idoles, on court après les dieux étrangers.

Je ne prends point part à leurs libations sanglantes et leur nom ne vient pas sur mes lèvres.

Le Seigneur est la part de mon héritage et de ma coupe, c'est toi qui m'assures mon héritage.

Le cordon a mesuré pour moi une part magnifique ; oui, un splendide héritage m'est échu.

Je bénis le Seigneur qui m'a donné l'intelligence, même dans la nuit mon cœur me presse.

J'ai toujours le Seigneur devant mes yeux, car il est à ma droite, je ne chancellerai point.

Aussi mon cœur tressaille et ma langue jubile, et mon corps lui-même repose en sécurité,

Car tu ne livreras pas mon âme à l'enfer et tu ne laisseras pas ton saint voir la corruption.

Tu me feras connaître le sentier de la vie, tu me rempliras de joie devant ta face, de délices éternelles à ta droite.

JEUDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME

STATION A SAINT-COSME ET SAINT-DAMIEN

Le Christ est le médecin de l'âme malade, la maison de Dieu est la maison des malades et l'Église est une institution de guérison.

Aujourd'hui est la *mi-carême*. Dans l'antiquité, on passait ce jour d'une manière un peu plus joyeuse. On voulait, au milieu du Carême sévère, accorder au peuple chrétien un peu de répit. Cette impression de joie continue de répartir son action sur dimanche prochain. C'est pourquoi la messe d'aujourd'hui n'est pas, comme celle des autres jeudis, une messe de pénitence. On conduisait la chrétienté dans l'église des célèbres médecins et thaumaturges, saint Cosme et saint Damien.

1. Station. -Les saints de station sont originaires de l'Orient. C'étaient de saints médecins qui mirent leur art entièrement au service du bien des âmes. Fidèles à l'exemple du Christ, ils guérissaient les corps pour pouvoir plus facilement guérir les âmes. Le culte de ces saints se répandit bientôt à Rome sous l'influence des Byzantins et on leur dédia une église sous Félix IV (526-530). Dans cette église, a lieu, depuis son introduction (vile siècle), l'office solennel de station. Nous y voyons encore, au fond de l'abside, la magnifique mosaïque qui y fut exécutée par ordre du pape Félix IV. Au centre, se tient debout la figure majestueuse du Sauveur glorifié, porté sur les nuages, la main droite levée et tenant dans la main gauche un rouleau de parchemin. Au-dessous de lui, saint Pierre et saint Paul conduisent au Roi du ciel les deux saints martyrs Cosme et Damien, qui, en tant que médecins,

portent un flacon de remèdes. (Ce symbole est plein de sens : les deux saints étrangers sont introduits par les maîtres de maison de l'Église romaine). — Devant cette magnifique image, de nombreuses générations ont célébré les saints offices, nous nous joignons à elles.

2. La messe (*Salus populi*) est d'un contenu riche et substantiel et peu de messes ont autant de relation avec la station. En même temps, nous y assistons à un beau " mystère ". Nous pouvons résumer le contenu de cette messe en trois mots : Cosme et Damien, le divin " Médecin ", la maison de Dieu. *a)* Les saints de station étaient, comme on l'a dit, des médecins et, en même temps, des intercesseurs dans les maladies. C'est pourquoi la messe commence par le mot caractéristique " *Salus* " (guérison, santé). C'est pourquoi aussi, dans l'Évangile, on raconte la guérison de la belle-mère de Pierre et de beaucoup d'autres malades. — En outre, les trois oraisons se rapportent aux saints de station, c'est le seul cas dans une messe du temps (cf. encore le dimanche de la Sexagésime). *b)* Le divin " Médecin ". Notre pensée passe facilement des deux saints médecins au divin " Médecin ", au *Sauveur*. Il est le médecin de l'âme malade, qui, depuis le péché originel, est blessée. *L'Évangile* décrit la grande journée dite de Capharnaüm, c'est une belle image de l'Église du Christ. Le Christ " entre dans la maison de Pierre " et guérit la maîtresse de maison, (le type de l'Église), qui sert le Seigneur et ses disciples et leur prépare un repas (l'Eucharistie). Quand le soleil s'est couché (à sa mort), tous les malades viennent dans la maison de Pierre — dans l'Église — pour y trouver la guérison. Le Christ les guérit tous. C'est pourquoi le Sauveur se tient devant nous dès *l'Introït* et nous dit : " Je suis votre *santé* " ; c'est une invitation à entrer dans la maison des malades qu'est l'Église. Assurément, il donne aussi les remèdes et le régime : " Écoutez ma loi " (Psaume 77). *L'Offertoire* est un cantique de voyage : reconnaissance pour le " Médecin " de l'âme et confiance en lui. Le mot " *salvare* " revient souvent au cours de la messe. *c)* La messe nous livre de très belles pensées sur la maison de Dieu (c'est un formulaire de messe de consécration d'église). La *leçon* est une prédication que Dieu nous adresse : si nous observons ses commandements, il demeure dans notre maison et nous accorde ses plus riches bénédictions. *L'Évangile* est merveilleusement adapté aux pensées d'une consécration d'église : " Jésus entra dans la maison de Simon Pierre. "

3. La véritable guérison. — L'Église nous fait réfléchir, aujourd'hui, sur la guérison de notre âme. La Messe commence par le mot : *Salus santé* ; le tableau que nous présente l'Évangile est la guérison de nombreux malades. C'est en chantant l'antienne : " Ta droite m'apporte la guérison " que nous approchons de l'autel, à l'Offrande. Comme fruit du sacrifice, nous demandons la " guérison assurée " (*certa salvatio*). Nous réfléchissons à notre *besoin de guérison*, à notre divin *Médecin* et à *l'institution de guérison* qu'est l'Église.

a) Il faut, tout d'abord, que le malade ait conscience de sa maladie ; autrement, il ne peut pas guérir. Hélas ! combien de gens circulent avec une âme malade et ne savent rien de leur état. Est-ce que nous connaissons bien le nôtre ? Il y a, d'abord, les maux héréditaires que nous tenons de nos premiers parents : l'amour-propre qui dégénère en égoïsme et en orgueil. L'intelligence est obscurcie, la volonté affaiblie ; la chair, la nature inférieure ne veut pas obéir à l'esprit. Ce sont des maux qui se tiennent cachés dans chacun de nous et n'attendent que le moment favorable pour faire irruption. A ces maux, il faut ajouter notre maladie particulière, nos inclinations dominantes, notre défaut principal et tous les mille péchés de notre vie. Chacun de nous est obligé de se plaindre avec saint Paul : " Je suis charnel, vendu au péché. Je ne sais pas ce que je fais ; je ne fais pas ce que je veux, le bien, et je fais ce que je hais, le mal... J'ai conscience qu'en moi, c'est-à-dire dans ma chair, n'habite pas le bien ; le vouloir est à ma portée, mais non

l'accomplissement du bien... je remarque, dans mes membres, une loi qui contrarie la loi de mon esprit et me tient captif sous la loi du péché qui règne dans mes membres. Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ? ” (Rom, VII, 14 sq.). Mais saint Paul ne laisse pas de nous donner cette saisissante réponse : “ Grâces soient rendues à Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur ! ”

b) Le Christ est notre *Sauveur*, il est le grand médecin de notre âme, il la connaît à fond. Il connaît le siège et la gravité du mal, il connaît aussi le vrai remède. C'est pourquoi, pendant ses jours terrestres, il a opéré tant de guérisons, afin de nous montrer que, dans son Église, il guérirait les âmes malades. Les guérisons des malades sont le symbole de l'action salutaire par laquelle il guérit les âmes. Le divin médecin ne s'est pas contenté de prescrire les antidotes, il a commencé par les employer lui-même. A notre mal principal, l'amour-propre, il a opposé l'humilité. L'humilité est le trait principal de son action rédemptrice, “ il a été obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la Croix. “ A notre intelligence obscurcie, il a apporté le “ sel de la sagesse céleste ”, de sa doctrine sublime ; à notre volonté affaiblie, il a donné la force de ses sacrements. Bien plus, le divin médecin meurt lui-même, afin de donner, dans son corps et dans son sang, la vie à ceux qui meurent. *L'Eucharistie est pour l'âme le plus grand remède.*

c) La guérison s'opère lentement ; le convalescent a besoin de soins compatissants. Or l'Église est la maison hospitalière de l'âme malade. Nous n'avons qu'à regarder pour constater que toutes les institutions de l'Église tendent à donner des soins patients et charitables à l'âme malade, et à la guérir. Pensons seulement à la discipline pénitentielle qui est plutôt une cure de l'âme qu'un jugement. Comme l'Église sait bien, dans ses fêtes et ses temps liturgiques, traiter et soigner l'âme ! Le Carême est un temps de cure pendant lequel on attaque à fond le mal. La messe est, chaque jour, l'heure de consultation du divin médecin. Les nombreuses bénédictions de l'Église sont autant de secours qui doivent aider l'âme à se guérir. L'Église ne cherche pas autre chose, depuis notre baptême jusqu'à notre mort, que notre “ salut “ (c'est-à-dire la santé de notre âme). A la mort, nous devons présenter notre âme en bonne santé devant notre Sauveur.

VENDREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARF.ME

STATION A SAINT LAURENT IN LUCINA

Le Christ, le second Moïse, nous donne l'eau de vie du baptême et de l'Eucharistie.

Cette messe, elle aussi, est un monument de l'antique liturgie chrétienne. Elle apporte, aux catéchumènes comme aux fidèles, un joyeux message. Toute la journée est placée sous le signe de la Samaritaine.

Chants directeurs du jour : “ Celui qui boit de cette eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif ” (*Ant. Ben.*).

“ Seigneur, je vois que tu es un Prophète ; nos pères ont adoré sur cette montagne “ (*Ant. Magn.*).

1. Thème de la station. — Le saint de station est encore le patron des catéchumènes, Saint-Laurent. Il est vrai que c'est dans une autre église. Cette église est un des anciens titres. Elle fut fondée par une chrétienne, une certaine Lucine, peut-être au me siècle. Sur son emplacement, le pape Sixte III (432-440) fit construire une grande basilique qu'il dédia à saint Laurent. C'est là que, depuis

l'antiquité, on conserva une grande partie du gril sur lequel Saint Laurent fut torturé. Auprès de l'église de station, il y avait un puits célèbre chez les Romains. C'est peut-être ce qui a déterminé les deux lectures sur l'« eau ». Ce fut peut-être aussi le contraire ; on put choisir cette station afin de représenter aux catéchumènes le baptême sous l'image du puits historique et des deux lectures. D'après la tradition, la Samaritaine s'appelait *Photina*. Or ce nom grec est l'équivalent du latin *Lucina* (la brillante). C'était aussi le nom de la fondatrice de la station.

2. La messe (Fac mecum). — Désormais, à l'Évangile, nous n'entendrons plus que la voix de saint Jean. Mieux que les autres évangélistes, il nous fait pénétrer dans l'âme souffrante de Jésus. Le thème de la Passion ira chaque jour en s'accroissant. La messe d'aujourd'hui est encore consacrée aux catéchumènes. Deux images leur révèlent l'importance du baptême. Moïse conduit à travers le désert le peuple altéré ; Dieu lui apparaît dans sa gloire et lui ordonne de frapper le rocher, pour en faire jaillir de l'eau et apaiser abondamment la soif du peuple (*Leçon*). Le Christ est le nouveau Moïse qui, du bâton de sa Croix, frappe le rocher ; bien plus, il est, selon Saint Paul, le rocher qui accompagne les Juifs, qui donne aux catéchumènes l'eau vive du Baptême et, avec cette eau, la vie éternelle. C'est de cette eau vive que le Christ parle à la Samaritaine (*Évangile*) ; cette eau qui devient une source de vie éternelle est, pour les catéchumènes, le Baptême ; les fidèles possèdent déjà cette eau ; elle jaillit tous les jours pour eux dans l'Eucharistie.

A l'*Introït*, les catéchumènes demandent un « signe de ta bonté » (*signum*). Ce signe est la Croix dont ils sont marqués, c'est le signe indélébile du baptême et, devant ce signe, s'enfuient les ennemis du salut. Le psaume 85, qu'on récite maintenant, est une prière fervente et confiante qui convient très bien dans la bouche des catéchumènes, des pénitents et des fidèles. *L'oraison* est une des prières typiques de Carême, elle nous montre l'esprit et le sens du jeûne. « Que nous nous abstenions des péchés, comme nous nous privons des aliments corporels. « Sous l'influence des lectures, les catéchumènes et les pénitents sentent leur « chair fleurir » par le rafraîchissement de la boisson salutaire. *L'Offertoire* se rattache aux dernières paroles de l'*Évangile*. Les Samaritains reconnurent le Seigneur comme « Sauveur du monde » et nous, à l'Offrande, nous nous approchons du Christ et nous lui disons : « mon Seigneur et mon Dieu] « Nous trouvons réellement dans l'Eucharistie cette eau promise, c'est ce que chante et dit l'antienne de *Communion* : « Cette eau deviendra une source vive qui jaillira dans la vie éternelle. »

3. Notre âme altérée. — Les deux lectures contiennent beaucoup d'enseignements, même pour nous qui renouvelons la grâce du baptême. Pénétrons ces images et mettons-nous au centre. *a)* Le peuple épuisé, assoiffé et murmurant, c'est l'âme humaine. Sans doute, elle a été délivrée de la servitude d'Égypte, elle a traversé la Mer Rouge du baptême ; maintenant, elle traverse le désert de la vie, accompagnée de la nuée de la divine Providence, nourrie de la manne de l'Eucharistie, sous la direction du divin Moïse ; néanmoins, elle est souvent faible et désorientée, elle soupire, elle murmure, elle voudrait retourner en Égypte (vers son ancienne nature). Combien de fois elle fait entendre ce cri : Je ne puis plus avancer, je suis épuisée. C'est alors que le Christ est le rocher qui lui donne de l'eau vive, qui la réconforte et apaise sa soif. Seigneur, relevez-nous, afin que nous ne succombions pas sur le chemin et que nous puissions voir la terre promise. *Le rocher d'où jaillit l'eau vive, c'est le Christ à la messe.*

b) La pauvre pécheresse de Samarie, c'est notre âme. Le Christ s'assied, fatigué, au puits de Jacob ; il semble se reposer ; en réalité, il attend la Samaritaine, notre pauvre âme. La messe est le puits de Jacob, c'est là qu'il nous

attend chaque jour. -. Et maintenant il nous parle. Comme il sait nous saisir ! Malgré nos rebuffades fréquentes, il ne renonce pas à sa tentative, il ne nous laisse pas partir. Le Christ se préoccupe de toute âme humaine égarée. Aucune n'est trop mauvaise pour lui. Il s'en approche à sa manière. Il nous trouvera sûrement. — Il nous parle de l'eau vive qu'il nous donnera et qui éteindra notre soif. La volupté est comme de l'eau salée qui n'apaise pas la soif ; le Christ, seul, éteint notre soif. L'eau vive qui jaillit dans la vie éternelle est l'Eucharistie. Que d'enseignements ne me donne pas son entretien ! Il m'apprend que les vrais adorateurs peuvent offrir partout leur sacrifice ; est-ce que nous apprécions comme il faut le sacrifice de la messe qui est offert chaque jour, en tout lieu ? Il nous enseigne à adorer en esprit et en vérité. Nous devons ennoblir notre culte ; il faut qu'il soit débarrassé de superstition et d'égoïsme (prières mesquines). — La pécheresse ne veut pas seulement accepter les enseignements du Christ, elle veut exercer l'apostolat ; satisfaisons à la justice de Dieu pour nos péchés par le dévouement envers les âmes. Nous avons profané des créatures par le péché ; en compensation, sanctifions d'autres créatures. Et, maintenant, jetons encore un regard dans le Cœur du Sauveur : il a une telle soif des âmes qu'il en oublie la faim corporelle. Il voit dans l'avenir et aperçoit la grande moisson des âmes ; il faut que chacun de nous soit, dans cette moisson, un épi plein et lourd. Le Seigneur nous donne encore un grand enseignement : " Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir ses œuvres. " La volonté de Dieu doit être notre nourriture à nous aussi. — Nous avons donc, aujourd'hui, appris à connaître deux choses : *notre pauvreté et notre Sauveur* (Saint Augustin : *noverim me, noverim te*).

4. Psaume 16. — *Dieu est le secours de ceux qui le servent.* — Celui qui n'est pas initié ne sait pas qu'il faudrait chanter aujourd'hui, à la Communion, le psaume 16, car l'antienne est tirée de l'Évangile. Ce psaume fut composé par David pendant qu'il était poursuivi. C'est un cri vers Dieu, du milieu de la tentation, de l'épreuve et de la persécution. C'est ce psaume que saint Laurent récitait dans son martyre sur le gril (il est donc en harmonie avec l'église de station). Ce cantique se divise en trois strophes : la triple prière est fondée : 1. sur l'innocence du psalmiste, 2. sur la méchanceté des ennemis, 3. sur l'apparente injustice qui règne sur la terre.

Seigneur, entends ma justice, écoute mon cri.
Prête l'oreille à la prière de mes lèvres qui sont exemptes de toute tromperie ;
Que mon jugement vienne devant toi, car tes yeux regardent ce qui est juste.

Tu as éprouvé mon cœur, tu l'as visité la nuit, tu m'as visité dans le creuset, et tu n'as pas trouvé d'injustice en moi.
Ma bouche ne parle pas selon la manière des hommes ; à cause de la parole de tes lèvres, j'ai évité les voies mauvaises.
Dirige mes pas sur tes sentiers et mes pieds ne chancelleront pas.

Je crie vers toi, car tu m'exauces, Ô Dieu, incline vers moi ton oreille, écoute ma prière.
Opère les merveilles de ta grâce, car tu sauves tous ceux qui se réfugient en toi.
Garde-moi de ceux qui se révoltent contre ta droite, protège-moi comme la prunelle de l'œil,
Mets-moi à l'abri à l'ombre de tes ailes contre les impies qui me persécutent.
Garde-moi des ennemis qui m'environnent, qui ferment leur cœur sans pitié et ont à la bouche des paroles hautaines.
De tous côtés ils cherchent à m'encercler ; leurs regards m'épient pour me faire tomber,
Ils m'observent comme un lion avide de butin, comme un lionceau caché dans un fourré.

Lève-toi, Seigneur, va à sa rencontre et terrasse-le, délivre-moi du méchant par la force de ton glaive et de mes ennemis par ta main.
 Préserve-moi, Seigneur, de ces hommes dont la part est la vie de cette terre, qui remplissent leur ventre de tes biens.
 Ils peuvent avoir des fils en abondance et laisser leur superflu à leurs enfants.

Pour moi, dans mon innocence, je contemplerai ta face ; à mon réveil, je me rassasierai de ta beauté.

SAMEDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CAR1J'.ME

STATION A SAINTE SUSANNE

Le Christ, l'ami des pécheurs.

La journée que nous commençons constitue, elle aussi, une unité complète. Nous nous tenons, aujourd'hui, dans les rangs des pénitents. L'âme, qui est adultère devant Dieu (tout péché constitue une infidélité de l'Épouse de Dieu), reçoit son pardon du Christ.

Nous chantons, au commencement et à la fin du jour : " Jésus se baissa et écrivit sur le sol : que celui qui est sans péché lui jette la pierre" (*Ant. Bened.*).

" Personne ne t'a condamnée, femme ? " " Personne, Seigneur. " " Moi non plus, je ne te condamnerai pas ; mais ne pêche plus" (*Ant. Magn.*). Nous vivons donc tout le jour le drame de la femme adultère.

1. Thème de la station. — Station à Sainte-Susanne. Au sujet de la sainte de station, le martyrologe nous dit le 11 août : " A Rome, la sainte vierge Susanne ; elle était issue d'une famille distinguée et était la nièce du bienheureux pape Caïus ; au temps de Dioclétien, elle eut la tête tranchée et conquiert ainsi la palme. " Le bréviaire ajoute la cause du martyr : " Elle fut décapitée parce qu'elle avait refusé d'épouser le fils de l'empereur Dioclétien, Galère Maxime, car elle avait déjà fait le vœu de virginité perpétuelle. " — L'église de station est un très antique sanctuaire, qui remonte peut-être jusqu'au me siècle ; il est vrai qu'aujourd'hui il est entièrement renouvelé. A côté de la sainte martyre Susanne, on honorait, dans cette église, la Susanne de l'Ancien Testament, injustement accusée d'adultère.

2. La messe (*Verba mea*). — La messe est un chef-d'œuvre de composition. Les deux lectures forment un beau parallèle : deux femmes, l'une, condamnée injustement ; l'autre, coupable et cependant pardonnée. Dans les deux scènes, il y a trois groupes de personnages : une femme accusée d'adultère, de méchants juges qui se donnent l'apparence de défendre la foi ; un libérateur. Le sommet et le point culminant du parallèle est l'absolution du Christ. C'est justement dans le contraste des deux scènes qu'apparaît la sublime grandeur du Christ. L'Ancien Testament pouvait tout au plus préserver l'innocence d'une condamnation injuste, le Nouveau donne le pardon au coupable. Dans le sacrifice, notre âme est la femme adultère qui, par le péché, a été infidèle envers Dieu et à qui Jésus accorde le pardon (*Comm.*). Ces pensées ont leur écho dans les chants. A l'*Introït*, cherchant le pardon et la grâce, je m'approche, " dès le matin, de mon Roi et de mon Dieu ", comme la femme adultère. La *leçon*, la condamnation et l'acquiescement de la chaste Susanne, n'est que le sombre arrière-plan de l'Évangile. Le récit vraiment dramatique était très connu des anciens chrétiens ; on en voyait la représentation dans les Catacombes. Susanne était considérée comme le symbole de l'Église qui est persécutée par les Juifs et les païens, mais est placée sous la protection de Dieu.

Suzanne est aussi l'image de l'âme devant le juge éternel ; elle est accusée par le diable, mais elle est sauvée par le divin Daniel (*Le Christ*). Le Graduel fait écho à cette leçon : “ Quand je devrais passer à travers un enfer de calomnie et de persécution, mais aussi de fautes, je ne crains rien, car le bon pasteur me conduit. ” *L'Évangile* est un message consolant pour tous les pécheurs. Le Christ ne nous condamne pas. Prend-il donc le péché à la légère ? Non. Ce qu'est le péché pour lui, il le montre dans sa Passion, et même maintenant à la messe. Il est mort pour le péché ; mais, envers les pécheurs, il est miséricordieux et bon. Il est le grand ami des pécheurs, il ne leur pose *qu'une* condition : “ Ne pêche plus. ” Ainsi la procession de *l'Offrande* est une image du “ droit chemin ”, d'après la parole de Jésus (c'est un cantique de voyage). La *repetenda* est très impressionnante : “ Afin que le péché ne règne pas en moi. ” La *communion* d'aujourd'hui est encore le banquet de réconciliation de l'âme pénitente et retrouvée, comme samedi dernier (au reste ces deux messes ont beaucoup de ressemblance). Les prières sont parfaitement en harmonie avec l'Évangile.

3. C'est toi. — Méditons, pendant la journée, les deux récits.

a) *Susanne*. — Il y a peu de lectures de la Sainte Écriture qui excitent notre sympathie autant que celle-ci. En quelques traits d'une grande beauté, la noble femme nous est décrite comme un modèle d'honneur et de chasteté ; nous n'en sommes que plus indignés contre les monstres de juges. Peut-il y avoir de tels hommes ? “ Leur cœur est un nid de vipères. ” Nous nous sentons soulagés quand ces deux juges subissent enfin le juste châtement. Mais l'Église veut nous faire regarder encore dans notre cœur : *voilà comment tu es*. Elle est si misérable, la nature humaine pour laquelle le Christ veut mourir ! — Depuis la faute d'Adam, un fleuve de boue roule sur la terre — ne m'a-t-il pas atteint, moi aussi ? Pauvre cœur humain ! b) Mais plus impressionnante encore est la seconde lecture : le Sauveur à la fête des Tabernacles. Les Pharisiens lui amènent une malheureuse femme surprise en adultère. Nous ne connaissons pas les circonstances, c'est pourquoi nous n'avons pas à juger. — Il s'agit d'une grande faute. Cette femme avait sacrifié son honneur et violé la foi conjugale ; la loi juive punissait cette faute de la peine de mort. Mais les Pharisiens sont plus coupables qu'elle ; la femme a peut-être péché par faiblesse, mais le cœur des Pharisiens est entièrement corrompu ; ils se repaissent de la vue de leur victime, ils la traînent devant Jésus auquel ils veulent tendre un piège. Observons le Seigneur dans sa majesté. Ils l'interrogent et lui écrit sur le sable. Oui, il écrit le péché sur le sable ; il ne veut rien savoir de ce procès. Il n'est pas venu pour juger. — Ne jugeons pas si nous n'avons pas été établis juges, ne condamnons personne, soyons indulgents. — Mais les Pharisiens le pressent ; il se lève et prononce le “ jugement de Salomon ” : “ Que celui qui est sans faute... ” Il veut dire : Certes, d'après la loi, elle devrait mourir, mais la loi exige que les exécuteurs de la sentence soient exempts de la faute. Ils ne s'attendaient pas à cela. Le Seigneur porte le flambeau dans leur âme sombre ; ils craignent que celui qui sait tout ne révèle leurs péchés. Jésus s'incline de nouveau — il ne prend pas plaisir à leur embarras et il veut leur donner la possibilité de s'éloigner sans honte. Et ils s'en vont l'un après l'autre. Le silence se fait, il ne reste plus que Jésus — la femme — le peuple. Jésus lève les yeux. “ Personne ne t'a condamnée ? ” demande-t-il à la femme. “ Non, Seigneur. ” “ Moi non plus, je ne te condamnerai pas ne pêche plus. ” Tombons à genoux et adorons la sainte parole du Christ. *C'est un message consolant pour tous les pécheurs*. Jésus ne me condamne pas.

4. Psaume 17 — *Cantique d'action de grâces pour la victoire* — Aujourd'hui encore, il n'est plus possible de voir, dans le texte de la messe, qu'il faudrait chanter, à la Communion, le psaume 17, car l'antienne est tirée de l'Évangile. Le psaume 17 est un cantique célèbre. David le chante à la fin de sa vie, c'est son

chant du cygne. Il jette un regard en arrière sur ses combats et sa victoire finale sur tous ses ennemis. Le psaume est un des plus beaux du psautier. A cause de sa longueur, nous ne présenterons que la grandiose théophanie au milieu de l'orage. Ce passage s'harmonise très bien avec la messe où nous voyons Susanne et la pécheresse délivrées d'une grande détresse.

Je t'aime, Seigneur, toi qui es ma force ! le Seigneur est pour moi un roc et une forteresse et un lieu d'asile.

Mon Dieu, mon appui, auprès de qui je trouve un refuge,
Mon bouclier, la corne de mon salut, ma citadelle ! J'ai invoqué, en le louant, le Seigneur et j'ai trouvé secours contre mes ennemis.

Les douleurs de la mort m'environnaient, les torrents de l'iniquité m'épouvantaient,
Les liens de l'enfer m'enlaçaient et les filets de la mort étaient tombés sur moi.
Alors dans ma détresse je criai vers le Seigneur, je criai vers mon Dieu.
Et de son saint temple il entendit mon appel et mon cri pénétra jusqu'à ses oreilles.

La terre fut ébranlée et trembla, les fondements des montagnes frémirent, ils commencèrent à trembler devant son courroux ;
Un nuage de fumée s'éleva dans sa colère, et un feu dévorant sortit de sa face, il en jaillissait comme des charbons ardents.
Le ciel s'inclina et il descendit ; une sombre nuée était sous ses pieds.

Il monta sur les chérubins et il vola, il planait sur les ailes du vent.
Il fit des ténèbres sa retraite, sa tente autour de lui : des eaux obscures et de sombres nuages.
De l'éclat qui le précédait s'élançèrent ses nuées avec de la grêle et des charbons ardents.

Le Seigneur tonna dans les cieux, le Très-Haut fit retentir sa voix, grêle et charbons ardents.
Il lança ses flèches et les dispersa, il multiplia ses foudres et les confondit.
Alors le lit des eaux apparut, les fondements de la terre furent mis à nu,
Devant ta menace, Seigneur, au souffle du vent de tes narines.

Il étendit sa main d'en haut et me saisit, et me retira des grandes eaux.
Il me délivra des mains de mes ennemis puissants, et de ceux qui me haïssaient et étaient plus forts que moi.
Ils m'avaient surpris au jour de mon malheur, mais lui, le Seigneur, fut mon protecteur.
Il m'a mis au large, il m'a sauvé parce qu'il m'aimait.

QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME

La fête de Pâques est proche. Dans une joie enfantine, l'Église commence à compter les jours. De même qu'au troisième dimanche de l'Avent nous avons éprouvé et célébré par avance la joie de Noël, nous goûtons *par avance*, durant ce dimanche, la joie de la fête de Pâques. C'est là toute sa signification. Il apporte aux catéchumènes un avant-goût de tous les biens qu'ils recevront à Pâques : la liberté des enfants de Dieu, l'amour maternel de l'Église, l'Eucharistie qui est la véritable manne. Quant à nous, les fidèles, nous prenons une conscience nouvelle de ces biens.

Ce dimanche a, en outre, une certaine ressemblance avec le second dimanche (le premier et le troisième peuvent eux aussi être mis en parallèle). Le second dimanche, la Transfiguration était aussi une anticipation de Pâques : les messes de la seconde semaine de Carême mettent au premier plan le thème de la Passion ;

c'est aussi le cas pour les messes de la quatrième semaine. On peut les résumer ainsi : *Passion du Christ et baptême*.

Pensées principales de la semaine qui commence. — *Dimanche* : Les trésors de l'Église. — *Lundi* : Les juifs détruisent le temple du Christ. — *Mardi* : Le Christ, second Moïse, prie pour son peuple infidèle. — *Mercredi* : Le Christ donne l'« illumination ». — *Jeudi et vendredi* : Le Christ est celui qui ressuscite les catéchumènes et les pénitents. — *Samedi* : Le Christ apporte la lumière et l'eau.

QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME

STATION A SAINTE-CROIX DE JERUSALEM

Jérusalem, notre Mère.

Pâques va bientôt venir. Telle est la pensée nouvelle qui domine et influence la liturgie d'aujourd'hui. C'est cette pensée qui explique tous les autres thèmes et toutes les autres pensées de la journée : le Christ, le nouveau Moïse, donne aux siens la manne céleste, l'Eucharistie ; il les conduit dans la Jérusalem céleste, l'Église, et en fait de libres enfants de Dieu.

1. Un jour de joie — Ce dimanche a une situation tout à fait spéciale dans l'année liturgique : un dimanche de joie en plein Carême ! Le prêtre peut porter un ornement rose, les orgues jouent, le diacre et le sous-diacre peuvent revêtir des vêtements de joie et tous les textes ont le ton de la joie. La messe commence par un cri de joie : “ Laetare — réjouis-toi ”. Les motifs de la joie de l'Église sont les suivants :

a) Dans les temps antiques, le jeûne pascal ne commençait à Rome que le lendemain : ce dimanche était donc une sorte de dimanche de Carnaval. Plus tard, quand le Carême dura 40 jours, ce fut le dimanche de Mi-Carême et on en fit un jour de détente dans la sévérité du Carême.

b) L'Église ancienne se réjouissait au sujet des catéchumènes, dont la renaissance spirituelle était imminente : c'est la joie maternelle de l'Église (c'est du reste cette pensée qui donne à l'antique liturgie du Carême une impression joyeuse).

c) Ce dimanche est une fête de Pâques anticipée ; nous ne pouvons plus réprimer la joie de l'attente. Ce jour est aussi la fête du printemps ; l'Église se réjouit de la résurrection de la nature, dans laquelle elle voit encore une image de la résurrection du Christ et de l'âme. C'est pourquoi, à Rome, on apportait aujourd'hui les premières roses à l'Église ; les chrétiens, mais surtout les catéchumènes, s'offraient mutuellement des roses. C'est ce qui explique aussi l'antique usage de la bénédiction de la *rose d'or* par le Pape. La rose est le symbole du Ressuscité, mais aussi de la joie chrétienne.

d) Enfin, ce jour est aussi un dimanche eucharistique : le Christ est sur le point de fonder sa famille ; c'est au prix de son sang qu'il nous gagne notre pain quotidien, ce pain doit être un fruit de sa Passion ; c'est ce que nous indique l'Évangile. Le Christ est le nouveau Moïse, (le Patriarche de cette semaine) qui, dans le désert de la vie, nous présente la manne céleste. Il y a donc des motifs de joie en abondance : joie pascale, joie maternelle, joie du printemps, fête eucharistique.

2. Le thème de la station. — Pour comprendre cette journée liturgique, il est très important de songer à *l'église de station*. C'est “ Sainte-Croix de Jérusalem ” ; dans l'antiquité, on disait simplement u Jérusalem D. Aux yeux des chrétiens de Rome, cette église était le symbole de la Jérusalem messianique (l'Église) et de la

Jérusalem céleste. En ce jour, les catéchumènes étaient, pour ainsi dire, introduits solennellement dans la Jérusalem de la chrétienté. L'église de station a exercé une grande influence sur le formulaire de la messe. Tous les chants traitent de Jérusalem. Le psaume directeur, 121 : " Je me suis réjoui de la joyeuse nouvelle : Nous nous rendons dans la maison de Dieu." Jérusalem, ville bien bâtie, était vraiment l'expression de l'allégresse des catéchumènes et des chrétiens. *L'Épître*, elle aussi, compare, sous la figure des deux femmes d'Abraham, l'Église et la synagogue, la Jérusalem céleste et la Jérusalem juive. L'église de station doit rappeler aux chrétiens et aux catéchumènes qu'ils ont une bonne Mère : la sainte Église. Aujourd'hui devrait se lire, en lettres d'or, sur le portail de notre église paroissiale : Jérusalem, notre Mère.

3. La messe (Laetare). — *L'Introït* est un appel à l'allégresse pascale. La tristesse du Carême approche de sa fin ; bientôt, les nouveaux enfants seront nés (baptême) et ils se " rassasieront sur le sein de l'Église " (Eucharistie). Le psaume 121 se rattache au symbole de l'entrée du prêtre : c'est ainsi qu'entreront les néophytes, vêtus de blanc, dans la nuit pascale ; c'est ainsi que nous entrerons, un jour, dans le sanctuaire du ciel (il faudrait réciter le psaume entier). — Ce dimanche est un moment de détente dans le Carême de la vie. C'est ce que nous indique le mot " consolation ", dans *l'oraison*. Dans le symbole profond des deux femmes d'Abraham, Sara et Agar, l'Église veut nous montrer, ainsi qu'aux catéchumènes, le bonheur de notre état de chrétiens. Ce bonheur est encore plus accentué par le contraste avec le judaïsme : nous sommes de libres enfants de Dieu, les héritiers du ciel. La Jérusalem céleste est notre Mère et nous sommes ses enfants : cette liberté nous a été apportée par le Christ (*Épître*). Le *Graduel* et le *Trait* sont un chant de joie en l'honneur de notre Mère qui est pour nous un mur de protection dans tous nos combats. *L'Évangile* nous représente, d'une manière dramatique, la célébration eucharistique qui va suivre : " La Pâque est proche " (chaque messe est Pâques). Le Christ accomplit pour nous, la communauté rassemblée, le miracle de la multiplication des pains et des poissons (les deux symboles eucharistiques de l'arcane), et nous donne un avant-goût de la fête de Pâques. A la Procession de l'Offrande, nous chantons le bon Maître qui nous donne la " douceur " de son pain (le beau texte, dans toute son extension, parle aussi de Jérusalem). En nous rendant à la *Communion*, nous chantons, pour la troisième fois aujourd'hui, le cantique de pèlerinage vers la Jérusalem céleste.

4. Moïse. — L'Église nous présente, aujourd'hui, le sixième et dernier Patriarche, le grand Moïse. C'est l'un des plus grands hommes de tous les temps, c'est l'ami de Dieu, le législateur du peuple juif et son conducteur à travers le désert. Il est aussi la figure du Christ : le Seigneur dit lui-même : " ce n'est pas Moïse qui vous a donné le vrai pain ; le vrai pain, c'est. mon Père qui vous le donne " (Jean VI, 32). En ce dimanche de la multiplication des pains, Moïse est le type du Christ qui donne la manne céleste. L'Église désire que pendant toute la semaine qui commence, nous méditations sur la grande figure du Patriarche.

Le second nocturne de Matines nous offre une prédication du grand docteur de l'Église, saint Basile, sur le jeûne : " Nous savons de Moïse que c'est en jeûnant qu'il est monté sur la montagne (du Sinaï). Il n'aurait pas osé s'approcher du sommet environné de fumée, s'il n'avait pas puisé de la force dans le jeûne. Parce qu'il avait jeûné, il reçut les tables de la Loi écrite par le doigt de Dieu. Le jeûne procura donc, sur la montagne, l'établissement de l'Ancienne Alliance, mais la gourmandise, dans la plaine, entraîna le peuple à l'idolâtrie. Les fatigues et l'endurance de quarante jours, pendant lesquels le serviteur de Dieu jeûna constamment, furent anéantis par une seule intempérance du peuple. Cela nous fait voir, quand on compare les deux faits, comment le jeûne mène à Dieu, alors que

la recherche des jouissances fait perdre le salut. Le jeûne a produit des hommes de Dieu, il affermit et fortifie les forts. Le jeûne apporte la sagesse aux législateurs ; il est pour l'âme la meilleure protection, il chasse les tentations, donne des armes pour la piété, il est le fondement de la continence ; il donne la bravoure aux guerriers ; dans la paix, il enseigne le repos ; il donne la perfection aux prêtres, il est, en effet, défendu de toucher au sacrifice sans jeûne. ” — Ce qui nous montre l'importance de Moïse dans la liturgie du Carême, c'est qu'elle lui consacre, pendant cette semaine, quinze répons différents.

5. Les biens du royaume de Dieu. — “ La fête de Pâques est proche ”, tel est le joyeux message que développe la liturgie ; elle énumère les biens et les avantages contenus dans ce message. Examinons les trois que renferment les trois lectures principales. Ce sont, Moïse, Jérusalem et la manne ou, pour parler sans figure : le Christ, l'Église et l'Eucharistie.

a) Moïse est la figure du Christ. Il a été choisi par Dieu pour être le sauveur, le guide, le nourricier et le docteur du peuple élu. Après un dur combat avec le pharaon, il délivra son peuple de la servitude de l'Égypte, dans cette nuit fameuse de la Pâque, après lui avoir fait immoler et manger l'agneau pascal. Il fit traverser à son peuple la Mer Rouge à pied sec, le conduisit à travers le désert, le nourrit de la manne et l'abreuva de l'eau jaillie du rocher ; il lui donna la Loi et les commandements sur le Sinaï ; il s'entretint avec Dieu ; il fut le médiateur et l'intercesseur d'Israël ; il lui fallut une indicible patience pour supporter les faiblesses de son peuple.

En tout cela, Moïse est la figure du Christ. Envoyé par son Père dans le monde, le Christ lutte contre l'infernal Pharaon ; dans la nuit pascale, il fait sortir son peuple de l'Égypte ; il est lui-même l'Agneau pascal qui est immolé et mangé. Il fait passer son peuple à travers la Mer rouge du Baptême, après avoir traversé, le premier, la Mer rouge de la Passion. Et maintenant, il nous guide à travers le désert de la vie, nous nourrit et nous abreuve de la manne et de la source vivifiante de l'Eucharistie. C'est avec une patience indicible qu'il nous conduit vers la terre promise du ciel. Chrétiens, la fête de Pâques approche, le divin Moïse nous fait sortir de l'Égypte.

b) Or, avant de pouvoir entrer dans la terre promise du ciel, nous avons besoin, sur la terre, d'une patrie, d'une mère. Cette patrie, c'est notre *Jérusalem* ; cette mère, c'est la *sainte Église*. Quelle importance a pour nous la Jérusalem sainte, l'Église ? L'Église n'est pas une simple société, une organisation. Si nous voulons saisir sa réalité profonde, voyons en elle le *corps du Christ*, le Christ mystique. Ce corps croît dans ses membres. Ces membres, ce sont les chrétiens, ce sont aussi les saints du ciel. A travers ces membres, circule la sève vitale divine, comme la sève de la vigne circule dans les sarments. Chacun d'entre nous est donc membre du Christ.

Voyons encore, dans l'Église, *l'Épouse du Christ*. La synagogue était aussi l'épouse de Dieu, mais c'était une esclave, comme Agar, la femme esclave d'Abraham. L'Église est une princesse, une reine de noble naissance, qui porte sur son front une brillante couronne. C'est pourquoi ses enfants sont des princes, et nous sommes ces enfants. Voyons, enfin, en elle le vestibule du *ciel*, la sainte Jérusalem “ descendue du ciel “. L'image de cette Jérusalem, de cette Église, c'est la maison de Dieu, aujourd'hui plus que jamais. Aujourd'hui, notre église paroissiale est, dans le sens le plus élevé, la sainte Jérusalem. Dès notre réveil, que notre première pensée soit : “ Je me suis réjoui de la bonne nouvelle, nous allons nous rendre à la maison de Dieu. ” disaient autrefois les Juifs exilés s'applique aussi à l'Église : “ Si jamais je t'oublie, Jérusalem, que ma droite se dessèche, que ma

langue se colle à mon palais... ” Chrétiens, la fête de Pâques approche. Pénitents et catéchumènes, nous allons retrouver une mère aimante, la sainte Église.

c) Ce que la liturgie nous a dit sous la figure de Moïse, elle nous le présente sous un jour nouveau dans l'Évangile de la multiplication des pains. Le Christ, nouveau Moïse, nous donne, dans le désert terrestre, la véritable manne, la *sainte Eucharistie*. Lui-même se réfère à la figure dans le discours qu'il fit, peu de temps après la multiplication des pains, dans la synagogue de Capharnaüm : “ Ce n'est pas Moïse qui vous a donné le vrai pain du ciel ; le vrai pain du ciel, c'est mon Père qui vous le donne... Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts. Voici le pain descendu du ciel afin qu'on en mange et qu'on ne meure point. ” L'Évangile d'aujourd'hui veut nous indiquer le troisième don de Pâques, que nous offre le Seigneur. Il lui a coûté tant de souffrances et de douleurs ! Recevons-le de nouveau à Pâques et bénissons la main qui nous le donne.

LUNDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME

STATION AUX QUATRE SAINTS COURONNES

Croix et Résurrection.

Pâques est proche ; les Juifs se préparent à détruire le temple du Christ. Quant à lui, il annonce sa Résurrection.

Nous chantons au lever et au coucher du soleil :

“Enlevez tout cela et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de commerce” (*Ant. Bened.*). “*Renversez ce temple et, en trois jours, je le rebâtirai ; or il disait cela du temple de son corps* ” (*Ant. Magn.*).

Ces deux antiennes renferment les pensées principales du Carême. La première indique le travail de purification de l'âme ; la seconde parle de la Croix et de la Résurrection.

Au troisième siècle, c'est aujourd'hui que commençait le Carême pascal. Cela est encore nettement visible dans la liturgie. Le *thème de la Passion* passe décidément au premier plan. Il y a, dans les textes, un changement de ton. Désormais, tous les Évangiles (sauf jeudi) sont tirés de saint Jean. Saint Jean va nous raconter l'histoire intérieure de la Passion : le combat des ténèbres contre la lumière. C'est là tout le thème du quatrième évangile : “ La lumière a brillé dans les ténèbres, mais les ténèbres ne l'ont pas reçue ” (elles l'ont même combattue avec acharnement). C'est ce que saint Jean va nous expliquer dans les jours suivants. Les lectures montrent d'ordinaire des images du Messie souffrant. Même dans les chants, on voit nettement le changement. Jusqu'ici, c'était l'effusion de l'âme pénitente, pleine d'ardents désirs et de joie, le chant de la communauté fidèle ou bien celui des pénitents et des catéchumènes ; désormais, nous voyons le Christ souffrir et nous entendons ses plaintes. En ce qui concerne la messe d'aujourd'hui, on a l'impression que, dans ses pensées principales, elle a été copiée sur celle d'hier. Dans *l'Épître*, il est également question de deux femmes dont une seule est la véritable mère (l'Église). *L'Évangile* commence de même avec insistance : La Pâque des Juifs était proche.

I. La station est, aujourd'hui, l'église des *quatre saints couronnés*. Le martyrologe raconte, à leur sujet, le 8 novembre : “ A Rome, sur la Via Lavicana, la mort de quatre saints martyrs, les frères Sévère, Sévérien, Carpophore et Victorin. Sous l'empereur Dioclétien, ils furent battus de verges plombées, jusqu'à la mort. Leurs noms ne furent connus que plusieurs années plus tard par révélation divine. Comme, précédemment, on ne pouvait découvrir leurs noms, on décida de les

célébrer tous les ans sous ce titre : les quatre saints couronnés. “ Cette manière de les désigner fut conservée même après qu’on eut découvert leurs noms. L’église dans laquelle, depuis Léon.IV (847-855), se trouvent leurs reliques qui reposent sous l’autel, est une très antique église titulaire. C’est dans cette église aussi qu’on conserve le chef de saint Sébastien. Cette église a été plusieurs fois restaurée au cours des âges. Cependant, c’est “ une des plus intéressantes et des plus impressionnantes parmi les antiques églises de la ville éternelle. On peut suivre son histoire dans la construction même, grâce aux nombreux vestiges qui ont été conservés soit dans l’intérieur de l’église, soit dans le transept. C’est un sanctuaire très pieux, rempli de souffle religieux, et qui porte à la prière ; elle convient parfaitement aux solennités liturgiques ”³.

2. La messe (Deus in nomine).-Après le dimanche joyeux que nous venons de célébrer, les chants d’aujourd’hui nous frapperont par la mobilité des sentiments et des impressions. Alors que les premiers font entendre deux plaintes sorties de la bouche du Christ, nous chantons, à *l’Offertoire*, un joyeux cantique de Résurrection. Cette union de la Croix et de la Résurrection se retrouve aussi dans *l’Évangile*. Le Seigneur parle de la destruction et, en même temps, de la reconstruction du temple de son corps. La Croix et la Résurrection nous accompagnent constamment ; la sainte compassion et la sainte joie se complètent mutuellement. Dans la semaine qui commence, nous verrons le thème de la Passion grandir sans cesse, sans que pour cela diminue la joie de la Résurrection. Cette disposition de l’Église doit être aussi celle de l’âme. Notre âme doit se lamenter avec le Sauveur souffrant et pleurer avec lui, mais, en même temps, elle doit tressaillir de joie à la pensée de son exaltation et de sa Résurrection. Bien plus, l’âme doit être à la fois crucifiée et glorifiée. “ Avec le Christ, je suis attaché à la Croix. “ C’est précisément par cette Passion terrestre que l’âme est glorifiée et participe à la Résurrection du Christ. Plus le temple terrestre de notre vie est détruit, plus s’élève le temple spirituel de l’âme. Le corps frémit et se plaint : “ Ô Dieu, à cause de ton nom, donne-moi le salut, délivre-moi dans ta force, les ennemis se sont soulevés contre moi... ” (*Intr.*). Mais l’âme glorifiée chante : “ Tressaillez d’allégresse en Dieu, tressaillie, terre entière, servez Dieu dans la joie ” (*Off.*). Nous pensons à la Croix et à la Résurrection pendant chaque messe, pensons-y pendant toute notre vie. La *leçon* nous raconte le jugement de Salomon concernant les deux femmes ; ces femmes représentent, comme hier, l’Église et la synagogue. Le Christ, le sage Salomon, tranche le différend entre les deux femmes, l’Église et la synagogue, sauve l’enfant, l’âme humaine, et l’attribue à la vraie mère, à l’Église. Il est vrai que le Christ doit payer ce jugement de la haine des Juifs et, plus tard, de sa mort. Dans *l’Évangile*, la liturgie souligne intentionnellement, comme hier, l’approche de la fête de Pâques : “ La Pâque des Juifs approchait ”. (Il s’agit sans doute de la première fête de Pâque pendant le ministère public de Jésus, mais il suffit à la liturgie d’attirer l’attention sur la proximité de Pâques). *L’Évangile* décrit le premier conflit de Jésus avec le judaïsme. Jésus chasse les vendeurs du temple (nous pensons aux exorcismes des catéchumènes, à notre travail de Carême par lequel nous devons faire de notre âme non pas une place de marché, mais la maison du Père céleste). Les princes des prêtres se sentent touchés ; ils exigent, de Jésus, une légitimation de sa mission. Il leur propose un signe de sa mort et de sa Résurrection : “ Détruisez ce temple... “ Il prédit, dès son premier conflit avec le judaïsme officiel, l’issue du combat : le *Vendredi Saint et le dimanche de Pâques*. Jésus ne se fait pas de disciples à Jérusalem, “car il les connaissait tous “. (Nous avons donc ici le thème de la Passion, de Pâques, de la pénitence). On a l’impression que la liturgie veut choisir, en partant du commencement, tous les passages de saint Jean qui décrivent

³ Kirsch, Les églises de station du missel romain, p. 173 sq.

l'évolution de la haine des Juifs, qui amena finalement la Passion. Maintenant, “ Jésus se fie à nous ” (alors qu'il ne se fia pas aux Juifs). A la *Communion*, nous chantons le cantique du soleil (psaume 18) avec, il est vrai, une antienne de pénitence.

3. Psaume 18 — *Le Christ, le vrai Soleil et l'Époux divin.*

Ce psaume est l'un des chants les plus souvent utilisés par la liturgie. Il se divise en deux parties distinctes. La première est un hymne au soleil ; la seconde, une louange de la loi divine. Ce qui fait peut-être l'union entre ces deux parties, c'est que la première est une parabole du soleil, et l'autre, l'explication de cette parabole et son application à la loi.

Ce chant est d'une poésie puissante. Dans un beau mouvement, le psalmiste part du symbole de la loi, le soleil terrestre. Il lève son regard vers le ciel et célèbre la voûte azurée dont l'éclat annonce la gloire de Dieu, la nuit, par la magnificence des étoiles, le jour, par la clarté éblouissante du soleil. Dans une alternance sans repos, le jour et la nuit annoncent les louanges de Dieu et les portent au-delà des frontières du globe. Le psalmiste chante surtout le soleil, le chef-d'œuvre de la création. Comme un jeune héros, ardent et joyeux, il sort, dès l'aurore, de sa couche nuptiale et, dans la conscience de sa force, il parcourt avec allégresse sa route gigantesque, répandant partout les bienfaits de sa vertu vivifiante. Le poète pense alors à un autre soleil et il passe sans transition à la louange de la loi.

Dans la liturgie du cycle de Noël, on utilise surtout la première partie de ce psaume ; à présent, pendant le Carême, nous pouvons nous attacher davantage à la seconde partie, l'éloge de la loi.

Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament annonce l'œuvre de ses mains.
Le jour crie au jour le message, la nuit le transmet à la nuit.
Ce n'est pas un langage, ce ne sont pas des paroles, dont la voix ne soit pas entendue,

—
Leur son parcourt toute la terre, leurs accents vont jusqu'aux extrémités du monde.

C'est là qu'il a dressé une tente pour le soleil, et lui, semblable à l'époux qui sort de la chambre nuptiale,
Et comme un héros qui s'élançait joyeux, il parcourt sa carrière.
Il part d'une extrémité du ciel et sa course s'achève à l'autre extrémité, rien ne se dérobe à sa chaleur.

La loi du Seigneur est droite, elle réjouit le cœur ;
Le précepte du Seigneur est pur, il éclaire les yeux.
La parole du Seigneur est sainte, elle demeure éternellement ; les décrets du Seigneur sont vrais, ils sont tous justes.
Ils sont plus précieux que l'or et les pierres précieuses, plus doux que le miel et que les rayons de miel.

Voici que ton serviteur les observe, celui qui les observe reçoit une grande récompense.

Qui connaît ses égarements ? purifie-moi de ceux que j'ignore, préserve ton serviteur des orgueilleux :

Qu'ils ne dominent pas sur moi, alors je serai sans faute et pur des grands péchés.

Accueille avec faveur les paroles de ma bouche, et que les sentiments de mon cœur soient devant toi !

Seigneur. tu es mon recours et mon libérateur.

MARDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CAREME

STATION À SAINT LAURENT IN DAMASO

Son heure n'était pas encore arrivée.

La *pensée de la Passion* s'accroît. Le Christ, dans la pleine conscience de sa divinité, prie, nouveau Moïse, pour le peuple infidèle et, pour lui, va à la mort.

Aujourd'hui, l'Église met le premier *Répons* dans la bouche du Sauveur souffrant :

“ Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir, moi qui vous ai dit la vérité ? ”
“ Si j'ai mal parlé, prouve-le ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? J'ai opéré beaucoup de bonnes œuvres devant vous. Pour laquelle de ces œuvres voulez-vous me faire mourir ? ”

Nous chantons, au lever et au coucher du soleil, les antiennes suivantes :

“ Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir, moi qui vous ai dit la vérité ? ”
(*Ant. Ben.*)

“ Personne ne porta la main sur lui, car son heure n'était pas encore arrivée ”
(*Ant. Magn.*)

Nous vivons, toute la journée, dans la Passion intérieure du Christ.

1. Station. — A Saint-Laurent in Damaso. Nous nous réunissons, aujourd'hui encore, dans une église du patron des catéchumènes, saint Laurent. L'Église de station fut construite par le pape saint Damase (366-384) ; dans le chœur, on peut lire son inscription de consécration : “ A toi, Christ, je dédie, moi Damase, cet édifice ; j'ai été protégé par le secours du martyr Laurent. ” — Le saint pape unit à cette église les archives de l'Église romaine, dont son père s'était occupé. De l'ancienne construction il ne reste rien ; à la place, on a élevé, un peu plus loin, une nouvelle église.

2. La messe (*Exaudi Deus*). — La messe, dans sa première partie, est entièrement pénétrée par le thème de la Passion ; dans la seconde partie, domine le thème joyeux de Pâques. Ce qu'il y a de remarquable ici, c'est que les chants psalmodiques de l'avant-messe sont mis dans la bouche des catéchumènes et des pénitents ; ceux du Saint-Sacrifice sont mis dans la bouche des fidèles (cela se produit souvent dans les messes de Carême, cf. le troisième dimanche de Carême). Les lectures de la messe sont consacrées au Patriarche de la semaine ; dans les deux lectures, il est question de *Moïse*. A l'*Intrôit*, nous entendons déjà les plaintes du Messie souffrant. La *leçon* est une scène saisissante : Le peuple juif est au pied du Sinaï ; Moïse reste quarante *jours* sur la montagne ; le peuple, las d'attendre, se fait un dieu, le veau d'or (le bœuf Apis), danse autour de lui et offre des sacrifices. Moïse descend de la montagne ; il brise les tables de la loi pour signifier que l'alliance avec Dieu est rompue. Dieu veut anéantir le peuple. Moïse prie pour son peuple et Dieu se laisse toucher par l'émouvante prière médiatrice de son serviteur. Moïse est ici la *figure du Christ*. L'humanité est vouée à la mort ; le Christ ne se contente pas de prier, il meurt pour elle. Dans chaque messe, il renouvelle sa prière médiatrice pour nous ; bien plus, il rend actuelle sa mort rédemptrice soufferte à notre place. L'*Évangile* nous met en présence d'une phase de l'histoire intérieure de la Passion du Seigneur. Nous sommes à la fête des Tabernacles (environ six mois avant la Passion). Quelques tableaux nous font connaître la situation à Jérusalem. Les pèlerins, répartis par groupes, parlent du Seigneur, mais à voix basse, par

crainte des Juifs. Soudain il apparaît lui-même dans le temple et se met à prêcher. Dans les discours de combat, se manifestent la haine des Juifs (les ténèbres) et la divinité de Jésus (la lumière). Les Juifs, qui ont une formation dogmatique, comprennent ses témoignages sur sa divinité : “Je le connais, car je sors de lui et il m’a envoyé” ; ils veulent le saisir, “ mais son heure n’était pas encore venue ” (thème pascal). *L’Offrande* et la *Communion* sont accompagnées de cantiques d’action de grâces pour la Rédemption et la proximité de Pâques.

3. Méditation de l’Église sur la Passion — L’Église veut aujourd’hui, semble-t-il, nous faire pénétrer dans la Passion intérieure du Christ. Ce n’est pas l’histoire extérieure de la Passion qui doit surtout nous occuper, comme dans l’exercice du chemin de la Croix ; nous devons plutôt regarder dans le Cœur du Seigneur, pour y rechercher les motifs qui l’ont déterminé à souffrir et les sentiments qui l’animaient pendant sa Passion. C’est surtout dans les sentiments du Christ souffrant qu’il faut entrer ; il faut entretenir en nous une véritable communion avec sa Passion. Ce sont là les sentiments du Christ mystique dans la tête et dans les membres.

La messe d’aujourd’hui nous aide à lire dans l’âme souffrante du Christ. Nous parcourons les quatre psaumes d’où sont tirés les chants psalmodiques et que, dans l’antiquité, on chantait presque toujours en entier. Le psaume 54 est devenu, pour l’Église, un psaume de Passion. Nous mettons ce psaume dans la bouche du Christ : “ Je suis attristé dans mon épreuve et je tremble devant les menaces de l’ennemi... Mon cœur tremble au dedans de moi et les terreurs de la mort fondent sur moi.. Le Christ pense à Judas, aux chrétiens pécheurs, il pense à chacun de nous : “ Si c’était un ennemi qui m’eût outragé, je l’aurais supporté ; si un adversaire s’élevait contre moi, je me cacherais devant lui. Mais toi, tu étais mon ami et mon confident, tu mangeais avec moi les doux aliments... “ — Le Christ voit la grande détresse des âmes ; il voit les dévastations dont elles sont l’objet ; il voit le péché, le monde et le diable s’acharner à leur perte et il récite le psaume 43 (*Graduel*) : “ Tu nous as livrés comme des brebis destinées à la boucherie,... tu as vendu ton peuple à vil prix... Tu nous rends la fable des nations et les peuples hochent la tête à notre sujet. “ Ce n’est là qu’un aspect des sentiments du Christ dans sa Passion, nous sommes dans le vestibule du sanctuaire (avant-messe). Dans le sanctuaire même, nous entendons des accents plus sublimes, nous récitons le psaume 39 à l’Offrande. Saint Paul appelle ce psaume la prière du matin du Christ à son entrée dans le monde, et la liturgie des matines du Vendredi-Saint en fait sa prière du soir sur la Croix. Dans ce psaume, le Christ a mis tous ses sentiments de Victime : “ Tu ne désires ni sacrifice ni oblation, mais tu m’as percé les oreilles (tu m’as donné une volonté obéissante). Tu n’as voulu ni holocauste, ni victime propitiatoire, alors j’ai dit : Voici que je vit ; ns — c’est de moi qu’il est écrit dans le Livre — pour faire ta volonté. Ô Dieu, je l’accomplis avec joie ; ta loi est les délices de mon cœur. “ Qu’il est beau, ce psaume, précisément au moment de l’Offrande ! Nous entrons alors dans le sacrifice du Christ, nous entrons aussi dans les sentiments de victime qui sont ceux du Seigneur ; bien plus, nous nous unissons à son offrande : notre sacrifice devient le sacrifice du Christ, notre offrande est consacrée au moment de la Transsubstantiation. Telle doit être notre voie : passer toute notre journée en union avec les sentiments du Christ dans sa Passion et son sacrifice ; faire de nos propres souffrances une partie du sacrifice du Christ. Enfin le *psaume de communion*, le psaume 19, est une prière sacerdotale du Seigneur, une prière avant le grand combat sur le Golgotha. — Ces quatre psaumes doivent nous exciter à étudier aussi, dans les autres psaumes, la vie intérieure et souffrante du Christ. Ce qui prouve que nous ne risquons pas de nous tromper en le faisant, c’est la parole du Christ : “ Il faut que soit accompli tout ce qui est écrit dans la loi de Moïse, dans les Prophètes et dans les *psaumes*, à mon sujet ” (Luc, XXIV, 44).

4. Le psaume 19 — *Prière avant la bataille.* — Le psaume est une prière patriotique avant la bataille. Le roi, avant de partir au combat, offre un sacrifice, les prêtres bénissent ses armes et implorent la victoire. Les soldats, dans leur confiance en Dieu, sont assurés de la victoire. — Il est facile de faire l'application du psaume. Notre Roi, c'est le Christ qui nous conduit aux combats de Dieu jusqu'à la fin des temps ; ce n'est pas nous qui sommes vainqueurs, c'est lui qui est vainqueur en nous. Et chaque jour, avant de partir au combat quotidien, nous récitons la prière avant la bataille : " Père, je t'invoque " et, avec notre Roi, nous offrons le sacrifice. Ensuite nous sommes assurés de la victoire, car nous ne combattons pas avec " des chars et des chevaux ", mais au nom de Jésus.

Que le Seigneur t'exauce au jour de la détresse, que le nom du Dieu de Jacob te protège.

Que du sanctuaire il t'envoie du secours, que de Sion il te soutienne.

Qu'il se souvienne de toutes tes oblations, et qu'il ait pour agréables tes holocaustes.

Qu'il t'accorde ce que ton cœur souhaite, qu'il accomplisse tous tes désirs.

Puissions-nous nous réjouir de ta victoire, et nous glorifier au nom de notre Dieu.

Que le Seigneur accomplisse tous tes vœux.

Déjà je sais que le Seigneur a sauvé son Oint, il l'exaucera, des cieux, sa sainte demeure ;, et sa droite pleine de force se tient victorieuse à son côté.

D'autres se vantent de leurs chars et de leurs chevaux ;

Nous, nous invoquons le nom du Seigneur notre Dieu.

Eux, ils plient et ils tombent ; nous, nous nous relevons et nous tenons rennes.

Seigneur, sauve le roi

Et exauce-nous au jour où nous t'invoquons.

MERCREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME

STATION A SAINT PAUL

Trois trésors de l'Église.

Le Christ donne aux catéchumènes et aux fidèles l'" illumination ", il leur ouvre les oreilles. C'est la tradition du Notre-Père, de la profession de foi et des quatre évangiles.

Nous chantons, au lever et au coucher du soleil, les antiennes suivantes :

" Maître, quelle faute a commise cet homme pour qu'il soit né aveugle ? " Jésus répondit : " Ni lui, ni ses parents n'ont péché ; mais les œuvres de Dieu doivent se manifester en lui " (*Ant. Bened.*). " *Cet homme, qui s'appelle Jésus, a fait de la boue avec sa salive et il en a frotté mes yeux et maintenant je vois* " (*Ant. Magn.*). Nous nous considérons, aujourd'hui, comme des aveugles et des mendiants que le Christ " illumine ".

Cette journée était très importante dans la vie de l'Église ancienne. C'était le plus important scrutin, le troisième, " pour l'ouverture des oreilles ". Les catéchumènes ont aujourd'hui l'ouïe spirituelle ouverte. Ils reçoivent les bijoux précieux de l'Église : la profession de foi, le Notre-Père, les quatre évangiles. Sous la figure de l'illumination de l'aveugle, ils reçoivent un avant-goût de la grâce pascale.

1. La station. — L'importance de la journée se manifeste déjà dans l'église de station. On conduit aujourd'hui les catéchumènes vers leur père spirituel, l'Apôtre des nations, Saint-Paul, qui, dans sa conversion sur le chemin de Damas, est le symbole des catéchumènes. La basilique de Saint Paul compte parmi les sanctuaires les plus vénérables de Rome. Cette église a été construite sur le tombeau de l'Apôtre. L'empereur Constantin fit construire, au-dessus de la tombe,

une petite église ; en 386, on construisit, à la place de cette petite église, une grande basilique richement ornée. C'était une des plus grandes parmi les antiques basiliques chrétiennes de Rome : elle avait six nefs et un imposant transept. Les nefs étaient séparées par quatre rangs de colonnes. C'étaient les plus belles et les plus grandes colonnes léguées par l'antiquité romaine. C'est de l'époque de Léon 1^{er} (440-461), qui restaura l'église, que date la grande mosaïque de l'arc de triomphe qui fut offerte par l'impératrice Galla Placida et qui subsiste encore aujourd'hui. On y voit le Christ avec les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse ; dans les nuages, se trouvent les symboles des quatre évangélistes. — La grande mosaïque de l'abside fut exécutée entre 1216 et 1227 ; elle représente le Christ et les Apôtres ; elle aussi subsiste encore. Cette magnifique église fut la proie des flammes, en 1823. On ne put sauver que le frontispice, l'arc de triomphe et l'abside. Grâce à la générosité de quelques papes, elle fut restaurée sur le même plan. C'est, de nouveau, une des plus riches églises de Rome ; mais elle ne peut pas remplacer l'ancienne. Un coup d'œil sur la mosaïque de l'arc de triomphe nous reporte à l'époque florissante du catéchuménat.

2. La messe (Cum sanctificatus). — L'office de station d'aujourd'hui était entièrement consacré aux candidats au baptême. Il comprenait de nombreuses cérémonies, dont une partie est encore en usage dans l'administration du baptême. L'office commençait par l'appel nominal des élus, que faisaient les acolytes. Les hommes se plaçaient à droite, les femmes à gauche. Le prêtre leur mettait du sel bénit dans la bouche ; c'était le symbole de la divine sagesse qu'ils ne tarderaient pas à recevoir. Ensuite, ils quittaient l'église et attendaient à la porte jusqu'à ce qu'on les appelât. Pendant ce temps commençait la messe, une des plus belles du Carême. Le chœur chante *l'Introït*. Le Christ lui-même s'avance devant les catéchumènes : “ Quand j'aurai été sanctifié (c'est-à-dire glorifié) parmi vous, je vous rassemblerai de tous les pays (des païens) et je verserai sur vous de l'eau pure et je vous purifierai de tous les péchés et je vous donnerai un esprit nouveau “ (promesse du Baptême et de la Confirmation). Le psaume 33 est la réponse des catéchumènes. C'est l'action de grâces pour la délivrance. L'évêque récite une oraison pour les catéchumènes : “ Fais, nous t'en prions, Seigneur, que nos élus s'approchent dignement et sagement de la confession de ta gloire, afin que, par ta majesté, ils puissent être rétablis dans la dignité primitive qu'ils ont perdue par le péché originel. ” Ensuite, les catéchumènes sont rappelés et se placent en ordre. Sur l'invitation du diacre, ils s'agenouillent et se relèvent. Ensuite, les parrains sont invités à tracer une croix sur le front des futurs baptisés et les acolytes leur imposent les mains. Cette cérémonie se renouvelle trois fois. Puis, on continue la messe. On lit deux *leçons* (c'est un signe de l'antiquité de la messe). Ire *Leçon* : *Ézéchiel* promet aux Juifs le retour dans la terre promise et le pardon de Dieu. Cela s'applique aux catéchumènes, mais aussi à nous. Nous devons recevoir un nouveau cœur et un nouvel esprit. Pâques est l'accomplissement de cette promesse. 1^{er} *Graduel*. Notre Mère l'Église nous invite : “ Venez et écoutez-moi, mes enfants, laissez-vous éclairer. ” 2^e *Leçon* : “ Lavez-vous et vous serez purs... quand vos péchés seraient comme l'écarlate et la pourpre, ils seront blancs comme la neige et la laine...) Le 2^e *Graduel* est un écho de la leçon : “ Heureux le peuple que Dieu a choisi comme héritage. ”) Avant le chant de l'Évangile, quatre diacres sont sortis du secretarium (sacristie) avec quatre livres des évangiles, accompagnés de portechandeliers et de thuriféraires et se sont placés aux quatre coins de l'autel. Pendant ce temps, la Schola chante : “ Par la voix du Seigneur, les cieux ont été affermis ”, ce qui s'applique à l'ouverture de l'Évangile qui va suivre. L'évêque adresse alors aux catéchumènes une exhortation, dans laquelle il explique le but, le contenu et le nombre des évangiles. Ensuite, le diacre annonce le début de l'évangile de saint

Mathieu ; puis, l'évêque explique le symbole de cet évangéliste. On fait la même chose pour chaque évangéliste. La cérémonie s'appelait " ouverture des oreilles " et comportait les mêmes rites que ceux que nous trouvons aujourd'hui dans les cérémonies du baptême : le prêtre touche les oreilles du futur baptisé et dit : " Ephpheta ", c'est-à-dire " ouvre-toi. " Cela signifie que désormais les sens spirituels s'ouvrent pour entendre la parole de Dieu. On récite, ensuite, *l'Évangile* de la messe qui traite de la guérison de l'aveugle-né. Comme cet Évangile s'adapte bien à la cérémonie précédente ! L'aveugle-né est le symbole du catéchumène qui reçoit, par le baptême, la lumière céleste et, en même temps, doit entrer dans le combat contre les ténèbres (martyre). Les catéchumènes tombent, avec l'aveugle guéri, aux pieds du Seigneur et récitent le *Credo* joyeux et reconnaissant. Immédiatement après la lecture de *l'Évangile*, a lieu l'annonce de la profession de foi et du Notre-Père. L'acolyte pose la main sur la tête du catéchumène, tout en chantant, d'abord en grec puis en latin, la profession de foi. Ensuite l'évêque, dans une exhortation, explique, ce " résumé de notre foi. " Aussitôt après, on communique aux catéchumènes le Notre-Père, en faisant suivre chaque demande d'une courte explication ; enfin, les catéchumènes sont congédiés. — Après le renvoi des catéchumènes, on célèbre la messe proprement dite. Les fidèles chantent, à *l'Offertoire*, un cantique d'action de grâces pour leur Rédemption. Le bonheur qui vient d'être promis aux catéchumènes, ils l'ont déjà reçu. Le psaume 65 est un chant pascal. Dans l'antiquité, on y ajoutait même l'Alleluia. Le Christ, dans le sacrifice, est lumière et vie ; voilà ce que les fidèles confessent avec reconnaissance.

3. Et nous ? — La journée d'aujourd'hui présente, à l'âme qui veut faire revivre la grâce du baptême, aliment et lumière. Nous accompagnons, en esprit, les catéchumènes d'il y a environ 1500 ans. Nous entrons dans la basilique de Saint-Paul : il est. notre père spirituel à nous aussi ; presque tous les dimanches, sa voix nous exhorte et nous instruit. Renouvelons sur son tombeau la grâce de notre baptême. Le sens de ce renouvellement nous est expliqué dans les lectures : " Je mettrai en vous un nouveau cœur et un nouvel esprit. J'enlèverai de votre poitrine votre cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair. " " J'allai, je me lavai et maintenant je vois. " Il s'agit donc d'une nouvelle vie et d'une nouvelle créature. — Nous recevons aujourd'hui, de la main de l'Église, trois cadeaux précieux : l'Évangile, la profession de foi et le Notre-Père. Baisons le livre des évangiles. L'Évangile remplace pour nous le Christ ; dans l'Évangile, la liturgie voit et honore le Christ. Selon l'esprit de la liturgie, nous devons vivre de la vie du Seigneur. Sur la terre, le Christ a vécu pour nous aussi ; ce qu'il fit alors aux malades, ce qu'il leur dit, il le fait et il le dit pour nous. Quel prix n'a pas *l'Évangile* ! Il nous manifeste les sentiments, les actions et les paroles du Christ. Chaque parole de la *profession de foi* a été scellée du sang des martyrs. Au Moyen Age, on la récitait aux mourants. Le *Notre-Père* est la seule prière que nous ait enseignée le Seigneur. Récitons-le avec respect. Il occupe la plus belle place à la messe ; dans l'antiquité, on le considérait comme un sacrement.

4. Psaume 20 — *Chant d'action de grâces pour la victoire.* — Aujourd'hui, non plus, il n'est pas possible de remarquer, dans le missel, que ce psaume était chanté pendant la communion. Le psaume 19 et le psaume 20 forment un tout : le premier est une prière avant le combat, le second est une action de grâces pour la victoire.

Division : Deux strophes :

1. Prière d'action de grâces pour la victoire du roi (3e personne). Dieu a exaucé sa prière, 2-3 ; un long et glorieux règne est réservé, 4-7. Invocation : Qu'il en soit ainsi !

2. Souhaits sous la forme d'une promesse prophétique (28 personne). Le roi sera victorieux de tous ses ennemis, 8-13. Invocation (on revient au début) : Qu'il en soit ainsi !

Seigneur, le roi se réjouit de ta force, et ton secours le remplit d'allégresse.

Tu lui as donné ce que son cœur désirait, tu n'as pas refusé ce que demandaient ses lèvres.

Tu l'as prévenu de bénédictions abondantes, tu as mis sur sa tête une couronne ornée de pierres précieuses.

Il te demandait la vie et tu la lui as donnée, tu lui as donné de longs jours à jamais et à perpétuité.

Sa gloire est grande, grâce à ton secours, tu mets sur lui splendeur et magnificence.

Tu l'as rendu à jamais un objet de bénédictions, tu l'as réjoui de ton regard favorable.

Oui, le roi se confie dans le Seigneur, et le Très-Haut ne le laisse pas chanceler, ta main atteindra tous les ennemis, ta droite anéantira tous ceux qui te haïssent.

Tu les rendras comme une fournaise ardente au jour de ton courroux ; dans ta colère, tu les détruiras, Seigneur.

Tu feras disparaître de la terre leur postérité et leur race d'entre les enfants des hommes.

Ils ont préparé pour toi la ruine, ils ont conçu des desseins pervers, mais ils seront impuissants.

Car tu les mettras en fuite et de tes traits tu les viseras au visage.

Lève-toi, Seigneur, dans ta force,

Nous voulons chanter et célébrer ta puissance.

Il est facile de faire l'application du psaume. Pour nous, le Christ est vainqueur ; sous sa direction et en lui, nous remportons, nous aussi, la victoire. Avec quelle joie les fidèles devaient chanter ce psaume, aujourd'hui, dans l'attente de la victoire spirituelle des catéchumènes !

JEUDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARTEME

STATION A SAINT-SILVESTRE ET SAINT-MARTIN

Le Christ, celui qui ressuscite les morts.

Nous allons célébrer successivement deux *messes de résurrection des morts*, aujourd'hui et demain. La messe de demain est plus ancienne et traite des catéchumènes ; celle d'aujourd'hui est plus récente, composée d'après celle de demain et elle pense aux pénitents. Les pénitents, comme les catéchumènes, doivent être ressuscités de la mort spirituelle, par le Christ. Quant à nous, les fidèles, nous recevons chaque jour dans l'Eucharistie une vie nouvelle.

Les antiennes directrices du jour : " Jésus vint dans une ville nommée Naïm et voici qu'on portait en terre un mort qui était le fils unique de sa mère" (*Ant. Bened.*).

" Un grand prophète s'est levé parmi nous, Dieu a visité son peuple" (*Ant. Magn.*).

La liturgie chante, le matin, le commencement et, le soir, la fin de la péricope. Elle veut nous enseigner par là que, pendant toute la journée, nous devons en faire l'objet de nos méditations.

1. Thème de la station. — Station à Saint-Sylvestre et Saint-Martin. Les deux saints de station sont les deux premiers saints non martyrs de l'Église romaine. Le pape saint Sylvestre et le grand évêque de Tours, saint Martin, ont toujours joui, dans l'Église, et jouissent encore de la plus grande vénération. Dans notre église de

station, qui remonte à un ancien titre (c'est-à-dire une maison appartenant à l'Église romaine et dans laquelle demeuraient des prêtres), on honora d'abord saint Sylvestre. Plus tard, on bâtit à cet endroit une basilique en l'honneur de saint Martin, et le premier saint passa un peu au second plan (c'est sans doute de cette époque que date l'introduction du service de station). Au IX^e siècle, on transporta dans cette basilique les ossements de saint Sylvestre et de plusieurs martyrs ; ils reposent aujourd'hui encore dans la crypte. Les lectures de notre messe de station doivent rappeler les résurrections de morts qui rendirent saint Martin célèbre.

2. La messe (Laetetur). — C'est une messe de pénitents. Ce qui frappe, c'est la belle concordance entre la *Leçon* et l'*Évangile*. Dans ces deux lectures, il est question de résurrection de mort. Dans les deux cas, il y a trois personnages en scène : une mère veuve plongée dans le chagrin, un jeune homme mort qui va être ressuscité et un thaumaturge. Remarquons cependant la différence. Le Prophète ressuscite le jeune homme après de longs efforts. — Jésus ressuscite le fils de la veuve de Naïm d'un seul mot. Jésus est le maître de la mort et de l'enfer. Dans quelques jours, il scellera sa victoire par sa propre Résurrection. Les ressuscités sont les symboles du pécheur qui doit ressusciter à Pâques. C'est pourquoi, à travers toute la messe, on entend les joyeux accents du thème de Pâques. On chante, à l'*Introït* : “ Que le cœur se réjouisse. ”. L'*Introït* et la *Communion* considèrent les voies de Dieu dans notre vie. Comme il les a bien ordonnées ! (Ps. 104). Il était mon Dieu dans ma jeunesse, il est encore mon Dieu dans ma vieillesse (Ps. 70).

3. La vie et la mort. — Ces deux notions jouent un grand rôle dans la Bible et la liturgie. Que de fois le Christ parle de la vie, de la vie éternelle ! Ce que nous appelons vie et mort n'est pas la vraie vie et la vraie mort. Notre vie terrestre n'est qu'une ombre de vie et la mort terrestre n'est qu'un sommeil. La vraie vie est la participation à la vie divine, à la vie du Christ ; il est “ la Vie), lui seul peut donner la vie. Seul, l'homme en état de grâce peut dire qu'il vit. Cette vie est nourrie et développée dans l'Eucharistie qui est la source de la vie éternelle. Nous trouvons l'image de cette vie dans les deux résurrections de la messe d'aujourd'hui. Considérons les trois personnages, la mère, le jeune homme et le thaumaturge, Jésus-Christ.

a) Les deux femmes représentent très bien l'*Église* : l'une est l'Église à la prière instante, qui se prosterne aux pieds de Dieu et ne s'éloigne pas avant d'avoir été exaucée ; dans l'autre, nous voyons la douleur maternelle de l'Église qui n'a d'autre souci que les péchés de ses enfants. On lit, au bréviaire, ces belles paroles de saint Ambroise : “ Si tes péchés sont si grands que tu ne peux pas les laver dans tes larmes de pénitence, laisse ta Mère l'Église pleurer pour toi. Elle supplie Dieu pour chacun d'entre vous, comme cette mère veuve pleurerait pour son fils unique. Car elle souffre des douleurs spirituelles de mère, quand elle voit ses enfants, par leurs péchés mortels, se précipiter vers la mort. ”

b) Le jeune homme mort est l'image de l'âme morte par le péché. L'âme est jeune, créée pour l'éternelle jeunesse. Le péché lui donne la mort. Dans le bréviaire, on poursuit l'allégorie. Le jeune homme est couché sur une civière de bois. Or, c'est par le bois (de la science du bien et du mal) que le péché est entré dans le monde. Mais lorsque Jésus toucha le bois, c'est-à-dire monta sur la Croix, le mort revint à la vie. Les porteurs sont nos passions. “ Nous aussi, nous gisons, en quelque sorte, inanimés sur une civière, quand brûle en nous le feu des désirs illégitimes ou bien quand la froideur pour tout ce qui est divin nous pénètre, quand la force de l'esprit est paralysée par la paresse de notre corps ou bien quand notre cœur chargé de péchés trouble l'esprit de la pure lumière. Voilà quels sont les porteurs de notre

cadavre ” (Saint Ambroise). Ces porteurs se hâtent de nous déposer dans la tombe de l’enfer.

c) Le miracle de la résurrection se renouvelle en chacun de nous. Le thaumaturge qui nous ressuscite est le *Christ*. Le Christ s’approche personnellement de chacun de nous et prononce ces paroles ; “ Jeune homme, lève-toi. ” Cette résurrection s’étend sur toute notre vie, depuis le baptême jusqu’à la parousie. Le Christ réveille toutes les forces de l’âme et du corps. Il nous donne un nouvel esprit, un nouveau cœur, un regard nouveau, une ouïe nouvelle. La résurrection est son œuvre. Le Carême, avec Pâques, est une résurrection en petit. “ Jeune homme, lève-toi. ”

VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME

STATION A SAINT EUSEBE

Allons, nous aussi, et mourons avec lui.

La messe d’aujourd’hui, qui est une messe antique et classique, enseigne aux catéchumènes qu’ils trouveront dans le Christ la résurrection de vie. Bientôt, le Christ exercera en eux sa puissance sur la mort spirituelle du péché. Mais il faut, auparavant, qu’il aille lui-même à la mort pour les catéchumènes.

Antiennes directrices du matin et du soir : “ Lazare, notre ami, dort ; allons l’éveiller du sommeil ” (*Ant. Bened.*). “ Seigneur, si tu avais été ici, Lazare ne serait pas mort, voici qu’il sent déjà, car il y a quatre jours qu’il est au tombeau ” (*Ant. Magn.*).

1. Thème de la station : *Station à Saint-Eusèbe*. — Au sujet du saint de station, dont il est question le 14 août, le *Martyrologe* raconte : “ A Rome, la mort du saint prêtre Eusèbe ; ce défenseur de la foi catholique fut enfermé par l’empereur arien, Constance, dans une chambre de sa maison. Il y persévéra pendant sept mois dans la prière et il s’endormit dans le Seigneur. ”

L’église de station est une antique église titulaire du IV^e siècle ; elle se trouve au-dessus de l’immense nécropole, le cimetière païen de l’ancienne Rome. La procession se déroulait, dans l’antiquité, au milieu des ruines des monuments funéraires. C’est ce qui explique que les deux lectures parlent de la résurrection des morts. Quel contraste ! Le paganisme sombre dans la tombe, pendant que le Christ appelle les siens, les catéchumènes, les pénitents et les fidèles, à la résurrection.

2. La messe (Meditatio). — Les catéchumènes entrent dans l’église ; ils ne peuvent pas attendre le jour de Pâques, ils “ pensent sans cesse ” à leur “ Sauveur et Rédempteur ” (*Introït*). Devant les yeux de leur esprit, se lève déjà le soleil pascal (Ps. 18). Cette fois, l’oraison parle aussi du baptême : “ Tu renouvelles le monde par tes mystères merveilleux. ” Les deux lectures parallèles montrent aux catéchumènes le Christ comme le thaumaturge qui ressuscite des morts, et eux-mêmes doivent se considérer comme des ressuscités. C’est justement la juxtaposition des deux scènes qui fait apparaître le Christ dans toute sa majesté. Élie ne ressuscite l’enfant qu’au prix de nombreuses prières, il lutte avec Dieu pour obtenir la vie de l’enfant. Le Christ se tient debout, comme le Maître de la vie et de la mort ; il n’a qu’à prononcer une parole. Le *Graduel* est un écho de la *leçon*. La leçon sert simplement d’arrière-plan à l’*Évangile*. Le thème de la Passion domine tous les autres thèmes. C’est aujourd’hui vendredi et nous sommes à quinze jours du Vendredi-Saint. La résurrection de Lazare fut ce qui détermina finalement les

membres du Sanhédrin à décider la mort de Jésus. “ Allons, nous aussi, et mourons avec lui. ” De ces paroles de saint Thomas. l'Église fait son mot d'ordre pour les jours qui vont suivre. Les catéchumènes entendent ces mots du Christ : “ Je suis la résurrection et la vie. ” Quel effet ne devaient pas produire sur eux ces paroles ! Au sens de l'ancienne liturgie, Lazare est l'image du pécheur et de l'homme non racheté. La résurrection de Lazare est le symbole de la fête de Pâques, du Baptême. Le temps de Carême est le temps de l'humiliation, c'est pourquoi nous demandons, à l'*Offertoire*. “ Au peuple humilié apporte le salut, Seigneur. ” Le chant de la *Communion* est, lui aussi, très impressionnant : il est tiré de l'Évangile. La liturgie veut montrer que la résurrection de Lazare s'accomplit mystérieusement en nous, dans l'Eucharistie.

3. Lazare et nous. — Toute notre attention, aujourd'hui, a été prise par le récit évangélique. Mais ne le considérons pas comme un simple récit historique ; ce n'est pas le genre de la liturgie. L'Église ne veut pas nous annoncer quelque chose de passé, mais quelque chose de présent. Les sentiments, les pensées, les actions du Christ sont aujourd'hui les mêmes qu'alors. Bien plus, ses actions, alors, étaient surtout symboliques ; elles paraissent, maintenant, dans toute leur réalité. Les paroles de Jésus nous sont adressées à nous aussi ; c'est pour nous aussi qu'elles ont été prononcées. Toute la plénitude de l'Évangile appartient aussi à l'Église d'aujourd'hui et, dans l'Église, elle nous appartient.

Nous sommes aux dernières semaines qui précèdent la Passion. Le Seigneur séjourne dans la Pérée, quand un message vient lui annoncer : “ Ton ami est malade. ” Quel délicat message ! On ne lui dit pas : viens vite ; il doit savoir lui-même ce qu'il y a à faire. L'Église répète ces paroles : “ Les hommes que tu aimes sont malades ”, et elle pense à nous. Le Seigneur retarde son secours, afin d'accomplir un plus grand miracle ; mais il parle sans cesse de son ami. Telle est sa délicate sollicitude pour nous, alors même qu'il tarde. Enfin, il déclare que Lazare est mort. Il se met en route. C'est sa marche vers la mort. Allons, nous aussi, avec lui, à la mort. Le Christ à Béthanie ! Considérons comment il traite les personnes en deuil. Comme il sait les ménager, mais comme il est ferme en même temps, comme il les entraîne et les éduque ! Il dit à Marthe : “ Je *suis* la résurrection et la vie ”, et nous répétons : tu es notre résurrection et notre vie. Il ne dit pas : je *donne* la résurrection et la vie ; mais je *suis* la résurrection et la vie. Songeons que nous ne sommes pas seulement chrétiens, mais le Christ même. Sa vie est notre vie, sa résurrection est notre résurrection. Ainsi, à Pâques, quand sa mort aura été notre mort, sa Résurrection sera notre Résurrection.

Comme l'entrevue avec Marie est touchante ! Le Christ frissonne devant la puissance de la mort. Lui, la Vie même, a horreur de la mort. Il voit devant lui le péché avec ses conséquences effroyables. A cause de ce péché, il doit franchir les sombres portes de la mort. Il marche vers le tombeau et il pleure. Les larmes de Jésus sont précieuses pour nous. C'est pour nous aussi qu'il les a versées. Et maintenant une scène sublime : Jésus prie devant le tombeau ouvert. Jésus remercie son Père de l'avoir exaucé, puis il dit : “ Lazare, sors ! ”

Il nous appelle, nous aussi, qui gisons, pour ainsi dire, dans le tombeau, enlacés des liens de la nature inférieure. Nous n'avons plus que quatorze jours à être couchés, comme Lazare, dans le tombeau de l'humiliation du Carême. Le soleil de Pâques se lèvera ; nous en voyons déjà les premiers rayons (Psaume 18, l'hymne du soleil).

4. Psaume 21 — *Le Sauveur souffrant.* — C'est une heureuse rencontre qui nous fait chanter aujourd'hui, vendredi, à la communion, le psaume du Messie souffrant. De l'avis unanime des Pères de l'Église et même de la synagogue, ce

psaume est directement messianique, c'est-à-dire qu'il traite de la Passion du Christ, même au sens littéral. Nous le concevons comme une vision de David, dans laquelle le Roi-Prophète voit la scène du crucifiement. Le psaume se divise en trois parties nettement distinctes : 1. plainte du Vendredi-Saint, 2. Image de la Passion, 3. Vue consolante sur l'avenir.

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné, pourquoi restent-elles sans écho les paroles de ma plainte ?

Mon Dieu, je crie pendant le jour et tu ne m'écoutes pas et pendant la nuit je ne puis me taire,

Pourtant, tu demeures dans le sanctuaire, célébré par le peuple d'Israël.

En toi se sont confiés nos pères, ils se sont confiés et tu les as délivrés.

Ils ont crié vers toi et tu les as sauvés, ils ont espéré et ils n'ont pas été confondus.

Mais moi, je suis un ver et non un homme, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple.

Tous ceux qui me voient se moquent de moi, ils remuent les lèvres et ils branlent la tête :

“ Il a eu confiance dans le Seigneur, qu'il le sauve, qu'il le délivre, puisqu'il l'aime ! ”

Oui, c'est toi qui m'as tiré du sein maternel, qui as été mon espérance sur les mamelles de ma mère.

Dès le sein de ma mère je t'ai été confié, dès le sein de ma mère tu as été mon Dieu.

Ne t'éloigne pas de moi, car l'angoisse est proche et il n'est personne pour m'aider.

Autour de moi sont de nombreux taureaux, les taureaux de Basan m'environnent.

Ils ouvrent contre moi leurs gueules, comme un lion qui déchire et rugit.

Je suis comme l'eau qui s'écoule, et tous mes os sont disjointes.

Mon cœur est comme de la cire, il se fond dans mes entrailles.

Mon gosier s'est desséché comme un tesson et ma langue se colle à mon palais, tu m'as couché dans la poussière de la mort.

La meute des chiens m'environne et une foule de scélérats rôde autour de moi.

Ils ont percé mes mains et mes pieds et ils ont compté tous mes os.

Eux, ils m'observent et me contemplent : ils se partagent mes vêtements et ils tirent au sort ma tunique.

Mais toi, Seigneur, ne t'éloigne pas de moi, toi qui es ma force, hâte-toi de venir à mon secours.

Délivre mon âme de l'épée, ma vie du pouvoir des chiens.

Sauve-moi de la gueule du lion, tire-moi des cornes du buffle.

Alors j'annoncerai ton nom à mes frères et je te louerai au milieu de l'assemblée.

Vous tous qui craignez le Seigneur, louez-le,

Vous tous, postérité de Jacob, glorifiez-le !

Craignez le, vous tous, race d'Israël !

Car il n'a pas méprisé la supplication des pauvres et ne l'a pas rejetée.

Il n'a pas caché sa face devant moi, j'ai crié vers lui et il m'a entendu.

Maintenant mon hymne retentira dans la grande assemblée, j'acquitterai mes vœux en présence de ceux qui le craignent.

Les affligés mangeront et seront rassasiés, ceux qui cherchent le Seigneur le loueront et leur cœur vivra à jamais.

Toutes les extrémités de la terre se souviendront et se tourneront vers le Seigneur.

Et toutes les familles des nations se prosterneront devant lui.

Car au Seigneur appartient l'empire et il domine sur tous les peuples.

Les puissants de la terre lui rendront hommage et devant lui se courberont ceux qui descendent dans la poussière.

Mais mon âme vivra pour lui et ma postérité le servira.

On parlera du Seigneur à la génération future.

Au peuple qui viendra on annoncera : l'œuvre du salut qu'il a accomplie.

Ce psaume nous est d'autant plus cher que le Seigneur, sur la Croix, en a récité un verset et a peut-être même récité tout le psaume. Ce chant représente le paroxysme du drame de la Croix : le délaissement du Seigneur. En récitant ce psaume, mettons-nous en esprit au pied du Golgotha et laissons agir sur nous l'image douloureuse. Bien entendu, nous ne pourrons pas appliquer chaque mot et chaque image à une scène déterminée de la Passion. Le psalmiste essaie de dépeindre le terrible abandon du crucifié et s'efforce, par ses paroles et ses images, d'en faire sentir la réalité. Dans la première partie, nous trouvons une hésitation dans les sentiments : d'une part, l'attachement inébranlable à Dieu, l'abandon à Dieu, la confiance et l'obéissance envers Dieu et, d'autre part, le plus terrible délaissement et la plus profonde désolation. Les ennemis sont présentés sous la figure de bêtes dévorantes. Nous entendons aussi quelques prophéties littérales : " Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils se partagent mes vêtements. " " Mon gosier est desséché comme un tesson. " La troisième partie apporte un revirement complet des sentiments. Le calice a été vidé jusqu'à la lie et déjà, dans les ténèbres, brille un rayon de la gloire de la Résurrection. Le Christ fait encore entendre un chant d'action de grâces pour la rédemption du monde.

SAMEDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME

STATION À SAINT-NICOLAS IN CARCERE

VOUS qui avez soif, venez boire.

Le grand jour du baptême approche. La messe d'aujourd'hui est comme un dernier appel aux catéchumènes.

Ils comprennent de plus en plus ce que le Christ est pour eux. Il est pour eux le Soleil qui apporte la chaleur et la vie ; il est la source d'eau vive qui calme leur soif ; il est le Bon Pasteur, l'hôte généreux, tendre comme la meilleure des mères. Pour nous aussi, le Christ est tout cela dans l'Eucharistie.

Nous chantons les *antiennes* suivantes au lever et au coucher du soleil : (Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie, dit le Seigneur. " (*Ant. Bened.*). " C'est moi qui donne témoignage de moi-même, et mon Père qui m'a envoyé donne aussi témoignage de moi " (*Ant. Magn.*). Au lever du soleil, la parole concernant la lumière divine convient très bien.

1. La messe (Sitientes) : Nous nous rendons, avec les catéchumènes des siècles anciens, dans l'Église de Saint-Laurent hors les murs (ce n'est que dans le haut Moyen Age, par conséquent à une époque où le catéchuménat avait depuis longtemps disparu, que la station fut modifiée et que l'office fut célébré à Saint-Nicolas in carcere). L'église de station (celle du patron des catéchumènes) montre déjà l'importance du jour pour les catéchumènes. Aujourd'hui encore a lieu un scrutin. En outre, la magnifique avant-messe est une dernière invitation au baptême, adressée aux catéchumènes. Les catéchumènes et les fidèles trouvent aujourd'hui dans la messe : *nourriture, lumière et eau*. C'est précisément dans la messe d'aujourd'hui que la relation intime entre le Baptême et l'Eucharistie nous apparaît dans toute sa clarté. Ce que le Baptême a commencé, l'Eucharistie le continue ; le Baptême crée la vie divine, l'Eucharistie l'entretient et la nourrit. Dans les deux sacrements, l'Église est notre Mère ; dans le premier, en nous enfantant ; dans le second, en nous nourrissant. Ces considérations nous donnent de nouvelles lumières sur notre vie de Carême et elles s'adressent aussi bien aux fidèles qu'aux catéchumènes. Ce que le Baptême a fondé, l'Eucharistie doit le développer. Les

catéchumènes grandissent dans le sein de l'Église et les fidèles reçoivent d'elle leur nourriture.

C'est avec ces pensées que nous nous rendons à la messe. *Introït* est comme une invitation : " Venez, vous qui avez soif, venez à la *source d'eau*, buvez avec joie. " Le Christ répète sans cesse cette invitation à l'âme de l'homme altéré de bonheur ; le Christ et sa doctrine apaisent la soif : " mon peuple, écoute ma voix... " Dans la *leçon*, l'aimable image du *Bon Pasteur* se présente encore aux) eux des catéchumènes. Le Bon Pasteur les invite et les laisse jeter un regard dans son Cœur aimant : " Au temps de la grâce je t'ai exaucé ", il les délivre des chaînes du péché, il les appelle des ténèbres à la lumière, il les conduit à la source d'eau et les y abreuve. L'image s'agrandit : nous voyons les païens, comme un troupeau dispersé, se hâter vers le Bon Pasteur ; le Seigneur console son peuple. Cette pensée remplit l'Église d'une telle joie qu'elle invite le ciel et la terre à pousser des cris d'allégresse. L'amour du Christ pour nous est plus grand que l'amour des mères, " car il nous a inscrits dans ses mains " (telle est la continuation du passage) par ses plaies à la Croix. Le *Graduel* et l'*Offertoire* sont l'écho des lectures. Le *Graduel* se rapporte surtout aux catéchumènes et l'*Offertoire*, plutôt aux fidèles. A l'*Évangile*, le Seigneur parle lui-même : " Je suis la lumière du monde, " Il est aussi *notre* lumière ; si nous voulons suivre ses traces, nous serons d'autres soleils, Quant aux Juifs qui marchent dans les ténèbres, ils ne le connaissent ni lui ni son Père, " Personne ne mit la main sur lui, car son heure n'était pas encore arrivée " (thème pascal), Quel bel accent n'a pas l'antienne de la communion, le cantique eucharistique : " Le seigneur est mon Pasteur... ! "

3. L'image du Sauveur. — Il est une chose remarquable, Dans la conception moderne du Carême, on s'occupe continuellement du péché et de la pénitence. Dans l'ancienne conception, on aimait à peindre sous les couleurs les plus vives *l'image du Sauveur*. La première semaine nous montrait le Christ combattant, le Christ mortifié qui nous conduit à la transfiguration ; la seconde semaine nous montrait le serviteur de Dieu qui s'abaisse et se fait obéissant jusqu'à la mort. Dans la troisième semaine, l'image devient plus intime : nous avons devant nous le médecin et le Sauveur de l'âme. Pendant la quatrième semaine, nous voyons le Christ sous un double aspect : d'abord, dans ses souffrances morales ; puis, comme celui qui nous apporte le salut. Dans ce dernier sens, les images se succèdent avec une grande variété. Nous voyons le Seigneur comme un nouveau Moïse intercédant pour nous (lundi), comme l'illuminateur (mardi), comme le thaumaturge qui ressuscite les morts (jeudi et vendredi) ; aujourd'hui, il y a jusqu'à cinq images : le pasteur, l'hôte, la mère, la lumière, l'eau. Méditons ces images et cherchons, en nous, l'image correspondante. Si le Christ est notre bon Pasteur qui prend soin de nous et va à la recherche de ses brebis, soyons, de notre côté, ses brebis fidèles qui se laisseront conduire, nourrir et retrouver. S'il est notre hôte généreux, soyons ses invités reconnaissants qui se trouveront à l'aise dans sa maison. S'il est pour nous comme une mère attentive et tendre, soyons ses enfants obéissants. S'il nous apporte la lumière, ouvrons-lui toutes grandes les portes de notre âme et laissons-nous éclairer par lui. S'il est une source d'eau dans le désert de la vie, buvons à longs traits aux sources du Sauveur.

4. Le psaume du Bon Pasteur (psaume 22) est une des perles du psautier.

Le Seigneur est mon pasteur ; je ne manquerai de rien, il m'a placé dans de verts pâturages.

Il me conduit près des sources rafraîchissantes, il y restaure mon âme.

Il me conduit dans de droits sentiers à cause de son nom.

Même quand je marche dans les sombres vallées de la mort, je ne crains aucun mal car tu es avec moi, ta houlette et ton bâton me rassurent.

Tu as dressé devant moi une table pour la confusion de mes ennemis.
 Tu as oint ma tête d'huile, et ma coupe, comme elle est débordante !
 Que ta faveur m'accompagne, tous les jours de ma vie !
 J'habiterai dans la maison du Seigneur pour de longs jours.

Ce psaume, d'après son titre, doit être attribué au chantre royal David. Il est divisé en deux strophes qui se distinguent par le changement de personnes. La première strophe est une méditation, elle parle de Dieu à la troisième personne ; la seconde est une prière, elle parle à Dieu. Le psaume décrit, en deux images charmantes, la bonté et la Providence de Dieu ; sous l'image du Bon Pasteur et sous celle de l'hôte généreux. Peut-être David songe-t-il à sa jeunesse, pendant laquelle il a goûté aux joies et aux souffrances de la vie de berger.

1. Examinons le psaume en partant du sens littéral pour arriver au sens complet et chrétien. Dans la première strophe, il est question d'un pasteur bon et dévoué, qui fournit à ses brebis tout ce dont elles ont besoin : il leur fournit quatre choses : *a)* le pâturage, *b)* la direction, *c)* la protection, et *d)* l'amour. Tout cela peut s'appliquer à Dieu immédiatement. Dieu est le Bon Pasteur et nous sommes ses brebis. Pour nous, chrétiens, l'image est encore plus plastique : le Christ est notre Bon Pasteur et nous sommes ses brebis. Le Seigneur a eu une prédilection pour cette image dont il s'est servi maintes fois. Nous pouvons donc lui faire l'application du psaume.

a) En premier lieu, le Bon Pasteur offre à ses brebis un *bon pâturage*. Un bon pâturage comprend la nourriture et la boisson (on insiste sur la boisson dans l'Orient altéré). Le Christ, le Bon Pasteur, nous conduit, nous aussi, dans les bons pâturages ; il nous donne la nourriture et la boisson au sens spirituel. Ce sont les biens du royaume de Dieu : la foi qui satisfait les aspirations de notre âme, la grâce et la filiation divine. Mais comment ne pas songer à la nourriture de nos âmes, à la Sainte Eucharistie que nous présente le Seigneur ? Le pain du ciel est " notre bon pâturage ", c'est l'" eau rafraîchissante " qui " restaure notre âme ".

b) Le Pasteur offre aussi à son troupeau une bonne direction. En Orient, le berger marche devant son troupeau et celui-ci le suit. C'est ce que le Christ dit expressément de lui-même dans sa parabole : " Quand le gardien de la porte a laissé sortir les brebis, le pasteur marche devant et les brebis le suivent... " (Jean X, 4). C'est ainsi que le Sauveur nous guide à travers la vie. Il marche devant nous, portant sa Croix, et nous marchons sur ses traces dans une sainte communauté d'amour et de souffrances.

c) Sa route ne passe pas seulement à travers des prairies ensoleillées, elle nous fait passer aussi par les " sombres vallées de la mort ", par la nuit de l'âme où nous connaissons les heures de Gethsémani, les tentations, les amertumes. C'est alors que nous avons besoin de sa protection. Dans de tels moments, il n'y a pas de plus grande consolation que cette certitude confiante : " Tu es près de moi. " (Le philosophe Kant disait de ce verset : aucun des livres que j'ai lus ne m'a donné autant de consolation que cette parole de la Bible).

d) Le Bon Pasteur nous accorde encore un autre bienfait : il fait notre *éducation* d'enfants de Dieu et d'héritiers du ciel. Il emploie pour cela deux moyens : l'un est son bâton pastoral ; l'autre, sa verge de châtiment. Il nous éduque par la joie et par la peine.

2. Dans la seconde strophe, la scène change ; nous voyons un hôte oriental. L'hospitalité, comme on sait, était très cultivée en Palestine et l'hôte reçu était comblé d'honneurs. Ainsi le Christ se plaint d'un Pharisien qui ne l'a pas reçu avec les honneurs convenables : " Je suis venu dans ta maison et tu ne m'as pas donné d'eau pour mes pieds... tu ne m'as pas donné de baiser... tu n'as pas oint ma tête...

” (Luc VII, 44 sq.). Dans notre psaume, le bon hôte rend à son invité un quintuple honneur : il dresse devant lui une table richement servie, il oint sa tête d’huile, il lui présente une coupe de vin, il conclut avec lui un engagement d’amitié durable, il va même jusqu’à lui offrir une demeure permanente. Il est inutile de faire l’application de cette parabole au Christ et à l’âme et d’en examiner les détails. Par notre entrée dans le royaume de Dieu, nous sommes devenus les hôtes du Christ et notre bon hôte nous sert la “ table du Seigneur ”, nous présente le “ calice du salut ” ; dans le Baptême et la Confirmation, il oint notre tête d’huile. Nous sommes ses amis et il nous est permis de demeurer avec lui.

LE TEMPS DE LA PASSION

Nous entrons dans les jours de deuil où nous pleurons l’Époux divin. L’Église prend ses voiles de veuve. Le temps de la Passion est la troisième étape de la préparation pascale. L’avant-Carême nous faisait entrer dans les dispositions du Carême, le Carême a été le temps de la conversion et du renouvellement de la vie spirituelle, le temps de la Passion est spécialement consacré au souvenir des souffrances du Christ. Ce souvenir est exprimé de manières différentes dans la liturgie. Dans l’église, les croix et les statues sont voilées. Par cet usage, l’Église veut manifester son deuil. Les croix ornées de pierres précieuses et de métal précieux doivent voiler leur éclat (autrefois les croix ne portaient pas l’image du crucifié) ; les images et les statues doivent disparaître pour ne pas nous distraire de la pensée de la Passion du Christ. Les derniers chants joyeux de la messe cessent de se faire entendre : le Gloria Patri disparaît à l’Introït, au Lavabo et dans les répons de l’Office. De même, le psaume 42 de la prière graduelle n’est plus récité jusqu’à Pâques. On voit dans cette omission une expression de deuil, comme pour la messe des morts (le véritable motif, c’est que ce psaume est chanté à l’Introït et que la liturgie évite ces répétitions). Cependant, plus encore que par ces signes extérieurs, la liturgie exprime son deuil par son contenu même, en parlant de la Passion du Seigneur. Dans les leçons nocturnes, nous prenons congé des livres de “ Moïse ” pour entendre la voix du Prophète *Jérémie*, la plus importante figure du Messie souffrant. Le *thème de la Passion*, qui déjà, dans les dernières semaines, était de plus en plus accentué, domine désormais seul. Cette transformation se remarque surtout dans les chants psalmodiques de la messe et les répons du bréviaire. On n’entend plus parler autant la communauté des pénitents et des catéchumènes ; le Christ souffrant prend lui-même la parole. Ce qui mérite une attention particulière, c’est l’ordinaire du temps de la Passion, c’est-à-dire les prières communes des Heures, comme les hymnes, les capitules, les répons, les antiennes ; c’est dans ces morceaux que l’Église exprime de la manière la plus précise ses pensées sur le temps de la Passion. Elle y a rassemblé les plus beaux textes scripturaires sur la Passion du Seigneur.

Pensées principales de la semaine qui va commencer. — La liturgie s’entend magistralement à mêler le thème de la Passion avec celui du Baptême. On le voit surtout dans les trois messes anciennes : *Lundi.* C’est encore le contraste, si goûté, entre les Ninivites (les catéchumènes) qui font pénitence et les Juifs qui veulent tuer le Christ. “ Que celui qui a soif vienne à moi et boive ! ” — *Mercredi.* C’est le jour d’examen, pour les catéchumènes, sur les commandements qu’ils ont reçus quinze jours auparavant. Les loups entourent l’Agneau de Dieu, qui, par sa mort, va donner “ la vie éternelle ” aux brebis. — *Vendredi.* Jérémie, la figure du Christ, se lamente sur les Juifs qui ont “ perfidement abandonné le Seigneur, la source d’eau vive. ” “ Jésus meurt pour le peuple et les enfants de Dieu dispersés, qu’il rassemble et réunit. ” *Mardi.* C’est encore le thème des mardis précédents : la leçon nous

donne une image de l'activité de la charité. Le thème de la Passion parcourt toute la messe. — *Jeudi*. C'est la dernière messe de pénitence, avec les images de la captivité de Babylone et de la Pécheresse. — Le *Samedi* est une vigile du dimanche des Rameaux.

La Croix voilée. — Aujourd'hui, l'Église commence à rappeler, d'une manière plus accentuée, à ses enfants, la mort rédemptrice du Christ.

D'une manière plus accentuée. En effet, à proprement parler, le souvenir de la mort du Christ est l'objet principal du culte chrétien. Saint Paul ne dit-il pas : " Toutes les fois que vous mangerez de ce pain et boirez de ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. " Le saint sacrifice de la messe est donc l'annonce de la mort du Christ. Toutes les fois que nous venons à la messe, nous annonçons notre foi : Le Christ est mort pour nous et le sang de son sacrifice coule encore aujourd'hui pour nos âmes, et la chair de son sacrifice est notre nourriture pour notre vie éternelle.

D'une manière plus accentuée. En effet, pendant le Carême, le thème de la Passion s'est maintes fois fait entendre. Sans doute la liturgie diffère ici entièrement de notre piété courante. Il s'agit du combat du Christ contre l'enfer. Il lutte contre le diable pour conquérir les âmes que son Père lui a données. C'est là une des pensées principales que nous rencontrons à travers toute la sainte quarantaine. Examinons les trois dimanches principaux qui sont comme les piliers du Carême : 1. *Dimanche* : Le Christ et le diable ; le Christ est sur la défensive ; 3. *Dimanche* : le fort et le plus fort ; le Christ passe à l'offensive ; *Dimanche des Rameaux* : Le Christ vainqueur et Roi dans sa Passion. Songeons aussi qu'il ne s'agit pas seulement d'une bataille livrée il y a 1900 ans, cette bataille se continue dans tous les temps. Le Christ qui lutte, combat et triomphe est le Christ mystique dans son corps, l'Église, et dans ses membres, les chrétiens. Le temps de Carême est donc un " noble tournoi " dans lequel nous ne sommes pas de pieux spectateurs, mais des chevaliers qui entrent dans la lice. Dans ce sens, le Carême est donc aussi le temps où nous nous souvenons de la mort du Christ.

Aujourd'hui, nous entrons dans le temps de la Passion, nous penserons davantage aux souffrances du Christ. C'est le temps dont Jésus a dit : " Quand l'Époux leur sera enlevé, alors ils jeûneront " (Math. IX, 15). Que doit donc être ce souvenir de la Passion ?

Il importe de nous rappeler la profonde différence entre les sentiments des anciens chrétiens et ceux des chrétiens d'aujourd'hui. Comment la piété populaire pense-t-elle à la Passion du Christ ? Elle s'en tient aux souffrances historiques du Seigneur, elle essaie de se représenter d'une manière imagée les scènes particulières des " amères souffrances " Il, elle analyse les sentiments et les pensées du Sauveur souffrant, elle a compassion et elle pleure. Elle se demande quelles vertus le Seigneur a exercées à chaque phase de sa Passion. Comment l'imiter ? Que devons-nous apprendre de lui ? C'est pour elle la question la plus importante. Elle fait enfin de la Passion le principal motif du changement de vie : " Il est mort pour moi sur la Croix et moi, je l'ai si gravement offensé ! "

Telles sont les pensées de la piété populaire au sujet du Seigneur souffrant. Quelles étaient les pensées de l'antique piété chrétienne que la liturgie nous a conservée ? Elle prenait de tout autres chemins. Sans doute, elle place, au centre, la Passion historique du Christ, mais elle ne s'y arrête pas ; elle s'attache davantage à l'idée et au but de la Passion et ne place le revêtement historique qu'au second plan. Le Christ nous a rachetés par ses souffrances, il a fait de nous des enfants de Dieu. C'est là le fait le plus heureux du christianisme. C'est pourquoi la piété liturgique verse moins de larmes amères ; elle peut même se réjouir. Au moment

qui est apparemment le plus triste de l'année, le Vendredi-Saint, quand on adore la Croix, elle va jusqu'à chanter une hymne de jubilation : " Voici que par le bois est venue la joie dans le monde entier. " C'est pourquoi la liturgie ne parle pas volontiers des souffrances amères, mais de la beata Passio, de la Passion heureuse ou qui rend heureux... Elle voit moins le côté humain que le but de la Passion, notre salut. C'est pourquoi l'art chrétien antique ne s'est guère occupé de l'aspect douloureux, mais a exprimé surtout les pensées de la Rédemption. Depuis le Moyen-Age, on représente de préférence Jésus attaché à la colonne de la flagellation ou bien cloué sur la Croix, le corps tordu par les angoisses de la mort. Il n'en était pas de même dans l'Église ancienne : on élevait la Croix comme un signe de victoire et de Rédemption. C'était la crux gemmata, la croix de métal précieux, ornée de pierreries. Cette Croix ne portait pas de crucifix. Ces deux croix sont justement devenues les symboles des deux conceptions de la Passion et des deux types de piété.

Quand nous entrons aujourd'hui dans l'Église, nous voyons la Croix voilée. Nous cherchons en vain quel peut être le motif de cette manière de faire. Pourquoi, au moment même où l'on pense davantage à la mort du Christ, doit-on voiler l'image de la Croix ? On comprendrait mieux le procédé contraire : la Croix voilée pendant le reste de l'année et découverte au temps de la Passion. Or ce que nous faisons maintenant sans le comprendre est un écho de l'antique piété. Quand la Croix était encore sans crucifix et brillait d'or et de pierres précieuses, il convenait d'en voiler l'éclair à l'époque où l'Époux est enlevé : l'Église revêt ses voiles de veuve. Et c'est là un souvenir plus délicat de la Passion que l'image d'un corps torturé et suspendu à la Croix. En tout cas, la première conception correspond mieux à la noble attitude des anciens.

On le voit donc, la piété objective porte, elle aussi, le deuil de la Passion, mais d'une autre manière. Creusons encore la différence entre la piété populaire et la piété liturgique. La première est doctrinale et sentimentale ; la seconde vise à l'action. Elle se demande moins quelles vertus et quelles doctrines doit nous enseigner la méditation de la flagellation, mais elle nous fait sentir que nous sommes les membres du corps du Christ et, dans nos épreuves terrestres, nous fait voir une participation à sa Passion. Que dit saint Paul, le docteur de la piété objective ? " De même que les souffrances du Christ abondent en nous, de même aussi, par le Christ, abonde notre consolation " (II Cor. I, 5). Il va même jusqu'à voir dans ses propres souffrances un complément de la Passion du Christ (Col. I, 24). C'est là une magnifique conception de la Passion. Toute la vie des chrétiens est unie au Christ ; nos souffrances et nos joies sont les souffrances et les joies du Christ. Aujourd'hui, au moment où j'écris ces lignes, nous célébrons la fête des saintes Perpétue et Félicité et je lis dans leurs Actes : Dans la prison, Félicité était sur le point de mettre au monde un enfant. Comme elle souffrait les douleurs de l'enfantement, un soldat lui dit en raillant : " Si tu souffres tant maintenant, que feras-tu donc quand tu seras jetée devant les bêtes sauvages ? " — " Maintenant ", répondit-elle, " c'est moi qui souffre, mais alors un autre sera en moi qui souffrira pour moi, parce que, moi aussi, je dois, souffrir pour lui. "

Saint Paul pousse ce cri de joie : " Avec le Christ je suis attaché à la Croix : aussi ce n'est plus moi qui vis, mais c'est le Christ qui vit en moi. Tant que je vis encore dans la chair, je vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi. " La piété objective n'est donc pas dépourvue de sentiments, elle connaît même une puissante mystique de la Passion, parce qu'elle se sait en union avec le Christ.

Et maintenant que devons-nous faire ? Faut-il abandonner nos méditations sur la Passion auxquelles nous sommes habitués depuis notre jeunesse, pour nous

tourner vers la piété objective ? Cela n'est pas nécessaire. Approfondissons plutôt nos exercices précédents, en nous inspirant des conceptions de la Passion qu'avait la primitive Église. " Éprouvez tout et gardez ce qui est bon ", dit l'Apôtre (I Thess. V, 27). Dans l'Église, les deux conceptions sont en usage et, par conséquent, recommandables. Mon intention était de marquer les différences, non pas pour critiquer une conception, mais pour mieux faire comprendre le point de vue liturgique.

Lorsque, vendredi prochain, nous célébrerons la fête des Sept Douleurs de la Sainte Vierge et chanterons le beau *Stabat Mater*, nous nous rendrons compte immédiatement que nous sommes en face de pensées de la piété subjective. Mais quand, aujourd'hui, à la messe, nous voyons, à l'Épître, le divin grand-prêtre, revêtu de ses ornements, entrer dans le Saint des saints du ciel avec son propre sang et accomplir la Rédemption éternelle, nous savons que la liturgie nous présente une méditation objective de la Passion. L'Église est semblable au père de famille de l'Évangile qui tire de son trésor " de l'ancien et du nouveau ". Encore une fois, " examinez tout et gardez le bon. "

DIMANCHE DE LA PASSION

STATION A SAINT PIERRE

Le Grand Prêtre entre dans son sanctuaire.

L'Église déroule devant nos yeux trois images, trois images de la Passion du Seigneur : une image figurative, une image historique et une image dominant les temps.

a) L'Église nous ramène en arrière, au temps de l'histoire juive, environ 600 ans avant Jésus-Christ. Il y avait, sur le trône de David, des rois indignes : dans la terre promise, on adorait les idoles ; l'injustice et l'immoralité régnaient dans le pays où Dieu était Roi. Dieu suscita des prophètes qui devaient avertir le peuple et les chefs. L'un des plus grands parmi eux fut *Jérémie*, un homme d'une grande pureté d'intention, rempli d'amour pour Dieu, pour son peuple et sa patrie. Il voit venir le malheur prochain, l'exil ; il prêche la pénitence, mais les Juifs ne veulent pas l'écouter, ils veulent se débarrasser de l'homme importun, ils le persécutent et le tourmentent. Les avertissements étant restés sans succès, le malheur éclate : la ville et le temple sont en ruines, le roi et le peuple sont conduits en exil. Jérémie s'assied sur les ruines de Sion et chante ses lamentations. Jérémie est la figure du Messie souffrant, mais moins dans ses paroles que dans sa personne. Aujourd'hui, l'Église lit le commencement du livre (le commencement vaut pour le tout). Le Prophète Jérémie nous accompagnera pendant tout le temps de la Passion.

b) L'image historique nous apparaît dans l'Évangile. Le Christ est entouré des Juifs hostiles. Déjà, ils prennent des pierres pour le lapider. La mort du Christ était déjà résolue, elle est déjà accomplie dans la volonté de ses ennemis, mais son heure n'est pas encore arrivée. Le Christ se tient au milieu d'eux, plein de majesté. Qui d'entre vous peut me convaincre de péché ? " Avant qu'Abraham fût, je suis. "

c) L'image dominant les temps nous apparaît dans l'Épître ; c'est une grande action liturgique. Le divin grand-prêtre, revêtu de ses ornements, pénètre dans le Saint des saints du ciel avec son propre sang et opère la Rédemption éternelle. Dans ces trois images se trouve contenue et expliquée toute la liturgie de ce dimanche.

1. Entrée dans le temps de la Passion : " Aujourd'hui, si vous entendez la voix du Seigneur, ne fermez pas vos cœurs. " C'est par ces paroles de l'invitatoire

que l'Église nous invite à commencer dignement le temps sacré du souvenir de la Passion de Notre-Seigneur. C'est aussi une invitation à nous unir aux souffrances et au sacrifice du Christ dans son corps mystique. — Le premier répons de Matines nous introduit solennellement dans le temps de la Passion et, en même temps, nous fait entrevoir Pâques : encore quinze jours avant la grande fête.

“Ce sont des jours que vous devez sanctifier en leur temps,
Le *quatorzième* jour au soir commence la Pâque du Seigneur,
Le *quinzième* jour vous célébrerez la grande fête pour le Seigneur Très-Haut. ”

Nous considérerons, dans le temps qui commence, le Christ, dans ses souffrances amères, comme l'Homme des douleurs ; nous pleurerons avec lui et nous compatirons à ses souffrances. Mais, en même temps, nous verrons en lui le vainqueur qui a triomphé sur le champ de bataille du Golgotha et nous serons vainqueurs avec lui ; nous verrons le Roi qui, sur le trône de la Croix, règne par ses souffrances, et nous règnerons avec lui en triomphant des souffrances de la vie ; nous considérerons le Grand-Prêtre qui entre dans le Saint des saints pour se sacrifier pour nous et nous invite à être prêtres avec lui dans l'abandon de notre vie.

2. La messe (Judica me). — Nous nous rendons aujourd'hui dans l'Église de Saint-Pierre, au tombeau du prince des Apôtres. Autrefois, dans la nuit du samedi au dimanche, il y avait vigile à Saint-Pierre et l'on procédait à l'ordination ; c'est ce qu'indiquent la station et le contenu de la messe. Saint Pierre est le premier vicaire du divin Grand-Prêtre. A l'*Introït*, nous voyons le Seigneur lutter comme au jardin des Oliviers. Il demande une décision judiciaire entre lui, d'une part, et le peuple profane des Juifs et l'homme mauvais et perfide (Judas), d'autre part. A l'*Épître*, nous voyons le divin Grand-Prêtre s'avancer vers l'autel de la Croix ; en versant son propre sang, il expie pour l'humanité, alors qu'il est lui-même sans péché. Le *Graduel* et le *Trait* sont les plaintes du Christ souffrant ; ces chants nous conduisent à la colonne de la flagellation (“ Ils ont labouré sur mon dos, ils ont creusé de longs sillons ”) ; ils nous conduisent à la Croix (“ Tu m'élèveras au-dessus de ceux qui se sont levés contre moi ; sauve-moi de l'homme méchant (Judas) ”). L'*Évangile* nous montre, de nouveau, notre Grand-Prêtre, le Christ, qui est *innocent* et *éternel*. Nous jetons encore un regard sur l'abîme de méchanceté de ses ennemis ; cependant, on voit briller la lumière de Pâques à travers la sombre scène : “ Abraham s'est réjoui de voir mon jour (Pâques). ” Les Juifs voulaient le lapider, mais il se cache (thème de la Passion et de Pâques). L'*Offertoire* est un chant de route avec la promesse de devenir sans tache, comme le divin Grand-Prêtre lui-même est innocent. L'*antienne de Communion* nous rappelle que l'Eucharistie est le mémorial de la mort du Christ : “ C'est le corps qui sera livré pour vous, c'est le calice du Nouveau Testament dans mon sang, dit le Seigneur. Faites ceci, toutes les fois que vous prendrez (ce sacrement), en mémoire de moi. ”

3. La prière des Heures. — Dans la *lecture de l'Écriture*, se dresse devant nous le Prophète Jérémie qui est la figure du Christ souffrant. Dans le premier chapitre, nous entendons parler de sa vocation de prophète. Ce chapitre n'a pas de rapport immédiat avec le Christ, mais le commencement vaut pour l'ensemble. Cependant on peut voir, dans le passage suivant, l'introduction de l'histoire de la Passion : “ Et toi, ceins tes reins, lève-toi et dis-leur ce que je t'ordonnerai ; car je te donnerai la force, afin que tu n'aies pas à craindre devant eux. Je t'établis aujourd'hui comme une ville forte, comme une colonne de fer et une muraille d'airain devant tout le pays, devant les rois de Juda, devant ses princes, devant les prêtres et le peuple du pays. Ils te feront la guerre, mais ils ne pourront pas t'abattre, car je suis avec toi, dit le Seigneur, pour te délivrer. ”

Nous entendons, en outre, deux sermons des deux grands papes et docteurs de l'Église, saint Léon 1^{er} et saint Grégoire 1^{er}. Ces deux discours sont d'autant plus importants qu'ils furent prononcés, tous les deux, à Saint-Pierre de Rome, pendant l'office liturgique de ce jour, l'un vers 450, l'autre vers 600. Nous ne donnerons qu'un extrait de chacun d'eux. " Parmi toutes les solennités chrétiennes, nous savons que le mystère pascal est la principale. Pour nous préparer à recevoir dignement et convenablement ce mystère, les institutions de tout le temps (liturgique) travaillent à notre réforme. Mais les jours présents réclament particulièrement notre dévotion, car, nous le savons, ils sont en relation immédiate avec le plus sublime mystère de la divine miséricorde. Dans ces jours, les Apôtres, inspirés par le Saint-Esprit, ont, à juste titre, ordonné un jeûne plus sévère, afin que, par notre participation commune à la Croix du Christ, nous fassions un peu de ce qu'il a fait pour nous, comme le dit l'Apôtre : Si nous souffrons avec lui, nous serons glorifiés avec lui " (Saint Léon).

" Examinez, très chers frères, la mansuétude de Dieu. Il était venu pour enlever les péchés et il disait : Qui de vous me convaincra de péché ? Il ne dédaigne pas de montrer, par la raison, qu'il n'est pas pécheur, lui qui, par la force de la divinité, pouvait justifier les pécheurs. Mais ce qu'il ajoute est terrible : Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu ; aussi vous ne l'entendez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu... Que chacun se demande s'il entend les paroles de Dieu avec l'oreille du cœur et il saura s'il est de Dieu... " (Saint Grégoire).

Pendant le jour, nous devons porter constamment, dans notre cœur, l'image et les paroles de l'Évangile. Dès le lever du soleil, nous chantons les paroles du Seigneur : " Celui qui est de Dieu entend la parole de Dieu, vous ne l'entendez pas parce que vous n'êtes pas de Dieu. " C'est une parole effrayante au début de la journée. Nous entrons immédiatement dans le combat du Seigneur contre les ténèbres. A chaque Heure du jour, nous chantons une autre parole du Seigneur : " Je n'ai pas de démon, mais j'honore mon Père. " (Prime). " Je ne cherche pas ma gloire, il y a quelqu'un qui la cherche et qui est juge " (Tierce). " En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui garde ma parole ne goûtera jamais la mort " (Sexte). Vers la fin du jour, nous chantons le tragique dénouement de la journée : " Les Juifs ramassèrent des pierres pour les lui jeter ; mais Jésus se cacha et sortit du temple " (None). A Vêpres, s'ouvre une joyeuse perspective sur Pâques : " Abraham, votre père, a tressailli de joie de ce qu'il devait voir mon jour ; il l'a vu et il s'est réjoui. "

LUNDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION

STATION A SAINT-CHRYSOGONE

Croix et baptême.

Le Christ va à la mort, victime de la haine des Juifs, pour obtenir la pénitence aux Ninivites -les catéchumènes sortis du paganisme — et pour leur apporter l'« eau vive » du baptême et de l'Eucharistie. Voici les antiennes directrices du jour : " Au grand jour de la fête, Jésus se tenait debout et criait : Que celui qui a soif vienne à moi et boive " (*Ant. Bened.*). N'oublions jamais que les paroles du Christ, dans la liturgie, sont non pas du passé, mais du présent : elles s'adressent à nous. " Que celui qui a soif vienne à moi et boive ; de ses entrailles jailliront des sources d'eau vive, dit le Seigneur " (*Ant. Magn.*).

Avec l'ardent désir des *catéchumènes*, implorons la venue de la fête de Pâques.

1. La station. — C'est l'église titulaire de Saint-Chrysogone. Le martyrologe raconte de ce saint, le 24 novembre : " La mort du saint martyr Chrysogone. Après

avoir souffert longtemps, à cause de la confession constante de sa foi, les chaînes et les tourments de la prison, il fut, sur l'ordre de Dioclétien, traîné à Aquilée. Il y fut décapité et jeté dans la mer. C'est ainsi qu'il obtint la couronne du martyr. " Il mourut vers 304. La maison de ce saint devint propriété de l'Église romaine et, au V^e siècle, on édifia une église sur son emplacement. Depuis, la basilique a été souvent restaurée.

2. La messe (*Miserere mihi*). — Dès l'Introït, nous nous unissons au Sauveur souffrant. Lui et nous, nous ne faisons qu'un, le Christ mystique. Les trois premiers chants sont des lamentations du Christ souffrant. Ceci est important pour nous faire comprendre comment nous devons vivre la Passion. Laissons le Christ souffrir, se plaindre, mourir, mais aussi ressusciter en nous. Telle est la fête pascale liturgique. " Par lui et avec lui et en lui ", nous célébrons la Passion et la Résurrection. " L'homme m'a foulé aux pieds " (*Int.*).

C'est une expression forte et imagée. Le Christ, la divine grappe de raisin, est foulée aux pieds dans le pressoir de la Passion et, de cette grappe, sort la boisson salutaire. Laissons-nous presser avec lui. Comparons le chant initial avec le chant final. Quel contraste ! " Le Seigneur des armées est le Roi plein de majesté " (*Comm.*). C'est la grande loi du christianisme : Par la souffrance à la gloire !

Dans la *leçon*, Jonas est la figure du Christ. Il se voue à la mort pour sauver ses compagnons ; il est le type du repos de trois jours dans le tombeau, et de la Résurrection. Les deux lectures se correspondent : Les Ninivites païens firent pénitence à la parole de Jonas ; les Juifs restent endurcis et veulent faire mourir le Christ. Les Juifs se demandaient si Jésus ne se rendrait pas chez les païens ; il s'y rend, en effet ; il appelle les païens. Les catéchumènes, qui se tiennent là, sortent du paganisme, ils ressemblent aux Ninivites : le Christ " s'est rendu chez eux et les a instruits. " Ils ont soif et répondent à l'invitation ; ils " boivent de l'eau vive " (Baptême) et " reçoivent le Saint-Esprit " (les catéchumènes, dans la Confirmation ; les fidèles, dans l'Eucharistie). Les Ninivites, par leur conversion, méritent le nom de " peuple de Dieu " ; mais Israël, par son endurcissement, perd ses privilèges et cesse d'être le " peuple de Dieu ". L'image de Jonas et celle des Ninivites pénitents se trouvent fréquemment dans les catacombes et sur les sarcophages de l'ancienne Église. Le jeûne des Ninivites est la figure du Carême chrétien. — Nous allons au Saint-Sacrifice comme des Ninivites pénitents et, à l'Offrande, nous portons ces sentiments de pénitence à l'autel (d'où le psaume 6, qui est un psaume de pénitence). La *Communion* nous conduit au but : nous voyons le " Roi plein de majesté " dans sa Résurrection et son retour.

3. Ordinaire du temps de la Passion. — Parcourons aujourd'hui les textes communs de ce temps. A *Laudes*, nous entendons : " Venez, mettons du bois dans son pain et supprimons-le de la terre des vivants et qu'on ne cite plus jamais son nom " (Jér. XI, 19). La mention du bois dans son pain fait allusion à la Croix et, en même temps, à l'Eucharistie. L'hymne (*Lustra sex*) chante, d'une manière saisissante, l'arbre de la Croix :

O Croix fidèle et vénérable,
Arbre très noble et très sacré,
Nul arbre à toi n'est comparable Ni d'un si beau fruit n'est paré :
Doux sont tes clous, doux est ton bois,
Doux ton fardeau, très Sainte Croix.

Les versets communs qui, pendant le Carême, sont des paroles extraites du psaume 90, sont désormais des lamentations du Christ : " Délivre-moi, Seigneur, de l'homme mauvais, et de l'homme inique délivre-moi. "

Et maintenant, les antiennes des Heures du jour :

A *Prime* : “ Délivre-moi, Seigneur, et place-moi auprès de toi ; alors n’importe qui pourra lever la main pour me combattre. ” Comme c’est beau ! Nous passerons notre journée avec le Seigneur souffrant.

A *Tierce* : “ Tu as jugé, Seigneur, la cause de mon âme, toi, le défenseur de ma vie, Seigneur, mon Dieu. ” Telles sont les paroles du Christ souffrant, elles doivent être aussi les nôtres.

A *Sexte* : “ Mon peuple, que t’ai-je fait et en quoi t’ai-je constricté ? Réponds-moi. ” Quelle question impressionnante ! Nous voyons le Seigneur sur la Croix et c’est à nous qu’il adresse cette question.

A *None* : “ Rend-on le mal pour le bien, car ils ont creusé une fosse pour mon âme ? ” Le Seigneur se plaint de l’ingratitude des Juifs ; ne se plaint-il pas aussi de notre ingratitude ?

A *Vêpres*, nous chantons l’hymne : “ Les bannières du Roi s’avancent ” et nous disons au verset : “ Délivre-moi, Seigneur, de l’homme méchant et de l’homme inique délivre-moi. ” L’homme méchant, c’est Judas, et les hommes impies sont les grands-prêtres ; au sens large, ce mot désigne le diable et ses instruments.

Telle est la voie à suivre pour donner, pendant la journée, une forme liturgique à nos méditations sur la Passion.

4. Psaume 23 — *Le Roi de gloire*. — C’est le psaume de la Communion. Il est d’une grande beauté et la liturgie l’utilise souvent.

Au Seigneur appartient la terre et tout ce qui la remplit, le monde et tous ceux qui l’habitent.

C’est lui qui l’a fondée sur l’eau, qui l’a affermie sur les fleuves.

Qui gravira la montagne du Seigneur, qui se tiendra dans son lieu saint ?

Celui qui a les mains innocentes et le cœur pur, qui ne livre pas son âme au mensonge, qui ne jure pas pour tromper son prochain.

Celui-là sera béni par le Seigneur, son salut est le Seigneur, il se tient auprès de lui dans la grâce.

Telle est la race de ceux qui cherchent le Seigneur, qui cherchent la face du Dieu de Jacob.

Portes, élevez vos linteaux, portes éternelles, élevez-vous et le Roi de gloire fera son entrée.

Qui est ce Roi de gloire ?

C’est le Seigneur fort et puissant, c’est le Seigneur puissant dans les combats.

Portes, élevez vos linteaux, portes éternelles élevez-vous et le Roi de gloire fera son entrée.

Quel est donc ce Roi de gloire ?

Le Seigneur des armées,

Voilà le Roi de gloire.

Ce psaume est un chant dramatique que David composa pour le transfert de l’arche d’alliance sur le mont Sion. L’entrée du Dieu d’alliance dans son sanctuaire fut un événement d’une grande importance, la matière d’une sublime poésie. Le chant nous transporte sur deux théâtres. Le premier est la *procession solennelle*. Le psalmiste se pose deux questions : Quel est celui qui s’avance ? Dieu, le Tout-Puissant. *b)* Que me faut-il pour assister à cette procession ? Des mains innocentes et un cœur pur. Le chant est très dramatique. Il s’engage un dialogue entre les gardiens des portes et ceux qui accompagnent l’arche d’alliance. C’est ce dialogue qui nous manifeste la grandeur de Dieu. On ouvre les portes de la forteresse en les remontant ; il faut que ces portes s’élèvent, elles sont trop petites pour l’hôte divin. — Faisons-en maintenant l’application à nous-mêmes. Ce qu’était l’arche d’alliance

dans l'Ancien Testament, le Christ l'est pour nous. C'est lui qui entre dans la forteresse de l'Église, dans la forteresse du cœur, dans la forteresse du ciel. Tant que nous sommes sur la terre, nous suivons la procession divine et nous pouvons nous poser les deux mêmes questions que David.

MARDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION

STATION A SAINT-CYRIAQUE

Le divin Daniel dans la fosse aux lions.

Les messes du mardi ont un caractère spécial et typique. La *leçon* nous indique d'ordinaire une action ; l'Évangile est doctrinal et nous offre simplement l'explication de cette action et ses rapports avec le Christ. On s'occupe moins des catéchumènes que des fidèles. D'ordinaire, les saints de station sont des héros de la charité et de la miséricorde (diacres ou diaconesses). Ce sont eux qui sont représentés dans la leçon. C'est le cas pour la messe d'aujourd'hui ; seulement, le thème de la Passion est fortement accentué.

Les antiennes directrices : “(Mon temps n'est pas encore arrivé ; votre temps est toujours prêt ” (*Ant. Bened.*). “ Quant. à vous, montez à cette fête ; pour moi, je n'y monte pas, car mon temps n'est pas encore arrivé ” (*Ant. Magn.*). C'est l'époque qui précède immédiatement la Passion. L'Église attache de l'importance à cette pensée que nous approchons de plus en plus du temps de la mort du Christ.

1. L'église de station. — Saint Cyriaque. Le saint de station fut diacre et martyr (vers 300) : “ Après une longue et douloureuse captivité, il fut couvert de poix fondue et étendue sur le chevalet ; là, on lui désarticula les membres et on le frappa de verges sur tout le corps. Il fut enfin, sur l'ordre de Maximien, décapité avec vingt compagnons. Sa fête est célébrée le 8 août. ” Le saint soulagea dans leurs besoins temporels les prisonniers chrétiens et leur fournit de la nourriture et de la boisson. Il fut envoyé vers le roi de Perse, à Babylone, pour guérir sa fille. Ce sont peut-être ces circonstances qui ont fait choisir la leçon d'Habacuc et de Daniel. L'église primitive de station est depuis longtemps disparue et a déjà changé deux fois de place. Le pape Sixte-Quint transféra, en 1588, la cérémonie de la station dans l'église de Sainte Marie in Via Lata, une antique diaconie, dans laquelle on vénère maintenant le chef de Saint Cyriaque (Ce déplacement de l'église de station avec le maintien de l'ancien titre nous autorise à célébrer, nous aussi, l'office de station dans notre église paroissiale).

2. La messe (Expecta). — *L'Introït* est une exhortation maternelle de l'Église qui nous invite à “persévérer” à “ attendre ”, pendant les quelques jours qui nous séparent de Pâques. De loin brille déjà la lumière de Pâques. Notre réponse est celle-ci : “ Je ne demande qu'une chose, c'est de pouvoir demeurer dans la maison de Dieu.” La *leçon*, en nous présentant Daniel dans la fosse aux lions, nous montre la figure du Christ souffrant ; peut-être pouvons-nous penser à son agonie au jardin des Oliviers, pendant laquelle un ange (Habacuc) le console ; peut-être les fidèles peuvent-ils penser à l'Eucharistie, qui nous reconforte pendant que nous sommes dans la fosse aux lions du Carême. En tout cas, de même que Daniel finit par triompher de ses ennemis, le Christ remporte la victoire dans sa Résurrection. L'image de Daniel dans la fosse aux lions était une image de prédilection dans les cimetières de l'ancienne Église. Daniel est représenté debout, entouré de deux lions. Il figurait le Christ dans sa Passion, mais aussi l'Église au milieu des persécutions. Au *Graduel*, le Christ implore la lumière de Pâques et nous l'implorons avec lui sur la montagne de Pâques. A l'*Évangile*, nous sommes, de nouveau, témoins des douleurs morales du Christ. Les Juifs veulent le faire mourir ; ses propres frères

(ses cousins) ne le comprennent pas. C'est en cachette qu'il se rend à Jérusalem, qui sera pour lui une fosse aux lions. Aujourd'hui encore, sur l'autel, " il ne se rend pas au jour de fête ouvertement, mais comme en cachette ". *L'Offertoire* est comme une réponse de la pauvre âme qui veut maintenant profiter de la Passion du Seigneur qui " est assis sur son trône ". A la *Communion*, nous entendons encore le Christ souffrant. Remarquons *l'oraison sur le peuple* : " Donne-nous, Seigneur, de suivre avec persévérance ta volonté, afin que, dans nos jours, le peuple qui te sert croisse en mérite et en nombre (l'Église croît intérieurement et extérieurement). Le psaume de la Communion est un psaume connu de l'Avent, le psaume 24 (C. t. 1^{er} p. 63).

3. L'aumône et la Passion. — L'Église nous propose aujourd'hui deux pensées : *l'aumône* et la *Passion du Christ*. a) Il est remarquable que toutes les messes du mardi, pendant le Carême, traitent de l'aumône et se célèbrent dans des églises de station dédiées à des saints (d'ordinaire des vierges) qui ont consacré leur vie aux œuvres de charité. C'est encore le cas aujourd'hui. Le saint de station est un diacre, c'est-à-dire un ministre sacré préposé par l'Église au soin des pauvres. Il a souvent visité les prisonniers chrétiens dans les cachots, dans les fosses aux lions — car c'est ainsi qu'on appelait les prisons. Il leur a procuré la nourriture spirituelle et temporelle. La liturgie de ce jour lui a élevé, dans la personne d'Habacuc (*leçon*), un monument voilé, mais durable. — Nous aussi, nous devons, en ce moment surtout, agir comme Habacuc ou Cyriaque, en portant secours aux âmes opprimées. Combien de chrétiens, soit du fait de leur entourage, soit par suite de la maladie ou de leur détresse spirituelle, vivent dans une fosse aux lions ! C'est une véritable aumône de consoler ces frères, de leur rendre courage et confiance. Agissons comme Habacuc.

b) La seconde pensée est celle du Christ souffrant. La liturgie ne médite pas la Passion comme nous sommes habitués de le faire. Nous considérons volontiers les souffrances extérieures, la flagellation, le crucifiement ; la liturgie nous fait pénétrer dans l'âme douloureuse du Seigneur ; les répons sont des lamentations du Christ et les Évangiles, une phase de l'histoire de sa Passion. intérieure. De quoi se plaint-il aujourd'hui ? De ses ennemis qui ont fait de Jérusalem une fosse aux lions pour lui, et de ses frères qui ne le comprennent pas ; cela s'applique aussi au Christ mystique, l'Église — et nous, ses frères, souvent " nous ne croyons pas en lui ". Le but de ce temps de renouvellement, c'est que nous comprenions mieux le Seigneur.

Un mot encore : Nous pouvons unir l'aumône et la Passion du Christ. La Passion du Christ ne se continue-t-elle pas dans les membres de son corps mystique ? Les pauvres, les malades, les affligés sont des membres souffrants du Christ. Le Christ accepte volontiers l'aumône spirituelle et temporelle, c'est une consolation dans sa Passion.

MERCREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION

STATION A SAINT-MARCEL

Le Bon Pasteur donne la vie, il exige l'obéissance.

Le Bon Pasteur demande à ses brebis de le suivre (accomplissement des commandements) ; en retour, il leur donne la " vie éternelle " et sacrifie pour elles sa propre vie.

Voici les antiennes directrices du jour : " Mes brebis entendent ma voix et moi, le Seigneur, je tes connais" (*Ant. Bened.*). " Je vous ai fait beaucoup de bien ; pour laquelle de mes œuvres voulez-vous me faire mourir ? " Le matin, dans le soleil

levant, nous voyons le Bon Pasteur, dont nous voulons écouter la voix ; le crépuscule nous fait pressentir sa mort. Ainsi cette antique messe nous présente une belle alliance du thème du Baptême et du thème de la Passion dans l'image du Bon Pasteur.

1. La messe (Liberator meus). — La communauté chrétienne se rend aujourd'hui, avec les catéchumènes, dans l'église du pape *Saint Marcel*, dont nous avons célébré la fête le 16 Janvier. L'église est une antique église titulaire du I^{er} siècle ; actuellement, elle est entièrement transformée. Sous le maître-autel se trouve une urne de basalte vert, qui contient les reliques du saint de station (elles furent transférées là au IX^e siècle). Aujourd'hui est encore un grand jour d'examen au sujet des commandements que nous avons reçus il y a quinze jours (faisons nous-mêmes un examen personnel). C'est pourquoi la *leçon* nous donne un extrait de l'explication biblique des commandements. *L'Introït* est une prière du Christ, une prière de Passion, mais aussi une prière de Résurrection. Dieu est celui qui " le délivre de la fureur des Gentils " (songeons au couronnement d'épines), qui le sauve de " l'homme méchant " (Judas) ; la Passion est décrite d'une façon saisissante dans l'image de l'orage (Psaume 17, dans son extension). Pourtant, au milieu des souffrances du Christ, le Père est son amour, son rocher et sa citadelle. Nous ne savons pas si le *Graduel* est une prière du Christ ou une prière des catéchumènes. Dans l'un ou l'autre cas, c'est une action de grâces pour la Résurrection à Pâques (thème pascal). A *l'Évangile*, nous voyons une autre scène de la Passion ; les Juifs entourent le Seigneur, à la fête de la Dédicace. Ils ne sont pas ses brebis qui entendent sa voix et croient en lui, comme les catéchumènes et les fidèles, auxquels il donne, dans l'Eucharistie, la " vie éternelle ". Ces loups peuvent bien déchirer le Pasteur, il ne leur est pas permis de dérober les brebis. Les Juifs, une fois encore, veulent le lapider. A *l'Offrande*, nous apportons le souvenir de la Passion du Christ et nous prêtons notre voix aux lamentations du Seigneur. A la *Communion*, nous allons en procession, comme des agneaux innocents rangés autour du Bon Pasteur (Ps. 25). Comparons encore les deux lectures. Les sévères avertissements que nous donne la leçon deviennent, dans *l'Évangile*, la charmante image du Bon Pasteur. Les relations avec Dieu ne sont plus les mêmes dans le Nouveau Testament : dans l'Ancien, règne la crainte ; dans le Nouveau, l'amour et la confiance.

2. L'image du Bon Pasteur. — L'Église nous met devant les yeux l'image liturgique du *Bon Pasteur* et nous dit, de lui, trois choses : " Mes brebis entendent ma voix... je leur donne la vie éternelle et personne ne les arrachera de mes mains. " Tel est le contenu de la messe d'aujourd'hui. *a)* Les jeunes brebis (les catéchumènes) ont reçu, voilà quinze jours, les commandements ; depuis, elles suivent le Bon Pasteur. Elles doivent, aujourd'hui, subir un examen sur les commandements de Dieu. C'est et ce sera toujours la condition préalable pour appartenir au troupeau du Christ ; c'est vrai aussi pour nous, les fidèles. Nous savons que, pour les chrétiens, les commandements ne sont pas un joug pénible ; ils sont le bâton de berger qui nous guide et nous écarte des mauvais chemins. Il nous est plus facile de " suivre " quand nous savons que le Bon Pasteur marche devant nous dans tous les sentiers rudes et escarpés et que nous n'avons qu'à mettre nos pieds dans l'empreinte de ses pas. Il a toujours fait la volonté de celui qui l'a envoyé et c'est pourquoi il est facile de le suivre. Et quel est le contenu principal de tous ses commandements ? C'est *l'amour* — l'amour de Dieu et du prochain. " Je t'aimerai, toi qui est ma force. " Faisons aujourd'hui un scrutin (un examen de conscience) au sujet de son " commandement. "

b) Le Bon Pasteur ne se contente pas d'exiger ; lui aussi donne quelque chose : " *la vie éternelle* ". C'est là le grand don pascal. Le Christ est venu sur la terre, il est mort, il est ressuscité pour nous acquérir la vie éternelle. C'est aussi la vie éternelle

que les catéchumènes attendent, que les fidèles renouvellent et développent ; dans le *Baptême*, on reçoit cette vie éternelle ; dans l'*Eucharistie*, on la nourrit et on la perfectionne. Les catéchumènes et les fidèles entendent donc le message du Christ dans l'*Évangile* : “ Je leur donne la vie éternelle.”

c) Une troisième chose : Le Bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. Aujourd'hui encore, les Juifs hostiles l'entourent et lèvent la main pour le lapider ; mais lui, il déclare sa divinité. Sa Passion et sa Croix étaient le prix avec lequel il devait acquérir pour nous la vie éternelle : “ personne ne peut les arracher de mes mains ”. — Ces trois pensées se réalisent dans chaque messe ; dans le Saint Sacrifice, le Bon Pasteur rend actuel le don de lui-même pour ses brebis ; dans l'avant-messe, “ ses brebis écoutent sa voix ” ; dans la communion, “ il leur donne la vie éternelle ”.

JEUDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION

STATION A SAINT-APOLLINAIRE

Notre âme, la pénitente, lave les pieds du Seigneur.

C'est aujourd'hui le dernier jeudi avant le Jeudi-Saint, avant le jour du lavement des pieds, de l'institution de la Sainte Eucharistie, de l'agonie du Seigneur. Dans huit jours aujourd'hui, les pénitents, fondant en larmes, s'agenouilleront à la porte de l'église ; ils laveront en quelque sorte les pieds du Christ avec leurs larmes. Alors, leur “ captivité de Babylone ” sera terminée. La messe d'aujourd'hui est une anticipation de la réconciliation des pénitents : c'est nettement une messe de pénitents.

C'est pourquoi les *antiennes* directrices du jour ne sont pas tirées de l'Évangile du jour, mais empruntées au Jeudi-Saint : “ Le Maître dit : mon temps est proche, je fais la Pâque chez toi avec mes disciples ” (*Ant. Bened.*). “ J'ai désiré, d'un ardent désir, de manger cet agneau pascal avec vous avant que de souffrir ” (*Ant. Magn.*). Le matin, comme le soir, la pensée directrice est celle de la Cène.

1. La messe (*Omnia quae*). — Nous nous rendons dans l'église de station de *saint Apollinaire*. Le célèbre évêque de Ravenne, le disciple de saint Pierre, que l'Église fête le 23 juillet, était aussi très honoré à Rome. On lui dédia une basilique qui devint église de station. — La messe présente une unité parfaite d'impression et de contenu. Les *sentiments de pénitence* de Madeleine et de Daniel en exil sont les mêmes ; c'est le même abandon à Dieu, le même désir d'expier. Ce sont ces sentiments que nous devons nous approprier en tant que pénitents. La *leçon* et *trois chants* psalmodiques nous conduisent en exil. L'Église aime, en effet, comparer le Carême avec la captivité des Juifs à Babylone. La *leçon* est une émouvante prière de Daniel, pour demander le pardon de son peuple : “ Ne détruis pas, ô Dieu, l'alliance que nous avons brisée par nos péchés, nous sommes abattus par le péché, mais, dans notre esprit d'humilité et avec notre cœur contrit, reçois-nous. Que notre sacrifice d'expiation te plaise ! Maintenant nous voulons te servir ”. Puissent ces paroles être pour nous la vérité ! Nous trouvons dans l'Introït des pensées de pénitence semblables : “ Ton jugement sur nous est juste, nous avons péché — mais maintenant agis selon ta miséricorde ”. Il y a, dans le psaume 118, une ardente aspiration vers l'innocence : “ Bienheureux ceux qui marchent dans l'innocence... ” Dans leur patrie, les Juifs avaient foulé la Loi aux pieds ; maintenant, dans l'exil, ils ont appris à l'aimer. C'est désormais le seul lien qui les rattache à Dieu, car “ il n'y a plus de temple, de sacrifices...” (les pénitents, eux non plus, n'ont pas le droit de participer au Saint-Sacrifice, eux non plus ne peuvent plus honorer Dieu que par la pénitence et l'obéissance). A l'*Offertoire*, la

communauté pénitente chante la touchante élégie de l'exil et de la nostalgie : “ Sur les fleuves de Babylone, nous nous sommes assis et nous avons pleuré en nous rappelant Sion... ” Les fidèles chantent ce cantique nostalgique au nom des pénitents qui viennent justement de quitter l'église. Nous soupirons, nous aussi, vers la grâce du pardon, vers Pâques. Tout ce que pouvait produire l'Ancien Testament était ceci : la reconnaissance des péchés, l'acceptation de la peine, le repentir profond. Le Nouveau Testament est bien plus consolant : il nous donne la grâce du pardon. *L'Évangile* nous raconte la conversion de la Madeleine (Saint Grégoire le Grand et les textes liturgiques identifient Marie-Madeleine et la pécheresse). “ Quand je pense à Marie-Madeleine, j'aimerais mieux pleurer que de parler. Il faudrait avoir un cœur de pierre pour ne pas se sentir poussé à la pénitence par les larmes de la pécheresse ” (Saint Grégoire). Le Sauveur se montre l'ami des pécheurs. Il accepte l'invitation du Pharisien, tolère son manque d'égard afin de pouvoir verser sur un cœur malade le baume du pardon, bien plus, pour dire au monde entier qu'il est prêt à pardonner à tous les pécheurs. Quelle parole consolante pour tous les pécheurs : “ Beaucoup de péchés lui ont été remis parce qu'elle a beaucoup aimé ! ” Madeleine sera admise, plus tard, la première, à saluer le Ressuscité. Elle symbolisera, dans tous les temps, l'amour de Jésus pour les pécheurs. Cette péricope n'est-elle pas une douce consolation pour les pénitents ? Elle leur dit que le péché n'empêchera pas l'ascension de leur âme ; ils pourront même, par un grand amour du Christ, dépasser les fidèles.

2. Le psaume 136. — Il y a peu de psaumes, dans le psautier, qui, dès la première lecture, fassent une aussi profonde impression que celui-là. C'est une élégie émouvante.

Sur les fleuves de Babylone, nous étions assis et nous pleurions en nous souvenant de Sion.

Aux saules de ses vallées, nous avons suspendu nos harpes.

Ceux qui nous avaient emmenés nous ordonnaient de chanter des chants joyeux.

Nos oppresseurs nous demandaient :

“ Chantez-nous un cantique de Sion ”

Comment pourrions-nous chanter un cantique du Seigneur sur la terre étrangère ?

Si jamais je t'oublie, Jérusalem, que ma main se dessèche.

Que ma langue se colle à mon palais, si je cesse de penser à toi, si je ne place pas

Jérusalem au premier rang de mes joies.

Souviens-toi, Seigneur, comment les enfants d'Édom,

Au jour de malheur de Jérusalem, criaient :

“ Détruisez-la, détruisez-la

Jusque dans ses fondements ”

Et toi, fille de Babylone, malheureuse,

Heureux celui qui te rendra le mal que tu nous as fait !

Béni celui qui saisira tes petits enfants et les brisera contre la pierre !

Ce psaume nous transporte aux pénibles jours de la captivité de Babylone. Loin de Jérusalem, du temple, des lieux de bénédiction et de joie, le peuple juif est assis, inconsolable, parmi les saules, près du grand fleuve de Babylone. On n'entend plus de chant ; les harpes se sont tues et les captifs ne peuvent plus que verser des larmes de regret et de deuil (1 a). Pourtant, le tableau devient encore plus émouvant. Soit par une dérision méchante, soit par sympathie réelle, leurs vainqueurs leur demandent de chanter leurs saints cantiques qui sont universellement célèbres (1 b). Mais les Juifs repoussent une telle prétention : “ Comment pourrions-nous chanter les chants du Seigneur sur la terre étrangère ? ” Ce serait les profaner, ce serait “ oublier Jérusalem ”. Ce serait une ingratitude envers notre chère Sion, nous ne pouvons pas. Alors le psalmiste lève sa main

droite et jure solennellement de ne jamais prêter sa main à, un tel jeu, sa langue à un tel chant. Il va même jusqu'à prononcer contre lui-même une imprécation : il demande que sa main se dessèche et que sa langue se colle à son palais s'il vient à manquer à, son vœu (2). Chez l'homme naturel, non racheté, l'amour ardent s'unit à, la haine contre ceux qui s'opposent à cet amour. Aussi l'amour de Sion, à qui il jure un serment de fidélité, porte le psalmiste à prononcer de terribles malédictions contre les auteurs de son malheur et ceux qui se sont réjouis de ce malheur. Rien n'avait tant indigné les Juifs que l'attitude hostile de leurs antiques rivaux, les Édomites, au moment de la ruine de Jérusalem. Ils les entend encore exciter les destructeurs en leur criant, pleins de joie maligne : " Détruisez-la, détruisez-la jusque dans ses fondements. " La dernière malédiction du psalmiste est adressée à l'impitoyable Babylone qui a accablé le peuple juif de malheurs indicibles. Cette effroyable malédiction termine d'une manière énergique ce psaume d'une grande beauté psychologique.

Nous mettons aujourd'hui ce psaume dans la bouche des pénitents. Eux aussi, dans un deuil semblable, sont éloignés de la patrie et "assis sur les fleuves de Babylone" ; avec la même ardeur, ils implorant la réconciliation avec l'Église. Nous aussi, nous pouvons partager ce deuil et cette ardente imploration.

3. Les oraisons. — Assurément l'Évangile, d'une si fine psychologie, les passages qui traitent de la captivité de Babylone, les deux antiennes qui nous parlent de la Cène, fournissent une riche matière pour nourrir notre vie intérieure. Cependant, comme nous sommes trop enclins à négliger les courtes oraisons, faisons-en l'objet d'une méditation particulière. Quel aliment fournissent-elles à notre vie intérieure ?

La *collecte*. La dignité de la nature humaine a été blessée par l'intempérance ; c'est pourquoi nous demandons que cette dignité soit réparée par la tempérance (le jeûne). Quelle profonde pensée ! Comme le jeûne nous apparaît sous un nouveau jour ! L'intempérance d'Adam a introduit le péché ; il nous faut donc vivre avec tempérance pour surmonter le péché. La gourmandise d'Adam et d'Eve a profané la noblesse de la nature humaine, notre jeûne doit la rétablir. Le jeûne est donc un remède contre la blessure que le premier homme a faite à notre nature. Il s'agit du jeûne au sens large ; l'oraison emploie le mot *parsimonia*-modération, abstinence. Ce mot rappelle l'hymne : " Utamur ergo parcius verbis cibis et potibus, jocis... " (Soyons plus modérés, dans les paroles, la nourriture et la boisson, le sommeil et les plaisanteries). Ainsi donc, le Carême nous apparaît sous un nouvel aspect, comme un temps de cure et de réforme de la nature humaine blessée par le péché originel.

La *secrète* considère les oblats. le pain et le vin ; ce sont des productions naturelles destinées par Dieu à nous nourrir et à soutenir notre faiblesse corporelle — ce sont ces offrandes que Dieu réclame de préférence pour son Saint-Sacrifice ; elles doivent être, aussi, un secours pour la vie spirituelle sur la terre et un mystère pour l'éternité.

La *postcommunion* nous est connue ; le prêtre la récite chaque jour à l'ablution du calice ; elle est ici à sa place primitive. L'oraison distingue entre la communion de la bouche et la communion de l'âme. On peut recevoir la Sainte-Eucharistie seulement par la bouche, sans la prendre d'un cœur pur et la conserver de même. Les saintes espèces sont un don temporel, elles disparaissent vite, mais l'effet spirituel peut et doit être éternel.

L'*oraison sur le peuple* présente, elle aussi, de belles pensées. Nous devons être remplis d'horreur pour le péché, car Dieu, lui aussi, l'a en horreur. Ce qui déplaît au Père, le fils doit le rejeter. Bien plus, un bon enfant doit observer avec

une véritable joie les ordres et les commandements de son père. Telle est la prière que l'Église fait pour nous.

VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION

STATION A SAINT ETIENNE SUR LE MONT CAELIUS.

Jésus meurt pour rassembler les enfants de Dieu qui sont dispersés.

Il nous est difficile, aujourd'hui, de faire un choix entre la messe de Carême, plus antique et plus rude, et la messe de la fête, plus récente, mais plus tendre. La messe de Carême présente une belle alliance du thème du Baptême et de celui de la Passion ; la fête des Sept-Douleurs de Marie nous porte à la compassion avec les souffrances du Christ.

Voici les antiennes directrices du lever et du coucher du soleil :

“ Le jour de fête des Juifs approchait ; les princes des prêtres cherchaient une occasion pour faire mourir Jésus, mais ils craignaient le peuple ” (*Ant. Bened.*).

“ Les princes des prêtres tinrent conseil pour faire mourir Jésus, mais ils disaient : que ce ne soit pas le jour de fête, de peur qu'il n'y ait un soulèvement parmi le peuple ” (*Ant. Magn.*).

Comme hier, ces antiennes ne sont pas extraites de l'Évangile du jour, mais sont empruntées au début de l'histoire de la Passion. La liturgie veut nous présenter les princes des prêtres comme les forces agissantes qui amenèrent la mort du Messie ; elle veut aussi nous montrer leur perplexité.

1. Messe du Carême (*Miserere mihi*). — Nous nous rendons aujourd'hui auprès du premier martyr, le diacre *saint Étienne*. C'est lui qui, le premier, a suivi le Seigneur dans ses souffrances, il peut être notre guide dans ce jour de Passion. L'église de station est une antique construction en forme de rotonde qui fut consacrée par le pape Simplicius (468-483). Le pape Théodore (643-649) fit placer dans l'abside un tableau en mosaïque. Cette mosaïque existe encore : c'est un lien qui nous unit aux chrétiens qui se rendaient jadis à l'office de station. Nous y voyons un symbole du crucifiement. Le buste du Christ se tient au-dessus d'une croix ornée de pierres précieuses (cette image rend merveilleusement le sens de la messe d'aujourd'hui). L'église de station appartient au collège germanique.

Nous entendons, en entrant dans l'église, une douloureuse lamentation du Christ. C'est peut-être la vue de la croix dans l'abside qui a déterminé le choix du psaume 30 (que le Christ récita sur la Croix). Dans la *leçon* également, nous entendons le Messie souffrant. C'est une plainte du Prophète *Jérémie*. Sa mission avait été d'être le prédicateur de pénitence de son peuple, mais il n'avait récolté que de l'ingratitude. Jérémie est la figure du Messie souffrant. Nous entendons le Christ se plaindre des enfants de Dieu qui l'abandonnent, qui, par leurs péchés, le crucifient de nouveau, qui “ délaissent les veines d'eau pure ” pendant que les catéchumènes les recherchent dans le Baptême. Puissions-nous, comme le demande *l'oraison*, ne pas “ mériter les châtiments de l'enfer ”. A *l'Évangile*, nous voyons les princes des prêtres prendre la décision de faire mourir Jésus. La péricope est la continuation du passage, que nous avons entendu voilà huit jours, où il était question de la résurrection de Lazare. Ce miracle eut pour conséquence la séance mémorable du sanhédrin, dans laquelle le grand-prêtre prononça la parole prophétique concernant la mort du Seigneur pour le rachat des hommes. C'était le dernier représentant de Dieu dans l'Ancien Testament ; en lui, malgré son indignité, agissait l'Esprit de Dieu. La méchanceté, la haine, l'enfer même, servent finalement à Dieu pour l'exécution de ses plans. Saint Jean souligne avec émotion cette grande

pensée que, seuls, des enfants de Dieu peuvent comprendre. Or le sang du Christ n'a pas seulement été versé pour les Juifs, mais les païens aussi (les catéchumènes) reçurent la bénédiction de ce sang divin. Ce fut justement notre saint de station qui défendit, contre l'étroitesse des Juifs, l'universalité de l'Église : il fut martyr de la catholicité.

Dans cette séance du sanhédrin fut décidée la mort du Seigneur ; il ne s'agissait plus que d'attendre le moment opportun pour s'emparer de lui. Mais, pour le Christ, l'heure de la mort n'était pas encore venue. C'est pourquoi il se retire dans une petite ville du désert, à Ephrem ; il y passe quelques jours, pour se préparer silencieusement à sa mort. Environ huit jours avant sa mort (à peu près aujourd'hui, dans la matinée), il s'éloigne de ce lieu et se rend à Jéricho. A la *Communion*, l'Église songe aux faux témoins qui se levèrent contre le Seigneur.

Remarquons qu'aujourd'hui les quatre chants psalmodiques sont des plaintes du Christ souffrant. Que veut dire cela ? Les chants psalmodiques sont la participation du peuple à l'action de la messe ; ils indiquent les sentiments et les pensées que nous devons entretenir pendant la journée. La messe, en effet, la plus haute action de la journée, doit avoir son écho. Pour entrer dans les détails, disons : *l'Introït* nous indique les sentiments et les pensées que nous devons avoir en nous rendant à l'église, dans notre marche du monde vers le sanctuaire — nous allons aujourd'hui à l'église avec le Sauveur souffrant. Le *Graduel* est le chant intermédiaire entre les lectures et, en même temps, l'écho de la leçon ; cet écho doit retentir pendant tout le jour. Nous devons entendre, pendant toute la journée d'aujourd'hui, les lamentations du Christ. L'antienne de *l'Offrande* nous accompagne dans l'action sainte ; elle nous aide à entrer dans le sacrifice ; il s'agit, aujourd'hui, d'entrer dans le sacrifice de la Passion du Christ. L'antienne de la *Communion* nous enseigne à considérer comme il faut le corps -du Seigneur et, en même temps, le mystère du jour. Aujourd'hui “ nous annonçons ”, en mangeant ce pain, la mort du Seigneur. Considérons encore que les quatre chants psalmodiques parlent à la première personne. C'est le Christ qui se plaint et qui souffre ; en prononçant nous-mêmes ces plaintes, nous nous faisons un avec lui, ou plutôt, en tant que membres de son corps mystique, nous nous plaignons avec lui. Le cardinal Schuster écrit : “ Quand l'Église veut exprimer les sentiments du Seigneur à l'approche de sa Passion, elle se sert du psautier. C'est, à vrai dire, le livre de prière de l'Église. Les évangiles nous donnent une image de la vie et des enseignements de Jésus, mais les cantiques de David nous font pénétrer dans la vie intime de Jésus, nous dévoilent ses prérogatives, ses combats, ses angoisses, l'amour sublime qui l'unissait au Père. Pendant toute sa vie, le Sauveur s'est servi des psaumes pour prier son Père ; sur la Croix, le psaume 21 le soutenait encore dans son agonie. Nous pouvons même appeler le livre des psaumes le livre dont s'est servi le Grand-Prêtre éternel pour formuler sa prière quand il offrit sa vie mortelle en sacrifice à son Père.”

2. Les Sept Douleurs de Marie. — Huit jours exactement avant le Vendredi-Saint, l'Église commémore les douleurs indicibles que souffrit la Sainte Vierge au pied de la Croix, et elle a institué pour cela une fête spéciale. Alors, s'accomplit la prophétie de Siméon : “ Ton âme sera transpercée d'un glaive.”

Dans toute cette fête, on entend les accents les plus tendres de la compassion pour le Christ : cette fête est toute pénétrée de la mystique de la Passion. On représente volontiers Marie sous la figure de l'Épouse qui a perdu son Époux. La Sainte Vierge elle-même est, à son tour, la figure de l'âme éprise du Christ, qui ressent une sainte compassion pour son divin Époux. La séquence de la messe “ *Stabat Mater* ” est très célèbre ; c'est une des plus magnifiques poésies religieuses du Moyen-Age. Les textes de la fête s'écartent entièrement, en certains points, de la

composition liturgique traditionnelle. Ainsi, dans *l'Introït*, nous ne trouvons pas de psaume ; les hymnes du bréviaire sont empruntées à la séquence.

La comparaison entre la liturgie un peu austère du temporel et l'office débordant de sentiments de la fête est très instructive pour nous, qui voulons pénétrer toujours plus profondément l'esprit de la liturgie antique. La messe de la Passion nous présente le Seigneur souffrant dans la *prophétie* (psaumes), dans la *figure* (Jérémie), dans *l'histoire* (Évangile : on décide sa mort). Elle le laisse parler lui-même ou raconte l'événement objectif. Elle ne laisse guère parler nos sentiments. Il n'en est plus de même dans la fête des Sept Douleurs ; le sentiment est au premier plan. Nous considérons la Passion du Seigneur à travers le cœur de la Mère de Dieu. Marie est notre guide et nous apprend à *compatir* avec le Christ. Là où s'arrête l'ancienne liturgie, commence la nouvelle. L'ancienne nous montre le Seigneur souffrant et laisse à notre cœur le soin de compatir ; la nouvelle veut aussi exciter nos sentiments et toucher notre cœur. Les deux se complètent.

SAMEDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION

STATION A SAINT-JEAN DEVANT LA PORTE LATINE

Quand j'aurai été élevé, j'attirerai tout à moi.

La messe d'aujourd'hui a le caractère d'une Vigile du dimanche des Rameaux. Dans l'antiquité, ce jour était dépourvu de liturgie, comme tous les jours qui étaient suivis d'un office nocturne de vigile. C'est pourquoi nous n'avons pas aujourd'hui de chants propres. Les lectures parcourent, par avance, le dimanche des Rameaux, le Vendredi Saint, le Samedi Saint et Pâques.

Les antiennes directrices : “ Glorifie-moi, Père, auprès de toi, de la gloire que j'ai eue avant que le monde fût. ” (*Ant. Bened.*). “ Père juste, le monde ne t'a pas connu, mais, moi, je te connais parce que tu m'as envoyé. ” (*Ant. Magn.*). Voilà encore deux antiennes qui ne sont pas empruntées à l'Évangile du jour, mais à la prière sacerdotale du Christ ; c'est comme un offertoire pour sa Passion.

1. La messe (*Miserere mihi*) : Aujourd'hui, le Pape fait son aumône de Carême. — Ce n'est qu'à partir du IX^e siècle qu'apparaît l'église de station : Saint-Jean devant la Porte latine ; cette église est dédiée à l'Apôtre saint Jean. C'est là que la légende place le lieu où l'Apôtre, sur l'ordre de Domitien, fut jeté dans une chaudière d'huile bouillante d'où il sortit sain et sauf. — Les lectures et les chants de la messe décrivent de nouveau la Passion du Seigneur. La *leçon* est une lamentation du Prophète Jérémie, qui est la figure du Christ souffrant : “ Souviens-toi que je me suis tenu (et me tiens toujours) devant ta face afin de dire du bien (intercéder) pour eux (nous tous) et détourner d'eux ta colère. ” Le Christ est, pour tous les temps, médiateur et intercesseur ; son sacrifice implore continuellement miséricorde. Mais la malédiction qui suit à été changée par le Christ en cette prière : “ Pardonne-leur ; ils ne savent pas ce qu'ils font. ” L'Évangile nous présente encore un trait de l'histoire de la Passion intérieure. Nous sommes dans les derniers jours qui précèdent la mort du Christ, les princes des prêtres sont tellement aveuglés par leur haine qu'ils veulent faire mourir Lazare, le témoin du grand miracle. Jean décrit ensuite le dimanche des Rameaux et les acclamations du peuple qui va au devant de Jésus avec des palmes. Pendant que le Seigneur enseigne dans le temple, des païens viennent le trouver. Quel contraste ! Les Juifs veulent faire mourir leur Messie, les païens le recherchent. La prière des païens fait naître dans l'âme du Christ des pensées joyeuses et des pensées tristes. Il voit se lever l'aurore du jour de moisson et cette aurore brille au milieu de la nuit de la passion. Des pensées du mont des Oliviers et des pensées du Thabor traversent son

Cœur. Il songe à sa mort douloureuse et son âme frissonne ; mais il voit aussi la gloire de Dieu et la rédemption des hommes qui seront les fruits de sa mort, et son âme se rassérène. Il désigne ces fruits par deux images. C'est d'abord la belle image du grain de froment. Il faut que le divin grain de froment meure, soit enfoncé dans le sol ; dans huit jours, ce sera le *grand jour de repos du divin grain de froment*. Puis lèvera une pousse magnifique qui produira des fruits abondants : le jour de Pâques du Christ et de tous les chrétiens ressuscités. Ce sera la moisson. Voici la seconde image : “ Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. ” C'est là une image qui dépasse les temps et nous montre les rachetés de tous les temps, groupés autour de la Croix ; nous aussi, nous avons été attirés par lui. Ainsi l'Évangile parle de toutes les grandes journées de la semaine qui va commencer : du dimanche des Rameaux, du Vendredi Saint (“ élevé ”), du Samedi-Saint (le grain de froment) et de la splendeur de Pâques.

2. Les derniers jours de Jésus. L'âme qui aime le Christ voudrait, pendant les jours qui vont venir, suivre, heure par heure, le Seigneur souffrant. Or dans l'esprit de la liturgie, nous participons toujours immédiatement aux événements. Ainsi donc, dans ces jours, nous suivons les pas du Seigneur. C'est hier (vendredi) que le Christ avec ses disciples a quitté Ephrem, petite ville du désert, pour se rendre à Jéricho. Sur le chemin, le long du Jourdain, nous entendons de sa bouche la troisième prophétie de la Passion. Salomé s'approche de lui avec ses deux fils, Jacques et Jean, et lui demande pour eux une place d'honneur dans le royaume futur du Messie. Le Seigneur répond en donnant aux deux Apôtres une belle leçon d'humilité. Nous assistons à cet entretien et nous écoutons les paroles de Jésus. Le Seigneur entre à Jéricho. Chacun de nous peut se dire : Je suis Zachée, le publicain, le petit homme qui monte sur un arbre pour voir le Sauveur. Le Christ lève les yeux vers moi et m'appelle. Aujourd'hui le salut est entré dans cette maison. Il demeure, la nuit passée et la nuit prochaine, chez moi, pauvre publicain. Le Sauveur passe à Jéricho toute la journée du sabbat. Le dimanche, il se rend, à la tête de la caravane de fête, à Jérusalem. Sur le bord du chemin est assis un mendiant aveugle. C'est encore moi ; je crie moi aussi : “ Jésus, fils de David, aie pitié de moi. ” Il me rend la vue, je suis “ illuminé ”. Le dimanche, nous marchons dans la caravane, à travers les gorges escarpées, de Jéricho à Jérusalem. Le soir, Jésus vient à Béthanie ; il est reçu avec joie par Marie et Marthe. Mon âme est-elle une active Marthe ou une Marie recueillie ? C'est peut-être le dimanche soir qu'eut lieu le célèbre repas auquel assistait Lazare et pendant lequel, alors que Marthe servait à table, Marie oignit le Seigneur de baume précieux, par anticipation pour sa sépulture. Alors, Judas se détache entièrement du Maître. Le lundi, le Seigneur se dirige vers le Mont des Oliviers où il pleure sur la ville de Jérusalem, puis il s'avance vers la ville, y fait son entrée solennelle comme Roi d'Israël et pénètre dans le temple. Nous prenons part à cette procession de fête et nous portons des palmes dans nos mains. Nous accompagnons le Seigneur dans le temple d'où il chasse les vendeurs. Le mardi, le Seigneur traverse de nouveau le Mont des Oliviers ; il maudit le figuier stérile, image du peuple juif, nous donnant à nous aussi un sérieux avertissement. Le mardi et le mercredi, nous assistons, dans le temple, aux discussions avec les Juifs. Le mercredi après-midi, le Seigneur prononce les huit “ malheur ” contre les Pharisiens et le judaïsme, puis il quitte le temple pour toujours ; il se rend ensuite sur le Mont des Oliviers avec ses disciples auxquels il adresse son saisissant discours sur la fin du monde et la destruction de Jérusalem ; nous entendons, nous aussi, ce discours et nous méditons l'avertissement qui le conclut : soyez vigilants ! Le mercredi, Judas quitte le cercle des disciples et va proposer aux princes des prêtres de trahir son Maître. Le jeudi matin, le Christ envoie Pierre et Jean faire les préparatifs de la Cène. Vers le soir, il

prend congé de ses amis, de sa Mère, se rend à Jérusalem et entre au Cénacle. —
Nous accompagnerons donc en esprit le Seigneur dans les étapes de sa Passion.

LA SEMAINE SAINTE

Nous entrons maintenant dans le saint des saints de l'année liturgique. Comme l'Église nous a préparés progressivement avant de nous laisser entrer ! N'avons-nous pas, depuis la Septuagésime, remarqué un crescendo perpétuel ? Chaque semaine nous a fait monter et nous a rapprochés. L'Église, sans doute, nous a parlé souvent de la Croix et de la Résurrection du Seigneur, mais elle le faisait toujours sous le voile des signes et des symboles, comme si elle craignait d'exposer ce qu'elle a de plus cher aux regards profanes. Aujourd'hui, enfin, elle soulève le voile et nous pouvons contempler le saint des saints. Bien plus, nous prenons part au plus sublime mystère de l'histoire du salut.

Nous commençons la *grande et sainte semaine*. Nous pensons à la Croix et à la Résurrection qui sont inséparables. L'œuvre rédemptrice du Christ ne se termine pas à sa mort, mais se prolonge dans la victoire de sa Résurrection. Nous n'avons donc pas le droit de séparer la Passion du Christ de sa Résurrection. La liturgie ne veut pas seulement être une lamentation sur la mort du Christ et une compassion pour ses souffrances. Ce serait une conception médiévale et moderne de ce temps. Non, dans toute cette semaine nous entendons des accents de victoire et de joie. Nous voyons, dans la Passion du Christ, une transition qui nous mène à la gloire de la Résurrection. Nous ne comprendrions pas l'ancienne liturgie si nous ne soulignons pas précisément cette pensée. Il n'est pas de jour, pendant toute cette semaine, où nous n'entendions, d'une manière distincte et claire, des thèmes de *Pâques* et des chants de victoire. Songeons seulement au *dimanche des Rameaux* avec les hommages royaux rendus au Seigneur, au *Jeudi Saint* avec la messe solennelle de la Cène et la bénédiction des Saintes-Huiles, au *Vendredi Saint* avec l'élévation de la Croix comme signe de victoire, au *Samedi Saint* qui est le commencement de la solennité pascale.

Extérieurement, quatre jours ressortent particulièrement dans cette semaine : le dimanche des Rameaux et les *trois derniers jours*. Les trois autres jours, le lundi, le mardi et le mercredi, ne se distinguent guère des jours précédents du temps de la Passion. Le dimanche des Rameaux est la porte d'entrée monumentale qui nous introduit dans les saints mystères de Pâques.

LE DIMANCHE DES RAMEAUX

STATION A SAINT-JEAN DE LATRAN

Le Roi conduit les siens au combat et à la victoire.

La fête du jour. — Le sens de ce jour n'est pas seulement la commémoration de l'entrée de Jésus à Jérusalem. Le sens est plutôt celui-ci : nous voulons accompagner solennellement le Seigneur dans sa Passion. Mais nous ne pouvons le faire que si nous sommes d'abord consacrés comme combattants et martyrs. C'est ce que signifie la cérémonie des Rameaux. Nous ne l'entendrons et nous ne la célébrerons comme il faut que si nous nous représentons vivement que le Christ est au milieu de nous, que nous sommes ses disciples et que nous lui préparons un triomphe. Nous accompagnons le Seigneur du Mont des Oliviers dans la ville sainte où il va souffrir. C'est donc un drame sacré dans lequel nous ne sommes pas seulement spectateurs, mais acteurs. Considérons les personnages et les lieux. Le drame a trois actes qui se passent en trois lieux différents : le premier acte se passe au Mont des Oliviers (c'est la bénédiction des palmes dans l'église de

rassemblement) ; le second se passe sur le chemin qui mène du Mont des Oliviers aux portes de la ville de Jérusalem (c'est la procession des Rameaux) ; le troisième se déroule dans la ville sainte elle-même (c'est la messe dans l'église de station). Les personnages sont : le Christ, les disciples, les enfants. Nous devons nous représenter le Christ comme présent et le voir soit dans le symbole de la croix qui marche devant nous, soit dans la personne du prêtre ; autrefois, même, on introduisait dans la procession un âne traînant un petit char dans lequel se trouvait une statue du Christ ; on appelait cet âne l'âne des Rameaux. Les disciples, ce sont tous les fidèles. Aujourd'hui, les enfants jouent un rôle important ; ils représentent les enfants Juifs qui criaient : hosannah. Maintenant, prenons réellement part au drame sacré.

1^{er} Acte : La bénédiction des Rameaux. — Nous nous rassemblons aujourd'hui dans une église plus petite ; elle représente le Mont des Oliviers. C'est là que, de fait ; la bénédiction des rameaux a lieu ; ces rameaux ne sont pas apportés par les fidèles individuellement, ils sont rassemblés sur une table près de l'autel. La bénédiction des rameaux se fait sous la forme d'une messe qui n'a pas de consécration ni de communion. La consécration est remplacée par la bénédiction même des rameaux ; et la communion, par la distribution de ces rameaux. La cérémonie commence quand le prêtre fait son entrée, nous le saluons comme le Christ, qu'il représente, par le chant des disciples : " Hosannah au Fils de David. Béni soit celui qui *vient* au nom du Seigneur ; ô Roi d'Israël, hosannah dans les hauteurs ". C'est *l'Introït*. Vient, immédiatement après, *l'Oraison*. Cette oraison envisage les grands événements de la semaine, la mort et la résurrection du Seigneur, et demande la grâce sur la terre et la gloire dans le ciel. On dirait que l'entrée solennelle du prêtre qui s'avance vers l'autel nous fait songer à notre entrée un jour au ciel. Cette pensée nous sera, d'ailleurs, présentée une seconde fois, aujourd'hui, dans la procession des rameaux devant la porte de l'église. Suit la *Leçon*. Celle-ci nous conduit dans le désert où les Juifs, au sortir de l'Égypte, campèrent dans une oasis de douze sources et de *soixante-douze palmiers*. Nous les entendons murmurer contre Moïse et regretter les marmites de viande d'Égypte. Mais nous entendons aussi Dieu leur promettre la manne qui doit les nourrir chaque jour dans le désert. " Demain, vous verrez la gloire de Dieu " (par ces paroles, l'Église indique la fête de Pâques qui approche). Après la leçon, nous chantons un *répons*. L'âme pieuse quitte le désert aux soixante-dix palmiers et se rend sur le Mont des Oliviers. Elle voit le Seigneur en agonie au jardin des Oliviers ; elle voit les princes des prêtres se réunir et décider sa mort. Puis, on chante *l'Évangile*. L'Évangile nous raconte l'entrée solennelle du Christ à Jérusalem, au milieu des acclamations du peuple. Ensuite, se fait la bénédiction solennelle des rameaux. Dans les oraisons de bénédiction, on explique le sens des branches de palmier et d'olivier. Elles symbolisent le martyr du Christ, mais aussi celui des chrétiens. Le Seigneur va maintenant librement à la mort et nous le suivons en portant une palme à la main. Le prêtre chante alors une préface avec les invocations habituelles. C'est une antique préface des martyrs " qui confessent le grand nom du Fils unique devant les rois et les puissances de ce siècle ". Le *Sanctus* est chanté et suivi de six *Oraisons* de bénédiction qui expliquent le sens des rameaux. L'Église rappelle le souvenir de la colombe de l'arche qui apporta le rameau d'olivier comme signe de paix. Elle demande que les rameaux soient une bénédiction pour tous les fidèles. " Que, dans les maisons où ils seront placés, les habitants reçoivent ta bénédiction ; que ta main chasse toute puissance ennemie et protège les tiens ". " Les rameaux, est-il dit plus loin, annoncent la victoire du Seigneur sur le prince de la mort ; les rameaux nous promettent l'effusion des dons du Saint-Esprit ". Quand la bénédiction des rameaux est achevée, les prêtres

doivent les distribuer au peuple. L'Église prévoit une distribution solennelle. C'est notre promotion annuelle à la dignité de chevaliers et de martyrs. En recevant les rameaux, nous nous déclarons martyrs et nous sommes désormais capables de suivre le Roi des martyrs, Jésus-Christ, dans sa Passion. Pendant la distribution, nous sentons que nous sommes déjà " les enfants des Hébreux " qui allèrent au-devant du Seigneur, portant des palmes dans leurs mains.

L'Église n'entend pas accomplir une vaine cérémonie en nous mettant une palme dans la main, pas plus qu'au jour de la Chandeleur quand elle nous remet un cierge. A la Chandeleur, nous nous sommes engagés à être des hommes de lumière ; aujourd'hui, nous promettons d'être des martyrs et des confesseurs de la foi. Comprendons-nous bien ce que cela veut dire : être martyr du Christ ? Être martyr, cela signifie rendre témoignage au Christ dans nos œuvres et dans notre vie, par la parole et la profession de foi, devrait-il nous en coûter la perte de nos biens, la perte de notre vie... Quand nous suspendons le rameau béni dans notre chambre, souvenons-nous, toute l'année, que nous sommes voués au martyre.

Encore une remarque. Quelle différence y a-t-il entre l'histoire de la Passion et la célébration de la Semaine Sainte ? Autrefois, le Seigneur a souffert seul ; aujourd'hui, il veut conduire ses membres, c'est-à-dire nous, les chrétiens, par la croix à la résurrection. La palme que nous portons à la main signifie : Nous allons, avec le Christ et le Christ en nous, à la Passion et à la Résurrection.

2e Acte : La procession des Rameaux. — C'est seulement comme chevaliers du Christ, comme martyrs, que nous sommes dignes de suivre le Seigneur, le Roi des martyrs, dans son combat héroïque. Le deuxième acte est donc lui aussi une action importante. Nous accompagnons au combat le vainqueur de la mort et de l'enfer, tel est le sens de la procession. Nous devons y prendre part avec une profonde émotion. Figurons-nous que nous vivons au temps des martyrs, que l'un des nôtres vient d'être condamné à mort pour la foi et que nous l'accompagnons au lieu de son supplice. Avec quel respect nous suivrions ses pas !

La procession se met en marche, précédée de la croix. Les beaux chants nous rappellent sans cesse que c'est comme disciples du Seigneur que nous accompagnons, dans son entrée dans la ville, " le vainqueur de la mort et de l'enfer ".

Aujourd'hui, malheureusement, la procession des Rameaux n'est qu'esquissée. Au Moyen Age, c'était une manifestation magnifique, un hommage solennel à Jésus, le Roi du royaume de Dieu. On sortait en ville, portant à la main les palmes, signe de victoire. Jésus était représenté symboliquement soit par la croix, soit par l'Évangile, soit par une statue portée sur un âne. Quelle signification profonde ! Les chrétiens s'avancent avec le Christ ; c'est une procession de vainqueurs et de héros. Aujourd'hui, encore, on devrait ressusciter cette procession. Il faudrait le demander aux curés. Surtout qu'on laisse les enfants prendre part à la procession et aux chants. Toutes les fois qu'on chante l'hosannah, les assistants devraient agiter joyeusement leurs palmes.

Le cortège arrive à la porte de l'église paroissiale ; les chantres pénètrent dans l'église et on ferme la porte derrière eux. Le clergé et toute la communauté se rassemblent devant la porte fermée. Alors, le chœur entonne, à l'intérieur de l'église, une hymne de louange au Christ-Roi, et le peuple, qui est au dehors, répète toujours le même refrain. Cette hymne merveilleuse est l'œuvre de l'évêque Théodulphe d'Orléans ; il la composa vers l'an 800, alors qu'il était en prison ; c'est un magnifique hommage au Christ-Roi. Quand le chant est fini, le sous-diacre frappe trois fois à la porte avec le pied de la croix ; la porte s'ouvre et la communauté entre dans l'église. Cette cérémonie élargit le symbolisme de la

procession ; c'est toute l'humanité qui arrive au but éternel, au ciel. Depuis le péché originel, les portes du paradis étaient fermées. Mais Jésus est venu sur la terre et, avec sa Croix, il a frappé à la porte du ciel. La porte s'est ouverte et l'entrée au ciel a commencé ; elle ne s'achèvera qu'au dernier jour. Ainsi, la procession terrestre devient une procession céleste.

Examinons l'émouvant hommage rendu au Christ-Roi devant la porte de l'Église. Le portail de l'Église rappelait aux chrétiens romains les antiques arcs de triomphe construits pour les vainqueurs. Le portail doit être, aujourd'hui, un arc de triomphe pour le Christ victorieux. On pourrait, aujourd'hui, parer ce portail de rameaux. On devrait rendre à cet hommage au Christ son caractère populaire. Il faudrait que toute la paroisse soit rassemblée sur la grande place de l'église et tout le monde, les enfants comme les grandes personnes, devraient chanter : Il Gloire, louange et honneur soient à toi, Christ-Roi et Rédempteur, à qui la troupe des enfants chanta un pieux hosannah ”.

3e Acte : La Messe. — L'église de station, Saint-Jean de Latran, représente la ville de Jérusalem. Ainsi donc le Christ entre dans la ville sainte et nous, ses disciples, nous le suivons : “ Quand le Seigneur *entra* dans la ville sainte, les enfants des Hébreux annoncèrent la résurrection de la vie ” (*Antienne* au moment de l'entrée dans l'église). Or pourquoi le Christ a-t-il fait son entrée ? Pour se faire couronner roi ? Non ; pour souffrir. Aussi le ton de la liturgie change soudain, la messe nous place au milieu de la Passion ; toutes les parties de la messe sont d'une profonde tristesse ; l'Église nous montre l'image douloureuse du Sauveur souffrant ; les chants sont des lamentations que fait entendre le Christ ; dans son délaissement complet, il crie vers son Père. Trois hommes récitent le prologue du drame de la Croix : le Roi-prophète, *David (Introït, Trait, Offertoire)*, le docteur des nations et le prédicateur de la Croix, *saint Paul (Épître)*, et, enfin, l'Apôtre et évangéliste *saint Matthieu (Passion)*.

a) *David*. Le prophète royal entonne le célèbre psaume messianique, le *psaume* 21. De l'avis unanime des Pères de l'Église et même de la Synagogue, ce psaume est directement messianique, c'est-à-dire qu'il traite au sens littéral de la Passion du Christ. Nous le concevons comme une vision de David dans laquelle lui est montrée la scène du crucifiement. Ce psaume nous est d'autant plus cher que le Seigneur, sur la Croix, en a récité un verset, peut-être même le psaume entier. Ce psaume représente le paroxysme de la Passion : le délaissement du Seigneur sur la Croix. En récitant ce psaume, nous nous transporterons en esprit sur le Golgotha et nous nous laisserons pénétrer par l'image douloureuse. Assurément, nous ne pourrions pas appliquer chaque mot et chaque image à une scène particulière de la Passion. Le psalmiste essaie de décrire l'effroyable délaissement du Crucifié ; il cherche des expressions et des images qui lui permettront de donner une idée approximative de la terrible réalité. Dans la première partie, nous voyons une hésitation dans les sentiments : d'un côté, l'attachement à Dieu, l'abandon à sa volonté, la confiance, l'obéissance envers le Père ; d'un autre côté, le délaissement, la désolation. Dans la seconde partie, nous voyons défiler devant nos yeux divers aspects de la Passion. Le psalmiste aime à représenter les ennemis du Messie sous la figure de bêtes dévorantes. Nous entendons aussi des prophéties littérales : “ Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils se sont partagé mes vêtements. ” “ Ma langue est desséchée comme un tesson. ” La fin du psaume amène un changement complet de sentiments : Le calice a été vidé jusqu'à la lie et, maintenant, au milieu des ténèbres, brille déjà un rayon de la gloire de la Résurrection. Le Christ fait entendre un chant d'action de grâces pour la rédemption du monde.

b) *Saint Paul*. Le second témoignage est apporté par le grand prédicateur de la Croix, saint Paul. Dans son Épître à sa chère Église de Philippes, il esquisse à

grands traits l'image du Crucifié. Ce passage est peut-être ce qui a été dit de plus magnifique sur Jésus. Le verset principal : " Le Christ a été obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la Croix, c'est pourquoi Dieu l'a exalté..." constituera l'antienne des trois derniers jours de la Semaine Sainte et résumera toute la Passion. c) *Saint Matthieu*. Le troisième héraut est saint Matthieu dans son histoire de la Passion. C'est Précisément saint Matthieu qui nous décrit le Seigneur dans tout ce qu'il a d'humain, dans son délaissement, tel que le Prophète l'avait prédit.

Dans de nombreuses églises, la Passion est chantée solennellement par trois prêtres (ou diacres). Le premier représente l'évangéliste ; le second, le Christ ; et le troisième, les autres personnages, pendant que le chœur représente le peuple. Pendant l'Évangile, les chantres et le peuple doivent tenir les rameaux à la main. C'est une affirmation de fidélité envers le Christ, le Roi souffrant.

Cependant, même dans cette messe, le thème pascal ne fait pas entièrement défaut. A l'*Épître*, notre regard s'élève, par-delà le Vendredi Saint, jusqu'à la gloire pascale du Christ. A l'*Offertoire* et à la *Communion*, l'Église fait un rapprochement significatif entre le pain et le vin du sacrifice et la Passion du Christ. Quand la communauté apporte à l'autel le pain et le vin, la Schola chante cette antienne : " Ils m'ont donné du fiel pour nourriture et ils m'ont abreuvé de vinaigre ". Et quand la communauté, au moment de la communion, reçoit la sainte Eucharistie, l'Église répète cette antienne : " Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que ta volonté soit faite " (*Com.*). (Nous voyons ici que les chants ne se comprennent bien qu'en union avec la procession correspondante). La liturgie d'aujourd'hui a commencé au Mont des Oliviers, elle s'achève au Mont des Oliviers.

Si nous jetons un dernier regard sur la solennité du dimanche des Rameaux, nous verrons que l'Église nous fait gravir trois degrés. Nous préparons un triomphe au Christ, notre Roi vainqueur ; nous ne le laissons pas aller seul au combat, nous sommes nous-mêmes promus combattants et, à la messe, nous allons à la mort avec le Christ. Mais tout ne se termine pas à la mort. L'Église nous montre un but plus élevé ; si nous l'avons accompagné fidèlement dans la vie et dans la lutte, si " nous avons porté devant les rois son nom sublime" (*Préface*), nous entrerons avec lui dans le royaume du ciel pour régner éternellement avec lui. C'est aussi le sens symbolique de la procession des Rameaux.

LUNDI DE LA SEMAINE SAINTE

STATION A SAINTE-PRAXEDE

Madeleine et Judas.

C'est une particularité de la liturgie romaine d'aimer à compter les jours qui nous séparent d'une grande fête. Dès le quatrième dimanche de Carême, nous l'entendons nous dire : Pâques est *proche*. Le dimanche de la Passion, elle disait : dans quatorze jours. Elle dit, aujourd'hui : " Six jours avant Pâques ". Les antiennes directrices de ces trois jours ne sont pas tirées de l'Évangile du jour, mais nous représentent quelque scène de la Passion. L'intention de l'Église est de nous faire vivre toute la journée dans la pensée de la Passion du Seigneur.

" Père, glorifie-moi près de toi de cette gloire que j'avais avant que le monde fût créé " (*Ant. Bened.*).

" Je ne détourne pas mon visage de ceux qui m'insultent et me couvrent de crachats " (*Ant. Prime*).

" Ils ont payé comme prix, pour moi, trente pièces d'argent et c'est à cette mince somme que j'ai été estimé " (*Ant. Sexte*).

“ Tu n’aurais pas de pouvoir sur moi s’il ne t’avait pas été donné d’en-haut ”
(*Ant. Magn.*).

Mais le mystère principal du jour, c’est l’onction de Madeleine.

1. La messe (*Judica*). — L’église de station était jadis l’église “ de fasciola ”. D’après une antique légende, cette église rappelait la fuite de saint Pierre au moment de la persécution romaine. D’après la légende, au premier mille sur la voie Appienne, la bande (*fascia*), qui enveloppait les pieds de l’Apôtre blessés par les chaînes, se détacha. A ce moment, apparut le Seigneur et Pierre lui demanda : Domine, quo vadis : Seigneur, où vas-tu ? Jésus répondit : Je vais à Rome me faire crucifier de nouveau. A ces mots, Pierre retourna sur ses pas et rentra dans la ville. Sous l’autel, reposent les corps des saints martyrs, Nérée, Achillée et Domitille. Plus tard, on transporta la station à l’église de Sainte-Praxède. Sainte Praxède était une vierge qui se consacra tout entière aux œuvres de charité et à l’assistance des martyrs : “ Elle cachait les uns dans sa maison, elle exhortait les autres à confesser courageusement leur foi, elle ensevelissait les morts ; à ceux qui languissaient dans les prisons, elle apportait le nécessaire. Ne pouvant plus supporter de voir l’oppression des chrétiens, elle pria le Seigneur de l’enlever de cette vallée de larmes. Elle fut exaucée. Le Seigneur l’appela à lui pour lui donner la couronne céleste en récompense de sa charité et de sa piété ”.

La messe est entièrement dominée par le thème de la Passion. Les chants, les oraisons, les lectures parlent tous de la Passion et de la mort du Seigneur. Dès *l’Introït* qui, comme presque tous les chants (*Grad.*, *Comm.*), est emprunté au psaume 34, nous implorons, avec le Christ, le secours de Dieu contre les oppresseurs impies. Le Christ lui-même s’est appliqué ce psaume (Jean, XV, 25). Ce psaume est aussi une malédiction contre Judas, le traître. Au reste, la liturgie nous présente aujourd’hui deux figures qui sont en relation étroite avec la Passion. L’une doit servir à nous *consoler* ; l’autre est pour nous un sérieux *avertissement*. Ces figures forment un saisissant contraste, c’est *Madeleine* et *Judas*. Jésus est dans la maison de Lazare. Marie-Madeleine oint ses pieds pour sa “ sépulture ” et les essuie avec ses longs cheveux. Judas se montre mécontent et Jésus le réprimande. Ce blâme acheva de déterminer Judas à la trahison. Ce repas fut donc important. Ce fut un repas mortuaire qui amena la mort (Judas) et prépara la sépulture (Madeleine). Jésus donne son corps à tous les deux. A Madeleine pour l’onction et à Judas pour le baiser perfide ; il le donne aux bons qui l’entourent d’affection et de respect ; il le donne aux méchants qui le crucifient. C’est ce qu’il exprime lui-même, d’une manière saisissante, dans la *Leçon* : “ Je donne mon corps à ceux me frappent et mes joues à ceux qui me déchirent, je ne détourne pas mon visage de ceux qui m’insultent , et me couvrent de crachats ”.

Cela s’applique aussi à son corps mystique. Le Christ parcourt de nouveau la voie douloureuse à travers les temps et il abandonne encore son corps aux onctions des Madeleines comme aux baisers perfides des Judas ; il laisse frapper et déchirer son visage, saint Augustin nous explique comment nous devons oindre son corps : “ Oins les pieds de Jésus par une vie agréable à Dieu. suis la trace de ses pas ; si tu as du superflu, donne-le aux pauvres, et tu auras essuyé les pieds du Seigneur ”. Nous pouvons ainsi consoler le Christ dans sa vie mystique. Il reçoit tant de baisers de Judas par les péchés des chrétiens ! *Sainte Praxède*, qui consacra tout son bien à secourir les pauvres, oignit, elle aussi, les pieds du Seigneur. Ainsi *l’Évangile* rend hommage à la vierge romaine. Au Saint-Sacrifice, nous prenons part au banquet mortuaire du Seigneur, et, à l’Offrande, nous voulons “essuyer les pieds du Seigneur”.

Madeleine et Judas accompagnent le Sauveur souffrant pendant toute la Semaine-Sainte. Le mercredi, Judas va trouver les princes des prêtres pour négocier sa trahison, pendant que Madeleine sert le Seigneur dans sa maison ; le jeudi, Judas demande avec insolence : Est-ce moi ? et, le soir, au jardin des Oliviers, donne à Jésus un baiser de traître. Madeleine, de son côté, a pris congé de Jésus en pleurant. Le vendredi, Judas jette dans le temple ses trente pièces d'argent, puis va se pendre dans la gorge d'Hinnon. Madeleine est du petit nombre de fidèles qui restent auprès de la Croix dont elle embrasse le pied. Le dimanche, Madeleine est la première messagère de Pâques ; elle est la première à voir le Sauveur et à entendre sa voix qui lui dit doucement : Marie ! Où est l'âme du malheureux Judas ?

Le Seigneur suit aussi sa voie douloureuse à travers notre vie pécheresse. Il y a deux âmes en nous, une âme de Judas et une âme de Madeleine. La première est la cause de sa Passion, c'est une âme traîtresse, toujours prête à l'apostasie, au baiser de Judas... Qui peut dire qu'il n'a pas en lui cette âme de Judas ? L'âme de Madeleine console le Seigneur sur sa voie douloureuse. Puisse le temps de Carême, que nous achevons heureusement, grâce à Dieu, nous permettre d'étouffer en nous l'âme de Judas et de fortifier l'âme de Madeleine !

2. L'office des Ténèbres. — L'ami de la liturgie consacrera tous ses moments libres à se préparer à la célébration de la Semaine Sainte. Dans les communautés, la préparation est certainement depuis longtemps en train. Les pasteurs des âmes ont dû, au cours du Carême, expliquer à leurs paroissiens le contenu spirituel de la Semaine Sainte. Il est absolument nécessaire, pendant ces deux jours, de prendre les dernières dispositions. Examinons aujourd'hui les matines des trois derniers jours, l'office des " Ténèbres ".

Que sont les matines ? C'est une partie de la prière ecclésiastique, du bréviaire. C'est la prière de nuit de l'Église ; elle est consacrée à la méditation du mystère du jour suivant. Les sentiments et les pensées de l'Église, dans un jour liturgique, sont exprimés par elle aux matines. Or, les trois derniers jours de la Semaine Sainte étant pour les chrétiens les plus riches en événements de l'année, nous comprendrons que les matines de ces trois derniers jours doivent avoir un riche contenu. De fait, elles comptent parmi ce qu'il y a de plus beau et de plus touchant dans le trésor des prières de l'Église. Les matines de ces trois jours forment trois parties du drame de la Passion. La première partie est constituée par les matines du Jeudi Saint. C'est l'entrée dans le grand drame. La pensée principale de ces matines, c'est la Passion intérieure du Christ, la Passion dans ses causes... Les scènes dominantes sont : la scène du jardin des Oliviers, la trahison de Judas et l'institution de la sainte Eucharistie. La seconde partie est constituée par les matines du Vendredi Saint. C'est le paroxysme du drame, le drame même de la Croix. L'action se passe sur le Golgotha. Ces matines sont aussi les plus saisissantes et les plus tristes de toutes.

La troisième partie amène déjà une détente. Les matines du Samedi Saint respirent le calme après la tempête et s'élèvent peu à peu à l'espoir de la Résurrection, mais reviennent aux lamentations de deuil à la vue des plaies saignantes du grand mort.

L'espace nous fait défaut pour approfondir les beautés de ces matines. Signalons seulement les *Lamentations* et les *Répons*. Les Lamentations sont des chants douloureux, dans lesquels le Prophète Jérémie déplore la destruction de Jérusalem et la déportation du peuple. Dans les Matines, ces Lamentations expriment la douleur contrite de l'humanité repentante, de l'épouse infidèle pour laquelle l'Époux souffre et meurt. Dans les Lamentations, l'Église veut nous

montrer, à tous, l'image de notre âme, afin que nous puissions reconnaître l'horreur et le malheur du péché. C'est pourquoi chaque chant se termine par cet appel saisissant : " Jérusalem, Jérusalem, convertis-toi au Seigneur, ton Dieu ". Les Lamentations sont chantées sur une mélodie mélancolique. L'origine de cette mélodie se perd dans la nuit des temps ; peut-être faut-il la chercher dans l'antiquité judaïque. Cette mélodie grave, traînante, dont les phrases se répètent sans jamais lasser, a touché et ébranlé des milliers de cœurs, et les artistes ne cessent d'en être frappés d'admiration.

" Comment donc est-elle assise, solitaire, cette cité autrefois si peuplée ?

Elle est maintenant comme une veuve la maîtresse des nations.

La princesse des provinces est devenue tributaire...

O vous tous qui passez par le chemin, faites attention et voyez

S'il est une douleur semblable à ma douleur...

A qui te comparerai-je, à qui t'assimilerai-je, fille de Jérusalem ?

Qui placerais-je à côté de toi pour te consoler, vierge de Jérusalem ?

Qui placerais-je à côté de toi pour te consoler, vierge fille de Sion ?

Car grande comme la mer est ton affliction ".

Après les Lamentations, on aime aussi à chanter solennellement les *Répons*. Qu'est-ce que les Répons ? Après une leçon, l'Église ne passe pas d'ordinaire immédiatement à la suivante, mais elle aime intercaler un chant qui est comme l'écho de la leçon précédente. Nous trouvons quelque chose d'analogue à la messe. Après l'Épître, on chante un chant intermédiaire, le Graduel. Les répons des matines des trois derniers jours de la Semaine Sainte sont parmi les plus belles pièces de ces matines. Nous entendons tantôt les plaintes du Sauveur souffrant, tantôt celles de l'Église. Ces chants sont d'un ton très varié, tantôt simple, tantôt lyrique, tantôt dramatique.

Quelques exemples nous donneront une idée de ces chants. Le Jeudi Saint, l'Église chante au sujet de Judas :

" Judas, misérable et vénal,

Approcha du Seigneur pour lui donner un baiser.

Le Seigneur, comme un agneau innocent,

Ne refusera pas le baiser de Judas.

Pour quelques deniers

Il livra le Christ aux Juifs.

Il eût mieux valu pour lui ne jamais naître.

Le Vendredi Saint, l'Église chante la mort du Christ.

" Il y eut des ténèbres

Quand les Juifs eurent crucifié Jésus,

Et, vers la neuvième heure, Jésus cria d'une voix fort :

" Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? "

Et, inclinant la tête, il rendit l'esprit.

Jésus cria d'une voix forte :

" Père, en tes mains, je remets mon esprit ".

Le Samedi Saint, l'Église pleure près du tombeau de son Époux.

" Jérusalem, lève-toi et quitte tes habits de fête,

Prends le cilice et couvre-toi de cendre

Parce que, chez toi, le Sauveur d'Israël a été mis à mort.

Que tes yeux versent nuit et jour des torrents de larmes

Et que la prunelle de ton œil n'ait pas de repos ".

Au début des matines, on place devant l'autel un candélabre portant quinze cierges, quatorze jaunes et un blanc. On éteint un de ces cierges après chaque psaume (neuf à matines et cinq à laudes) ; le cierge blanc reste allumé. A la fin, on le porte derrière l'autel ; le chœur fait alors du bruit et on le rapporte sur le candélabre. Cette cérémonie n'avait, au début, qu'un intérêt pratique. Au Moyen

Age, on récitait les matines pendant la nuit (c'est pourquoi on les appelait aussi ténèbres). L'extinction d'un cierge indiquait aux fidèles qu'un psaume était fini. Plus tard, on attribua à cet usage une signification symbolique. Les cierges jaunes représentent les disciples qui s'enfuirent les uns après les autres. Le cierge blanc représente Jésus dont la lumière s'éteignit, pendant peu de temps, à sa mort, mais brilla de nouveau à sa Résurrection. Le bruit indique le tremblement de terre au moment de la Résurrection.

La conclusion de l'office des Ténèbres est particulièrement saisissante. Quand tous les cierges, même ceux de l'autel, sont éteints et que, par conséquent, l'Église est dans une obscurité complète, tout le monde s'agenouille. On chante alors ce court verset : " Le Christ s'est fait pour nous obéissant jusqu'à la mort " ; (le Vendredi Saint, on ajoute au verset : " jusqu'à la mort de la Croix ", et, le Samedi Saint, on fait une addition nouvelle : " c'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom"). On récite ensuite ou on chante le psaume de pénitence, le miserere. Ainsi, devant l'image du Crucifié, nous excitons en nous des sentiments de contrition. Puis, tous se lèvent et s'en vont en silence.

Si l'on veut célébrer la Semaine Sainte dans toute sa beauté, il faut connaître l'office des Ténèbres.

MARDI DE LA SEMAINE SAINTE

STATION A SAINTE-PRISQUE

L'Agneau divin, conduit à l'immolation.

Le point culminant du jour est l'*histoire de la Passion selon saint Marc*. Ainsi, nous nous préparons à la " sainte fête de la Passion de Notre-Seigneur ". Pendant le jour, des scènes de la Passion se présentent encore à notre esprit. " C'était avant la fête de la Pâque.

Jésus savait que son heure était venue et, comme il avait aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin " (*Ant. Bened.*). A *Magnificat*, quand le soleil se couche, Jésus se tient devant nous dans toute sa grandeur et dit : " J'ai le pouvoir de donner ma vie et le pouvoir de la reprendre ".

1. La Messe (Nos autem). — Nous nous rendons à l'église de station, l'église de Sainte-Prisque. Sur l'emplacement de cette église, se trouvait, jadis, d'après une antique tradition, la maison d'Aquila et de Priscille qui donnèrent l'hospitalité aux deux Apôtres Pierre et Paul. C'est donc un des plus anciens sanctuaires de Rome.

Aujourd'hui, nous lisons la Passion selon saint Marc, le compagnon de saint Pierre. Aucun autre évangile ne raconte le reniement de saint Pierre d'une manière aussi humiliante (c'est l'humble confession du prince des Apôtres).

A notre entrée dans l'église, nous nous trouvons en face de la *Passio beata*, l'heureuse Passion du Christ. La gloire de la Résurrection, qui brillera à la fin de cette semaine, fait déjà luire ses premiers rayons dans l'obscurité de la Semaine Sainte. (Observons tous les introïts de cette semaine ; ils respirent, tous, la confiance et nous font apercevoir, à travers les souffrances de la Croix, la joie de la Résurrection). *L'Oraison* demande la rémission des péchés en considération des " sacramenta Dominicae Passionis ", des mystères de la Passion du Seigneur. Dans la *leçon*, nous entendons encore le Prophète Jérémie, qui est la figure du Christ souffrant : " J'étais, comme un doux agneau, conduit à l'immolation " et nous entendons aussi la voix des ennemis : " Mettons du bois dans son pain " (allusion mystérieuse à la mort sur la Croix et à l'Eucharistie). Les trois chants de procession qui suivent (*Graduel, Offertoire et Communion*) sont des plaintes sorties de la bouche

du Christ. Nous entrons donc dans le sacrifice douloureux du Christ et nous portons, pendant la journée entière, le souvenir de sa mort. Aujourd'hui, on chante la *Passion* selon saint Marc. C'est la prédication de saint Pierre. Quand la communauté se rend à l'autel pour recevoir le pain et le vin changés au corps et au sang du Seigneur, le chœur chante : " Ils chantent à mon sujet des chansons moqueuses, ceux qui boivent du *vin* devant la porte ". Le précieux sang nous fait songer aujourd'hui aux soldats ivres qui insultaient le Christ. Il est à remarquer que, précisément dans ces jours, la liturgie se plaît, à *l'Offertoire* et à la *Communion*, à faire un rapprochement entre le pain et le vin du sacrifice et la Passion du Seigneur (cf. Le dimanche des Rameaux : Off. et Com., et le Mercredi Saint Off. et Com.).

2. A la prière des Heures, nous entendons encore les douloureuses lamentations du Seigneur souffrant. Comme toujours, ces lamentations sont empruntées au Prophète Jérémie, qui est la figure du Messie souffrant. Ce passage se retrouve, en abrégé, à la messe d'aujourd'hui... " Mon héritage est devenu comme un lion dans la forêt qui rugit contre moi... venez, rassemblez toutes les bêtes des champs, amenez-les à la curée. De nombreux bergers ont détruit ma vigne, foulé aux pieds mon domaine ; ils ont changé le lot qui m'était cher en désert et en dévastation... Tout le pays est entièrement désolé, car il n'est personne qui réfléchisse en son cœur ". La liturgie applique ces paroles au Seigneur souffrant. Les *Répons* sont aussi des plaintes de la bouche du Christ.

" Il me faut souffrir l'affront et l'effroi de la part de ceux qui étaient mes amis ; et ils disent : Nous voulons par fraude l'attirer vers nous et l'opprimer, mais toi, Seigneur tu es avec moi comme un guerrier excellent.

Couvre-les d'un opprobre éternel afin que je voie leur châtement, car c'est à toi que j'ai confié mon combat.

O Seigneur, sois juge dans mon âme, toi, le protecteur de ma vie ".

3. Participation active à la Semaine-Sainte. — Pouvons-nous faire participer activement les fidèles à la liturgie de la Semaine Sainte ? Cette question doit intéresser tous les pasteurs qui aiment la liturgie et même les associations liturgiques. C'est déjà un résultat si tous y peuvent participer passivement, c'est-à-dire tout en n'étant pas directement acteurs dans le drame, s'y unir de cœur et d'intention. Il faut pour cela une préparation sérieuse qui commencera au moins quelques semaines auparavant. Songeons seulement aux psaumes, aux leçons, aux prophéties. Beaucoup d'amis de la liturgie se rendent pendant cette semaine dans une abbaye. Là, la liturgie de la Semaine Sainte se déploie dans toute sa splendeur, et c'est une véritable joie d'assister à ces cérémonies. Cependant, nous désirerions une participation active. La chose est-elle possible ? Le *dimanche des Rameaux*, nous avons déjà donné quelques indications : Le laïc lui-même reçoit un rameau, il accompagne le Roi des martyrs dans sa ville, il lui rend hommage sous le portail triomphal de l'église, il participe au chant dramatique de la Passion. Bref, le dimanche des Rameaux, il doit se considérer comme le disciple qui suit le Seigneur à la Passion et à la mort. L'office des Ténèbres devrait, dans les paroisses, être chanté par le peuple. Il est toujours pénible de voir le peuple assister à ces matines sans rien comprendre du drame grandiose. Pourquoi ne les chanterait-il pas en français ? Comme on pourrait rendre plus vivant aussi l'office du matin. — Le *Jeudi Saint* nous offre la seule véritable fête eucharistique familiale de toute l'année. On voit, autour de la table sainte, le curé, les autres prêtres, toute la paroisse. C'est un spectacle unique dans l'année, mais qui, dans la primitive Église, avait lieu tous les dimanches. Or c'est justement en ce jour que beaucoup de fidèles reçoivent la sainte communion en dehors de la messe. Le *lavement des pieds* est

malheureusement aussi tombé en désuétude. Si la cérémonie du lavement des pieds se heurte, dans les paroisses, à des difficultés, on pourrait cependant conserver l'esprit du " commandement " (la cérémonie s'appelle *mandatum*). La paroisse, ou bien des particuliers, ne pourraient-ils pas, ce jour-là, inviter douze vieillards qui seraient servis à table par le clergé et les paroissiens les plus dignes ? Pendant le repas, on lirait l'Évangile du lavement des pieds, on chanterait les chants de la cérémonie et l'on pourrait faire une courte instruction sur la charité. — Le *Vendredi Saint*, le sermon dit de la Passion devrait être inséré dans la liturgie et placé après l'Évangile de la Passion. Après les leçons et le chant dramatique de la Passion, on entendrait la parole du prêtre : Ce serait la meilleure manière de préparer les cœurs à l'adoration de la Croix. Dans cette belle cérémonie de l'adoration de la Croix, le peuple ne doit pas être spectateur passif. La liturgie prévoit, après l'adoration par les prêtres, l'adoration par le peuple, qui doit s'approcher et baiser la Croix. — Les cérémonies du *Samedi Saint* appartiennent à la nuit de Pâques, c'est déjà la fête de Pâques. Reverrons-nous un jour célébrer la nuit de Pâques ?

MERCREDI DE LA SEMAINE SAINTE

STATION A SAINTE-MARIE MAJEURE

Judas, le misérable.

L'Église nous fait lire aujourd'hui, comme déjà au temps du pape saint Léon 1^{er} (+461), la Passion selon saint Luc. Les antiennes, au lever et au coucher du soleil, nous parlent de saint Pierre. L'Église rappelle, en ce jour, comme d'ailleurs chaque mercredi, la trahison de Judas.

Le matin, nous chantons : " Simon, tu dors ? Ne peux-tu pas veiller une heure avec moi ? " (*Laudes* — ces paroles conviennent bien à cette heure matinale). Le soir, nous chantons : " La servante dit à Pierre : Assurément tu es l'un d'entre eux, car ton langage même te fait reconnaître ".

1. La Messe (*In nomine*). — L'église de station est aujourd'hui Sainte-Marie Majeure, une des plus grandes églises de Rome. — Cette circonstance et le fait que la messe a trois leçons nous prouvent que c'est une messe très ancienne. L'église de station a-t-elle exercé une influence sur le choix des leçons ? Saint Luc, l'évangéliste de la Passion d'aujourd'hui, aurait été un peintre qui fit le portrait de la Mère de Dieu. Ce qui est certain, c'est qu'aucun évangéliste ne nous a laissé une aussi belle image de la Sainte Vierge. Rappelons-nous l'histoire de l'enfance du Seigneur. De même, le Prophète de la naissance virgine du Christ, Isaïe, prend deux fois la parole. Nous avons donc un triptyque : au milieu, la Mère de Dieu et, de chaque côté, Isaïe et saint Luc. Ce triptyque résume la messe.

Cette fois encore, la messe commence solennellement : le royaume de Dieu, dans ses trois états, est en adoration devant le Seigneur obéissant jusqu'à la mort de la Croix. Devant lui, se prosternent l'Église triomphante, l'Église militante et l'Église souffrante. Mais l'Église le voit déjà dans sa gloire à la droite de son Père. Aujourd'hui encore, un chant directeur se fait entendre à travers toute la messe. On retrouve, dans quatre chants, le psaume 101. C'est un nouveau signe de l'antiquité de cette messe. Nous connaissons déjà ce psaume, qui est un des psaumes de pénitence. Récitons-le en entier. Dans notre messe, le psaume est mis dans la bouche du Christ, auquel s'unit la communauté. Remarquons, dans *l'Introït*, le contraste entre l'antienne et le psaume. Dans l'antienne, nous voyons le Seigneur dans la gloire du Père ; le psaume nous montre le Christ obéissant jusqu'à la mort de la Croix, le Christ humilié. A la Communion, nous établissons une relation entre

le psaume et le breuvage eucharistique : “ Je mêle les larmes à mon breuvage, parce que tu m’as soulevé et jeté au loin... ” Les deux *leçons* nous donnent les plus belles prophéties d’Isaïe sur la Passion. La première nous parle du divin vendangeur. “ Quel est celui-là qui vient d’Edom, de Bosra, en habits écarlates ? Il est magnifique dans son vêtement, brillant de force. C’est moi (Le Messie), qui promets la justice, qui ne punis que pour sauver. Mais pourquoi ton vêtement est-il rouge, et pourquoi tes habits sont-ils comme les vêtements de ceux qui pressent la vendange dans le pressoir ? Au pressoir, j’ai foulé seul et, parmi les peuples, personne n’a été avec moi. J’ai pressé les peuples dans ma colère et je les ai piétinés dans ma fureur. Mais leur sang a jailli sur mes habits et j’ai souillé tout mon vêtement ”.

Le Christ, dans sa Passion, a pressé pour nous le vin eucharistique. — La seconde leçon est particulièrement saisissante. Elle nous décrit l’*“ homme des douleurs ”* que Dieu a chargé de tous nos péchés. “ Il était méprisé, le dernier des hommes, un homme de douleurs et familier de la souffrance ; son visage était comme voilé et méprisé, aussi nous ne l’avons pas considéré. Il a véritablement porté nos maladies et il s’est chargé de nos douleurs. Nous le regardions comme un lépreux, comme un homme frappé par Dieu et humilié. Mais lui a été blessé à cause de nos iniquités, il a été broyé à cause de nos péchés. Le châtement qui donne la paix a été sur lui et c’est par ses meurtrissures que nous avons été guéris. Nous étions tous errants comme des brebis ; chacun de nous suivait sa propre voie. Le Seigneur a fait retomber sur lui toutes nos iniquités. Il a été sacrifié parce qu’il l’a voulu ; il n’a pas ouvert la bouche : comme une brebis, il sera mené à la tuerie et, comme un agneau devant celui qui le tond, il restera silencieux et n’ouvrira pas la bouche ”. — La *Passion* est extraite de l’Évangile de l’amour miséricordieux. Nous y rencontrons des scènes particulièrement touchantes, par exemple : la promesse du Christ au bon larron. A la *Postcommunion*, nous entendons, pour la première fois, la vénérable oraison qui nous accompagnera pendant tout le saint triduum : “ Jette un regard, nous t’en prions, Seigneur, sur ta famille pour laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ n’a pas hésité à se livrer aux mains des pécheurs et à souffrir le tourment de la Croix ”.

2. L’Office des Heures est tout rempli, lui aussi, des plaintes du Christ. Remarquons que les psaumes du mercredi, surtout aux petites Heures, sont très tristes. Ils s’adaptent parfaitement aux sentiments du jour. Par exemple, le psaume 54 (à tierce) est une plainte du Christ sur la trahison de Judas.

Si c’était un ennemi qui m’eût outragé,
Je l’aurais supporté facilement,
Si c’était un adversaire qui se fût élevé contre moi,
Je me serais caché devant lui.
Mais toi, un autre moi-même,
Mon ami et mon confident,
Toi, qui t’asseyais à ma table
Et mangeais de doux aliments,
Nous allions d’un commun accord à la maison... ”

Dans les leçons, le Prophète Jérémie prend de nouveau la parole :

“ Tous ceux qui t’abandonnent périssent ; ceux qui se séparent de toi seront écrits sur le sable, car ils ont abandonné la source d’eau vive, le Seigneur. Guéris-moi, Seigneur, et je serai guéri... car tu es ma louange... Que mes persécuteurs soient confondus et que je ne le sois pas moi-même ! Qu’ils tremblent et que je ne tremble pas ! Amène sur eux le jour du malheur, et abats-les d’un double châtement.

“ Prête-moi l’oreille, Seigneur, et entends ta voix de mes adversaires. Rend-on le mal pour le bien, puisqu’ils creusent une fosse pour mon âme ? Souviens-toi que

je me suis tenu devant toi pour te parler en leur faveur et pour détourner d'eux ta colère ”.

L'Église aime placer ces paroles dans la bouche du Seigneur. Les Répons sont aussi des plaintes du Christ souffrant.

“ Les hommes trompeurs m'ont environné et ils me flagellent sans motif ;

Mais toi, Seigneur. tu es mon avocat, protège-moi.

Grande est ma détresse et il n'y a personne pour m'aider. ”

3. Les matines du Jeudi Saint. — Ce soir, nous célébrons le premier office de Ténèbres. Les matines du Jeudi Saint sont la première partie de la trilogie, le prologue du grand drame. La pensée dominante est : la Passion du Christ dans l'âme du Sauveur, dans ses causes et dans ses conséquences : *a)* Chez les Juifs, la mort de Jésus est désormais résolue ; *b)* Judas trahit son Maître ; on parle justement beaucoup de Judas, aujourd'hui ; *c)* L'agonie du jardin des Oliviers est la Passion complète de Jésus dans son âme et dans sa volonté ; *d)* L'institution de l'Eucharistie rend présente la Passion du Christ.

L'action se passe au soir du premier Jeudi-Saint. Cependant, il ne faut pas considérer cette action comme celle d'un drame ordinaire où l'on suit l'ordre du temps. Ici, les pensées jaillissent avec une liberté spontanée pour revenir toujours au même point. Les images de la Passion du Seigneur, même celles des jours suivants, apparaissent sans se préoccuper de l'ordre chronologique. C'est comme une mosaïque de prières dont l'unité est constituée par la Passion du Christ en général et les événements du soir du Jeudi Saint en particulier.

Les psaumes. — D'ordinaire, pour tes matines festives, comme d'ailleurs pour les matines des deux jours suivants, on choisit les psaumes, c'est-à-dire que, dans le trésor des 150 psaumes, on prend ceux qui sont le plus adaptés aux pensées et aux sentiments de la fête. Ce n'est pas le cas dans les matines d'aujourd'hui ; mais on récite, à la suite, les psaumes 68 à 76 (les anciennes matines fériales allaient jusqu'au psaume 67 ; c'est pourquoi on commençait celles du jeudi par le psaume 68). Tous ces psaumes ne se rapportent pas aux pensées de la Passion. Cela donne à ces matines une faiblesse qui est peut-être voulue, car ces matines sont l'introduction de la trilogie. Mais cela fait qu'elles sont un peu moins intéressantes et, quand on n'est pas très habitué à la liturgie, on a de la peine à ramener les psaumes aux pensées du jour.

Les Lamentations ont déjà été examinées. Nous y entendons, sous la figure de Jérusalem, l'épouse infidèle, les plaintes de l'humanité coupable qui déplore la souillure du péché et le châtement mérité. C'est ainsi que nous comprenons aujourd'hui le premier nocturne de ces trois jours. Dans l'office de prière, nous entendons les plaintes du Seigneur souffrant ; dans l'office de lecture, l'humanité se frappe la poitrine et dit : Voilà ce qu'il souffre pour moi !

Les *Répons* de l'Office de Ténèbres sont, dans leur simplicité, d'une beauté et d'une poésie incomparables. Ce sont eux qui donnent aux matines leur caractère dramatique et assurent l'unité de l'action. Aux matines du Jeudi Saint, ils présentent même un certain ordre et une certaine gradation. Au premier nocturne, il s'agit de l'agonie du Christ au jardin des Oliviers ; au second nocturne, il est question de Judas ; au troisième nocturne, on parle du sommeil des Apôtres et des plans meurtriers des Juifs. Le dernier répons, aux matines des trois jours, donne la situation au moment où l'action atteint son paroxysme.

Pendant les trois jours, Jérémie prend la parole au premier nocturne, saint Augustin au second, saint Paul au troisième. y a-t-il là une intention ? Jérémie est la figure du Messie souffrant et personne n'a éprouvé aussi fortement que saint Paul et saint Augustin l'effet de la Passion du Christ dans la grâce de la conversion.

Quand nous considérons tout l'ensemble des matines, nous découvrons une assez grande unité.

La veille du Jeudi Saint.

I. Le plus grand espace est occupé par l'agonie au jardin des Oliviers. La plupart des psaumes : 63, 69, 70, 76 peuvent s'y rapporter.

2. La dernière Cène est représentée dans la Neuvième leçon ; de même, dans le psaume 71.

3. Quelques scènes du soir :

a) Judas : les répons 4, 5, 6, 8.

b) Le sommeil des Apôtres : rép. 8. c) Les ennemis : rép. 9.

4. Enfin, la Passion de Jésus en général : Psaumes 72,73, 74, 75. Sixième leçon.

Passages classiques : avant tout, les répons. Le psaume 68 et la huitième leçon sont d'une grande beauté. Les lamentations sont sublimes.

LE SAINT TRIDUUM

On appelle volontiers les trois derniers jours de la Semaine-Sainte le saint triduum (triduum sacrum). On peut examiner ces jours d'un triple point de vue :

a) Ils sont, tout d'abord, le point final et suprême du temps de préparation à la fête de Pâques. L'Église, comme on l'a déjà remarqué, s'entend merveilleusement aux préparations graduelles. Depuis la Septuagésime, nous avons suivi un perpétuel crescendo. L'Avant-Carême constituait la première étape ; puis est venu le temps de Carême, dans lequel nous avons pu observer une progression ininterrompue ; puis ce fut le temps de la Passion ; nous avons gravi un degré de plus avec le dimanche des Rameaux et l'entrée dans la Semaine-Sainte. Maintenant, nous entrons dans le saint des saints, le saint triduum.

b) Cependant, ces trois jours appartiennent déjà à la fête de Pâques. La mort et la Résurrection du Christ sont inséparables, ce sont les mystères de Pâques. C'est pourquoi nous passons sans transition brusque de la Semaine Sainte à la semaine de Pâques. La solennité du Samedi Saint est déjà une solennité de Résurrection et de baptême.

c) On peut enfin envisager ces trois jours comme formant une unité. Ils forment vraiment un triduum, une trilogie, le drame en trois actes de l'œuvre rédemptrice du Christ. C'est ce que nous avons déjà montré pour les matines. On peut en dire autant des autres offices. L'office de Ténèbres se rattache davantage à la " Passion amère " et aux plaintes du Christ mourant ; les autres offices ont d'ordinaire un contenu différent et témoignent d'un autre état d'âme. Ils célèbrent surtout la " Passion bienheureuse " et ont pour objet l'aspect bienfaisant et victorieux de l'acte rédempteur du Christ. Les matines, d'ailleurs, sont d'une époque relativement récente (VIII^e-IX^e siècles), tandis que les autres offices remontent à la plus haute antiquité. Le contenu principal de la trilogie des matines est : l'agonie, la mort sur la Croix, le repos au tombeau. Le contenu des autres offices, par contre, est : l'Eucharistie, le triomphe de la Croix, le baptême et la Résurrection. La piété subjective et méditative, ainsi que la piété objective et réceptive, trouvent donc toutes deux leur aliment. La Passion amère et la gloire de la Croix se présentent alternativement à notre âme.

Faisons encore, ici, une remarque au sujet de la célébration du saint triduum. Au Moyen Age, ces trois jours étaient des jours chômés. On s'abstenait de toute œuvre servile et le peuple pouvait vaquer tranquillement à la célébration de ces saints jours. Tout le monde devrait comprendre que la célébration de ces jours, les plus riches de l'année en souvenirs sacrés, demande une préparation convenable et le repos corporel et spirituel. Malheureusement, les nécessités économiques empêchent un grand nombre de fidèles de prendre part à ces solennités. Que les amis de la liturgie s'efforcent, cependant, de se rendre libres pendant ces trois jours. Ceux qui peuvent aller dans une abbaye participeront aux cérémonies. Que les maîtresses de maison aient achevé leur travail de nettoyage dès le mercredi. C'est précisément dans les familles qu'on doit se disposer à célébrer comme il faut le saint triduum. Que les pasteurs en fixent les cérémonies à une heure qui permettra, à ceux qui ont une profession, d'y assister. Il est si triste de voir ces cérémonies célébrées dans des églises vides ou bien devant des vieillards et des enfants. Sur ce point, aussi, nous avons besoin d'un sérieux renouveau.

JEUDI SAINT (double de 1^{ère} classe)

STATION A SAINT-JEAN DE LATRAN

La Passion de Jésus, le corps de Jésus, l'amour de Jésus.

Ce jour s'appelle dans la liturgie romaine : " In caena Domini ", la Cène du Seigneur.

Alors que les matines chantent surtout l'agonie de Jésus, qui est le commencement de la Passion, la Cène est le point central des cérémonies du jour. Aussi, rappelons brièvement les événements de la Cène : Dans la matinée, Jésus envoya ses Apôtres préférés, Pierre et Jean, de Béthanie à Jérusalem, pour se procurer l'agneau pascal et préparer la table pour le premier sacrifice de la messe. Voici quelle fut la suite des événements : 1. Repas pascal (l'agneau pascal) ; 2. Le lavement des pieds ; 3. Le traître démasqué ; 4. Institution de la sainte Eucharistie ; 5. Le discours d'adieu et la prière sacerdotale. Les cérémonies comprennent quatre parties : 1. La messe ; 2. La bénédiction des saintes huiles ; 3. Le dépouillement des autels ; 4. Le lavement des pieds.

1. Réconciliation des pénitents. — Aujourd'hui encore, cette cérémonie émouvante se trouve dans le pontifical romain. Sans doute, elle n'est plus en usage aujourd'hui ; elle peut, cependant, nous enseigner l'esprit de pénitence et la joie de la pénitence. La vénérable cérémonie le déroulait ainsi. L'évêque revêtu des ornements violets de la pénitence, s'agenouille, avec son clergé, devant l'autel majeur, et tous récitent ensemble les sept psaumes de la pénitence et les litanies des saints. Pendant ce temps, les pénitents sont devant la porte de l'église, pieds nus et prosternés à terre, tenant à la main un cierge non allumé. Après les premières invocations des litanies, l'évêque envoie vers les pénitents deux sous-diacres portant un cierge allumé. Ces deux sous-diacres entrent sous le porche, montrent aux pénitents, en levant les mains, leur cierge allumé, et chantent devant eux, comme premier message de paix, cette antienne : " Aussi vrai que le Seigneur vit, je ne veux pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie ". Immédiatement après, ils éteignent leur cierge et retournent auprès de l'évêque. L'évêque envoie une seconde fois deux sous-diacres. Ces sous-diacres apportent aux pénitents, sur le seuil de l'église, un second message de paix en chantant cette antienne : " Le Seigneur dit : Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche ". Eux aussi éteignent leur cierge et retournent auprès de l'évêque, à l'intérieur de l'église. Cette fois, l'attente des pénitents a assez duré. A l'Agnes Dei

des litanies, l'évêque leur envoie un des diacres les plus anciens. Quand ce diacre, portant un grand cierge allumé, arrive sur le seuil de l'église, il chante l'antienne " Relevez vos têtes, votre rédemption est proche ", puis il allume à son cierge les cierges des pénitents. Il n'éteint pas le sien ; il va rejoindre le clergé avec son grand cierge allumé. Comme ces messages symbolisent bien l'effet des litanies des saints pour les pénitents ! Après les litanies, l'évêque procède lui-même à la réconciliation. Il quitte l'autel et se rend avec tout le clergé au milieu de la nef. Là, il s'assied sur son siège sans dossier, et le clergé se dispose sur deux rangs dans la direction de la porte de l'église. L'archidiacre, revêtu de ses ornements, s'avance vers la porte et crie aux : pénitents qui sont debout dehors : " Gardez le silence et écoutez attentivement ". Il se tourne ensuite vers l'évêque et lui adresse, sur le ton de la lecture, un discours assez long dans lequel il parle du jour de grâce qui se lève. " Il est déjà venu, révérendissime Père, le temps de grâce, le jour de la faveur divine et du salut des hommes, le jour où la mort a été vaincue et où la vie a commencé. Dans la vigne du Seigneur des armées, la plantation des nouveaux ceps doit être taillée pour que la racine souillée soit purifiée ". A ces mots, l'évêque se lève, s'avance entre la double haie du clergé et va se placer sous le portail de l'église. Il adresse à son tour une courte exhortation aux pénitents, leur rappelle la bonté de Dieu et la concession du pardon, leur annonce qu'ils vont bientôt être réintégrés dans l'Église et leur indique comment ils devront vivre désormais. Puis, il chante cette paternelle invitation : " Venez, venez, venez, mes fils ; écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte du Seigneur ". Le diacre qui est auprès des pénitents chante alors : " Fléchissons les genoux ", et tous les pénitents s'agenouillent. Le diacre qui est auprès de l'évêque chante à son tour : " Levez-vous ". Deux fois encore, l'évêque chante la paternelle invitation : " Venez, venez, venez, mes fils " et deux fois encore, à l'appel des diacres, les pénitents s'agenouillent et se lèvent. L'entrée commune dans l'église est imminente. Lentement, l'évêque franchit le porche et prend sa place dans l'intérieur, non loin de l'entrée. On entonne immédiatement une antienne : " Allez vers lui et vous serez illuminés et votre visage ne sera pas couvert de honte ". Cette antienne est empruntée au psaume 33, qui décrit le bonheur de ceux qui craignent Dieu. Le psaume est chanté en entier. Pendant le psaume, les pénitents suivent l'évêque. Ils se jettent à terre en versant des larmes et restent prosternés jusqu'à la fin du psaume. Alors, l'archidiacre demande à l'évêque de les réconcilier. Il dit sur le ton de la lecture : " Rétablissez, pasteur apostolique, ce qui a été perdu à l'instigation du diable. En vertu de vos prières et de vos mérites, conduisez, par la grâce du divin pardon, ces hommes à Dieu. Ils ont eu assez de déplaisir dans leurs péchés ; ils plaisent maintenant au Seigneur dans la terre des vivants ; puissent-ils aspirer au bonheur maintenant que l'auteur de leur mort est vaincu ". L'évêque interroge encore l'archidiacre pour lui demander si les pénitents sont dignes. Celui-ci répond affirmativement. C'est alors que s'accomplit l'entrée solennelle dans l'église. Un diacre chante : " Levez-vous ". Les pénitents se lèvent, l'évêque prend l'un d'entre eux par la main, le suivant prend la main de son voisin et ainsi de suite jusqu'à la fin. Tous, chacun tenant ainsi la main de son voisin, pénètrent sur deux rangs à la suite de l'évêque à l'intérieur de l'église. Cette entrée singulière est un spectacle liturgique impressionnant. De sa main libre, l'évêque tient la crosse, et les pénitents ont dans leur main libre un cierge allumé. En tête, l'évêque porte les ornements violets de pénitence ; les pénitents qui le suivent portent leurs longs vêtements de pénitence. C'est un passage impressionnant de la sévérité à la joie de la pénitence. Pendant ce temps, les chantres font entendre une joyeuse antienne : " Je vous le dis : il y a de la joie chez les anges de Dieu pour un seul pécheur qui fait pénitence ". Après cette antienne, l'évêque se tourne vers les pénitents agenouillés autour de lui. Il est le père de famille qui se réjouit du retour de l'enfant prodigue. Il chante : " Tu dois te réjouir, mon fils, car ton frère était mort et il est ressuscité ; il

était perdu et il est retrouvé ». Puis, se fait la réconciliation proprement dite. L'évêque chante une prière sur le ton de la préface. Il rappelle au Père céleste la mort rédemptrice du Christ pour la guérison de toutes les blessures " afin que, par sa bonté, nous ressuscitions ". Il supplie le Père céleste de pardonner les péchés des autres. Alors, l'action change ; nous passons à la grave sentence d'une réconciliation complète. L'évêque s'agenouille sur un coussin, le clergé et le peuple s'agenouillent par terre. On entonne l'antienne : *Cor mundum* : " Crée en moi un cœur pur, Seigneur, et renouvelle en moi un esprit ferme ", et l'on chante le psaume 50 (le grand *miserere*), le psaume 55 (confiance en Dieu dans la détresse) et le psaume 56 (victoire de la confiance). A la fin, l'évêque se lève et chante six longues oraisons pour demander la rémission des péchés et termine par l'absolution proprement dite : " Que Notre-Seigneur Jésus-Christ vous absolve, par moi, son serviteur, de tous vos péchés, et qu'après vous avoir absous, il vous conduise par sa miséricorde au royaume céleste !" Après cette absolution, l'Evêque, en personne, rend pour la première fois aux pénitents les honneurs liturgiques perdus, de l'eau bénite et l'encens... Il dit pendant ce temps : " Levez-vous, vous qui dormez, ressuscitez des morts et le Christ vous illuminera". Il leur accorde enfin une indulgence à son gré et leur donne la bénédiction pontificale solennelle. Les pénitents sont entièrement réintégrés dans la communauté de grâce et de vie liturgique.

2. La messe de la Cène. — La messe du Jeudi Saint a une importance particulière, c'est la solennité commémorative de la dernière Cène. Cette messe est tout à fait saisissante et touchante. Dans l'esprit de la liturgie, nous ne devons pas nous contenter d'être des spectateurs, nous devons participer au drame. Nous devons nous sentir les disciples de Jésus. Nous sommes rassemblés au Cénacle, autour du Maître qui nous lave les pieds et nous donne, de sa propre main, son corps et son sang en nourriture. La messe présente une double impression, une impression de joie et une impression de tristesse. C'est d'abord une impression de *joie*. L'autel est orné ; la croix du maître-autel est voilée de blanc ; le prêtre monte à l'autel en ornements blancs ; on chante le joyeux Gloria qu'on n'a pas entendu depuis si longtemps ; pendant le Gloria, on sonne, pour la dernière fois, les cloches. Ensuite, les cloches se taisent. Il est peu de jours dans l'année qui touchent notre cœur autant que celui-là

Pourtant, sur cette fête joyeuse, qui est consacrée à l'institution du Sacrement de l'autel, s'étend un voile de profonde *tristesse*. Aujourd'hui, dans toutes les églises, une seule messe est permise. Le prêtre le plus digne remplace le Christ ; les autres sont, pour ainsi dire, les Apôtres et reçoivent de ses mains la sainte Communion ; la messe est, en effet, la célébration de la Cène. Mais la messe devrait être une véritable fête de famille et de communauté. Le curé, ses auxiliaires et toute la paroisse autour de la table du Seigneur ou, pour mieux dire, le Christ avec ses disciples ! L'église de station est Saint-Jean de Latran, l'église paroissiale du père de la chrétienté. Ainsi, dans l'esprit de la liturgie, toute la famille de l'Église romaine est rassemblée pour célébrer la Cène.

A l'*Introït*, nous chantons la fière parole de saint Paul : " Nous devons nous glorifier dans la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ..." Nous voyons devant nous tout le bonheur de la Rédemption. Nous oublions presque l'amertume de la Passion pour voir déjà la Résurrection. La pensée de la Résurrection, que nous entendons déjà dans l'*Introït*, se poursuit dans l'*Oraison* et le *Graduel* (" c'est pourquoi Dieu l'a exalté "). La messe appartient donc déjà à la solennité pascale. L'*Oraison* fait ressortir deux pensées nouvelles qui se rattachent à deux personnes, le *bon larron* et *Judas*. Le bon larron représente les pénitents qui sont réconciliés aujourd'hui. C'est pourquoi l'*Offertoire* chante en leur nom : " Je ne mourrai point, mais je vivrai

et raconterai les œuvres du Seigneur ». La pensée de Judas et de sa réprobation occupe aujourd'hui la liturgie en quelques passages ; dans *l'Épître* (tout au moins, par allusion, quand elle parle de la communion indigne) ; dans *l'Évangile* (" alors que le diable avait déjà inspiré à Judas Iscariote la pensée... ") ; au *Canon*, remarquons le contraste : " le jour où Notre-Seigneur Jésus-Christ fut livré pour nous (*traditus*) " : — "à cause du jour où Notre-Seigneur Jésus-Christ livra à ses disciples la célébration des mystères de son corps et de son sang (*tradidit*) 1. *L'Évangile* nous rapporte l'acte d'humilité de Jésus dans le lavement des pieds et le précepte de charité fraternelle qu'il nous donne. Les deux lectures sont un testament du Maître au moment de son départ. Il nous donne son corps et son amour.

Aujourd'hui, on omet le baiser de paix. Les liturgistes donnent comme raison le baiser de Judas. Ce ne doit pas être le vrai motif, car on omet également le baiser de paix le Samedi Saint. C'est donc une règle pour tout le triduum.

La *Communion* unit te souvenir des *deux* grandes preuves d'amour données par le Seigneur en ce jour : l'Eucharistie et le lavement des pieds. C'est le lavement des pieds qui fait l'objet de l'antienne. Il y a là un sens profond. Nous ne pouvons pas imiter le don eucharistique, mais nous pouvons et devons imiter l'exemple donné dans le lavement des pieds : la charité et le service de nos frères. Cette charité est l'expression et la conséquence de notre union avec le Christ fondée dans l'Eucharistie.

Après la messe, on emporte t'hostie consacrée pour le lendemain, ainsi que la sainte réserve, dans une chapelle latérale éloignée. D'après la conception religieuse actuelle, cela signifie : l'Époux est enlevé, l'église reste vide. L'ancienne Église, il est vrai, pensait autrement. La procession accompagnant la réserve eucharistique avait lieu après chaque messe. Les saintes Espèces n'étaient pas conservées dans l'église. On ne peut pas dire cependant que l'église est vide. Le Christ est représenté par l'autel, et la maison de Dieu est le séjour de prédilection de la Sainte Trinité.

3. Bénédiction des saintes Huiles. — Très peu de personnes pourront assister à cette partie de la cérémonie, car la bénédiction des saintes Huiles n'a lieu que dans les églises cathédrales.

On doit, pour Pâques, renouveler la matière de tous les sacrements. Comme on a besoin, le Samedi-Saint, des saintes Huiles pour la bénédiction des fonts baptismaux, ces saintes Huiles sont bénites aujourd'hui par l'évêque. Il y a, comme on sait, dans l'Église, trois sortes de saintes Huiles : l'huile des infirmes, l'huile des catéchumènes et le saint chrême. L'huile des infirmes sert à l'administration du sacrement de l'Extrême-Onction. L'huile des catéchumènes est employée pour la bénédiction de l'eau baptismale, pour l'administration du baptême, pour la consécration des prêtres, pour la consécration de l'autel. Le saint chrême est la plus sainte de toutes les huiles ; il porte en quelque sorte le Saint-Esprit. On l'emploie pour le baptême, pour la Confirmation, pour la consécration des évêques, pour la consécration des églises, des calices, des patènes et des cloches.

La bénédiction des saintes Huiles se fait avec une grande solennité. y participent, d'après un antique usage, douze prêtres, sept diacres et sept sous-diacres, c'est-à-dire les représentants de tous les Ordres majeurs. L'huile des infirmes est bénite la première, à la fin du Canon, avant le Pater Noster, au moment où, dans l'antiquité, on bénissait les oblats non consacrés. Après la Communion, on bénit les deux autres huiles. Les prières de bénédiction expriment l'efficacité de ces huiles. L'huile des catéchumènes doit servir à la " purification de l'âme et du corps " et combattre l'influence des puissances diaboliques. Si l'huile des catéchumènes n'a qu'un effet négatif, le saint chrême doit produire positivement la grâce et la

sanctification. Il tient son nom du Christ, de l'Oint. On le considère comme l'huile des " prêtres, des rois, des prophètes et des martyrs ". Les fidèles reçoivent, par le saint chrême, " l'infusion de la dignité royale, sacerdotale et prophétique, et sont revêtus de la grâce impérissable ".

4. Le dépouillement des autels. - Après la messe, les autels sont dépouillés ; on enlève toutes les nappes, ainsi que les reliques. Dans l'antiquité, c'était un usage constant de découvrir l'autel après chaque messe. On se rendait mieux compte, à cette époque, que l'autel est une table. On ne la couvrait que pour le banquet divin, comme on le fait pour les repas ordinaires. Cet antique usage s'est maintenu dans la Semaine Sainte. Au reste, nous pouvons remarquer, pendant ce saint temps, la survivance de beaucoup d'usages antiques qu'on a interprétée plus tard comme un souvenir de la Passion du Christ. L'autel est le symbole du Christ ; le dépouillement de l'autel signifie donc le dépouillement du Christ avant le crucifiement. C'est pourquoi, aussi, pendant cette cérémonie, on chante le psaume 21 avec cette antienne : " Ils se sont partagé mes vêtements et ils ont tiré ma robe au sort " (le psaume 21 est le psaume messianique de la Passion dans lequel David contemple le délaissement de Jésus sur la Croix). L'église, dépourvue de tout ornement, nous présente l'image de la solitude et de la désolation. Le saint sacrifice est interrompu jusqu'à ce que le Seigneur sorte du tombeau.

5. Le lavement des pieds. — Dans les églises cathédrales et claustrales, on conserve encore le vénérable usage du lavement des pieds qui, dans l'antiquité, n'était pas limité au Jeudi Saint. On appelle cette cérémonie, le " mandatum ", le commandement du Seigneur. Pendant que l'évêque ou l'abbé lave les pieds de douze vieillards (ou de douze enfants), le chœur entonne un chant en l'honneur de la charité fraternelle :

" Là où se trouvent la charité et l'amour, Dieu est présent.
Réjouissons-nous et tressaillons en lui !
Craignons et aimons le Dieu vivant
Et aimons-nous les uns les autres d'un cœur pur ".

Il y a, dans ces chants, du charme, de la paix, de la fraîcheur et une joie presque enfantine. C'est vraiment le cantique des enfants de Dieu, de la famille de Dieu réunie dans la charité.

Le lavement des pieds ne doit pas être seulement un spectacle pour les enfants, mais nous devrions y chercher nous-mêmes des leçons de vie. Comme nous l'avons dit plus haut, il serait possible, dans les paroisses, d'inviter douze vieillards qui seraient servis à table par le curé ou par les principaux paroissiens. On pourrait résumer l'office du Jeudi Saint dans ces trois mots : *le corps de Jésus, la Passion de Jésus, l'amour de Jésus.*

6. Les matines du Vendredi Saint. — Les matines du Vendredi Saint sont la seconde partie de la trilogie et son point culminant. Nous pouvons les intituler : *La mort du Christ sur la Croix.* Sans doute, ici non plus ; l'action ne suit pas l'ordre historique ; nous pouvons cependant dire qu'elle a son centre dans cette scène : Jésus est suspendu à la Croix. Quand d'autres scènes de ce jour se présentent à nous, nous pouvons les interpréter comme des images et des souvenirs qui passent devant les regards du Sauveur crucifié. L'impression des matines est donc profondément triste ; on a choisi les psaumes les plus douloureux et les plus mélancoliques du psautier ; dans les Lamentations, nous trouvons même, si l'on peut dire, un accroissement de tristesse. Les répons, d'une grande beauté, sont également profondément tristes. Ils ne suivent pas l'ordre des événements. Le mieux sera de nous représenter le Seigneur sur la Croix et d'écouter, dans les répons, l'expression de ses sentiments et de ses souffrances : tantôt c'est un délaissement

sans nom, tantôt une plainte douloureuse ; Jésus pense à quelques scènes du jour et du soir précédents.

Donnons une brève esquisse de ces matines et signalons les plus beaux passages. Au *premier nocturne* nous voyons commencer immédiatement le combat des Juifs et des païens contre Dieu et son Christ (Ps. 2) ; puis, la divine Victime nous apparaît sur la Croix : “ Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m’as-tu abandonné ? ” Puis nous chantons le psaume messianique de la Passion (21) : “ Ils se sont partagé mes vêtements et ils ont tiré ma robe au sort ”. Ce psaume appartient au point culminant des matines. Vient ensuite un psaume de confiance calme qui exprime les sentiments du Seigneur au milieu de son agonie mortelle : “ Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui craindrai-je ? ” Dans les leçons, nous voyons l’épouse déshonorée : “ A qui te comparerai-je, à qui t’assimilerai-je, fille de Jérusalem ?... Car grande comme la mer est ton affliction ”. La liturgie met ensuite devant nos yeux une image du Golgotha :

“ Le voile du temple se déchira,
La terre trembla et le larron sur la croix cria :
“ Seigneur, souviens-toi de moi quand tu seras dans ton royaume ”.
Les rochers se fendirent, les tombes s’ouvrirent,
Et les corps de plusieurs saints qui étaient endormis ressuscitèrent ”.

Dans la troisième leçon, le Christ, l’Homme des douleurs, se présente lui-même à nous : “ Je suis l’homme qui voit la misère sous la verge de son courroux. Il m’a opprimé et m’a conduit dans les ténèbres et non à la lumière ”.

Au *second nocturne*, nous chantons le psaume de la flagellation (37) : “ Il n’y a rien de sain dans ma chair à cause de ta colère, il n’y a rien de sauf dans mes os à cause de mes péchés ”. Rien n’est émouvant comme la prière du soir du Christ sur la Croix (Ps. 39). Dans les leçons, nous entendons de nouveau saint Augustin : Il applique le psaume 63 à la Passion du Christ. Le cinquième répons, qui constitue précisément le milieu des matines, décrit la mort du Seigneur.

Au *troisième nocturne* le psaume 87, d’une si profonde tristesse, nous fait de nouveau atteindre le point culminant du drame : “ Mon âme est rassasiée de maux et ma vie touche au royaume des morts ”. Les leçons apportent une pensée entièrement nouvelle : Le Christ est notre grand prêtre éternel qui a offert une seule fois, sur l’autel de la Croix, le sacrifice parfait ; il est Prêtre et Victime à la fois. — Le dernier répons nous montre l’image finale, le Christ au paroxysme de sa douleur.

“ Mes yeux sont voilés de larmes,
Car celui qui me consolait s’est éloigné de moi !
Peuples. regardez tous et voyez
S’il est une douleur semblable à ma douleur. ”

VENDREDI SAINT

Station à Sainte-Croix de Jérusalem

Par le bois est venue la joie dans le monde.

Le missel romain appelle ce jour : *Parasceve* = jour des préparatifs. Nous l’appelons le *Vendredi Saint*, le grand vendredi. C’est le grand jour de deuil de la chrétienté. C’est le seul jour, dans la liturgie romaine, où l’on ne célèbre pas le Saint-Sacrifice, parce que notre divin grand Prêtre offrit en ce jour sur l’autel de la Croix son sacrifice sanglant.

Les deux antiennes directrices du jour nous transportent sur le calvaire : “ Ils placèrent au-dessus de sa tête une inscription avec le motif de sa condamnation : Jésus de Nazareth, Roi des Juifs ” (*Ant. Bened.*).

“ Quand il eut pris du vinaigre, il dit : Tout est consommé ; il inclina la tête et rendit l'esprit ” (*Ant. Magn.*).

1. Office du matin. — L'église de station est l'antique sanctuaire de “ Sainte-Croix de Jérusalem) qui représente pour nous le calvaire. C'est dans cette église que l'on conserve les reliques de la vraie Croix. Nous entrons dans l'église : elle est nue, dépouillée de tout ornement ; le tabernacle est ouvert et vide ; une croix voilée de noir surmonte l'autel — tout cela est expression de la douleur silencieuse de notre âme. L'office commence. Il n'y a pas d'introït, mais un profond silence : les cierges ne sont pas allumés à l'autel (c'est aujourd'hui, surtout, que l'Eglise emploie le langage de ses symboles et de ses signes) ; le prêtre et ses ministres entrent, vêtus de noir, et se prosternent sur les marches de l'autel. Cette prostration, qui marque l'impuissance, symbolise la désolation de l'humanité avant la Rédemption. L'office qui suit est très ancien et se divise en trois parties. A y regarder de près, il ressemble à une messe. Toute messe est composée de l'avant-messe, de l'action du sacrifice, et de la communion ; nous trouvons aujourd'hui une célébration tripartite, semblable à celle de la messe. A la place de la consécration, a lieu l'Élévation et l'adoration de la Croix. La première partie est une avant-messe, c'est même un monument vénérable de la messe des catéchumènes dans l'antique liturgie ; la seconde partie est l'adoration de la Croix, le point culminant de la journée ; la troisième partie est une communion. La liturgie appelle cet office la messe des présanctifiés — car l'hostie a été consacrée la veille.

a) *L'avant-messe.* L'office du matin commence par une avant-messe antique, telle qu'on les célébrait pendant les quatre premiers siècles. Il n'y avait pas d'introït, les prêtres se prosternaient silencieusement sur les degrés de l'autel. Il y avait trois lectures entre lesquelles on chantait, comme chants intermédiaires, des psaumes entiers. Il y avait ensuite une prédication suivie de l'office de prières : la prière pour les besoins généraux des chrétiens. La première partie de l'office du Vendredi Saint nous a conservé cette antique pratique. Nous devons prendre part à ces prières avec respect, car c'est exactement ainsi qu'on priait dans les catacombes. La première leçon (du Prophète Osée) doit nous mettre dans les sentiments de tristesse et de repentir qui conviennent à ce jour. Elle nous fait aussi entendre, déjà, l'annonce de la fête de Pâques : “ Il nous donnera une vie nouvelle dans deux jours ; le troisième jour, il nous ressuscitera ”. Nous chantons ensuite un Trait emprunté à Habacuc : “ Seigneur, j'ai entendu ton message et je crains ; j'ai considéré tes œuvres et j'ai tremblé. On te trouvera au milieu de deux créatures ”. Le Prophète voit avec horreur l'effroyable spectacle du crucifiement : “ le Seigneur ” entre deux malfaiteurs. La seconde leçon nous montre le touchant symbole de l'agneau pascal. Ce symbole se réalise aujourd'hui. Le véritable Agneau pascal, le Christ, est immolé. Ce n'est pas par hasard que Jésus a offert son sacrifice au jour même de la fête pascale des Juifs ; à trois heures, juste au moment où les agneaux pascaux étaient immolés dans le temple, le Seigneur expirait. Le chant psalmodique qui suit décrit la trahison de Judas et la Passion de Jésus. Maintenant, après le symbole, nous allons entendre la réalité et l'accomplissement : on chante la Passion. Cette fois, la Passion nous est racontée par le disciple préféré de Jésus, l'Apôtre saint Jean, qui, avec la Sainte Vierge, se tint auprès de la Croix et fut témoin oculaire de ces grands événements. Alors que les autres évangélistes décrivent surtout le côté humain de la Passion, saint Jean nous montre le Sauveur souffrant comme Dieu, comme Roi. Sa peinture de la Passion a un caractère de grandeur et de puissance : *le Roi sur le trône de la Croix.* Cette fois encore — quand la chose est possible — la Passion est chantée alternativement par trois prêtres ou trois diacres. Que tous les fidèles suivent respectueusement ce chant !

Trois interprètes nous ont parlé jusqu'ici : le Prophète, la Loi, l'Évangéliste. Nous passons, maintenant, aux antiques intercessions pour tous les états de l'humanité. C'est aujourd'hui particulièrement que conviennent ces prières : Jésus, le Roi du royaume de Dieu, a été " élevé " et, désormais, " il tire tout à lui ". Jésus, le second Adam, dort du sommeil de la mort, et de son côté sort la seconde Ève, l'Église. Dans les intercessions, nous prions d'abord pour l'Église, l'Épouse du Christ ; nous prions pour tous les états, même pour les schismatiques et les hérétiques. A chaque fois, le prêtre et le peuple s'agenouillent à l'appel du diacre : *Flectamus genua* (fléchissons les genoux). Nous nous relevons ensuite sur l'invitation du sous-diacre : *Levate* (Levez-vous). On n'omet la gèneuflexion qu'au moment de la prière pour les Juifs " infidèles " parce que, dans ce jour, ils s'agenouillèrent par dérision devant le Christ.

Voici l'ordre de ces prières : on prie pour la sainte Église, pour les Ordres ecclésiastiques et les diverses classes de laïcs chrétiens, pour les catéchumènes, pour les besoins spirituels et temporels du monde entier, pour les schismatiques et les hérétiques, pour les Juifs et enfin pour les païens. Ainsi se termine la première partie de l'office du matin.

b) *L'adoration de la Croix*. Le point culminant du jour est l'adoration de la Croix, signe de notre salut. Cette cérémonie, elle aussi, est très ancienne et prit son origine à Jérusalem, où l'on honorait et baisait le bois de la vraie Croix. Le prêtre dépose ses ornements, se place du côté de l'Épître et l'on commence à dévoiler solennellement la croix. Si la Croix a été voilée depuis le dimanche de la Passion, c'est afin que l'Église puisse la dévoiler solennellement, aujourd'hui, dans une cérémonie impressionnante. Le diacre découvre en trois fois l'image du Crucifié, et, à chaque fois, le prêtre entonne sur un ton toujours plus élevé : " Voici le bois de la Croix, sur laquelle a été suspendu le salut du monde ". Le chant est continué par le chœur, et le peuple tombe à genoux en chantant : " Venez, adorons ". On dépose alors sur les degrés de l'autel la croix placée sur un coussin. Le célébrant et les ecclésiastiques quittent leurs chaussures, s'approchent de la croix après trois gèneuflexions, et baisent les pieds du Christ pour honorer le Sauveur et le signe de notre rédemption. Le peuple aussi s'approche et vient baiser la croix. Chrétiens, adorons l'Époux ensanglanté, et dans notre baiser mettons toute notre âme. Pendant l'adoration de la Croix, le chœur chante un chant impressionnant. Ce sont les " Improprès ", les plaintes et les reproches de Jésus à son peuple infidèle. Dans ses plaintes, à la fois douces et fortes, il rappelle à son peuple les bienfaits qu'il lui a accordés dans l'Ancien Testament et les ingratitudees qu'il a reçues en retour. Ces plaintes s'adressent aussi à *nous* et nous exhortent, en face de la mort du Christ, à une conversion sérieuse. Nous entendons sans cesse ce leitmotiv : " Mon peuple, que t'ai-je fait, et en quoi t'ai-je contristé ? répons-moi ". Il est difficile de trouver un chant plus saisissant que celui-là, une scène plus touchante. Il y a encore un autre chant beaucoup plus ancien qui célèbre le Christ-Dieu. On le chante en deux langues, en grec et en latin : " *Agios o Theos — Sanctus Deus* " — Dieu saint, saint et fort, saint et immortel, aie pitié de nous. C'est un magnifique hommage à Dieu, en présence du signe triomphal de la Rédemption. A la fin, on chante même un cantique de joie à la Croix et à la Rédemption. " Ta Croix, Seigneur, nous l'adorons, nous louons et glorifions ta sainte Résurrection ; voici qu'à cause du bois de la Croix, la joie est venue dans le monde entier ".

c) *La messe des présanctifiés*. La troisième partie de la liturgie du Vendredi Saint est une communion. Le saint sacrifice est omis, aujourd'hui, depuis les temps les plus anciens, mais les premiers chrétiens ne voulaient pas renoncer à la communion. C'est pourquoi, à la messe d'hier, on consacrait plusieurs pains que l'on conservait pour le lendemain. Cette communion sans sacrifice préalable — qui,

d'ailleurs, a souvent lieu chez les Grecs pendant le Carême — s'appelle la messe des présanctifiés. Jadis, comme on vient de le dire, tous les fidèles communiaient ; aujourd'hui, seul, le célébrant communie.

En procession solennelle, on va chercher, dans la chapelle où on l'a porté hier, le calice avec l'hostie consacrée, et on le rapporte à l'autel majeur, en chantant le " Vexilla Regis " que nous connaissons déjà " La bannière du Roi s'avance ". On veut marquer aujourd'hui, en chantant cette hymne, que l'on porte le corps immolé du Christ, le même qui fut suspendu à la Croix. Le célébrant dépose l'hostie sur le corporal. Le diacre verse du vin et le sous-diacre de l'eau dans le calice. Ce vin, aujourd'hui, ne sera pas consacré et ne servira qu'aux ablutions. Ensuite, le prêtre encense l'hostie et l'autel, comme à toutes les messes solennelles. Il se lave les mains en silence. Il récite la prière de l'offrande personnelle (*In spiritu*) et l'Orate fratres auquel on ne répond pas. C'est une partie de l'Offertoire. On passe tout le Canon, et le prêtre commence immédiatement le Pater et récite tout haut le Libera. Il élève ensuite l'hostie de la main droite pour la montrer au peuple, il fait ta fraction habituelle de l'hostie, récite ta dernière des oraisons préparatoires à la communion (car, dans cette dernière, il n'est question que de la réception du corps) et, après les trois " Domine, non sum dignus ", il communie. Il boit ensuite le vin et purifie le calice. Ainsi se termine la cérémonie de communion.

Jetons un bref regard d'ensemble sur l'office du Vendredi Saint. Aux matines, nous avons considéré le Christ dans son abaissement humain, " comme un ver de terre, le mépris des hommes a. A la messe des présanctifiés, il se présente à nous comme Rédempteur et même comme Roi sur le trône de la Croix. Cet aspect se trouve dans les trois parties : dans la première partie, avec la Passion de saint Jean et les intercessions ; dans la seconde partie, avec le dévoilement et l'adoration de la Croix ; dans la troisième partie, avec la cérémonie de communion où le Christ est l'Agneau immolé, mais glorifié. Il y a dans ces trois parties une progression : la mort du Seigneur sur la Croix est représentée dans la première partie par la *parole* (le Prophète, la Loi, l'Évangile) ; dans la seconde partie, par *l'action* et le *symbole*, dans la troisième partie par le *sacrement*.

2 Les matines du Samedi Saint. — C'est la troisième partie de la grande trilogie. Voici quelle est l'action : Le Christ est couché dans son tombeau ; l'Église s'assied près de ce tombeau et fait entendre sa plainte funèbre. Il repose dans la paix après son dur combat ; nous voyons sur son corps les traces de ses grandes souffrances. Alors qu'hier les répons étaient des plaintes sorties de la bouche de Jésus, ce sont d'ordinaire, aujourd'hui, des plaintes de l'Église. Les Lamentations respirent déjà l'espérance ; tout est, aujourd'hui, plus calme, plus clair. Vers la fin, cependant, les matines reviennent à une impression de tristesse profonde. Cela ne doit pas nous étonner : les matines, en effet, doivent exprimer le deuil de l'Église privée de son Époux. Les blessures mortelles sont encore visibles sur le divin cadavre et crient continuellement vengeance contre Israël infidèle ; les ennemis de Jésus sont encore pleins de rage ; par le mensonge et la calomnie, ils essaient d'effacer jusqu'au souvenir du Seigneur ; Marie et les disciples sont encore plongés dans le deuil, et l'Église doit avouer douloureusement que beaucoup de ses enfants quittent le Golgotha, le cœur froid et sec, pour s'en retourner chez eux. Quand on pense à tout cela, il semble que les blessures du grand Mort recommencent à saigner.

Aux Matines, à la différence des deux jours précédents, on remarque un progrès dans l'action. Ce progrès est marqué, surtout, par les antiennes et les psaumes correspondants. Les répons ne suivent pas l'action. On pourrait peut-être distinguer six actes dans ce drame. Pendant que l'Église est assise près du tombeau, six tableaux passent devant ses yeux :

1^{er} Tableau : *Le repos du tombeau* (I^{er} Nocturne) : “ Dans la paix je m’endors et me repose ”. “ Il se reposera sur la montagne sainte ”. CI Mon corps repose dans l’espérance ” (Psaumes).

2^e Tableau : *L’entrée de l’âme de Jésus dans les Limbes* (II^e Nocturne) : “ Levez-vous, portes éternelles, que le Roi de gloire fasse son entrée ! ! ” (Ps. 23).

3^e Tableau : *L’espérance de la Résurrection* : “ Je crois que je verrai le Seigneur dans la terre des vivants ”. “ Tu as tiré mon âme des enfers ” (Ps. 26, 29).

4^e Tableau : *Le sceau apposé sur le tombeau* : Les leçons du second nocturne.

5^e Tableau : *Jésus vainqueur de ses ennemis* (me Nocturne, Ps. 53, 75).

6^e Tableau (retour à l’impression fondamentale) : *Tristesse profonde et plainte* : “ Comme un homme sans secours livré aux morts ” (Ps. 87) ; en outre, les répons 1, 2, 3,4, 5, 6, 7 ; le dernier répons nous donne l’image finale du Samedi Saint : Jésus au tombeau et les gardes autour de sa tombe.

Remarquons encore que, dans ces matines, les antiennes jouent un grand rôle, et que certains psaumes ont été choisis non pas à cause de leur contenu complet, mais à cause d’un seul verset, comme, par exemple, les psaumes 4, 14, 23. L’action se poursuit sans arrêt jusqu’au seuil de la Résurrection. Et au moment où nous attendrions le joyeux alleluia, elle revient à la plainte funèbre, comme si l’Église voulait nous dire : Arrêtez, revenez en arrière, le Seigneur est encore au tombeau.

Il y a dans ces matines un charme tout particulier que l’on peut éprouver quand on vit vraiment ces matines. Ce charme tient peut-être en partie à ce mélange de tristesse, d’espérance et de joie contenue.

SAMEDI SAINT (double de I^{ère} classe)

STATION A SAINT-JEAN DE LATRAN

La nouvelle vigile pascale. — Le Samedi Saint est le Jour sacré du repos du Seigneur ; on pourrait l’appeler le second sabbat après la création. La liturgie l’appelle *Sabbatum sanctum* — le saint Sabbat. Ce jour est et devrait être le jour le plus silencieux de l’année liturgique. On ne devrait y célébrer aucune fonction liturgique. Réjouissons-nous que cela soit aujourd’hui possible de nouveau. Le Souverain Pontife Pie XII, par son décret du 8 février 1951, a rétabli l’ancienne *célébration de la nuit de Pâques* et réglé le rite de cette célébration. Il a fait de nouveau de ce jour le plus silencieux de l’année. Nous pouvons considérer cette nouveauté en partie comme le fruit de nos efforts durant bien des années. Il y a vingt-cinq ans que nous frappions à la porte du Père de la chrétienté et aujourd’hui nous sommes exaucés. Dans la précédente édition de notre ouvrage, nous écrivions encore : “ La grande tâche du renouveau liturgique sera de rendre au monde catholique sa seconde nuit sainte, la nuit de Pâques, la “ mère de toutes les vigiles ” comme l’appelle saint Augustin. L’absence d’esprit et de sens liturgiques des quatre derniers siècles nous a ravi la plus sainte de toutes les nuits, l’esprit liturgique de notre siècle réparera ce défaut.

Nous allons maintenant exposer et décrire la liturgie du Samedi Saint d’après le nouveau rite.

Avant de décrire la célébration de la nuit pascale elle-même, il nous faut parler des modifications apportées à l’office des heures du Samedi Saint. Le premier changement réside dans le fait que les matines qui étaient habituellement chantées le soir du Vendredi Saint en grande solennité doivent être récitées non plus la veille,

mais le matin du Samedi Saint. L'Office des heures, le seul office de la journée, doit être réparti à l'heure convenable (*hora competenti*) au cours de la journée, sans solennité. Donc dès le matin on récitera matines et laudes. Aux *laudes* il y a déjà une modification. Après l'antienne " *Christus factus est obediens* " on ne récite plus comme les jours précédents le psaume *Miserere*, mais on ajoute immédiatement une nouvelle *Oraison* : " *Accordez-nous, Dieu Tout-Puissant, à nous qui célébrons à l'avance, par une pieuse attente, la résurrection de votre Fils que nous obtenions la gloire de sa résurrection .. Cette Oraison termine aujourd'hui toutes les, heures qui doivent être récitées également à l'heure fixée (sans le psaume 50). Les Vêpres sont dites l'après-midi. (Ce sont les Vêpres du Jeudi Saint) avec une 1^{re} antienne ainsi modifiée : " *Aujourd'hui je suis très opprimé, mais demain je me débarrasserai de mes liens* " et avec une nouvelle antienne de Magnificat : " *Les princes des prêtres et les pharisiens firent garder le sépulcre par des gardes et scellèrent la pierre* ". Jadis les Vêpres étaient jointes à la Communion de la messe de la vigile, à présent elles sont célébrées l'après-midi. Les *Complies* aussi sont récitées de la même manière. Toute la journée est donc un jour silencieux qui n'est interrompu que par l'office des heures.*

Mais, dans la nuit du samedi au dimanche de Pâques, on célèbre *la nuit pascale*. On commence vers dix heures de sorte que la messe solennelle de la vigile puisse commencer à minuit. L'autel qui, depuis le Jeudi Saint, était dénudé, est recouvert de nappes, mais les cierges ne seront allumés que plus tard avec le feu nouveau. Entre-temps, à la porte de l'église, on a tiré du feu de la pierre et allumé les charbons. Le prêtre, revêtu des ornements violets, bénit le feu nouveau, en disant : " *Dieu, qui par votre Fils, véritable pierre angulaire, avez allumé en vos fidèles le feu de votre lumière, sanctifiez ce feu nouveau tiré de la pierre et qui doit servir à notre usage, et faites-nous la grâce d'être tellement enflammés de célestes désirs, durant ces fêtes de Pâques, que nous puissions par la pureté de nos cœurs, arriver à ces fêtes éternelles où nous jouirons d'une lumière sans fin.* " Le feu est aspergé trois fois avec de l'eau bénite. L'acolyte prend des charbons bénits et les met dans l'encensoir. Le prêtre y dépose de l'encens et encense le feu. Un cierge est allumé au feu nouveau. Le clergé se présente ensuite à la porte de l'église ; l'acolyte porte le cierge pascal devant le prêtre. Ce cierge est bénit avec de solennelles cérémonies. Le prêtre trace sur le cierge pascal des signes symboliques qui doivent signifier que le cierge représente le Sauveur ressuscité. Le prêtre trace avec un stylet une croix sur le cierge pascal et dit en traçant la barre verticale : " *Le Christ hier et aujourd'hui .* , puis en traçant la barre horizontale " *le commencement et la fin* ". Il trace ensuite au-dessus et au-dessous de la croix les lettres grecques alpha et omega. Dans les quatre angles de la croix il écrit les chiffres de l'année (par exemple 1952) et dit à chacun de ces chiffres : " *A Lui les temps* ", " *et l'éternité* ", " *à Lui la gloire et l'empire* ", " *pour tous les siècles, éternellement Amen* ". Ensuite le diacre présente au prêtre les cinq grains d'encens qui sont aspergés à trois reprises avec de l'eau bénite puis encensés. Ces grains d'encens représentent les plaies transfigurées du Ressuscité, c'est ce qu'expriment clairement les paroles du prêtre, lorsqu'il les enfonce dans le cierge pascal : " *Que par ses saintes plaies glorieuses, le Christ Notre-Seigneur nous garde et nous conserve ; Amen.* " Puis le diacre présente le cierge bénit au prêtre qui allume le cierge pascal, en disant : " *Que la lumière du Christ ressuscitant glorieusement dissipe les ténèbres du cœur et de l'esprit* ". Le prêtre bénit ensuite le cierge pascal allumé en disant cette Oraison : " *qu'une effusion abondante de votre bénédiction se répande sur ce cierge allumé, nous vous en prions, Dieu tout-puissant, et régénérateur invisible, allumez vous-même ce feu qui doit nous éclairer pendant cette nuit, afin que le sacrifice offert cette nuit reçoive les impressions secrètes de votre lumière et qu'en tout lieu où l'on*

portera l'une des choses que nous bénissons ici, les artifices et la malice du démon soient expulsés et la puissance de votre majesté y réside.

Alors on éteint toutes les lumières de l'église, afin qu'elle soit éclairée par le cierge pascal. A présent a lieu avec le cierge pascal, à travers l'église, une procession solennelle qui constitue un des moments les plus impressionnants de toute la cérémonie. A l'entrée de l'église le diacre, portant la dalmatique blanche, héraut pascal, reçoit le cierge pascal allumé. La procession se compose ainsi : le thuriféraire, le sous-diacre portant la croix et les deux acolytes, le diacre avec le cierge pascal, le prêtre, le clergé et les servants, ensuite des délégations des fidèles. Le diacre s'arrête à trois reprises dans l'église, élève le cierge pascal, reste debout et chante chaque fois *Lumen Christi*. La première fois, le prêtre allume son cierge au cierge pascal, le seconde fois le clergé fait de même et la troisième fois c'est le tour des fidèles. A chaque fois, tous s'agenouillent et chantent *Dea gratias*. Finalement, tous les assistants ont allumé leurs cierges au cierge pascal. Toute l'église est illuminée de centaines de cierges. Le diacre pose alors le cierge pascal devant l'autel sur un petit chandelier. Tous gagnent leurs places et écoutent debout (comme pour l'évangile) leur cierge allumé à la main, l'hymne pascal, premier hommage au Ressuscité. Le diacre demande la bénédiction du prêtre qui dit : " Que le Seigneur soit dans ton cœur et sur tes lèvres, pour que tu annonces dignement et comme il convient la proclamation pascale ". Le diacre encense le livre et le cierge pascal, en en faisant le tour. Alors, le diacre chante le célèbre Exultet que nous ne cessons pas d'admirer. Vers la fin de l'Exultet il faut noter un petit changement. Autrefois on y nommait l'empereur romain et on priait pour lui, à présent cette oraison est étendue à tous les chefs d'état : " Jetez également un regard sur ceux qui ont autorité pour nous gouverner, et par l'inexprimable vertu de votre miséricorde paternelle, orientez leurs pensées vers la justice et la paix, afin que leurs efforts d'ici-bas les fassent parvenir à la patrie céleste avec tout votre peuple ".

Après l'Exultet, le diacre ôte la dalmatique blanche, les cierges des fidèles sont éteints, tous s'assoient et l'ancienne vigile se célèbre devant le cierge pascal. Autrefois il y avait douze leçons ; elles sont maintenant réduites à quatre, on a choisi, en plus de la première, celles qui sont suivies d'un Trait. 1^{ère} Leçon : Genèse 1,1-2,2 (l'œuvre des six jours) ; 2^e Leçon, Exode 14,24-15,1 (Passage de la mer Rouge) avec le cantique de Moïse. 3^e Leçon, Isaïe 4,1-6 (Splendeur du royaume messianique) avec le cantique de la vigne. 4^e Leçon, Deutéronome 31,22-3 (dernière exhortation de Moïse à garder la fidélité envers Dieu avec le célèbre cantique de Moïse. A la fin de chaque Leçon, tous se lèvent pour l'Oraison. Le prêtre dit : " Prions ! " Le diacre ajoute : " Fléchissons les genoux ! " (Il invite à prier en silence). Au bout d'un instant, le diacre dit : " Levez-vous ! " A présent seulement le prêtre récite à haute voix l'oraison.

Après les Leçons a lieu la *bénédiction de l'eau baptismale* qui, d'après les nouvelles rubriques, est encadrée par les litanies des saints. On commence par l'invocation des Saints, puis a lieu la bénédiction de l'eau, non pas aux fonts baptismaux, mais au milieu de l'église, sous les yeux des fidèles ; ensuite a lieu la cérémonie nouvelle, *la rénovation des promesses baptismales*, en langue vulgaire. Le prêtre encense le cierge pascal, se rend à l'ambon et adresse cette exhortation : " En cette nuit sacrée, la Sainte Église, notre mère, pensant à la mort et à la sépulture de Notre-Seigneur Jésus-Christ, veut le veiller avec amour, et déjà elle manifeste sa joie dans l'attente de la glorieuse résurrection du Christ.

Mais parce que, selon l'enseignement de l'Apôtre, Saint Paul, nous avons été, par le baptême, ensevelis avec le Christ en sa mort, il faut que, tout comme le Christ est ressuscité des morts, nous marchions aussi animés d'une vie nouvelle, sachant bien que notre " vieil homme " a été crucifié en même temps que le Christ

pour que nous ne soyons plus les esclaves du péché. Réfléchissons donc au fait que nous devons être nous-mêmes véritablement morts au péché et vivants pour Dieu dans le Christ Jésus Notre-Seigneur.

C'est pour cela, mes biens chers frères, qu'au terme de nos efforts de Carême, nous allons renouveler les promesses de notre saint baptême, par lesquelles nous avons autrefois renoncé au démon, à ses œuvres et au monde, qui est l'ennemi de Dieu — et nous avons promis aussi de servir Dieu fidèlement dans la Sainte Église catholique. En conséquence :

Renoncez-vous à Satan ? — Le peuple : Nous renonçons.

Et à toutes ses pompes ? — Nous y renonçons.

Croyez-vous en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre ? — Nous y croyons.

Croyez-vous en Jésus-Christ, son Fils unique, qui est né et qui est mort pour nous ? — Nous y croyons.

Croyez-vous aussi au Saint-Esprit, à la Sainte Église catholique, à la communion des Saints, à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair et à la vie éternelle ? — Nous y croyons.

Et maintenant prions Dieu tous ensemble, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a appris à le faire. — L'assistance récite le Notre-Père (sans ajouter l'Ave Maria).

Le prêtre ajoute : “ Que le Dieu tout-puissant, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a régénérés par l'eau et l'Esprit-Saint et qui nous a accordé le pardon de nos fautes, nous garde par sa grâce, dans le même Christ Jésus, pour la vie éternelle — Amen ”. Les fidèles pendant ce temps portent leurs cierges allumés ; puis à la fin ils peuvent recevoir l'aspersion de l'eau bénite. Songeons à la profonde impression que produirait cette cérémonie, si des adultes recevaient le baptême et faisaient leur première communion.

On chante ensuite la seconde partie des litanies des Saints tandis que le clergé se rend à la sacristie pour revêtir les ornements blancs. Le cierge pascal est placé sur le grand chandelier de l'ambon — pour y brûler durant quarante jours comme image du Ressuscité. La messe n'a que quelques modifications, mais très significatives. Il n'y a ni prières au bas de l'autel ni dernier évangile, donc disparaissent les parties de la messe qui n'ont été introduites que dans le bas moyen âge et ne sont pas essentielles. Après la Communion sont supprimées les Vêpres en abrégé comme nous l'avons remarqué plus haut.

Tel est le nouvel office de la nuit pascale dont les chrétiens amis de la liturgie ont le droit de se réjouir de tout cœur.

LA GRANDE FETE DE PAQUES

“ C'est le jour qu'a créé te Seigneur, réjouissons-nous et tressaillons en lui ”.

La montagne est gravie, la victoire est remportée. Ce que nous avons attendu avec d'ardents désirs pendant les quarante jours de Carême, ce qui depuis l'Avent nous apparaissait comme notre but, est enfin réalisé : *la Lumière a triomphé des ténèbres*. Maintenant, le divin soleil brille au-dessus de nous avec toute sa chaleur et tout son éclat. Pendant l'Avent, c'était la nuit et nous soupirions vers la lumière. A Noël, la Lumière est soudain “ venue dans ce monde ” et a fondé son royaume de lumière. La gloire de la Lumière s'est (levée au-dessus de la ville sainte ” (l'Église). Tel était le message du cycle de Noël. Cependant, à travers les chants qui

célébraient joyeusement la Lumière ; se faisait entendre un accent de tristesse : “ Et la Lumière a brillé dans les ténèbres et les ténèbres ne l’ont pas reconnue ”, c’était le *thème de la Passion*. Cet accent est devenu sans cesse plus fort ; nous l’avons déjà entendu dans la semaine de Noël et, depuis, il n’a pas cessé. A la Septuagésime, c’est le chant dominant qui surpasse tous les autres ; le premier dimanche du Carême, nous voyons le divin David partir au combat contre le géant Goliath. Tout le temps de Carême pourrait s’intituler un combat : combat de la Lumière contre les ténèbres, combat historique du Christ contre le judaïsme (thème de la Passion), combat du Christ dans l’âme de ceux qui doivent venir à la lumière (thème du baptême et de la Pénitence). Il fallait, sans doute, que la Lumière disparût un moment : le Christ meurt sur la Croix. Mais soudain, comme à Noël, la Lumière brille dans les ténèbres. Après les tristesses de la Semaine Sainte, le soleil de la Résurrection se lève victorieux pour briller éternellement. C’est Pâques, c’est la fête des fêtes, le point culminant de l’année liturgique. Il n’y a plus qu’une pensée : la joie, l’allégresse. Autrefois, la fête était célébrée par les fidèles pendant trois jours. Les néophytes, revêtus de leurs vêtements blancs, la célébraient pendant toute une semaine (c’est pourquoi il y a chaque jour une messe propre).

LA SEMAINE DE PAQUES

Quand on se pénètre avec amour de l’esprit de la liturgie, on se rend mieux compte, chaque année, que les messes de la semaine de Pâques sont parmi les plus belles et les plus dramatiques du missel. Elles sont dominées par deux thèmes : les événements de la Résurrection et l’église de station. Je serais tenté d’appeler ces messes pascales un mystère liturgique pascal, dans lequel nous avons notre rôle à jouer. Plus nous entrerons dans ce drame sacré et mieux nous comprendrons la liturgie. Tantôt l’Église s’en tient à : la succession historique des événements, tantôt elle suit sa propre voie, mais, toujours, les images et les scènes sont choisies en vertu d’un motif intérieur. Le drame commence aux premières heures du jour de + Pâques (messe du Samedi Saint). Nous représentons Marie-Madeleine et les saintes femmes et nous nous , rendons, au lever du jour (quae lucescit), au tombeau. Nous entendons le tremblement de terre, nous voyons l’ange rouler la pierre du tombeau, nous voyons les gardes s’enfuir. L’ange nous apporte le message pascal et nous renvoie chez nous annoncer le joyeux message aux disciple du Christ (aux autres fidèles). Le mystère se continue au matin de Pâques, “ quand le soleil est déjà levé ” (orto jam sole). Nous représentons encore les saintes femmes ; de nouveau, l’ange nous apporte le message pascal et nous donne cette assurance : “ Vous le verrez, comme il vous l’a dit ”. Nous nous en retournons avec cette promesse. Nous assistons ensuite à six apparitions du Ressuscité. Le *lundi*, nous tenons la place des disciples d’Emmaüs qui reconnurent le Seigneur à la fraction du pain ; le *mardi*, nous sommes les Apôtres et les disciples qui, le soir du premier jour de Pâques, “ touchent ” le Seigneur et mangent avec lui jusqu’ici les scènes étaient disposées dans l’ordre chronologique). Le *mercredi*, nous sommes les sept Apôtres auxquels le Seigneur apparut sur les bords du lac de Génésareth et qu’il invita à un repas (poisson et pain). L’Évangile dit expressément : “ Pour la *troisième fois*, Jésus se montra à ses disciples ”. Remarquons que ces trois apparitions (lundi, mardi et mercredi) étaient toujours accompagnées d’un repas (symboles eucharistiques). Le *jeudi*, nous sommes Marie-Madeleine qui, dans l’amour et le désir, cherche le Seigneur et le trouve. Nous aussi, à la messe, nous pouvons dire : “ J’ai vu le Seigneur ”. Le *vendredi*, avec les nombreux disciples, nous voyons le Seigneur sur la montagne (c’est-à-dire l’autel). C’est l’apparition d’adieu pour les néophytes vêtus de blanc. La dernière parole de Jésus est une consolation : “ Je suis avec vous tous

les jours...” Le *samedi* achève le mystère pascal pour les néophytes ; il n’y a plus d’apparition, c’est le mystère de la *robe baptismale*. La liturgie nous montre la course des deux Apôtres, Pierre, et Jean, au tombeau. Cet événement appartient sans doute au début de la semaine pascale, mais on le place à la fin à cause du symbole de la robe baptismale (les linges au tombeau) et à cause de l’église de station (Saint-Jean).

Le *dimanche*, nous assistons à une sixième apparition : “ *Après huit jours, les Apôtres étaient encore dans la salle et Thomas était avec eux...* ” Chacun de nous est, en ce moment, Thomas à qui il est permis de lever la main et de toucher le Seigneur. Ainsi s’achève le mystère de la semaine pascale.

Nous venons de voir le thème des apparitions ; l’église de *station* a exercé, elle aussi, son influence sur les textes. Nous devons, de quelque façon, nous mettre à la place du titulaire de cette église. Nous vivons, dans les saints, la Résurrection du Seigneur. Dans la *nuite* de *Pâques*, nous sommes dans l’Église du “ Très Saint Rédempteur ” ; là, Il nous ressuscite avec le Christ ”, et les catéchumènes ont, dans saint Jean-Baptiste, leur patron. Au matin de *Pâques*, nous sommes à Sainte-Marie Majeure. Le texte n’a aucune relation avec la Sainte Vierge (tout au plus le fait que l’Évangile parle de son homonyme Marie-Madeleine). Néanmoins, la liturgie veut que nous célébrions Pâques en nous associant aux sentiments et à la joie de Marie. C’est à cette église qu’il faut rattacher l’origine du Regina coeli. (D’après une légende relativement récente, les anges auraient chanté le Regina coeli au moment de la consécration de Sainte-Marie-Majeure). Le *lundi*, nous célébrons Pâques avec saint Pierre. Le texte parle quelquefois de lui ou fait allusion à lui. Dans la leçon ; Il Pierre se tient au milieu du peuple D et nous parle ; l’Évangile nous raconte que le Seigneur “ est apparu à Simon D. A la *Communion*, l’Église chante que le Seigneur “ est apparu à Pierre ” (nous participons à son privilège). Le *mardi*, nous nous rendons auprès de *saint Paul*. Quelle impression n’a pas faite sur lui la Résurrection ! Le texte contient quelques allusions à lui. “ Paul se leva et parla ” (*leçon*). C’est donc de sa bouche que nous entendons la leçon. L’Évangile ne peut, naturellement, raconter aucune apparition à Paul ; c’est pourquoi on a choisi l’apparition aux Apôtres, dont Paul fera bientôt partie. D’ailleurs, les dernières paroles le concernent plus que personne : “ annoncer la rémission des péchés à tous les païens ”. Le *mercredi*, les néophytes se rendent auprès de leur parrain, saint Laurent. Sa fête de Pâques, à lui, fut la mort sur le gril ; d’où l’évangile du poisson rôti sur le feu. Le *jeudi*, nous allons visiter les douze Apôtres, les pères de notre foi. Le *vendredi* doit être un tendre souvenir du Vendredi Saint ; c’est pourquoi l’église de station est celle de la Reine des martyrs. Le *samedi*, nous revenons au lieu de notre baptême pour déposer notre blanche robe baptismale. Les églises de station de la semaine de Pâques sont les sanctuaires les plus vénérés de Rome et de la chrétienté. — Je n’hésite pas à dire que la liturgie des messes pascales est la plus parfaite, la plus suggestive, la plus riche et la plus profonde de toute l’année.

DIMANCHE DE PAQUES (double de I^{ère} classe)

STATION A SAINTE-MARIE MAJEURE

L’Agneau et le Lion.

1. Les matines de Pâques. — “ Le Seigneur est vraiment ressuscité, Alleluia ”. C’est ainsi que l’Invitatoire proclame le joyeux message à toute la chrétienté rachetée. Les matines de Pâques sont courtes, ce sont les plus certes de l’année. Au reste, la liturgie de Pâques, dans sa beauté classique, est d’une concision presque

sévère. Dans les très grandes émotions, l'homme ne trouve pas d'expression, c'est pourquoi la liturgie renonce à tout moyen artistique. Dans la prière des Heures, elle écarte les hymnes et ne choisit pas de psaumes spéciaux. Nous sommes presque déçus de cette simplicité. Les matines n'ont qu'un nocturne, car la plus grande partie de la nuit a été occupée par l'office de la nuit de Pâques. La liturgie nous fait réciter les trois premiers psaumes. On est un peu étonné, car il nous semble qu'il y a des psaumes adaptés à la fête de Pâques. Les raisons de ce choix sont vraisemblablement les suivantes : 1. L'Église veut nous dire : A Pâques, nous recommençons au commencement : nous sommes, pour ainsi dire, des hommes nouveaux qui commençons une nouvelle œuvre. 2. La seconde raison est celle qui nous fait laisser de côté les hymnes ; en ces jours de la plus grande joie festive, l'Église renonce à toute expression extérieure de son émotion ; elle prend les trois premiers psaumes à la suite. 3. Enfin, les trois premiers psaumes représentent tout le psautier ; l'Église veut nous dire : tous les psaumes louent le Ressuscité.

Saint Grégoire nous fait entendre à matines un sermon qu'il prononça, le dimanche de Pâques, dans la basilique de la Sainte Vierge Marie : " Vous avez entendu, très chers frères, que les saintes femmes qui avaient suivi le Seigneur vinrent au tombeau avec des aromates, afin d'entourer de soins pieux, même après sa mort, celui qu'elles avaient aimé pendant sa vie. Cette action nous indique qu'il doit se faire quelque chose dans la sainte Église. Nous devons, en effet, entendre l'histoire sainte en nous demandant ce que nous devons en imiter. Nous aussi qui croyons au Mort, nous pouvons, en vérité, venir à son tombeau avec des aromates, si, remplis du parfum des vertus, nous cherchons le Seigneur avec la foi des bonnes œuvres. Or, les femmes qui vinrent avec des aromates virent des anges. En effet, les cœurs qui, dans le parfum des vertus, se hâtent par de saints désirs vers le Seigneur, arrivent à voir les habitants du ciel. Nous devons maintenant examiner ce que signifie le fait que l'ange est aperçu assis à droite. Que signifie la gauche sinon la vie présente, et que signifie la droite sinon la vie éternelle ? C'est pourquoi il est dit dans le Cantique des cantiques : " Sa gauche soutient ma tête et sa droite m'embrasse" (Cant., II, 6). Or, comme notre Rédempteur avait déjà triomphé de la corruptibilité de la vie présente, il convenait que l'ange qui était venu pour annoncer sa vie éternelle fût assis à droite. Il apparut en vêtement blanc, car il annonçait la joie de notre fête. La blancheur éclatante du vêtement désigne, en effet, l'éclat brillant de notre solennité. Devons-nous dire : la nôtre ou la sienne ? Pour être tout à fait exacts, nous devons dire : la sienne et la nôtre, à la fois. La Résurrection de notre Rédempteur est notre fête, parce qu'il nous a rappelés à l'immortalité ; mais c'est aussi la fête des anges parce que, par le rappel des hommes au ciel, le nombre des anges a été complété. Ainsi donc l'ange est paru en vêtement blanc au jour de sa fête et de notre fête parce que, par la Résurrection de Notre Seigneur, nous avons été rappelés au ciel et parce que, par cette Résurrection, les pertes de la patrie céleste ont été réparées ".

2. Les Laudes de Pâques. — L'Église a, dans son livre de prières : le bréviaire, deux prières du matin, chaque jour : les laudes et prime. Les laudes sont la joyeuse prière du matin de la Création ; à prime, l'homme pécheur se prépare sérieusement au jour qui commence. Les laudes sont, à proprement parler le cantique de l'Église en l'honneur de la Résurrection ; dans cette prière, l'Église célèbre chaque jour Pâques et la Résurrection. C'est peut-être la plus belle Heure de toute la journée ; son symbolisme est saisissant. Le jour commence à poindre, l'aurore rougit l'horizon, la nuit est vaincue. C'est l'heure où la nature célèbre sa résurrection, les fleurs s'ouvrent, les oiseaux font entendre leur chant matinal ; c'est l'heure aussi où le Seigneur triompha de la mort et ressuscita. L'homme se lève de sa couche ; le Seigneur ressuscité et la nature qui se réveille lui prêchent la résurrection

spirituelle “ Si vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez ce qui est en haut ”. Tel est donc le symbolisme des laudes : résurrection du Christ, réveil de la nature, résurrection spirituelle de l’homme. Nous comprendrons mieux désormais les laudes ; nous comprendrons pourquoi on y trouve tant de textes qui chantent la nature et pourquoi, à laudes, on chante si volontiers l’Alleluia. C’est la fête quotidienne de la Résurrection. Chaque dimanche étant un écho de la fête de Pâques, la pensée de la Résurrection est encore plus accusée aux laudes. du dimanche ; de là, les nombreux Alleluia. Que dirons-nous, alors, des laudes de Pâques ? La pensée de la Résurrection est à son plus haut degré. Aux matines des grandes fêtes, les psaumes sont spécialement choisis. Par contre, les psaumes de laudes sont les mêmes pour toutes les fêtes et tous les dimanches. C’est que si les matines sont la méditation, le drame de prière de la fête, les laudes sont la prière du matin. Les psaumes sont des cantiques de louange qui n’ont aucun rapport particulier avec la fête ; ils ne servent qu’à la pensée de l’heure. Le rôle des antiennes est de rappeler sans cesse, à celui qui prie, les pensées de la fête. Au reste, aux laudes, les antiennes ont une tout autre importance qu’aux matines. Aux matines, elles sont la clef du psaume ; ce que le psaume doit signifier pour nous dans cette fête nous est indiqué par l’antienne. Aux laudes, par contre, les antiennes, en règle générale, n’ont aucun rapport avec le psaume qu’elles encadrent. Aux matines, les antiennes sont des bouquets de fleurs qui couronnent les psaumes ; aux laudes, elles ont pour tâche d’unir la pensée de la fête à la pensée de l’heure. Il en résulte une merveilleuse mosaïque ; nous célébrons joyeusement notre résurrection spirituelle ; la nature célèbre avec nous sa résurrection. A cette joie de la résurrection, nous joignons, après chaque psaume, la joie de la fête du jour. Aux laudes de Pâques, cette union des pensées de la fête et des pensées de l’heure sera d’autant plus facile que c’est toujours la même pensée de résurrection.

Les antiennes de laudes sont, aujourd’hui, le récit dramatique des premiers événements de la Résurrection, qui eurent lieu à l’heure des laudes. Elles constituent donc l’action. Les psaumes sont comme le chœur de l’Église et de la Création qui chantent leurs impressions. C’est un peu comme les répons entre les leçons. Les laudes de Pâques sont donc le chant de louange de toute la Création en l’honneur de la Résurrection et, en même temps, sa prière du matin.

3. La messe de Pâques (Resurrexi). — La grand-messe de Pâques est le point culminant de l’allégresse pascale. Tous les événements que nous avons vus se dérouler, toutes les paroles que nous avons entendues pendant le saint triduum doivent être maintenant une réalité mystérieuse et présente : Le Christ, notre Agneau pascal, est immolé. La messe présente une grande unité de pensées et le même thème revient sans cesse. Le leitmotiv est cette parole de saint Paul que nous venons de citer : Le Christ, notre Agneau pascal, est immolé (*Ép., Grad., Seq., Comm.*). L’église de station est *Sainte-Marie Majeure*. Dans notre joie pascale, nous nous rendons, tout d’abord, auprès de la Mère de Dieu. A l’*Introït*, le Ressuscité se tient déjà devant nous et nous adresse lui-même la parole : “ Resurrexi — je suis ressuscité ”. C’est le chant du Christ à son entrée dans le monde, sa prière du matin au jour de la Résurrection. Quelles sont ses premières pensées ? L’abandon complet à son Père, l’union la plus étroite avec lui. Mais, aujourd’hui, il n’est plus seul ; en tant que chef de l’humanité rachetée, il offre à son Père tous les membres de son corps mystique. Le *Gloria* est aujourd’hui le cantique pascal au sens propre. Nous célébrons l’*Agneau qui enlève les péchés du monde*”. L’oraison exprime les pensées de la fête en deux images opposées : le vainqueur du Golgotha a triomphé de la mort et a ouvert les portes du paradis ; c’est pourquoi nous ; demandons la victoire sur le péché et la mort en nous, et l’accès au paradis (grâce et gloire). —

Dans *l'Épître*, saint Paul nous présente la fête de la Pâque de l'Ancien Testament comme la figure de notre fête pascale. Le Christ, notre Agneau pascal, est immolé et prêt à être mangé. C'est pourquoi les chrétiens doivent rejeter pour toujours le levain du péché. Au *Graduel*, nous chantons : « CI C'est le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse en lui ». Ce chant est répété à toutes les Heures, pendant la semaine de Pâques. Ce chant veut dire : le langage humain est trop pauvre pour célébrer la grande fête de Pâques ; c'est pourquoi nous nous contentons de dire, en ces quelques mots, notre gratitude et nos louanges. *L'Alleluia* est très impressionnant. On y entend le leitmotiv de la messe qui est développé par la séquence qui suit. La séquence n'a été introduite dans la messe que depuis le Moyen Age. Elle est ce qu'elle doit être, une paraphrase du verset de l'Alleluia. C'est un dialogue entre l'Église et Madeleine. Elle a donné naissance aux « mystères » de Pâques, si aimés jadis. A *l'Évangile*, le disciple de Pierre a l'honneur de nous annoncer le message pascal. Dans le drame sacré, nous tenons la place des saintes femmes qui viennent au tombeau « quand le soleil est déjà levé », nous entendons de la bouche de l'ange (représenté par le diacre) la joyeuse nouvelle, et dans le sacrifice eucharistique, que nous célébrons en union avec la Mère de Dieu, nous verrons le Ressuscité lui-même. A *l'Offrande*, nous nous rendons avec les saintes femmes, des aromates dans les mains, au tombeau du Christ ; le tremblement de terre (*Off.*) nous annonce la Résurrection. La liturgie nous peint ce tremblement de terre d'une manière concise et énergique : « Terra tremuit. — La terre trembla et se tut ». Dans le saint sacrifice, l'Agneau est immolé et prêt à être mangé (*Comm.*).

4. L'Évangile de Pâques. — Cette semaine, l'Église ne nous offre pas de lecture d'Écriture proprement dite. L'ami de la liturgie s'efforcera, pendant cette semaine, d'approfondir l'« Évangile des 40 jours », c'est-à-dire les événements qui concernent la Résurrection du Seigneur. Il n'est pas facile de ramener les récits des quatre évangélistes, surtout ceux qui ont trait aux apparitions, à une concordance chronologique parfaite. Nous allons, dans l'exposé chronologique suivant, nous en tenir à l'opinion de la majorité des commentateurs.

La Résurrection elle-même n'eut aucun témoin mortel. Elle eut, sans doute, lieu de très bonne heure. Pour attester extérieurement le fait de la Résurrection, un ange roula la pierre qui fermait le tombeau ; les gardes s'enfuirent. — Puis, les saintes femmes, avec Madeleine, viennent au tombeau et le trouvent vide. Madeleine, la plus décidée de toutes, retourne en hâte avertir Pierre et Jean. Pendant ce temps, les autres saintes femmes voient l'ange qui les envoie vers les disciples ; mais elles se cachent. Puis, Jean, Pierre et Madeleine viennent au tombeau en courant (Jean, XX, 1 sq.). Ils trouvent le tombeau vide, mais découvrent des signes de la Résurrection (les linges pliés). Les disciples s'en vont, mais Madeleine demeure et est favorisée de la *première* apparition du Ressuscité. Pendant que les autres saintes femmes s'en retournent, Jésus se montre à elles (Math., XXIII, 8 ; *seconde* apparition) ; dans le cours de la journée, Jésus apparaît à Pierre qui, plus que les autres, avait besoin de consolation (*troisième* apparition). Dans l'après-midi, a lieu l'apparition aux disciples d'Emmaüs qui est racontée tout au long (*quatrième* apparition ; Luc., XXIV. 13 sq.). Ce récit est un des plus touchants de l'Écriture. Le soir, le Ressuscité apparaît à dix Apôtres et à beaucoup d'autres disciples dans la salle du Cénacle (Luc, XXIV, 36 sq ; Jean, XXI, 19 ; *cinquième* apparition). Huit jours après, a lieu une nouvelle apparition aux disciples, en présence de Thomas (*sixième* apparition). Les disciples s'en vont alors en Galilée où le Seigneur apparaît à sept d'entre eux, sur les bords du lac de Génésareth, pendant une pêche ; Pierre est institué pasteur suprême (Jean, XXI, 1 sq. ; *septième* apparition). Enfin, le Seigneur donne rendez-vous à tous ses disciples (saint Paul parle de 500) sur une montagne en Galilée ; il leur apparaît et leur

donne l'ordre de mission (*huitième* apparition). La dernière apparition eut lieu au moment de l'Ascension. Nous ne savons pas si le Seigneur apparut d'autres fois à tous ses disciples ou à quelques-uns d'entre eux. Saint Paul signale encore une apparition à Jacques le Mineur. La plupart des commentateurs admettent que le Seigneur apparut tout d'abord à sa sainte Mère. L'Écriture n'en dit rien, mais le sentiment naturel semble l'exiger. — Il serait à désirer que les pasteurs profitent, du temps pascal pour faire aux associations liturgiques quelques instructions sur ces événements. Ce serait non seulement instructif, mais édifiant. Ceux qui n'appartiennent à aucune association pourront se livrer à cette étude en leur particulier (peut-être en union avec une cérémonie pascale). L'« Évangile des quarante jours » est riche en consolations.

LUNDI DE PAQUES (double de 1^{ère} classe)

STATION A SAINT-PIERRE

Alors leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent.

L'Église, aujourd'hui, en nous faisant parcourir l'Évangile des disciples d'Emmaüs, nous mène de la tristesse de la Semaine Sainte à l'allégresse pascale. Puis, les néophytes et nous, nous nous rendons, dans la joie pascale, auprès de *saint Pierre*, le premier pape, qui, après l'amer carême du reniement, put célébrer Pâques dans le bonheur. C'est avec lui et les disciples d'Emmaüs que nous célébrerons Pâques à notre tour.

1. L'office des Heures. — Pendant la veillée nocturne, nous méditons le charmant Évangile ; le matin, cet Évangile se réalise pour nous dans la grâce. Les matines sont entièrement dominées par l'Évangile des disciples d'Emmaüs. Nous lisons une belle homélie de saint Grégoire. Il la prêcha " au peuple, dans la basilique du saint Apôtre Pierre, le lundi de Pâques ". Elle est courte et riche de pensées.

" Comme la fête d'aujourd'hui vous demande beaucoup de temps, je veux vous parler brièvement. Peut-être que ces quelques mots seront d'une plus grande utilité. car il arrive souvent qu'on absorbe avec plus d'appétit une nourriture réduite. Je me suis proposé d'expliquer le sens de l'Évangile d'aujourd'hui en général et non en particulier, de peur qu'un exposé complet ne soit importun à votre charité. Vous avez entendu, très chers frères, comment le Seigneur apparut à deux disciples qui suivaient leur chemin. Ces disciples ne croyaient pas en lui, mais cependant ils parlaient de lui. Il ne se montra pas à eux sous la forme qui leur aurait permis de le reconnaître. Le Seigneur fit donc extérieurement devant les yeux de leur corps ce qui se passait intérieurement devant les yeux de leur cœur. En effet, ils aimaient et doutaient intérieurement. De même, le Seigneur leur était extérieurement présent, mais il ne montrait pas qui il était. Parce qu'ils parlaient de lui, il leur accorda sa présence ; mais parce qu'ils doutaient de lui, il leur cacha la forme qui l'aurait fait reconnaître. Il parla avec eux, blâma la dureté de leur cœur, leur ouvrit les mystères de la Sainte Écriture qui traitaient de lui ; cependant, comme, dans leur cœur, il était un étranger, il fit comme s'il voulait continuer sa route. Avec cette manière d'agir, la divine Vérité qui est simple n'a rien fait d'équivoque. Car le Seigneur se montrait extérieurement à ses disciples tel qu'il était dans leur cœur. Il fallait qu'ils soient éprouvés et montrent si, tout en ne l'aimant pas encore comme Dieu, ils étaient capables de l'aimer au moins comme étranger. Mais comme ceux qui marchent en compagnie de la Vérité ne peuvent pas être loin de l'amour, ils l'invitèrent comme un étranger. Mais pourquoi disons-nous : Ils l'invitèrent, alors qu'il est écrit : u Ils le forcèrent" ? Cet exemple nous enseigne qu'il ne faut pas

seulement inviter les étrangers à l'hospitalité, mais véritablement les forcer... Ils préparent la table, apportent les aliments, et Dieu, qu'ils n'avaient pas reconnu pendant l'explication de l'Écriture, ils le reconnaissent à la fraction du pain. Ils furent ainsi éclairés non par l'audition des commandements de Dieu, mais par l'action. L'Écriture ne dit-elle pas : " Ce ne sont pas les auditeurs de la loi qui sont justes, mais ce sont les observateurs de la loi qui sont justifiés" (Rom., II, 13). Que celui donc qui veut comprendre la loi se hâte de mettre en œuvre ce qu'il a pu saisir. Voyez, le Seigneur ne fut pas reconnu quand il parlait, mais il se fit reconnaître quand il eut reçu l'hospitalité. C'est pourquoi, très chers frères, cultivez l'hospitalité, aimez à pratiquer les œuvres de charité. Saint Paul ne dit-il pas : " Persévérez dans l'amour fraternel. N'oubliez pas l'hospitalité. Quelques-uns, en la pratiquant, ont, sans le savoir, logé des anges" (Hébr., XIII, 1 sq.) ? Saint Pierre écrit, lui aussi : " Soyez hospitaliers les uns envers les autres, sans murmure" (1 Pierre, IV, 9). Et la divine Vérité dit elle-même : " J'étais étranger et vous m'avez reçu " (Math., XXV, 35). Une histoire très digne de foi, qui nous a été transmise par nos anciens, raconte : " Un père de famille exerçait avec zèle l'hospitalité, ainsi que toute sa maison. Comme il invitait chaque jour des étrangers à sa table, il vint un jour un étranger parmi d'autres et, lui aussi, fut conduit à table. Le maître de maison s'empressait pour lui verser de l'eau sur les mains ; il se détourna pour prendre l'aiguïère, mais il s'aperçut soudain que l'étranger sur les mains duquel il voulait verser de l'eau n'était plus là Il en fut très étonné, mais, dans la nuit suivante, le Christ lui apparut et lui dit : " Les autres jours, tu m'as reçu dans mes membres ; mais, hier, tu m'as reçu moi-même.. Oui, quand il viendra un jour pour le jugement, il dira " Ce que vous avez fait au plus petit parmi les miens, c'est à moi que vous l'avez fait " (Math., XXV, 40). Voyez : si, avant le jugement, il reçoit l'hospitalité dans ses membres, il visite personnellement ceux qui le reçoivent. Et pourtant nous mettons si peu de zèle à pratiquer l'hospitalité. Songez donc, mes frères, quelle grande vertu est l'hospitalité ! Invitez le Christ à votre table afin d'être invités par lui au festin éternel. Offrez maintenant l'hospitalité au Christ étranger ; alors, au jugement dernier, il ne vous traitera pas comme des étrangers qu'il ne connaît pas, mais comme les siens, et il vous recevra dans le royaume du ciel. Qu'il nous aide à cela, lui qui est Dieu et règne pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il " .

Que nous devons, pendant toute la journée, rester sous l'impression du mystère d'Emmaüs, c'est ce que nous disent les antiennes directrices du jour. Au lever du soleil, nous chantons : " Jésus s'approcha de ses disciples et marcha avec eux, mais leurs yeux étaient aveuglés pour qu'ils ne le reconnaissent pas, et il les réprimanda en leur disant : Ô hommes sans intelligence et dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les Prophètes. Alleluia ". Le soir, nous chantons : " De quoi vous entretenez-vous ainsi en chemin et pourquoi êtes vous tristes ? Alleluia D. Nous remarquerons que cette scène d'Emmaüs occupe l'Église pendant tout le temps pascal dans ses antiennes directrices. Un mot est particulièrement cher à l'Église et elle le chante tous les soirs du temps pascal : " Reste avec nous, Seigneur, car il se fait tard " .

2. La messe (*Introduxit*). — La station est aujourd'hui à Saint-Pierre. C'est pourquoi l'Apôtre se tient devant nous dès l'Introït. Il nous parle comme le Moïse de la nouvelle Alliance : " Le Christ vous a introduits (vous, les néophytes) dans la terre où coulent le lait et le miel " (après la communion, on présentait aux néophytes du lait et du miel). Pendant le temps pascal, nous devons avoir l'impression de nous trouver dans la terre promise. Cependant, saint Pierre nous donne aussi un avertissement : Que la doctrine du Christ soit dans vos cœurs ! On dirait qu'une larme coule sur la joue de l'Apôtre et qu'il nous raconte sa chute

(prières graduelles et Kyrie). A *l'Oraison*, l'Église demande pour nous la liberté complète de l'âme : l'exil est terminé ; l'âme exilée a déposé le vêtement de pénitence pour revêtir la robe de fête des libres enfants de Dieu. Mais avons-nous déjà la liberté *complète* ? Qui peut dire qu'il a entièrement brisé le joug de Satan ? — Dans la *leçon*, " Pierre se lève au milieu du peuple Il et nous parle. Il a adressé ces paroles autrefois aux premiers chrétiens de la Gentilité (baptême du centurion Corneille). Toute la vie du Christ passe devant nos yeux : le Sauveur, le Bon Pasteur, mais aussi l'Homme de douleurs, le Ressuscité et enfin le Juge au moment de son retour. Pierre parle du Maître qu'il aime ardemment, pour lequel, un jour, il mourra sur la croix, pour lequel il a versé des ruisseaux de larmes. Il veut graver dans nos cœurs le nom du Seigneur. Ensuite, l'ange du ciel (le diacre) descend vers nous (*Grad.*) et nous annonce l'Évangile, d'une beauté incomparable. Luc nous peint la scène d'une manière si vivante qu'il nous semble que nous en sommes témoins. Aucun Évangile ne peut nous décrire plus magnifiquement le passage de la Semaine Sainte à la joie pascale. Les disciples s'en vont tristement, par ce matin de printemps ; le Sauveur vient à eux sans se faire connaître ; il les console si bien que leur cœur " est brûlant " au-dedans d'eux-mêmes ; il se fait reconnaître à la " fraction du pain ". A *l'Offrande*, nous tenons la place des saintes femmes qui se hâtent au tombeau, avec leurs aromates, pour honorer le corps du Seigneur. Nous aussi, nous apportons - des dons à l'autel et, de même que les saintes femmes attendaient le Ressuscité, nous attendons le Sauveur eucharistique glorifié. Dans le saint sacrifice, la scène d'Emmaüs se réalise pour nous ; nous sommes les disciples qui reconnaissons le Seigneur à la " fraction du pain ". Nous sommes aussi Pierre (*Comm.*) à qui le Seigneur est apparu.

MARDI DE PAQUES (double de Ire classe)

STATION A SAINT-PAUL

La paix soit avec vous ; ne craignez pas, c'est moi !

Aujourd'hui, nous assistons avec les douze Apôtres à l'apparition du Ressuscité au soir de Pâques. En outre, nous nous présentons, comme néophytes, à *saint Paul*, l'Apôtre des nations, et nous déposons entre ses mains nos promesses du baptême. Il nous enseigne comment il convient de célébrer Pâques. Saint Paul se tient au milieu de nous et nous raconte le Carême de sa vie. Il a flagellé et crucifié le Christ dans son Église ; puis, devant les portes de Damas, il a vu le Ressuscité. Désormais, Pâques a commencé pour lui et n'a plus jamais connu d'éclipse. Telle fut son expérience pascale, et cette expérience doit devenir la nôtre.

1. L'office des Heures. — Au nocturne des matines, nous méditons la seconde apparition du Seigneur. Saint Ambroise expose les propriétés des corps glorieux et nous indique pour quelles raisons le Christ a conservé ses plaies. " Le Christ passa à travers les portes fermées, non pas d'une manière incorporelle, mais avec un corps glorifié par sa Résurrection. Car ce qui peut être touché est un véritable corps : ce que nous palpons et saisissons est un corps réel. Car le corps terrestre est semé et le corps spirituel sort du tombeau, mais plus subtil et plus délicat que ce corps grossier qui est encore sujet aux déficiences terrestres. Comment ne serait-ce pas un véritable corps puisque le Seigneur portait visiblement ses plaies qu'il présenta aux disciples et qu'il leur fit même toucher ? Il ne voulut pas détruire ces plaies, mais les emporter pour nous au ciel, afin d'accroître notre dévouement et de les montrer à Dieu, son Père, comme rançon de notre délivrance. C'est ainsi que le Père le place à sa droite et embrasse les signes

victorieux de notre salut. Là-haut, les martyrs recevront la même récompense ; ce qui le prouve, c'est la glorification de ses propres plaies ”.

L'Église désire que nous vivions l'événement évangélique. C'est le sens des antiennes directrices. Nous chantons, au lever du soleil : “ Jésus se tint debout au milieu de ses disciples et leur dit : “ La paix soit avec vous. Alleluia, Alleluia ”. Au coucher du soleil, nous chantons : “ Voyez mes mains et mes pieds ; c'est moi Alleluia. Alleluia ”.

Le salut pascal du Christ est devenu un salut liturgique : Pax vobis — La paix soit avec vous.

2. La messe (*Aqua sapientiae*). — La station est la basilique de Saint-Paul, une des plus grandes églises de Rome. Saint Paul, en tant qu'Apôtre des nations, est le patron des néophytes. C'est de lui qu'ils ont reçu, voilà trois semaines, les trois joyaux de l'Église : le Notre-Père, les évangiles, la profession de foi. Aujourd'hui, il prend les nouveaux chrétiens sous sa protection. Il sera, presque chaque dimanche (à l'Épître), leur docteur : A l'*Introït*, saint Paul nous reçoit auprès des fonts baptismaux. “ Avec l'eau du baptême, le Christ vous a *abreuvés* ; il s'agit maintenant de continuer à travailler ; il vous *fortifiera* ; vous ne céderez pas dans les tourments à venir, et alors vous serez *exaltés* ”. Saint Paul nous montre l'idéal ; le suivrons-nous ? (Les trois thèmes pascaux : le baptême — l'Eucharistie — la Résurrection, sont contenus dans l'*Introït* : abreuver, fortifier, exalter). -Dans l'*Oraison*, il demande pour nous que nous ne célébrions pas seulement Pâques dans la foi, mais par une vie de résurrection spirituelle L'Église peut nous montrer l'exemple de son glorieux fils, saint Paul. Il a observé le mystère pascal dans sa vie et ses actes jusqu'à son dernier jour. Dans la *leçon*, le saint de station se tient devant nous : “ Paul se leva, imposa silence de la main et dit ” ; il parle du Christ qui fut suspendu à la Croix ; une fois encore, nous voyons passer devant nos yeux le Vendredi Saint et le Samedi Saint. Puis, il atteste joyeusement la Résurrection : “ Dieu l'a ressuscité des morts le troisième jour. Il a paru, pendant plusieurs jours de suite, à ceux qui étaient montés avec lui de la Galilée à Jérusalem et qui sont maintenant ses témoins auprès du peuple ”. L'*Évangile* nous présente une de ces apparitions : “ Jésus se tint au milieu de ses disciples et dit : :La paix soit avec vous” (en ce moment, Jésus nous parle réellement dans l'Évangile). Nous sommes, une fois encore, avec les disciples au Cénacle ; nous voyons le Seigneur, il nous est permis de toucher ses plaies, nous entendons de sa bouche le salut de paix, il nous ouvre le sens des Écritures. — Mais qu'apportons-nous aujourd'hui comme offrande sur le tombeau de l'Apôtre ? L'*Offertoire* nous aide à formuler notre résolution. Ce que nous apportons, c'est notre âme ébranlée par le mystère pascal jusque dans ses profondeurs. “ Le Seigneur a tonné du haut du ciel, le Très-Haut a fait retentir sa voix et les sources des eaux se sont ouvertes ”. Maintenant coulent à flot les grâces de la Rédemption. A la *Communion*, nous buvons à ces sources sacrées qui jaillissent de l'autel. L'Église nous accompagne à la table sainte avec une parole de saint Paul. Les néophytes la connaissent depuis la nuit sainte de Pâques. Ce fut alors l'avertissement que leur donnait (*Ép.*) l'Apôtre des nations : “ Si vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez ce qui est en haut... ” Nous demandons, comme fruit du sacrifice, que “ la réception du sacrement pascal demeure toujours dans notre âme ”.

MERCREDI DE PAQUES (semid.)

STATION A SAINT-LAURENT DEVANT LES MURS

La vie chrétienne est une vie du ciel.

Aujourd'hui est déjà un jour de semaine ordinaire — semi-double. Nous formerons un cercle plus étroit pour accompagner les sept Apôtres, voir avec eux le Seigneur et participer au repas mystérieux. Quant aux néophytes, ils se présentent aujourd'hui à leur patron, le généreux combattant, le héros *saint Laurent*. Le saint les a accompagnés et encouragés dans leur combat. A la Septuagésime, nous sommes entrés avec lui dans l'arène ; au point culminant du combat du Carême, nous nous sommes réfugiés auprès de lui. Nous nous présentons aujourd'hui à lui comme les vainqueurs de Pâques afin de pouvoir porter notre palme victorieuse à travers toute notre vie. Comment saint Laurent a-t-il célébré Pâques ? Son vrai jour de Pâques fut le jour de son martyre quand, sur son gril ardent, il vit le Seigneur.

1. L'Office des Heures. — Nous méditons la charmante apparition du Ressuscité. Prenons l'Évangile en main. Nous voyons comment les Apôtres travaillent toute la nuit en vain ; ils n'ont rien pris. Vers le matin, ils rentrent tout tristes ; le Seigneur est debout sur la rive. Qui le reconnaît le premier ? Jean, son bien-aimé. Quelle impétuosité chez Pierre ! Puis, le mystérieux repas. Les Apôtres ne sont plus aussi familiers avec le Seigneur. Il en est de même pour nous dans la liturgie. Le Christ de la liturgie est sans doute le même que le Christ des évangiles, mais il ne nous apparaît pas sous le même aspect. Dans les évangiles, se manifeste surtout son aspect humain, il est tout proche de nous, nous marchons sur ses pas. La liturgie voit le Christ dans les splendeurs de l'éternité, le Christ glorifié assis à la droite du Père. Continuons la lecture de la péricope : la triple question du Seigneur à Pierre : M'aimes-tu ? et la collation du ministère de pasteur suprême.

Aux *matines*, saint Grégoire explique notre Évangile d'une manière allégorique. “ On peut se demander pourquoi le Seigneur, après sa Résurrection, alors que ses disciples peinaient sur la mer, se tint sur le rivage. Pourtant, avant sa Résurrection, il avait, aux yeux de ses disciples, marché sur les flots de la mer. Cette question, elle aussi, sera rapidement résolue si nous considérons le motif interne. Que signifie la mer, si ce n'est le temps présent qui se passe dans les tempêtes des discussions et dans les fluctuations de la vie périssable ? Et la terre ferme de la rive, n'est-elle pas le symbole de la demeure de l'éternel repos ? Parce que les disciples naviguaient encore au milieu des vagues de cette vie mortelle, ils se fatiguaient sur la mer. Mais parce que notre Rédempteur s'était déjà élevé, au-dessus de la corruptibilité de la chair, il se tenait, après sa Résurrection, sur le rivage. ”

Les *antiennes directrices* nous font vivre encore l'apparition du Sauveur : “ Jetez votre filet à droite du bateau et vous prendrez quelque chose. Alleluia ” (*Ant. Ben.*). “ Jésus dit à ses disciples : “ Apportez du poisson que vous avez pris. Pierre monta dans la barque et traîna à terre le filet qui était plein de gros poissons, Alleluia ” (*An. : Magn.*).

2. La messe (Venite). — L'église de station est, aujourd'hui, la célèbre basilique de Saint-Laurent devant les Murs. A la porte du sanctuaire, se tient le Sauveur lui-même et, quand nous entrons, il nous semble que nous entrons dans le ciel après avoir entendu l'aimable invitation du Seigneur : “ Venez, les bénis de mon Père, recevez le royaume... ” (Cette parole s'adresse d'abord aux néophytes ; le royaume, c'est l'Église qui est le vestibule du ciel). La réponse des néophytes à cette invitation est le psaume 95 : “ Chantez au Seigneur un *cantique nouveau* ”. Ce cantique nouveau est le chant pascal. Le psaume convient très bien dans la bouche des néophytes. Mais remarquons aussi que ce cantique est intimement uni à la pensée de saint Laurent (nous le chantons assez souvent à sa fête). *L'Introït* nous indique donc notre but, le ciel, réalisé par avance dans l'Église. *L'Oraison* nous montre le moyen d'y parvenir. Les fêtes de l'Église sont des étapes sur le chemin ; nous devons, en traversant les fêtes temporelles, parvenir aux joies éternelles. Dans

la *leçon*, c'est saint Pierre, le premier pape (saint Laurent n'était-il pas diacre d'un Pontife romain ?), qui est le prédicateur de la Résurrection. C'est avec intention que la leçon commence ainsi : " Pierre ouvrit sa bouche et parla ". (Dans le mystère dramatique de la liturgie, on aime faire parler le saint de station à l'Épître). Pierre adresse aux Juifs de graves paroles : " C'est l'auteur de la vie que vous avez tué ; mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts. Nous en sommes témoins ". (Nos testes sumus — en grec : martyres — Saint Laurent peut faire siennes ces paroles). A l'Évangile, le Ressuscité se tient au milieu de nous pour la " troisième fois " (lundi, mardi, mercredi ; le dimanche, on ne raconte pas d'apparition). Il y a comme un nuage d'encens au-dessus de cette scène. Elle contient aussi un beau symbolisme. Nous aussi, nous naviguons sur la mer du monde, dans la lumière incertaine de la vie. Sur le rivage de l'éternité se tient Jésus qui nous appelle. Sommes-nous Jean, ou Pierre, ou les autres Apôtres ? Les âmes virginales, comme saint Jean, reconnaissent le Seigneur (bienheureux les cœurs purs car ils verront Dieu) ; les âmes ardentes, comme Pierre, s'élancent à travers les flots de la souffrance et du martyre vers le Christ (saint Laurent) ; d'autres, s'adonnant au rude labeur de la pêche, naviguent lentement, mais sûrement, vers la rive : c'est là qu'est servi le mystérieux repas — l'Eucharistie (le poisson et le pain). " Lorsqu'ils furent descendus, ils virent un feu de charbons, du poisson sur ce feu et du pain ". Il y a là une image du martyre de notre saint de station sur le gril ardent. — Au Saint Sacrifice, le Christ est aussi au milieu de nous et nous présente le poisson et le pain de l'Eucharistie. A l'Offertoire, on nous explique ce qu'est le pain cuit sous la cendre de l'Évangile : " Il leur a donné le pain du ciel, l'homme a mangé le pain des anges ". De ce pain, " l'Église est merveilleusement repue et nourrie " (*Secrète*). Le fruit du sacrifice, c'est que nous soyons transformés en une nouvelle créature. — Toute la messe est traversée par une pensée bien chère que nous pouvons résumer ainsi : la vie chrétienne est une vie céleste (*Intr., Évang., Off.*).

JEUDI DE PAQUES (semid.)

STATION AUX DOUZE SAINTS APOTRES

Jésus dit : " Marie " ; elle se détourna et dit : " Mon Maître ".

Nous sommes invités, aujourd'hui, à participer avec Marie-Madeleine à l'apparition du Seigneur. Cette apparition est certainement la plus tendre de toutes.

Jusqu'ici, nous nous sommes présentés aux grands personnages de la famille de Dieu à Rome : Marie, Pierre, Paul et Laurent. Nous nous rendons, aujourd'hui, auprès des pères vénérés de notre foi, auprès des douze Apôtres.

1. L'Office des Heures. — De nuit comme de jour, notre pensée, aujourd'hui, s'attache à Marie-Madeleine. Aux matines, c'est saint Grégoire qui nous explique l'Évangile, si beau et si touchant. " Marie avait été une pécheresse publique, mais, dans son amour pour le Christ, elle lava ses fautes dans les larmes de la douleur. Elle réalisa en elle-même la parole de la Vérité : " Beaucoup de péchés lui seront remis parce qu'elle a beaucoup aimé " (Luc, VII, 47). Elle, qui avait été froide par suite de son péché, s'enflamma par son amour d'une grande ardeur. Étant venu au tombeau et n'ayant pas trouvé le corps du Seigneur, elle crut qu'il avait été enlevé et l'annonça aux disciples. Ceux-ci vinrent, virent et crurent qu'il en était comme Madeleine le leur avait raconté. Mais on dit immédiatement des disciples : " Ils s'en retournèrent " (Jean, XX, 10). Par contre, on dit ensuite de Marie : " Marie se tenait dehors, auprès du tombeau, et pleurait ". Il nous faut considérer ici quelle fournaise d'amour brûlait dans le cœur de cette femme puisqu'elle ne quittait pas le tombeau du Seigneur alors que les disciples eux-mêmes s'étaient éloignés. Elle chercha celui

qu'elle n'avait pas trouvé ; elle chercha dans les larmes, enflammée du feu de son amour ; elle brûlait d'un ardent désir pour celui dont elle croyait qu'il avait été enlevé. Ainsi il arriva qu'elle seule vit alors, elle qui était restée pour le chercher. C'est que la force de la bonne action consiste dans la persévérance ; la voix de la Vérité dit : " Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé ". Une prescription de la loi (de Moïse) ordonne, quand on offre des animaux en sacrifice, d'offrir aussi la queue. La queue est ce qu'il y a de plus extérieur dans l'animal. Celui-là fait donc un sacrifice convenable qui accomplit des bonnes œuvres jusqu'à la dernière limite de ce qui est dû. C'est pourquoi il est dit de Joseph qu'il portait, parmi ses frères, une robe qui descendait jusqu'aux chevilles. Une telle robe descendant jusqu'aux chevilles est la bonne œuvre exécutée jusqu'à la perfection. Or, comme Marie pleurait, elle se pencha à l'intérieur du tombeau. Elle avait pourtant déjà vu le tombeau vide, elle avait même annoncé aux disciples que le corps du Seigneur avait été enlevé. Pourquoi donc se penche-t-elle de nouveau et veut-elle le voir une fois encore ? Il ne suffit pas à une âme aimante d'examiner une seule fois ; la force de l'amour la pousse à de fréquentes recherches. Elle persévéra dans la recherche et c'est pourquoi elle parvint à trouver. Ainsi il arriva que son ardent désir, par le retard même, ne fit que s'accroître et le désir accru fut apaisé par la possession de celui qu'elle trouva. "

" Félicitez-moi, vous tous qui aimez le Seigneur
Car celui que je cherchais, m'est apparu :
Et j'ai vu le Seigneur comme je pleurais près du tombeau,
Alleluia, Alleluia.
Quand les disciples s'en allèrent, je ne retournai pas.
Brûlant du feu de l'amour pour lui,
J'étais consumée de désir pour lui,
Et j'ai vu le Seigneur comme je pleurais près du tombeau,
Alleluia, Alleluia ". (*Répons*)

Les antiennes directrices nous parlent également de Madeleine : " Marie se tenait toute en larmes près du tombeau et elle vit deux anges assis, vêtus de blanc, et le suaire qui avait été sur la tête de Jésus. Alleluia " (*Ant. Bened.*). " Ils ont enlevé mon Seigneur et je ne sais où ils l'ont mis ; si tu l'as enlevé, dis-le-moi, Alleluia, et j'irai le prendre, Alleluia " (*Ant. Magn.*).

2. La messe (*Vitricem*). — La basilique des douze saints Apôtres ne nous est pas inconnue : c'est l'église de réconciliation de Rome ; c'est là que le Jeudi Saint nous avons été réconciliés avec l'Église. Tous les vendredis des Quatre-Temps, nous nous y rendons pour expier et réparer les péchés de la saison écoulée. La messe d'aujourd'hui a de nombreuses relations avec cette église de station. C'est là que reposent les ossements des Apôtres Philippe et Jacques. C'est peut-être qui a déterminé le choix de la *leçon* où il est question du disciple Philippe (sans doute ce n'est pas la même personne, mais la liturgie se contente souvent de la similitude du nom). Cette église est la seule église romaine qui soit construite dans le style architectural grec et elle était considérée comme le symbole de l'union des peuples dans le Christ par le baptême. Ce symbolisme nous fera comprendre *l'Oraison* qui parle *d'un seul* baptême, *d'une seule* foi et *d'une seule* piété. *L'Évangile* même de Madeleine est en relation avec l'église de station. Madeleine pénitente était particulièrement honorée dans l'église de la réconciliation (cf. le vendredi des Quatre-Temps de septembre). Madeleine est envoyée par le Seigneur vers les Apôtres, " ses frères D ; elle est donc en quelque sorte apôtre. Son souvenir est donc à sa place dans l'église des Apôtres. La messe d'aujourd'hui parle aussi d'apostolat. A *l'Introït*, nous voyons le chœur des Apôtres louer la main victorieuse de Dieu parce que le Christ, à travers les temps, a " ouvert la bouche de beaucoup de muets ", c'est-à-dire a amené un grand nombre de gens à la foi. Les deux lectures nous

donnent des exemples d'apostolat. Dans la *leçon*, il est question d'un *homme* qui apporte au chambellan de la reine Candace le message pascal ; dans l'*Évangile*, c'est une *femme*, Madeleine, qui est envoyée par le Seigneur comme messagère vers les Apôtres. Enfin le thème du baptême tient une grande place. Déjà, dans l'Introït, les Apôtres louent Dieu, cause de la grâce de notre baptême. Dans la *leçon*, nous lisons le récit de la conversion du chambellan et de *son* baptême. A l'*Offertoire*, nous chantons que Dieu nous a introduits dans la terre où coulent le lait et le miel. A la *Communion*, l'Église s'adresse à nous (en tant que néophytes) et nous appelle " un peuple d'élection que Dieu a appelé des ténèbres dans son admirable lumière ". Tous ces textes sont nos lettres de noblesse baptismale. Cette messe est d'une grande richesse de pensées.

Ce jour est consacré à *Marie-Madeleine* ; c'est le jour où nous célébrons l'apparition dont elle fut favorisée. Ayons aujourd'hui l'âme de Madeleine et écoutons le Seigneur nous appeler par notre nom. Il nous appelle réellement ; il nous a appelés au moment du baptême ; il nous a appelés chaque jour par notre nom ; tantôt, c'était un appel d'avertissement sérieux ; tantôt, un appel rempli d'amour. Pendant le Carême, son appel était celui du Père qui invite son enfant à rentrer à la maison ; en ces jours de Pâques, c'est l'appel de l'Époux à l'âme, son épouse ; cet appel a la même douceur que celui qu'il adressa à Madeleine. Dans chaque messe, le bon Pasteur appelle ses brebis par leur nom ; " il connaît les siens et les siens le connaissent ".

VENDREDI DE PAQUES (semid.)

STATION A SAINTE-MARIE DES MARTYRS

Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.

Aujourd'hui, nous participons à la revue que Jésus fit de son armée sur la montagne, en Galilée. Les néophytes se rendent auprès de la Reine des martyrs et, huit jours après le Vendredi Saint, ils voient la Croix dans la gloire pascale.

1. L'Office des Heures. — Nous méditons le bel Évangile et surtout les paroles puissantes que le Christ nous adresse à nous aussi : " Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre... " Aux matines, saint Jérôme nous explique ces paroles : " Toute puissance lui a été donnée, à lui qui naguère a été crucifié, qui a reposé mort dans le tombeau, qui, ensuite, est ressuscité. Au ciel et sur la terre, toute puissance lui a été donnée. Lui, qui auparavant régnait au ciel, règne maintenant sur la terre aussi, par la foi, dans le cœur de ceux qu'il a rachetés. C'est pourquoi allez et enseignez tous les peuples, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. D'abord, les Apôtres enseignent les peuples ; puis, ils les baptisent dans les flots de l'eau. Car il n'est pas possible que le corps reçoive le sacrement du baptême avant que l'âme n'ait accueilli la vérité de la foi. Ils sont baptisés au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit afin que, de même qu'on enseigne ici *une seule* divinité, il ne soit conféré qu'*une seule* et même grâce ; car l'expression Trinité désigne *l'unique* divinité. " Enseignez-leur à garder ce que je vous ai commandé ". C'est une ordonnance tout à fait grave. Il ordonne d'abord aux Apôtres d'enseigner tous les peuples, ensuite de laver ceux qui ont cru dans le sacrement de la foi et, après la foi et le baptême, de leur prescrire ce qu'ils doivent observer. Pour que nous ne nous imaginions pas que ce qui est prescrit est léger et de peu d'importance, le Sauveur ajoute : " *tout* ce que je vous ai commandé ", ce qui veut dire que quiconque croit et est baptisé au nom de la Trinité doit aussi observer les commandements. " Et voici que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles ". Comme le Christ promet à ses disciples d'être avec eux

jusqu'à la consommation des siècles, il indique à la fois que les siens seront toujours vainqueurs et que lui-même n'abandonnera jamais ses fidèles".

Toute la journée d'aujourd'hui appartient à l'apparition du Ressuscité sur la montagne. Nous y assistons. Les deux antiennes directrices, à chaque limite du jour, encadrent nos méditations : " Les onze disciples virent le Seigneur en Galilée et l'adorèrent, Alleluia " (*Ant. Bened.*). " Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre, Alleluia " (*Ant. Magn.*).

2. La messe (*Eduxit*). — Dans le choix des stations pour les messes pascales, la liturgie montre une grande délicatesse. Aujourd'hui, l'office se fait à Sainte-Marie des Martyrs (cette église est le berceau de la fête de tous les saints ; l'Orient la célébrait *aujourd'hui*). C'est aujourd'hui vendredi et, involontairement, notre pensée se reporte au Vendredi Saint, au vendredi des douleurs. Il y a quinze jours, l'Église chantait le " Stabat mater " ; il y a huit jours, elle chantait : " Je suis un ver et non un homme ". Aujourd'hui, elle jette encore une fois un regard en arrière, vers le crucifié et la Mère des Douleurs, mais cette fois elle les voit dans la gloire pascale de la Résurrection. Nous nous rappelons les Sept douleurs de Marie que nous avons célébrées il y a quinze jours. Marie est dans la gloire pascale, portant la palme du martyr, entourée de la " blanche armée des martyrs ". Entre ces deux dates, se trouve le grand vendredi. Or, quelle leçon reçoivent les néophytes, vêtus de, blanc, quand ils se rendent auprès de la Reine des martyrs et de la blanche phalange des témoins du Christ ? La vie chrétienne est une vie de combat, une vie de souffrance. Ils doivent être prêts à porter la palme du martyr. Même après Pâques, il y aura bien des combats. Il y a encore une autre leçon. En ce vendredi, la Croix sanglante est devenue la " *Crux gemmata* ", la Croix gemmée, glorifiée. Apprenons à regarder les croix de la vie à la lumière du soleil de Pâques. Groupions-nous autour de l'armée brillante des martyrs ", qui est conduite par Marie.

Si nous examinons les prières de la messe, nous y remarquons un va-et-vient entre ces deux pôles : *Résurrection-Baptême*, d'une part, et *Croix-péché*, d'autre part.

Le péché On se demande ce que vient faire le péché dans ce temps céleste. C'est une nouveauté. Jusqu'ici, pendant la semaine de Pâques, nous n'avons pas entendu le mot péché. Aujourd'hui, les trois *oraisons* en parlent. N'oublions pas que nous sommes des pécheurs : ce n'est que par un dur combat contre le péché que nous pouvons être des vainqueurs de Pâques. Même après Pâques, le Saint-Sacrifice est un sacrifice d'expiation pour le péché.

b) La Croix. Nous ne pouvons pas en vouloir à l'Église de nous mettre aujourd'hui la Croix devant les yeux. Dans *l'Épître*, saint Pierre décrit la Croix sous les couleurs les plus vives : " Le Christ est mort une fois pour nos péchés... pour nous offrir à Dieu... Selon la chair, il a été mis à mort ". Comme ces paroles font revivre le souvenir du Vendredi Saint ! A *l'Alleluia*, l'Église chante : " Dites aux nations : Dieu règne par la Croix ". Au *Canon*, nous dresserons la Croix et nous songerons particulièrement à la " *beata Passio* ", à la Passion bienheureuse. Quelle pensée émouvante : la Croix dans la gloire pascale !

c) Le second pôle est constitué par ces deux paroles, Résurrection et *Baptême*. L'Église s'adresse encore, aujourd'hui, d'une manière particulière, aux néophytes vêtus de leur blanche robe baptismale. Dès *l'Introït*, elle nous présente l'image de la sortie de l'Égypte. Nous sommes sortis de la servitude de l'Égypte en traversant la mer de grâce du baptême. L'ennemi est vaincu. Il est vrai que commence maintenant la traversée du désert avant l'entrée dans la terre promise. Le baptême est aussi la délivrance des flots du déluge dans l'arche de l'Église (*Épître*). Le baptême est le rayonnement de la gloire pascale du Christ dans notre âme (*Grad.*).

L'Évangile nous dit : Nous sommes baptisés au nom de la Sainte Trinité ; nous lui appartenons. Si nous pouvions comprendre ce que cela signifie : être baptisés au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ! Nous sommes comme enveloppés par la Sainte Trinité. Le jour de notre baptême doit être notre plus grande fête (*Off.*). Comme l'Église nous parle aujourd'hui de notre baptême ! Comprenons de mieux en mieux notre noblesse chrétienne.

d) *La Résurrection* du Christ. *L'Évangile* est court, mais riche de contenu. Le Christ apparaît aux onze sur la montagne en Galilée. Il passe la revue de ses fidèles. Et quelles puissantes paroles : “ Toute puissance m'a été donnée !... ” Puis, c'est l'ordre de baptiser, l'ordre de mission et la dernière parole : “ Je suis avec vous, tous les jours jusqu'à la consommation des siècles Il. Cette parole retentit à travers tous les temps. Le Christ est avec nous dans l'Église. Aujourd'hui, au Saint-Sacrifice, il se tient encore devant nous sur la sainte montagne, il nous adresse les paroles qu'il adressait jadis aux Apôtres. Ta puissance, ô Maître, tu l'as transmise à ton Église ; tu nous as envoyé des apôtres, pour nous instruire et nous baptiser, et tu veux rester près de nous tous les jours... Que de grandes pensées l'Église nous propose aujourd'hui !

LE SAMEDI BLANC (semid.)

STATION A SAINT-JEAN DE LATRAN

Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ.

Aujourd'hui, les néophytes portaient pour la dernière fois leurs habits blancs ; ils déposaient ces habits blancs et revêtaient des habits ordinaires. Ils étaient désormais majeurs et recevaient tous les droits de membres de la communauté de Dieu. Pour la première fois, ils portaient eux-mêmes leurs dons à l'autel au moment de l'offrande ; jusqu'ici, leurs parrains le faisaient à leur place.

1. La déposition de la robe baptismale. — Cette journée est entièrement consacrée au symbolisme de la *robe baptismale*. L'Évangile même peut se ramener à cette pensée. Rappelons-nous qu'au moment de notre baptême nous avons reçu deux insignes de notre dignité chrétienne, — que nous pouvons, après saint Pierre, appeler une dignité sacerdotale : l'habit blanc (représenté par le chrême) et le cierge allumé. Le prêtre qui nous baptisa nous avertit que nous devons porter ces deux insignes toute notre vie. “ Reçois l'habit blanc et porte-le sans tache devant le tribunal de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que tu aies la vie éternelle ”. “ Reçois la lampe allumée et conserve sans reproche la grâce de ton baptême. Observe les commandements de Dieu, afin que, quand le Seigneur viendra pour les noces célestes, tu puisses aller à sa rencontre, avec tous les saints, dans la cour céleste et vivre éternellement ”. Quand les nouveaux baptisés déposent aujourd'hui, dans la salle du trésor de l'Église, leurs blancs vêtements baptismaux, il y a dans cette action une signification profonde : ils doivent conserver sans tache le blanc vêtement de l'âme, le vêtement de la grâce, pour recevoir un jour, du juge éternel, la robe de la gloire.

2. L'Office des Heures. — Saint Grégoire commente l'Évangile d'aujourd'hui d'une manière allégorique. “ La lecture qu saint Évangile que vous venez d'entendre, mes frères, est, dans son extérieur historique, d'une clarté lumineuse. Mais il nous faut essayer d'en scruter les profondeurs cachées. Marie-Madeleine vint de bonne heure au tombeau, comme il faisait encore noir. Historiquement on donne ici l'heure, mais, d'après le sens mystique, on indique l'état d'esprit de celle qui cherche. Marie, en effet, cherchait l'auteur de toutes choses, qu'elle avait vu mort selon la chair, au tombeau ; et parce qu'elle ne le trouvait pas, elle croyait qu'il avait

été enlevé. Or, il faisait sombre (dans son esprit) quand elle vint au tombeau. Alors, elle courut rapidement et elle annonça la nouvelle aux disciples. Ceux qui l'aimaient plus ardemment que les autres coururent aussi plus vite que les autres ; c'étaient Pierre et Jean. " Tous les deux coururent ensemble ; mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre et arriva le premier au tombeau ", mais il n'osa pas entrer. Pierre vint plus tard " et entra à l'intérieur ".

Que signifie cette course, mes frères ? Doit-on penser que cette description si précise de l'évangéliste est dépourvue de mystère ? Nullement. Jean n'aurait pas raconté qu'il était arrivé le premier et que, cependant, il n'était pas entré, s'il n'y avait pas eu, précisément, dans ce retard, un mystère. Qui est désigné par Jean, sinon la synagogue ? Et qui est désigné par Pierre, sinon l'Église ? Il ne faut pas s'étonner que la synagogue soit désignée par le plus jeune et l'Église par le plus vieux. Si, par rapport au culte de Dieu, la synagogue est plus ancienne que l'Église des Gentils, par rapport à l'usage du monde, la masse des Gentils est plus ancienne que la synagogue, d'après le témoignage de saint Paul qui dit : " Ce n'est pas le spirituel qui vient d'abord, mais le terrestre" (1 Cor., XV, 46). Pierre, le plus âgé, désigne donc l'Église des Gentils et Jean, le plus jeune, la synagogue des Juifs. Tous les deux coururent ensemble. En effet, depuis le commencement du monde, la Gentilité et la synagogue coururent ; ce ne fut sans doute pas dans des sentiments égaux et communs, mais sur un sentier égal et commun. La synagogue arriva plus vite au tombeau, mais elle n'entra pas, car, bien qu'elle ait reçu les prescriptions de la Loi, les prophéties sur l'Incarnation et la Passion du Sauveur, elle ne voulut pas croire à celui qui était mort ".

3. La messe (*Eduxit*). — La *station* est aujourd'hui à Saint-Jean de Latran. Voilà huit jours, dans la nuit de Pâques, l'office avait lieu dans l'église baptismale, l'Église-Mère de la chrétienté, qui est dédiée aux deux saint Jean. Durant la semaine, les nouveaux baptisés ont été conduits dans différentes églises. Aujourd'hui, à cette solennité d'adieu, sont présents les deux Jean, mais aussi Pierre, Paul et Madeleine. C'est ici que les néophytes déposent leurs vêtements blancs qui sont conservés dans la chambre du trésor comme gages de la fidélité baptismale, mais aussi comme témoignages contre ceux qui perdraient la grâce baptismale (*Sabbatum in albis depositis*). — La messe, aussi, traite du symbolisme du vêtement. L'Église console les néophytes obligés de déposer leur vêtement d'honneur ; ils pourront le conserver à jamais dans leur cœur. *a)* Ils ne doivent déposer que le vêtement du vieil homme, avec tous les péchés. (C'est intentionnellement que *l'ÉpUre* commence par ces mots " Déposez... "). *b)* Le Christ, lui aussi, a *déposé* ses vêtements au moment de mourir ; dans sa Résurrection, il a abandonné les blancs vêtements de lin ; ils reposent sur la tablette du tombeau ; ils sont pour Pierre et Jean (l'Église) l'attestation de la Résurrection ; de même, les vêtements blancs déposés dans l'Église doivent être l'attestation de la résurrection spirituelle. *c)* Les néophytes ont revêtu, dans le baptême, l'homme nouveau : " Revêtez-vous, comme des élus de Dieu, saints et aimés, de miséricorde cordiale, de bonté, d'humilité, de douceur, de patience " (*Ép.*). Bien plus, dans le baptême, c'est le *Christ* qu'ils ont revêtu. " Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ ". Ils ne doivent jamais se dépouiller du Christ, mais s'en revêtir toujours de nouveau dans l'Eucharistie (*Comm.*). Qu'y a-t-il de plus intimement uni à l'homme que son vêtement ? Dans les cultes des mystères païens, les initiés prenaient le vêtement de la divinité et croyaient revêtir la divinité elle-même. Pour nous, chrétiens, ce revêtement est véritable et, dans un sens plus profond : dans le baptême, nous sommes incorporés au Christ. Comme cette parole de saint Paul résonne magnifiquement au moment de la communion !

L'Église adresse aux néophytes un dernier discours avant de les laisser rentrer dans les rangs des chrétiens ordinaires : Songez que le Seigneur vous a conduits hors de l'Égypte ; marchez maintenant pleins de joie vers la terre promise, vers le ciel (*Introït*). Saint Pierre prononce à l'*Épître* des paroles saisissantes : Vous êtes des “ pierres vivantes ”, vous devez entrer dans la construction du temple de Dieu dont “ la pierre d'angle est le Christ ”. Vous êtes devenus “ prêtres ” ; vous pouvez célébrer le sacrifice de la Nouvelle Alliance (aujourd'hui, pour la première fois, ils participent à l'offrande). Vous êtes une race “ élue ”, un “ sacerdoce royal ” ; vous devez, par votre vie, “ annoncer la force de celui qui vous a appelés des *ténèbres* à son admirable *lumière* Il. Nous clôturons aujourd'hui la solennité pascale ; puisse cette solennité être pour nous la voie et le symbole de l'éternelle joie pascale dans le ciel (*Or., Sec.*) ! Nous rendons grâce à Dieu, avec ferveur, pour les grâces pascales de cette année. Puisse la joie de la fête de Pâques prolonger ses échos dans notre cœur ! Répétons le grand Alleluia sous la direction de l'Église (aujourd'hui, pour la première fois, il n'y a pas de *Graduel*, mais seulement Alleluia). Nous recevons une dernière bénédiction de l'Église : “ Nous vous bénissons de la maison de Dieu ”. *Ite, missa est, Alleluia, Alleluia. Deo gracias, Alleluia, Alleluia.*